

# NŪR AD-DĪN

UN GRAND PRINCE MUSULMAN  
DE SYRIE AU TEMPS DES CROISADES

(511-569 H./1118-1174)

*Thèse pour le Doctorat ès-lettres  
présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
de l'Université de Paris*

PAR

NIKITA ELISSÉEFF

Licencié ès-lettres

**Tome I**

DAMAS

1 9 6 7



INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS

---

NIKITA ELISSÉEFF

# NŪR AD-DĪN

*Carte de la Syrie  
à l'époque de Nūr ad-Dīn*



# NŪR AD-DĪN

UN GRAND PRINCE MUSULMAN  
DE SYRIE AU TEMPS DES CROISADES

(511-569 H./1118-1174)



# NŪR AD-DĪN

UN GRAND PRINCE MUSULMAN  
DE SYRIE AU TEMPS DES CROISADES

(511-569 H./1118-1174)

*Thèse pour le Doctorat ès-lettres  
présentée à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines  
de l'Université de Paris*

PAR

NIKITA ELISSÉEFF

Licencié ès-lettres

**Tome I**

DAMAS

1 9 6 7





*à mon père*

*et à ma mère*



## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	XIII
BIBLIOGRAPHIE .....	XIX
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE .....	LXXI

### INTRODUCTION

LES SOURCES .....	1
A. Les sources contemporaines (VI <sup>e</sup> /XII <sup>e</sup> s.) ....	9
a) Les sources arabes .....	9
b) Les sources non arabes .....	31
B. Les sources d'époque ayyoubide .....	35
C. Les auteurs d'époque mamelouke .....	55
D. Les sources géographiques .....	81

### PREMIÈRE PARTIE

LE CADRE TOPOGRAPHIQUE DE LA POLITIQUE DE NŪR AD-DĪN .....	87
I. APERÇU DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE .....	89
GÉNÉRALITÉS .....	90
A. Le relief .....	91
a) Djéziré .....	92
b) Syrie du Nord .....	93

c) Syrie du Sud .....	93
d) Palestine .....	94
B. Le climat .....	95
a) Djéziré .....	96
b) Syrie du Nord .....	97
c) La côte méditerranéenne .....	97
C. Les fleuves .....	98
II. TOPOGRAPHIE HISTORIQUE .....	103
I. LA DJÉZIRÉ .....	103
A. Diyār Rabī'a .....	104
a) Le bassin du Ḥābūr .....	124
b) La plaine de Siṅṅar .....	128
B. Diyār Bakr .....	132
C. Diyār Muḍar .....	138
a) Région du Balīḥ .....	139
b) Le Moyen Euphrate .....	146
c) La route de l'Euphrate .....	155
II. LA SYRIE .....	161
A. La province d'Alep .....	161
a) Région des 'Awāšim .....	161
b) La ligne du nahr Saḡūr .....	166
c) La route de l'Euphrate à Alep par Manbiḡ .....	169
d) La ville d'Alep .....	172
e) Le bassin du Quwayq .....	178
f) La vallée du nahr 'Afrīn .....	182
g) La route d'Alep vers l'Ouest.....	186
h) La route vers Antioche par le Nord.....	190
i) La route vers Antioche par le Sud .....	199

B. Les massifs au Sud-Ouest d'Alep.....	202
a) Ğabal Bārīšā .....	202
b) Ğabal al-A'īlā .....	204
c) Ğabal Duwaylī .....	205
d) Ğabal Zāwiya .....	210
C. La région de Hama .....	220
D. La province de Ğimṣ .....	227
a) La Palmyrène .....	231
b) La trouée de Ğimṣ .....	237
c) La région du lac de Ğimṣ .....	241
E. La province de Damas .....	242
a) La Biqā' .....	242
b) Les routes de Ğimṣ à Damas .....	248
c) La Ğūṭa .....	250
d) Damas .....	255
F. Le Hauran .....	261
a) Le Ğaydur .....	264
b) Le Laġā' .....	264
c) Al-Baṭaniya .....	266
d) Le Ğabal al-'Arab et le Hauran .....	267
e) Le Ğawlān .....	271
f) Le bassin du Yarmūk.....	273



## AVANT-PROPOS

Le choix de notre sujet a été déterminé par le désir de combler une lacune que déplorait Sir Hamilton Gibb dès 1933: « Ce n'est pas seulement de un ou de deux ouvrages généraux dont nous avons besoin mais de séries entières de monographies sur des personnages importants... Il n'est pas une seule figure politique antérieure à Saladin et à la Troisième Croisade (Ṭuġhtakīn, Il-Ghāzī, Zankī, Nour ad-Dīn) qui ait encore été étudiée en détails... » (1). Cette lacune Jean Sauvaget la signalait encore en 1943 (2).

Si nous avons choisi Nūr ad-Dīn de préférence à un autre personnage, c'est à cause de la place qu'il a tenue dans l'histoire de l'Orient musulman médiéval et même dans l'histoire mondiale. Ce prince, dont son contemporain Guillaume de Tyr disait qu'il était « vir providus et discretus, dux timens Deum », — homme avisé et remarquable, chef craignant Dieu, — et que Michelet considérait dans son *Histoire des Croisades* comme « un des saints de l'islamisme », Ernst Herzfeld le définissait ainsi: « Nūr ad-Dīn Maḥmūd b. Zengī b. Aq Sunqur, d'origine turque, prédécesseur de Ṣalāḥ ad-Dīn Yūsuf b. Ayyūb, l'Ayyoubide d'origine kurde, est une figure moins spectaculaire et aussi moins connue en Occident, mais c'est une personnalité plus remarquable et d'importance historique plus grande même que Saladin » (3).

---

(1) *Notes on the Arabic Materials for the History of the Early Crusades*, BSOS, VII, 1933, 739.

(2) *Introduction à l'Histoire de l'Orient Musulman*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, 1943, 143.

(3) *Damascus: Studies in Architecture, Ars Islamica*, IX, 1942, 3.

Si Nūr ad-Dīn n'a pas été apprécié à sa juste valeur c'est que les historiens occidentaux ont surtout utilisé pour la période de l'Islam médiéval des sources ayyoubides qui ont minimisé le rôle de Nūr ad-Dīn. Certes Saladin a eu plus de chance, il a bénéficié du talent des panégyristes dont les œuvres nous sont parvenues et il a, en sa qualité d'adversaire de Richard Cœur de Lion, intéressé non seulement les orientalistes anglais mais un écrivain romantique aussi populaire que Walter Scott. Depuis plusieurs générations Saladin est le type du héros musulman chevaleresque de l'époque des Croisades, mais ce portrait ne visait-il pas, en exaltant les vertus de l'adversaire, à diminuer l'amertume de la défaite franque à Jérusalem?

Il nous a aussi paru utile de remettre en lumière une période souvent mal connue de l'histoire de la Syrie. L'histoire de ce pays est à la fois très connue et très ignorée, en effet l'éclat de l'Antiquité classique, le lustre des premiers Omeyyades, les efforts de la rénovation contemporaine ont laissé dans l'ombre des époques glorieuses comme le règne de Nūr ad-Dīn ou le gouvernement autonome de Tengiz.

Nous avons tenté dans le présent ouvrage de faire la monographie d'un grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades: Nūr ad-Dīn. Pareil dessein devait nous mettre en face d'un certain nombre de difficultés et nous sommes conscients de certaines imperfections. Le plan que nous avons adopté est fort simple. Nous avons commencé par un exposé général sur les sources qui ont servi pour notre étude, nous les avons classées en cinq catégories: les sources historiques contemporaines arabes et non arabes, les sources ayyoubides, des auteurs de l'époque mamlouke ainsi que des sources géographiques. La valeur de ces sources est très inégale, nous manquons de textes contemporains et parmi les sources narratives dont nous disposons bien peu ont un caractère de témoignage direct pour notre sujet. Nous avons du moins cherché à donner à chaque



auteur sa place dans l'historiographie et à souligner son importance par rapport à la période précise qui nous intéresse.

L'Orient médiéval n'a pas un décor impersonnel, théorique et abstrait, c'est une région du monde dont le climat, le relief et l'hydrographie avec leurs contrastes étaient peu différents de ceux d'aujourd'hui. Nous avons cru devoir faire un exposé de la topographie historique de l'empire zenguide, c'est-à-dire de la Djéziré et de l'ensemble de la Syrie dans lequel, aux renseignements livresques que nous avons regroupés nous avons, chaque fois que cela nous a été possible, ajouté des observations personnelles faites sur le terrain. Cet examen direct nous a permis, sur bien des points, de mieux comprendre les faits militaires, politiques ou économiques. Les falaises abruptes de la rive droite du Moyen Euphrate constituent une barrière sérieuse, mais le désert de Palmyre n'était pas un obstacle infranchissable pour relier Damas ou Ḥimṣ à la Djéziré; la nature du sol explique la richesse agricole de telle région ou le paysage désolé de telle autre, et combien de détails prennent une valeur particulière quand on les voit. L'une des originalités du pouvoir zenguide aura été d'avoir englobé dans un seul Etat la Djéziré et la Syrie du Nord ainsi que la Syrie centrale et méridionale, cette dernière depuis la fondation du Royaume Latin de Jérusalem ne gravitait plus dans l'orbite de l'Égypte et subit l'attraction zenguide. L'action de Nūr ad-Dīn se situe dans un ensemble de régions que l'on a souvent appelé « le Croissant fertile ».

L'absence d'un exposé de la chronologie des faits politico-militaires de la seconde moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle en Syrie nous a amené à le faire en centrant notre examen sur l'activité de Nūr ad-Dīn. Ce prince, prenant comme thème général de son action politique la restauration de l'Islam sunnite, a été le premier artisan de l'unité syrienne, il fut le premier à contre-attaquer de façon décisive les Croisés et le premier aussi à préparer la reconquête de la Palestine et l'élimination de l'hérésie fatimide d'Égypte.

Nous avons consacré la troisième partie de notre travail à l'organisation intérieure du royaume de Nūr ad-Dīn et notamment à la vie sociale et économique. Pour compléter les renseignements fournis par les sources écrites nous nous sommes appuyés sur les documents archéologiques

Le *ġihād*, un des éléments essentiels, sinon l'essentiel, de la politique de Nūr ad-Dīn, conditionne toute la vie sociale et économique au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle en Syrie. C'est pourquoi nous avons commencé cette dernière partie par l'exposé des deux aspects de cette guerre sainte: l'aspect militaire et l'aspect religieux. De l'un et de l'autre nous pouvons encore voir de nos jours les vestiges architecturaux. Les édifices, témoins des différents aspects de la politique du souverain zenguide, sont pour nous d'utiles documents. Lorsque les monuments sont datés par une inscription ils constituent d'irréfutables jalons pour marquer les étapes de l'évolution de la vie du pays. Chaque vestige archéologique nous éclaire sur une des préoccupations majeures de la politique de Nūr ad-Dīn, la construction des fortifications souligne l'aspect défensif du *ġihād*. Des inscriptions monumentales en rappellent l'aspect offensif que nous avons traité dans un chapitre consacré à l'armée.

L'aspect religieux du *ġihād* de Nūr ad-Dīn, celui qui se manifesta par une profonde rénovation sunnite, est mis en lumière par le grand nombre de monuments de culte et d'enseignement élevés au milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par le prince et son entourage. *Madrasa*, *dār al-ḥadīṯ*, *ribāṯ* et *ḥānaqāh* apportent leur témoignage matériel du zèle sunnite de cette époque.

Nous avons donné les grandes lignes du système administratif sous Nūr ad-Dīn et dans un chapitre consacré à la fiscalité et aux finances nous avons fait le bilan des ressources de l'État et des dépenses publiques.

Pour terminer notre travail nous avons brossé un diptyque représentant la vie urbaine et la vie rurale. Dans le tableau de la

vie urbaine sous Nūr ad-Dīn nous avons mis l'accent sur la société, les œuvres sociales de Nūr ad-Dīn et l'économie urbaine. Dans celui de la vie rurale nous nous sommes attaché à l'étude de l'agriculture qui fut de tous temps la principale activité économique de la Syrie.

L'obstacle majeur que nous avons rencontré pour évoquer la vie intérieure du royaume de Nūr ad-Dīn vient des sources utilisables, leur caractère fragmentaire ne nous permet pas d'avoir une vue complète des choses. Nous ne possédons pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle en Syrie ni de pièces d'archives ni de relations de voyageurs occidentaux comme pour les siècles suivants.

Si telle qu'elle est notre étude sur Nūr ad-Dīn peut susciter de nouvelles recherches sur ce grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades nous pensons que notre effort n'aura pas été inutile.

Ce travail a son origine dans l'enseignement de Jean Sauvaget dont j'ai pu être l'élève à Paris de 1938 à 1945 tant à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes qu'à la IV<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études. Une mort prématurée l'empêcha de me guider dans mes recherches. Ces recherches je n'aurais pu les entreprendre sans les cours d'arabe de mon maître Régis Blachère ni sans les conseils toujours bienveillants de Gaston Wiet, membre de l'Institut.

Je n'oublie pas mes dettes envers trois grands disparus: René Grousset, Louis Massignon et Évariste Lévi-Provençal qui avaient bien voulu s'intéresser à mon travail.

Ma pensée reconnaissante va à Monsieur Claude Cahen, professeur à la Sorbonne, qui a bien voulu diriger mon travail et qui m'a fait bénéficier de sa large expérience et de son grand savoir.

C'est surtout à Monsieur Henri Laoust, professeur au Collège de France et directeur de l'Institut Français d'Études Arabes, que s'exprime ma gratitude, non seulement pour avoir accueilli cet

ouvrage dans les publications qu'il dirige mais surtout pour m'avoir, pendant de longues années, guidé avec une amicale sollicitude dans l'apprentissage de l'Orient.

Je me dois aussi de remercier Monsieur Jean Basdevant, ministre plénipotentiaire, et ses collaborateurs de la Direction Générale des Relations Culturelles au Ministère des Affaires Étrangères pour toute l'aide qu'ils ont bien voulu apporter à l'impression de ces trois volumes.

Ce m'est un agréable devoir de reconnaître ma dette envers tous ceux qui voulurent bien en France, au Liban et en Syrie m'encourager dans mes recherches, m'assister de leurs conseils et me faire bénéficier de leur expérience. Tous se sont acquis à ma gratitude des titres que je ne saurais oublier et qu'ils veulent bien m'excuser de ne les point citer.

Qu'il me soit permis pour terminer d'exprimer ma profonde gratitude à ma femme qui a eu l'ingrate tâche de dactylographier ce travail.

*Damas, le 8 mars 1966.*

*P. S.* Je serais ingrat si je n'adressais pas mes vifs remerciements au personnel de l'Imprimerie Catholique de Beyrouth qui, avec un soin particulier, a mené à bien l'impression de cet ouvrage.

*Paris, janvier 1967.*

## BIBLIOGRAPHIE 3



## BIBLIOGRAPHIE

### A — LISTE DES OUVRAGES CONSULTÉS

#### I — SOURCES ET TOPOGRAPHIE HISTORIQUE

##### (a) GÉNÉRALITÉS POUR LES SOURCES

1. BROCKELMANN (Carl), *Geschichte der Arabischen Litteratur*, 1<sup>re</sup> édit., in-8°, vol. I, 528 p.; vol. II, 714, Berlin, 1898-1902; *Suppl.*, I, 973 p.; II, 1045 p.; III, 1326 p., Leyde, Brill, 1937-42; 2<sup>e</sup> édit., in-8°, vol. I, 676 p.; vol. II, 687 p., Leyde, Brill, 1943-49. Cité *GAL*, *GAL S*.
2. CAHEN (Cl.), *Les chroniques arabes concernant la Syrie, l'Égypte et la Mésopotamie de la conquête arabe à la conquête ottomane dans les bibliothèques d'Istanbul*, *REI*, 1936, 333-362.
3. CAHEN (Cl.), *Quelques chroniques anciennes relatives aux derniers Fatimides*, *BIFAO*, XXXVII, 1937-1938, 1-27.
4. CAHEN (Cl.), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la prin-*

---

*N. B.* Afin de ne pas surcharger l'ouvrage la présente bibliographie ne mentionne :

(1) Ni les sources qui font l'objet d'une étude détaillée au premier chapitre et qui ont une table particulière, cf. p. LXVII.

(2) Ni les travaux se rapportant à ses sources et qui figurent à la fin de chaque notice d'auteur.

(3) Les numéros entre crochets renvoient à la première mention de l'ouvrage dans la présente bibliographie.

*cipauté franque d'Antioche*, in-8°, VII +, 768 p., 1 carte, PIFD, Paris, Geuthner, 1940. Cité *SN*.

5. *Encyclopédie de l'Islam, Dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans*. 1913-19, Leyde, Brill; Paris, Picard, puis Paris, Klincksieck. Cité *EI*.

Tome I, A-D, 1119 p.;

Tome II, E-K, 1243 p.;

Tome III, L-R, 1272 p.;

Tome IV, S-Z, 1314 p.;

*Suppl.*, 286 p.

6. *Encyclopédie de l'Islam, Nouvelle édition*. Leyde, Brill; Paris, G.P. Maisonneuve, depuis 1960. Cité *EI*<sup>2</sup>.

Tome I, A-B, 1399 p.;

Tome II, C-G, 1173 p.;

Tome III, H-en cours.

7. GIBB (H.A.R.), *Notes on Arabic Materials for the History of Early Crusades*, *BSOAS*, 1935, VII, 739-754.

8. GIBB (H.A.R.), *The Arabic Sources for the Life of Saladin*, *Speculum*, vol. XXV, n° 1, jan. 1950, 58-74.

9. GRAF (Georg), *Geschichte des Christlichen Arabischen Litteratur*, in-8°, 5 volumes, vol. I, xxxv + 662 p.; vol. II, xxi + 512 p.; vol. III, xxxiii + 525 p.; vol. IV, xxxiv + 342 p.; vol. V, index, 1961; *Collection Studi e Testi*, 118, 133, 146, 147, 172, Vatican, 1944-1953.

10. IBN AL-AṬĪR (m. 630), *Kitāb al-Lubāb fī taḥḍīb al-ansāb*, in-8°, édit. Librairie al-Qudsī, Le Caire, 1<sup>re</sup> partie, 592 p., 1357/1938; 2<sup>e</sup> partie, 277 p., 1356/1937; 3<sup>e</sup> partie, 319 p., 1369/1950.

11. IBN AL-‘IMĀD AL-ḤANBALĪ, *Šaḍarāt ad-Dahab fī Aḥbār man dahab*, 8 vol., in-8°, édit. 1350 à 1351/1931-32, Le Caire.

Vol I, 1-200, 430 p.; vol. II, 200-350, 448 p.; vol. III, 350-500,



468 p.; vol. IV, 501-600, 392 p.; vol. V, 601-700, 512 p.; vol. VI, 701-800, 416 p.; vol. VII, 801-900, 408 p.; vol. VIII, 901-1000, 484 p. Cité *Šadarāt*.

**12.** IBN TAĞRIBIRDĪ (Abū l-Maḥāsīn), *Manḥal Šāfi*, voir WIET (G), n<sup>o</sup> 26.

**13.** КАҲҲАЛА ('Umar Riḍā'), *Mu'ğam al-Mu'allifin*, 15 parties en 7 vol. et 1 vol. index, in-8<sup>o</sup>, Damas, 1957-61.

Vol. I, 1957, 1<sup>re</sup> p. 320; 2<sup>e</sup> p. 320; vol. II, 1957, 3<sup>e</sup> p. 320; 4<sup>e</sup> p. 320; vol. III, 1958, 5<sup>e</sup> p. 320; 6<sup>e</sup> p. 295; vol. IV, 1959, 7<sup>e</sup> p. 320; 8<sup>e</sup> p. 320; vol. V, 9<sup>e</sup> p. 320; 10<sup>e</sup> p. 320; vol. VI, 11<sup>e</sup> p. 320; 12<sup>e</sup> p. 320; vol. VII, 1961, 13<sup>e</sup> p. 421; vol. VIII, 1961, 14<sup>e</sup> p. 326; 15<sup>e</sup> p. 332.

**14.** KRATCHKOVSKI (I.J.), *Izbrannye Sočinenija (Œuvres choisies)*, 6 vol., in-4<sup>o</sup>, édit. Académie des Sciences, Moscou-Leningrad, 1955-1960.

**15.** MARGOLIOUTH (D.S.), *Yāqūts Dictionary of learned men, text, G.M.S., VI*, in-8<sup>o</sup>, 2<sup>e</sup> édit., Londres, 1923-1926.

1<sup>re</sup> partie, XIII + 470 p.; 2<sup>e</sup> partie, 484 p.; 3<sup>e</sup> partie, 249 p.; 4<sup>e</sup> partie, XIII + 320 p.; 5<sup>e</sup> partie, X + 583 p.; 6<sup>e</sup> partie, 605 p.; 7<sup>e</sup> partie, 366 p.

**16.** MAYER (Hans Eberhard), *Bibliographie zur Geschichte der Kreuzzuge*, in-4<sup>o</sup>, XXXII + 271 p., Hanovre, 1960.

**17.** MUNAĞĠID (Şalāḥ ad-Dīn), *A'lam at-Ta'riḥ wa'l-ğugrafiya 'ind al-'Arab*, 3 vol., in-8<sup>o</sup> (*Balāduri, Yāqūt, Ibn Ḥaldūn*), Beyrouth, 1959.

**18.** MUNAĞĠID (Şalāḥ ad-Dīn), *Mu'ğam al-Maḥtutāt al-Maḥbū'āt* (A Dictionary of Arabic manuscripts edited between 1954-1960), in-8<sup>o</sup>, 142 p., Beyrouth, 1962.

**19.** PEARSON (J.D.), *Index Islamicus 1906-1955, A catalogue of articles on Islamic subjects in periodicals and other collective publications*, in-8<sup>o</sup>,

xxxvi + 897, Heffer, Cambridge, 1958; *Supplément*, 1956-1960, in-8°, xxviii + 316 p., 1962.

[31] REINAUD, *Introduction générale à la géographie des Orientaux*, voir plus loin ABŪ L-FIDĀ, n° 31.

20. ROSENTHAL (Franz), *A History of Muslim Historiography*, in-8°, xii + 558 p., Leiden, Brill, 1962.

21. SAḤĀWĪ, *aḍ-Daw' al-lāmi' li ahl qarn at-tāsi'*, 6 vol., in-8°, en 12 parties, Le Caire, 1353-55/1934-36.

Vol. I, 1<sup>re</sup> p. 396; 2<sup>e</sup> p. 352; vol. II, 3<sup>e</sup> p. 344; 4<sup>e</sup> p. 358; vol. III, 5<sup>e</sup> p. 351; 6<sup>e</sup> p. 350; vol. IV, 7<sup>e</sup> p. 316; 8<sup>e</sup> p. 316; vol. V, 9<sup>e</sup> p. 320; 10<sup>e</sup> p. 368; vol. VI, 11<sup>e</sup> p. 286; 12<sup>e</sup> p. 188.

22. SAUVAGET (Jean), *Comment étudier l'Histoire du monde arabe*, *Revue Africaine*, t. XC, 408-409, Alger, 1946, pp. 5-23, repris *Mémorial Jean Sauvaget*, PIFD, Damas, 1954 t. I, 165-186.

23. SAUVAGET (Jean), *Historiens arabes, pages choisies traduites*, in-8°, 192 p., *Initiation à l'Islam*, t. V, Paris, Adrien Maisonneuve, 1946.

24. SAUVAGET (Jean), *Introduction à l'Histoire de l'Orient musulman* (2<sup>e</sup> édition revue par CL. CAHEN), in-8°, 257 p., *Initiation à l'Islam*, t. I, Paris, Adrien Maisonneuve, 1961.

25. SUBKĪ (as-), *Ṭabaqāt aš-Šāfi'iya al-Kubrā*, 6 vol., in-8°, vol. I, 301 p.; vol. II, 322 p.; vol. III, 314 p.; vol. IV, 341 p.; vol. V, 264 p.; vol. VI, 268 p.; Le Caire 1324/1906.

26. WIET (Gaston), *Les biographies du Manhal Šāfi*, in-4°, xv + 480 p., *M.I.Eg.*, t. XIX, Le Caire, 1932. Voir n° 12.

27. YAQŪT, *Iršād al-arīb 'ilā ma'rifat al-adīb*, voir MARGOLIOUTH (D.S.), n° 15.

28. ZAYDĀN (Ġurġī), *Ta'riḥ Adāb al-luġat al-'arabiya*, 4 vol., in-8°, t. I, 320 p.; t. II, 356 p.; t. III, 348 p.; t. IV, 328 p.; Le Caire, 1352/1933-34.

## (b) TOPOGRAPHIE HISTORIQUE

29. 'ABD AL-ĀL (Ibrāhīm), *Le Litani, Etude hydraulique*, in-8° 166 p., 46 pl., 83 fig., Beyrouth, 1948.
30. ABEL (A.), *Boşrā*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1314-16.
31. ABŪ'L-FIDĀ, *Taqwīm al-Buldān*, trad. française REINAUD et ST. GUYARD, 2 vol., in-4°, Paris, 1848-1883, sous le titre *Géographie d'Aboul Feda*, t. I *Introduction générale à la géographie des Orientaux*, CDXIX p.; t. II, 320 p.
32. ANDRAE (W.), *Hatra*, 2 vol., in folio, Leipzig, 1908, Nach aufrahman von Mitgliedern der Assur. Expedition der Deutschen Orient Gesellschaft.
33. ANONYME, art. *Hadr*, dans *EI*, II, 219-220.
34. ANONYME, art. *Khābūr*, dans *EI*, II, 910-911.
35. BAEDEKER (K.), *Palestine et Syrie, manuel du voyageur*, in-12°, c + 458 p., Leipzig-Paris, 1912.
36. BAGH (Adib), *La région du Djolan, étude de géographie régionale*, in-8°, 623 p. + XXII pl., 27 fig, 12 cartes, Damas, 1961.
37. BARTHÉLEMY (A.), *Dictionnaire Arabe-Français. Dialectes de Syrie, Alep, Damas, Liban, Jérusalem*, 5 fasc., in-4°, 943 p., Paris, 1935-1954.
38. BELL (Gertrude), *Churches and Monasteries of the Tūr Abdīn and Neighbouring districts*, dans *Zeits Gesch. Architectur*, Beihefte 9, in-4°, 56 p., 28 pl., Heidelberg, 1913.
39. BELL (Gertrude), *Amurath to Amurath*, in-8°, 370 p. + 1 carte, Londres, 1924.
40. BERCHEM (M. VAN), *Le château de Baniās et ses inscriptions*, *JA*, 1889, 7-22.

41. BERCHEM (M. VAN), *Notes sur les Croisades. I, Le Royaume de Jérusalem et le livre de M. Röhricht*, *JA*, 1902, 420.
42. BERCHEM (M. VAN) et FATIO (E.), *Voyage en Syrie*, in-folio, 2 vol., t. I, XVI + 344 p. + 3 cartes; t. II, 78 pl., *MIFAO*, t. 37 et t. 38, Le Caire, 1914.
43. BERCHEM (M. VAN) et STRZYGOWSKI, *Amida*, in-4°, 391 p. + XXIII pl., Heidelberg, 1910.
44. BIROT (P.) et DRESCH (J.), *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, t. II, *La Méditerranée Orientale et le Moyen-Orient* (3<sup>e</sup> partie, *Le Moyen-Orient Arabe*, pp. 193 sqq.), VIII + 526 p., Paris, P.U.F., 1956.
45. BOUCHEMAN (A. DE), *Une petite cité caravanière: Suḥné, DEO*, 138 p., 11 pl., in-4°, *PIFD*, Damas, 1939.
46. BRISCH (Klaus), *Le château omeyyade de Djabal Seis, rapport préliminaire*, *AAS*, XIII, 1963, 135-158.
47. BUHL (Fr.), art. *Palmyre*, *EI*, III, 1090-91.
48. BUHL (Fr.), art. *Urdunn (al-)*, *EI*, IV, 1085-1087.
49. BUHL-ÉLISSÉEFF, art. *Adhri'at*, *EI*<sup>2</sup>, I, 200.
50. CAHEN (Cl.), *La « Djazira » au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle d'après Ibn Chaddād*, *REI*, 1934, 109-128. Cité *REI*, 1934.
51. CAHEN (Cl.), *Le Diyār Bakr au temps des premiers Urtukides*, *JA*, 1935, 219-276.
- [4] CAHEN (Cl.), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, in-8°, VII + 768 + 1 carte, *PIFD*, Paris, Geuthner, 1940. Cité *SN*.
52. CAHEN (Cl.), *Contribution à l'histoire du Diyār Bakr au XIV<sup>e</sup> siècle*, *JA*, 1955, 65-100.
53. CAHEN (Cl.), art. *'Afrīn*, *EI*<sup>2</sup>, I, 246.

54. CAHEN (Cl.), art. *Ahdāth*, *EI*<sup>2</sup>, I, 264.
55. CAHEN (Cl.), art. *Artukides*, *EI*<sup>2</sup>, I, 683-688.
56. CAHEN (Cl.), art. *Baghrās*, *EI*<sup>2</sup>, I, 937.
57. CAHEN (Cl.), art. *Besnī*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1225-1226.
58. CAHEN (Cl.), art. *Diyār Bakr*, *EI*<sup>2</sup>, II, 353-357.
59. CANARD (M.), *Histoire de la dynastie des Ḥamdanides de Jazīra et de Syrie*, in-8<sup>o</sup>, t. I, xvi + 863, Alger, 1951.
60. CANARD (M.), art. 'Awāṣim, *EI*<sup>2</sup>, I, 783-784.
61. CANARD (M.), art. 'Ayntāb, *EI*<sup>2</sup>, I, 814-815.
62. CANARD (M.), art. *Djazīra*, *EI*<sup>2</sup>, II, 536-537.
63. CANARD (M.) et CAHEN (Cl.), art. *Diyār Rabī'a*, *EI*<sup>2</sup>, II, 357-358.
64. CANTINEAU (J.), *Les parlers arabes du Horan*, in-8<sup>o</sup>, texte x + 434 p.; atlas, 60 cartes, Paris, 1940-1946.
65. CHAPOT (V.), *Frontière de l'Euphrate de Pompée à la conquête arabe*, in-4<sup>o</sup>, 408 p. + 1 carte, Paris, 1907.
66. CHRISTENSEN (A.), *L'Iran sous les Sassanides*, *Annales Musée Guimet*, t. 48, 559 p. + 1 carte, in-8<sup>o</sup>, 1<sup>re</sup> édit., Paris, 1936.
67. CRESWELL (K.A.C.), *Early Muslim Architecture*, in-folio, vol. I, 414 p. + 81 pl., Oxford, 1932; vol. II, 415 p. + 123 p., Oxford, 1940. Cité *EMA*.
68. CRESWELL (K.A.C.), *Early Muslim Architecture*, in-8<sup>o</sup>, XIV + 330 p. + 72 pl., 64 fig., *Pelican Books*, A 407, édit. *Penguin Books*, 1958. Cité *EMA Penguin*.
69. CUMONT (Fr.), *Cyrrhus et la route du Nord*, 221-245, dans *Études Syriennes*, in-4<sup>o</sup>, Paris, 1917.

70. DARKOT (Besim), art. *Hişn Keyfa*, dans *Islam Ansiklopedisi*, V, 452.
71. DĀWŪD (Iskandar), *al-Ġazīrat as-Sūrīya bayn al-mādi wa l-hādir*, 432 p., in-8°, 2 cartes, Damas, 1959.
72. DESCHAMPS (Paul), *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte*, I, *Le Crac des Chevaliers*, in-4°, texte xxxv + 327 p., album cxx pl., BAH, t. XIX, Paris, Geuthner, 1934.
73. DESCHAMPS (Paul), *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte*, II, *Défense du Royaume de Jérusalem*, in-4°, texte xii + 268 p., album iv + 96 pl. et 13 plans, BAH, t. XXXIV, Paris, Geuthner, 1939.
74. DESCHAMPS (Paul), *Combats de cavalerie et épisodes des Croisades dans les peintures murales du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles*, CRAIBL, 1948, 35-38. Voir n° 373.
75. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie Orientale et pays adjacents. Contribution à la géographie historique de la région du V<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère*, in-4°, 358 p. + xl cartes + xii photos, BAH, t. LXXII, Paris, Geuthner, 1962.
76. DIWAHĠĪ (Sa'id ad-), *al-Ġāmi' an-Nūri fi l-Mawṣil*, Sumer, V, 1949, 276-290, 3 pl.
77. DIWAHĠĪ (Sa'id ad-), *La mosquée omeyyade de Mossoul*, Sumer, VI, 1950, 211-218.
78. DIWAHĠĪ (Sa'id ad-), *Hiṭaṭ al-Mawṣil fi l-'Ahd al-Umayya* (Topographie de Mossoul sous les Omeyyades), Sumer, VII, 1951, 222-236.
79. DIWAHĠĪ (Sa'id ad-), *Şinā'at al-Mawṣil wa tiġāratuha fi l-qurūn al-wuṣṭā* (L'artisanat et le commerce de Mossoul au Moyen Age), Sumer, VII, 1951, 88-98.
80. DIWAHĠĪ (Sa'id ad-), *Madāris al-Mawṣil fi l-'Ahd al-Atābakī*

- (Les Madrasas de Mossoul à l'époque des Atabegs), *Sumer*, XIII, 1957, 101-119.
81. DIWAHĠĪ (Sa'id ad-), *Ġāmi' an-Nabawī Ġurġis fi l-Mawṣil*, *Sumer*, XVII, 1961, 100 sqq.
82. DUBERTRET (L.) et WEULERSSE (J.), *Manuel de Géographie: Syrie, Liban et Proche-Orient*, 1<sup>re</sup> partie: *Péninsule Arabique*, 194 p. + 182 fig., in-8°, Beyrouth, 1940.
83. DUNAND (Maurice), *La voie romaine du Ledja*, dans *Mémoires A.I.B.L.*, XIII, 1923, 11 sqq.
84. DUNAND (Maurice), *De l'Amanus au Sinaï. Sites et monuments*, in-4°, 239 p., 1 carte, Beyrouth, 1953.
85. DUSSAUD (René), *Topographie Historique de la Syrie Antique et Médiévale*, in-8°, LII + 632 p. + 16 cartes, *BAH*, t. IV, Paris, Geuthner, 1927. Cité *THS*.
86. ELISSÉEFF (N.), *Les Monuments de Nūr ad-Dīn*, *BEO*, XIII, 1949-1951, 5-43.
87. ELISSÉEFF (N.), *Les corporations de Damas sous Nūr ad-Dīn*, *Arabica*, III (1956), 61-79.
88. ELISSÉEFF (N.), art. *Baradā*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1060-1061.
89. ELISSÉEFF (N.), art. *Dimashq*, *EI*<sup>2</sup>, II, 286-299.
90. ELISSÉEFF (N.), art. *Djillik*, *EI*<sup>2</sup>, II, 554.
91. ELISSÉEFF (N.), art. *Ghūṭa*, *EI*<sup>2</sup>, II, 1131-1132.
92. ELISSÉEFF (N.), art. *Hims*, *EI*<sup>2</sup>, III, 000.
93. ELISSÉEFF (N.), art. *Hiṣn al-Akrād*, *EI*<sup>2</sup>, III, 000.
94. FIEY (J.M.), *Mossoul Chrétienne. Essai sur l'histoire, l'archéologie et l'état actuel des monuments chrétiens de la ville de Mossoul*, *Recherches*, t. XII, 166 p. + 12 fig., in-8°, *PILOB*, Beyrouth, 1959.

95. FIEY (J.M.), *The Iraqi section of the Abbasid Road Mosul Nisibin, Iraq*, XXVI, Autumn 1964, 106-117.
96. FRÉZOULS (Ed.), *Recherches sur la ville de Cyrrhus*, AAS, IV-V, 1954-1955, 89-128.
97. FROMENT, *Carte touristique et archéologique du Caza de Harem, Syria*, XI, 1930, 280-292.
98. FÜCK (J.W.), art. *Ḥabib b. Maslama*, *EI*<sup>2</sup>, III, 13.
99. GABRIEL (Albert), *Ḳaṣr al-Ḥair, Syria*, VIII, 1927, 302-329.
100. GABRIEL (Albert), *Voyages archéologiques dans les provinces orientales de la Turquie*, in-folio, t. I, texte xvi + 374 p.; t. II, planches, 9 dessins et 110 photos, Paris, de Boccard, 1940.
101. GAUDEFROY-DEMOMBYNES (Maurice), *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes*, in-8°, 288 p., BAH, t. III, Paris, Geuthner, 1923.
102. GAULMIER (Jean), *Note sur la fabrication du verre à Armanaz*, BEO, VI, 1936, 53-60.
103. GAULMIER (Jean), *La Ḳubda Kachf al-Mamālik de Khalil az-Ḳāhīrī*, traduction inédite de Venture de Paradis avec une notice sur le traducteur, LXIV + 261 p., in-8°, PIFD, Damas, 1950.
104. GLIDDEN (H.W.), art. 'Aḳaba, *EI*<sup>2</sup>, I, 324-325.
105. GLUECK (N.), art. 'Araba, *EI*<sup>2</sup>, I, 576.
106. GODARD (Ch.), *Alep. Essai de géographie urbaine et d'économie politique et sociale*, in-4°, 103 p., 6 cartes, 3 graphiques, 17 photos, Alep, 1938.
107. *Guides Bleus (Les), Moyen-Orient*, établi par R. BOULANGER, in-12°, 935 p., Paris, 1956; 2<sup>e</sup> édition, 1965. Cité GB, *Moyen-Orient*.



108. *Guides Bleus (Les)*, Syrie-Palestine, Iraq-Transjordanie, CXI + 677 p. + 13 cartes, Paris, Hachette, 1932. Cité *GB*, Syrie.
109. *Guides Bleus (Les)*, Turquie, établi par R. BOULANGER, 551 p. Paris, 1958. Cité *GB*, Turquie.
110. ĞUNDĪ (Salīm al-), *Ta'riḥ Ma'arrat an-Nu'mān*, in-4<sup>o</sup>, t. I, 474 p., Damas, 1963.
111. HAMIDÉ (Abdul Rahman), *La ville d'Alep. Etude de géographie urbaine*, in-8<sup>o</sup>, 268 p., Paris-Damas, 1959.
112. HARTMANN (R.), art. *Djabbül*, *EI*<sup>2</sup>, II, 367.
113. HARTMANN-LONGRIGG, art. *Didjla (al-)*, *EI*<sup>2</sup>, II, 256-258.
114. HARTMANN (R.) et VAUMAS (E. DE), art. *Furāt (al-)*, *EI*<sup>2</sup>, II, 967-970.
115. HASANY (A.R.), *Liwā' al-Mawṣil*, dans *Mağallat luğat al-'Arab*, VII, 2, 138-145.
116. HERZFELD (E.), *Matériaux CIA*. Deuxième partie, *Syrie du Nord. Inscriptions et Monuments d'Alep*, 3 vol., in-folio, t. I, vol. 1, texte 250 p. + 83 fig., *MIFAO*, LXXVI, 1955; t. I, vol. 2, 251-493, *MIFAO*, LXXVII, 1956; t. II, planches CLXXIII, *MIFAO*, LXXVIII, Le Caire, 1954. Cité *CIA*, *Alep*.
117. HERZFELD (E.), art. *Haditha*, *EI*<sup>2</sup>, III, 30-31.
118. HODGSON (M.G.S.), art. *Darazī (al-)*, *EI*<sup>2</sup>, II, 140.
119. HONIGMANN (E.), *Die Ostgrenze des Byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, in-8<sup>o</sup> 269 p., Bruxelles, 1935, t. III de A.A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*.
120. HONIGMANN (E.), art. *Kinnasrīn*, *EI*, II, 1080-1081.
121. HONIGMANN (E.), art. *Ma'arrat an-Nu'mān*, *EI*, III, 61-64.
122. HONIGMANN (E.), art. *Manbidj*, *EI*, III, 247-251.

123. HONIGMANN (E.), art. *Mar'ash*, *EI*, III, 284-287.
124. HONIGMANN (E.), art. *Mōsul*, *EI*, III, 650-652.
125. HONIGMANN (E.), art. *Naṣībīn*, *EI*, III, 917-920.
126. HONIGMANN (E.), art. *Nuḳra (al-)*, *EI*, III, 1017.
127. HONIGMANN (E.), art. *Raḥba (al-)*, *EI*, III, 1177-1180.
128. HONIGMANN (E.), art. *Raḳqa*, *EI*, III, 1185-87.
129. HONIGMANN (E.), art. *Rūm Ḳal'a*, *EI*, III, 1256-1259.
130. HONIGMANN (E.), art. *Ruṣāfa (al-)*, *EI*, III, 1265-1267.
131. HONIGMANN (E.), art. *Shaizar*, *EI*, IV, 297-299.
132. HONIGMANN (E.), art. *Tell Bāshir*, *EI*, IV, 759-761.
133. HONIGMANN (E.), art. *Yarmūk (al-)*, *EI*, IV, 1223.
134. IBN 'ASĀKIR, *La Description de Damas*, traduction annotée par N. ELISSÉEFF, in-8°, LXVIII + 380 p., 1 carte, 1 plan, *PIFD*, Damas, 1959.
135. IBN BAṬṬŪṬA (GIBB), *Travels in Asia and Africa, 1325-1354*, VIII + 398 p., in-8°, Londres, 1939.
136. 'ISSA BEY (Ahmad), *Histoire des Bimaristans (hôpitaux) à l'époque islamique*, in-4°, pp. 81-209, Le Caire, 1928.
137. KAYLĀNĪ (Mu'ayyad al-), *Muḥāfazat Ḥamāt*, in-8°, 244 p., Damas, 1964.
138. KRAMERS (J.H.), art. *Kirkūk*, *EI*, II, 1086-1088.
139. KRAMERS (J.H.), art. *Salamīya*, *EI*, IV, 96-98.
140. KRAMERS (J.H.), art. *Takrīt*, *EI*, IV, 663-664.
- [14] KRATCHKOVSKI (I.J.), *Izbrannye Sočinenija (Œuvres choisies)*, 6 vol., in-4°, Moscou-Leningrad, 1960.

141. KURD 'ALĪ (Muḥammad), *Ġūtat Dimašq*, in-8°, 291 p., 1 carte, *MMIA*, Damas, 1949. 2<sup>e</sup> édit. 1952, 358 p., 1 carte.
142. LAMMENS (H.), art. *Ḥabīb b. Maslama*, *EI*, II, 197.
143. LAMMENS (H.), art. *Kiswa*, *EI*, III, 294.
144. LAMMENS (H.) - SOURDEL-THOMINE (J.), art. *Djābiya (al-)*, *EI*<sup>2</sup>, II, 369.
145. LESCOT (R.), *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar*, 282 p. + 16 pl., in-8°, *PIFD*, Damas, 1938.
146. LE STRANGE (G.), *Palestine under the Moslems. A description of Syria and the Holy Land*, in-8°, 604 p. + 14 pl., Londres, 1890. Cité LE STR., *Palestine*.
147. LE STRANGE (G.), *The Lands of Eastern Califate*, xvii + 536 p. + x cartes, Cambridge, 1905. Cité LE STR., *Lands*.
148. LIERE (J. VAN) et LAUFFRAY (J.), *Nouvelle prospection archéologique dans la Haute Jezireh Syrienne*, dans *AAS*, IV-V, 1954-1955, 129-148, avec carte.
149. LITTMANN (E.), art. *Abū Safyān*, *EI*<sup>2</sup>, I, 150.
150. LLOYD (S.) et BRICE (W.), Notes by C.J. GADD, *Anatolian Studies*, I, 1951, 77-111.
151. LONGRIGG, art. *'Āna*, *EI*<sup>2</sup>, I, 474-475.
152. MARMARDJI (A.S.), *Textes géographiques arabes sur la Palestine, recueillis, mis en ordre alphabétique et traduits en français*, in-8°, xvii + 267, Paris, Gabalda, 1951.
153. MASSIGNON (L.), *Les sept dormants d'Ephèse (Ahl al-Kahf)*, *REI*, 1954, 59-112; 1955, 93 sqq.; 1957, 1 sqq.
154. MAZLOUM (Subhi), *La canalisation ancienne des eaux à Alep (Le qanayé de Hailan)*, 96 p. + 15 pl. + 3 plans, in-4°, *PIFD*, Damas, 1936.

155. MAZLOUM (Subhi), *L'Afrine. Etudes hydrologiques*, in-4<sup>o</sup>, 270 p., Paris, 1939.
156. MINORSKY (V.), art. *Malthai*, *EI*, III, 228.
157. MINORSKY (V.), art. *Mārdīn*, *EI*, III, 290-293.
158. MOUTERDE (René), *Rapport sur une mission épigraphique en Haute-Syrie*, *Syria*, X, 1929, 126-129.
159. MUQADDASĪ (AL-), *Aḥsan al-Taqāsīm fī Ma'rifat al-Aqālim* (La meilleure Répartition pour la connaissance des Provinces), traduction partielle annotée par André MIQUEL, LV + 430 p. + XIV pl., in-8<sup>o</sup>, *PIFD*, Damas, 1963.
160. MUSIL (Alois), *The Middle Euphrates*, in-4<sup>o</sup>, IX + 426 p., 1 carte, New York, 1927.
161. MUSIL (Alois), *Palmyrena*, in-4<sup>o</sup>, XIV + 367 + 1 carte, New York, 1928.
162. MUSTAWFĪ (Ḥamd Allāh), *Nuzhat al-Qulūb, The geographical part*, éditée par LE STRANGE (G.), *GMS*, XXIII, in-8<sup>o</sup>, XX + 378 p., Londres, 1915.
163. NIKITINE (B.), *Les Kurdes. Etude sociologique et historique*, in-8<sup>o</sup>, 360 p. + 15 cartes + 12 pl., Paris, 1956.
164. OPPENHEIM (M. VON), *Vom Mittelmeer zum Persischen Golfdurch den Haurān die syrische Wüste und Mesopotamien*, in-8<sup>o</sup>, t. I, xv + 334 p.; t. II, XIII + 434 p., Berlin, 1899-1900.
165. OUÉCHEK (E.) et MOUGDAD (S.), *Bosra. Guide Historique et Archéologique*, in-8<sup>o</sup>, XX + 54 p. + 1 carte + 1 plan, Damas, 1954.
166. PARRY (V.J.), art. *Baylān*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1168.
167. PEDERSEN (J.), art. *Masdjīd*, *EI*, III, 362-428.
168. PELLAT (Ch.), art. *Ḥadr*, *EI*<sup>2</sup>, III, 52-53.

169. PLESSNER (M.), art. *Sarūd̄j*, *EI*, IV, 183-184.
170. PLESSNER (M.), art. *Sindjar*, *EI*, IV, 454-455.
171. PLOIX DE ROTROU (G.), *La citadelle d'Alep et ses alentours*, in-8°, 117 p. + 22 pl. + 2 croquis, Alep, 1930.
172. POIDEBARD (A.), *La trace de Rome dans le Désert de Syrie. De Trajan à la conquête arabe*, texte, XXIV + 213 p. + CLXI planches, *BAH*, t. XVII, Paris, 1934.
173. RABBATH (G.), *Les portes d'Alep*, *Revue Archéologique Syrienne*, t. I, 1931, 34-40, 56-60, 92-95, 110-112.
174. REICH (S.), *Etudes sur les villages araméens de l'Anti-Liban*, xv + 196 p. + 32 pl., in-4°, *PIFD*, Damas, 1937.
175. REITLINGER (G.), *Mediaeval Antiquities West of Mosul, Iraq*, 1938, 146 sq.
176. *Répertoire Chronologique d'Épigraphie Arabe*, 16 vol. parus, in-4°, *PIFAO*, Le Caire, 1931-1964. Cité *RCEA*.
177. RICE (D.S.), *Mediaeval Harran. Studies on its topography and monuments*, *Anatolian Studies*, II, 1952, 36-83.
178. ROSSI (E.), art. *Sumaisāt*, *EI*, IV, 576.
179. SAADÉ (Gabriel), *Le château de Bourzey, forteresse oubliée*, *AAS*, VI, 1956, 139-162.
180. SANLAVILLE (Paul), *Les régions agricoles du Liban*, *Rev. Géogr. Lyon*, XXXVIII, n. 1, 163, 47-90.
181. SAOUAF (Soubhi), *Alep. Guide du visiteur*, in-8°, 1<sup>re</sup> édit., 75 p. + 2 plans, Alep, 1951; 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, in-8°, 193 p. + 12 fig. + 2 plans, Alep, 1962.
182. SARRE (Fr.) et HERZFELD (E.), *Archaeologische Reise im Euphrat und Tigris gebiet*, 4 vol., in folio, Berlin, 1911- 1920, t. I, 252 p. +

2 cartes; t. II, 395 p. + 2 cartes; t. III, planches I-CXX; t. IV, 59 p. + pl. CXXI à CXLVII. Cité *Reise*.

**183.** SAUVAGET (J.), *Deux sanctuaires chiïtes d'Alep, Syria*, IX, 1928, 224-237; 320-327.

**184.** SAUVAGET (J.), *L'enceinte primitive de la ville d'Alep, Mélanges I.F.D.*, 133-159, 1929. Cité *Enceinte*.

**185.** SAUVAGET (J.), *Inscriptions du Temple de Bâl, Syria*, XII, 1931, 143-153.

**186.** SAUVAGET (J.), *Les Ghassanides et Sergiopolis, Byzantion*, XIV, 1939, 115-130.

**187.** SAUVAGET (J.), *Les Monuments Ayyoubides de Damas*, liv. I, p. 1-50, in-4°, Paris, 1938; liv. II, p. 51-112, Paris, 1940; liv. III, 113-140, Paris, 1948.

**188.** SAUVAGET (J.), *Les ruines omeyyades du Djebel Seis, Syria*, XX (1939), 239-256.

**189.** SAUVAGET (J.), « *Les Perles Choiesies* » d'Ibn ach-Chihna. *Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep*, t. I, in-8°, 223 p., PIFD, Beyrouth, 1933. Cité *Perles*.

**190.** SAUVAGET (J.), « *Les Trésors d'Or* » de Sibṭ Ibn al-'Ajamī. *Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep*, t. II, in-8°, x + 196 p., PIFD, Beyrouth, 1950. Cité *Trésors*.

**191.** SAUVAGET (J.), *Alep. Essai sur le développement d'une grande ville syrienne des origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, in-4°, texte XLII + 302 p., album, 70 pl., BAH, t. XXXVI, Paris, Geuthner, 1941. Cité J.S., *Alep*.

**192.** SAUVAGET (J.), *La poste aux chevaux dans l'Empire des Mamelouks*, 96 p. + 8 pl. + 21 fig., in-8°, PIFD, Paris, A. Maisonneuve, 1941.

**193.** SOBERNHEIM (M.), *Matériaux CIA*, Deuxième partie, *Syrie du*

*Nord*, II, in-folio, fasc. Akkar, *Ḥiṣn al-Akrād, Tripoli*, 139 p. + 15 pl., Le Caire, 1909.

194. SOBERNHEIM (M.), art. *Ḥama*, *EI*, II, 255-256.
195. SOURDEL (D.), *Esquisse topographique d'Alep intra-muros à l'époque ayyoubide*, *AAS*, II, 1952, 109-133.
196. SOURDEL (D.), art. 'Amk (al-), *EI*<sup>2</sup>, I, 459-460.
197. SOURDEL (D.), art. *Bathaniyya* (al-), *EI*<sup>2</sup>, I, 1126.
198. SOURDEL (D.), art. *Dabik*, *EI*<sup>2</sup>, II, 73-74.
199. SOURDEL (D.), art. *Dayr al-Zōr*, *EI*<sup>2</sup>, II, 205.
200. SOURDEL (D.), art. *Dja'bar*, *EI*<sup>2</sup>, II, 364.
201. SOURDEL (D.), art. *Djawlān*, *EI*<sup>2</sup>, II, 510.
202. SOURDEL (D.), art. *Dulūk*, *EI*<sup>2</sup>, II, 639-640.
203. SOURDEL (D.), art. *Dunaysir*, *EI*<sup>2</sup>, II, 641-642.
204. SOURDEL (D.), art. *Ḥamāt*, *EI*<sup>2</sup>, III, 122-124.
205. SOURDEL-THOMINE (J.), *Les inscriptions de Karak Nūh*, *BEO*, 1949-1951, XIII, 71-84.
206. SOURDEL-THOMINE (J.), *Note sur le cénotaphe de Qūrus* (Cyrhus), *AAS*, II, 1952, 134-136.
207. SOURDEL-THOMINE (J.), *Les anciens Lieux de Pèlerinage damascains d'après les sources arabes*, *BEO*, XIV, 1952-1954, 65-85.
208. SOURDEL-THOMINE (J.), *Stèles arabes anciennes de Syrie du Nord*, *AAS*, III, 1953, 11-38.
209. SOURDEL-THOMINE (J.), *Notes d'épigraphie et de topographie de la Syrie du Nord*, *AAS*, III, 1953, 81 sq.
210. SOURDEL-THOMINE (J.), *Le peuplement de la région des « villes*

- mortes » (Syrie du Nord) à l'époque ayyoubide, *Arabica*, I, 187-200, 1954.
211. SOURDEL-THOMINE (J.), *Inscriptions arabes d'al-Bāra*, dans TCHALENKO, III, 101-112, cf. n° 230.
212. SOURDEL-THOMINE (J.), art. 'Ayn al-Djarr, *EI*<sup>2</sup>, I, 811.
213. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Ba'labakk, *EI*<sup>2</sup>, I, 1000-1001.
214. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Bālis, *EI*<sup>2</sup>, I, 1026-1027.
215. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Bāniyās, *EI*<sup>2</sup>, I, 1048.
216. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Barzūya, *EI*<sup>2</sup>, I, 1105.
217. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Biḳā' (al-), *EI*<sup>2</sup>, I, 1250.
218. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Bukay'a, *EI*<sup>2</sup>, I, 1332.
219. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Buzā'ā, *EI*<sup>2</sup>, I, 1398.
220. SOURDEL-THOMINE (J.), art. Djisr al-Shuḡhr, *EI*<sup>2</sup>, II, 570.
221. STARCKY (J.), *Palmyre (L'Orient ancien illustré, n° 7)*, 132 p. + 14 pl. + 11 fig., in-8°, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1952.
222. STRECK (M.), art. Irbil, *EI*, II, 554-557.
223. STRECK (M.), art. Ka'at Nadjm, *EI*, II, 721-724.
224. STRECK (M.), art. Kaḳḳisiyā, *EI*, II, 810-812.
225. STRECK (M.), art. Nimrūd, *EI*, III, 986-989.
226. STRECK (M.), art. Ṭūr 'Abdin, *EI*, IV, 915-922.
227. STRECK-GIBB, art. Antākiya, *EI*<sup>2</sup>, I, 532-533.
228. STRECK-MINORSKY, art. 'Amādiya, *EI*<sup>2</sup>, I, 438-439.
229. STRECK-PARRY, art. Biredjik, *EI*<sup>2</sup>, I, 1270-1271.
230. TCHALENKO (G.), *Villages Antiques de la Syrie du Nord. Le massif*



*du Belus à l'Époque Romaine*, 3 vol., in-4<sup>o</sup>, t. I, xv + 442 p.; t. II, 16 p. + CCXII planches; t. III, xvi + 191 p. + 4 cartes, *BAH*, t. L. Paris, 1953-1958.

**231.** THOUMIN (R.), *Notes sur l'aménagement et la distribution des eaux à Damas et dans sa Ghouta*, *BEO*, IV, 1934, 1-26.

**232.** THOUMIN (R.), *Géographie Humaine de la Syrie Centrale*, in-4<sup>o</sup>, 362 p. + 2 cartes, Tours, Arrault, 1936.

**233.** TRESSE (R.), *L'irrigation dans la Ghouta de Damas*, *REI*, 1929, 459-570.

**234.** WEIR (T.H.), art. *Harrān*, *EI*, II, 287.

**235.** WEULERSSE (J.), *L'Oronte, étude d'un fleuve*, 87 p. + 20 pl., in-4<sup>o</sup>, *PIFD*, Tours, Arrault, 1940.

**236.** WEULERSSE (J.), *Le pays des Alaouites*, t. I, 418 p.; t. II, album, 105 pl., in-4<sup>o</sup>, *PIFD*, Tours, Arrault, 1940.

**237.** WIEGAND-SCHULZ, *Baalbek. Ergebnisse der aus arabungen und untersuchungen in den Jahren 1898-1905*, 4 vol., in-folio, t. I<sup>1</sup>, texte, 130 p.; t. I<sup>2</sup>, 135 planches; t. II, texte, 151 p. + 69 planches; t. III, texte, 145 p. + 24 planches, Berlin, Leipzig, 1921-1925.

**238.** WIET (G.), *Notes d'épigraphie syro-musulmane. Les inscriptions de Baalbek, Syria*, VI, 1925, 152 sq.

**239.** YĀQŪT, *Mu'ğam al-Buldān, Jacut's geographisches Wörterbuch*, édit. WÜSTENFELD, 6 vol., in-8<sup>o</sup> (t. 5, notes; t. 6, index), Leipzig, 1866-1873; réédition 20 fasc. en 5 vol., in-4<sup>o</sup>, Beyrouth, Sader, 1955-1957.

**240.** YINANÇ (Mükrimin Halil), art. *Diyar Bakr*, dans *Islam Ansiklopedisi*, t. III, 605-623.

**241.** ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Marwanides*, *EI*, III, 356-357.

II — LE RÈGNE DE NÛR AD-DÏN  
ORIGINES ET ÉVÉNEMENTS POLITIQUES

**242.** ABEL (F.M.), *Géographie de la Palestine*, t. I, *Géographie physique et historique*, 515 p. + xvii pl. + 12 cartes; t. II, *Géographie politique, les Villes*, Paris, Gabalda, 1933-1938.

**243.** AMBRASEYS (N.N.), *On the seismicity of South-West Asia. Data from a XVth Century Arabic Manuscript*, *Revue pour l'étude des Calamités*, 1961, n° 37, 3-15, Genève.

**244.** AMBRASEYS (N.N.), *A note on the chronology of Willis's list of Earthquakes in Palestine and Syria*, *Bulletin of the Seismological Society of America*, jan. 1962, vol. 52, n. 1, 77-80.

**245.** ANONYME, art. *Ildegiz*, *EI*, II, 493-494.

**246.** ASHTOR-STRAUSS (E.), *L'administration urbaine en Syrie médiévale*, *RSO*, XXXI, 1956, 73-128.

**247.** BALDWIN (M.W.), *The Latin States under Baldwin III and Amalric I, 1143-1174*, voir SETTON (K.), *Crusades*, I, [n° 334].

**248.** BARTHOLD-MINORSKI, art. *Alamût*, *EI*<sup>2</sup>, I, 363-365.

[42] BERCHEM (M. VAN) et FATIO (E.), *Voyage en Syrie*, in-folio, 2 vol., t. I, xvi + 341 p. + 3 cartes; t. II, 78 pl., *MIFAO*, t. 37 et t. 38, Le Caire, 1914.

**249.** BERRY (V.), *The Second Crusade*, voir SETTON (K.), *Crusades*, I.

**250.** BRÉHIER (Louis), *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, in-8°, xiv + 400 p., 6<sup>e</sup> édit., Paris, Gabalda, 1928.

251. BRÉHIER (Louis), *Vie et mort de Byzance* (t. I du *Monde Byzantin*), in-8°, XXI + 602 p. + XII pl. + 4 cartes. (col. Évol. Humanité, n° 32) Paris, Albin Michel, 1947.
252. BRÉHIER (Louis), *La civilisation byzantine* (t. III du *Monde Byzantin*), in-8°, 627 p. + XXIV pl. (col. Évol. Humanité, n° 32 ter), Paris, Albin Michel, 1950.
253. BÜCHNER, art. *Malāzgird*, *EI*, III, 214-219.
254. CAHEN (Claude), *La bataille de Mantzikert d'après les sources musulmanes*, *Byzantion*, IX, 1934, 613-642.
- [51] CAHEN (Cl.), *Le Diyār Bakr au temps des premiers Urtukides*, dans *JA*, 1935, 219-276.
- [3] CAHEN (Cl.), *Quelques chroniques anciennes relatives aux derniers Fatimides*, *BIFAO*, XXXVII, 1937, 1-27.
- [4] CAHEN (Cl.), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, *PIFD*, 768 p. + 1 carte, Paris, 1940. Cité *SN*.
255. CAHEN (Cl.), *La tughra seljukide*, *JA*, 1945, 167-172.
256. CAHEN (Cl.), *Un traité d'armurerie composé pour Saladin*, *BEO*, XII, 1947-1948, 103-163.
257. CAHEN (Cl.), *La première pénétration turque en Asie Mineure, seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle*, *Byzantion*, XVIII, 1948, 5-67.
258. CAHEN (Cl.), *Notes sur l'histoire des Croisades et de l'Orient. I, En quoi la conquête turque appelait-elle la Croisade?* *Bulletin Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, XXIX, 1950-51.
259. CAHEN (Cl.), *La correspondance de Diyā ad-Dīn Ibn al-Athīr, Liste de lettres et textes de diplômes*, dans *BSOAS*, XIV, 1952, part I, 34-43.
- [54] CAHEN (Cl.), art. *Ahdāth*, *EI*<sup>2</sup>, I, 264.

260. CAHEN (Cl.), art. *Aḳ-Sunḳur al-Bursukī*, *EI*<sup>2</sup>, I, 324.
- [55] CAHEN (Cl.), art. *Artuḳides*, *EI*<sup>2</sup>, I, 683-688.
261. CAHEN (Cl.), art. *Atsiz*, *EI*<sup>2</sup>, I, 773.
262. CAHEN (Cl.), art. *Balak*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1013-1014.
263. CAHEN (Cl.), art. *Begteginides*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1195.
264. CAHEN (Cl.), INALCIK (Halil) et HARDY (P.), art. *Djizya*, *EI*<sup>2</sup>, II, 573-581.
265. CASANOVA (Paul), *Les derniers Fāṭimides*, *MMAF*, t. VI, 415-445, in-folio, Le Caire, 1893.
266. CASANOVA (Paul), *Karakouch*, *MMAF*, t. VI, 447-491, Le Caire, 1893.
267. CHABOT (J.B.), *Un épisode de l'Histoire des Croisades*, dans *Mélanges offerts à Gustave Schlumberger*, in-4<sup>o</sup>, I, 171-179, Paris, Geuthner, 1924.
268. CHALANDON (Ferdinand), *Les Comnènes. II, Jean II Comnène et Manuel Comnène*, 2 vol., in-8<sup>o</sup>, t. I, LXIII + 381 p.; t. II, p. 383-709, Paris, Picard, 1912; réimpression Burt Franklin, New-York, 1960.
269. CHELHOD (Joseph), *Le sacrifice chez les Arabes*, in-8<sup>o</sup>, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1955.
270. COMBE (E.), *Alexandrie Musulmane. Notes de topographie et d'histoire*, *BSRGE*, XV, 1927, 201-238; XVI, 1928, 111-171, 269-292.
271. COMBIER (Ch.), *La climatologie de la Syrie et du Liban*, 28 p. + 12 fig., 319-346, dans *Revue de Géographie Physique et de Géologie Dynamique*, vol. VI, 1933.
272. CRESWELL (K.A.C.), *The Origin of the Cruciform Plan of Cairene Madrasa*, *BIFAO*, XXI, 1923, 1-54.

- 273.** DERENBOURG (H.), *Oumara du Yémen, sa Vie et son Œuvre*, t. II: a) partie arabe, xxx, 405-696 p.; b) partie française, 403 p., Paris, 1904.
- 274.** DESCHAMPS (Paul), *Ahamant et al-Habis, Revue Historique*, 1932, 27-57.
- [72] DESCHAMPS (Paul), *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte. I, Le Crac des Chevaliers*, in-4<sup>o</sup>, texte, xxxiv + 327 p.; album, cxx pl., *BAH*, t. XIX, Paris, Geuthner, 1934.
- [73] DESCHAMPS (Paul), *Les châteaux des Croisés en Terre Sainte. II, Défense du Royaume de Jérusalem*, in-4<sup>o</sup>, texte, xii + 268 p.; album, 96 pl. + 13 plans, *BAH*, t. XXXIV, Paris, Geuthner, 1939.
- 275.** DESCHAMPS (Paul), *La légende de Saint Georges et les combats des Croisés dans les peintures murales du Moyen Age, Monuments Piot*, XLIV, 1950, 109-123.
- 276.** DOZY (R.), *Dictionnaire détaillé des Noms de vêtements chez les Arabes*, in-4<sup>o</sup>, viii + 446 p., Amsterdam, 1849.
- [85] DUSSAUD (René), *Topographie Historique de la Syrie Antique et Médiévale*, in-8<sup>o</sup>, lii + 632 p. + 16 cartes, *BAH*, t. IV, Paris, 1927. Cité *THS*.
- [86] ELISSÉEFF (N.), *Les monuments de Nūr ad-Dīn*, *BEO*, XIII, 1949-1951, 5-43.
- 277.** ELISSÉEFF (N.), *La titulature de Nūr ad-Dīn d'après ses inscriptions*, *BEO*, XIV, 1952-54, 155-196.
- 278.** FINK (Harold S.), *Mawdūd I of Mosul, precursor of Saladin*, *The Muslim World*, vol. XLIII, jan. 1953, 18-27.
- 279.** FINK (Harold S.), *The role of Damascus in the history of the Crusades*, *The Muslim World*, XLIX, jan. 1959, 41-53.
- 280.** GABRIEL (A.), *Monuments turcs d'Anatolie*, 2 vol., in-folio, t. I,

165 p. + 56 pl.; t. II, 204 p. + 79 pl., Paris, de Boccard, 1931-34.

[100] GABRIEL (A.), *Voyages archéologiques dans les provinces orientales de la Turquie*, in-folio, t. I, texte, xvi + 374 p.; t. II, planches, 9 dessins et 110 photos, Paris, de Boccard, 1940.

[101] GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), *La Syrie à l'époque des Mamelouks d'après les auteurs arabes*, in-8°, 285 p., BAH, t. III, Paris, Geuthner, 1923.

281. GIBB (H.A.R.), *The Damascus Chronicle of the Crusades, extracted and translated from the Chronicle of Ibn al-Qalānisi*, in-8°, 368 p., Londres, 1932. Cité GIBB, DC.

[8] GIBB (H.A.R.), *The Arabic Sources for the Life of Saladin, Speculum*, vol. XXV, n. 1, jan. 1950, 58-74.

282. GIBB (H.A.R.), *Zengi and the Fall of Edessa*, chap. XIV, 449-462, dans SETTON (K.), *A History of the Crusades*, t. I.

283. GIBB (H.A.R.), *The Achievement of Saladin* (1952), pp. 91-107, dans *Studies on the Civilization of Islam*, in-8°, 369 p., Londres, Routledge-Kegan Paul, 1962.

284. GIBB (H.A.R.), art. *Āḳ-Sunḳur b. 'Abd Allāh*, EI<sup>2</sup>, I, 324.

285. GLIDDEN (H.W.) art. *Ayla*, EI<sup>2</sup>, I, 807.

286. GRAEFFE (E.) art. *Dirghām*, EI, I, 1005.

287. GROHMANN (A.), art. *Ṭa'izz*, EI, IV, 655-657.

288. GROUSSET (R.), *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem*, 3 vol., in-8°, t. I, LXII + 698 p.; t. II, 920 p.; t. III, XXXIV + 874 p., Paris, Plon, 1934-1936.

[108] *Guides Bleus (Les) : Syrie-Palestine* (édit. 1932), cxi + 677 p. + 13 cartes, Paris, Hachette, 1932. Cité GB, Syrie.

- 289.** *Guides Bleus (Les): Egypte*, par Marcelle BAUD, XLII + 713 + 18 cartes, Paris, Hachette, 1950.
- 290.** GUYARD (Stanislas), *Un grand maître des Assassins au temps de Saladin*, *JA*, 1877, 324-489.
- 291.** HARTMANN (R.), art. *Djabar*, *EI*, I, 1012-13.
- 292.** HEYD (W.), *Histoire du Commerce du Levant au Moyen Age*, 2 vol., in-8°, t. I, 554 p.; t. II, 799 p., Leipzig, 1923.
- 293.** HODGSON (M.G.S.), *The Order of Assassins. The Struggle of the Early Nizāri Ismā'ilis against the Islamic World*, in-8°, XII + 352 p. + 6 cartes, Gravenhage, 1955.
- [121] HONIGMANN (E.), art. *Ma'arrat an-Nu'mān*, *EI*, III, 61-64.
- 294.** HONIGMANN (E.), art. *Orfa*, *EI*, III, 1063-1067.
- 295.** HONIGMANN (E.), art. *Ortokides*, *EI*, III, 1070-1072.
- [129] HONIGMANN (E.), art. *Rūm Kal'a*, *EI*, III, 1256-1259.
- 296.** HORTEN (M.), art. *Falsafa*, *EI*, II, 51-55.
- 297.** HUART (Cl.), art. *Daylam*, *EI*, I, 919.
- 298.** HUART (Cl.), art. *Fida'i*, *EI*, II, 103.
- 299.** IBN ABĪ 'UṢAYBĪ'A, '*Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*', in-8°, 2 vol., I, 336 p.; II, 384 p., Le Caire, 1399/1882.
- 300.** IVANOW (W.), art. *Rashid al-dīn Sinān*, *EI*, III, 1200.
- 301.** JORGA (Nicolas), *Brève histoire des Croisades et leurs fondations en Terre Sainte*, in-16, XIX + 195 p., Paris, 1924.
- 302.** JUYNBOLL, art. *Ghanima*, *EI*, II, 148-9.
- 303.** KALLNER-AMIRAN (D.N.), *A Revised Earthquake Catalogue of Palestine, Israel Exploration Journal*, I, 1950-51, 227 sq.
- 304.** KAMMERER (Albert), *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis*

*l'Antiquité*, t. II, *Les pays de la mer Erythrée jusqu'à la fin du Moyen Age*, in-folio, 452 p. + 115 pl. et cartes, Le Caire, 1929.

**305.** KRAMERS (J.M.), art. *Kharput*, *EI*, II, 968-969.

[140] KRAMERS (J.H.), art. *Takrīt*, *EI*, IV, 663-664.

**306.** KRENKOW (F.), art. *Kilāb b. Rabī'a*, *EI*, II, 1063.

**307.** KUGLER (B.), *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, 1-122, Stuttgart, 1866.

**308.** KUGLER (Bernard von), *Analecten zur Geschichte des Zweiten Kreuzzuges*, in-4<sup>o</sup>, vi + 73 p., Tübingen, 1878.

**309.** KUGLER (B. von), *Neue Analekten zur Geschichte des Zweiten Kreuzzuges*, in-4<sup>o</sup>, 69 p., Tübingen, 1883.

[141] KURD 'ALĪ (Muḥammad), *Ġūtat Dimašq*, in-8<sup>o</sup>, 291 p. + 1 carte, *MMIA*, Damas, 1949. Cité *Ġūta*.

**310.** LANE POOLE (Stanley), *Catalogue of the Collection of Arabic Coins in Khedivial Library at Cairo*, in-8<sup>o</sup>, xv + 384 p., Londres, 1897.

**311.** LAOUST (Henri), *Le Traité de Droit public d'Ibn Taimiya*, traduction annotée de la *Siyāsa Šar'īya*, in-8<sup>o</sup>, XLVIII + 224 p., *PIFD*, 1948.

**312.** LAOUST (Henri), *Le Précis de Droit d'Ibn Qudāma (541/1146-620/1223)*, LVIII + 342 p., in-8<sup>o</sup>, *PIFD*, Damas, 1950.

**313.** LAOUST (H.), *La profession de foi d'Ibn Baṭṭa*, in-8<sup>o</sup>, CLII + 203 p. (fr.) + 93 (arabe), *PIFD*, Damas, 1958.

**314.** LAOUST (Henri), *Les schismes dans l'Islam. Introduction à une étude de la religion musulmane*, in-8<sup>o</sup>, 466 p., Paris, Payot, 1965.

[147] LE STRANGE (G.), *The Lands of Eastern Califate*, in-8<sup>o</sup>, XVII + 536 p. + x cartes, Cambridge, 1905.

**315.** LE TOURNEAU (Roger), *Damas de 1075 à 1154. Traduction*



annotée d'un fragment de l'Histoire de Damas d'Ibn al-Qalānisi, in-8°, XXI + 375 p. + 2 cartes, *PIFD*, Damas, 1952.

**316.** LEWIS (Bernard), *Sources for the History of the Syrian Assassins*, *Speculum*, XXVII, 1952, 486.

**317.** LEWIS (B.), *The Ismā'ilites and the Assassins*, 99-132, dans SETTON, *Crusades*, I.

**318.** LÖFGREN (O.), art. 'Adan, dans *EI*<sup>2</sup>, I, 185-187.

[152] MARMARDJI (A.S.), *Textes géographiques arabes sur la Palestine, recueillis, mis en ordre alphabétique et traduits en français*, in-8°, xvii + 267 p., Paris, Gabalda, 1951.

[16] MAYER (Hans E.), *Bibliographie zur Geschichte der Kreuzzuge*, in-4°, xxxii + 271 p., Hanovre, 1960.

**319.** MINORSKI (V.), art. *Aḥmadīlī*, *EI*<sup>2</sup>, I, 369.

**320.** MINORSKI (V.), art. *Daylam*, *EI*<sup>2</sup>, II, 195-200.

**321.** MINORSKI (V.), art. *Maiyāfāriḳin*, *EI*, III, 166-170.

[157] MINORSKI (V.), art. *Mārdīn*, *EI*, III, 290-293.

**322.** MINORSKI (V.), art. *Nihāwand*, *EI*, III, 974-975.

**323.** MINORSKI (V.), art. *Raiy*, *EI*, III, 1182-1185.

**324.** OUÉCHEK (E.E.), *Index Général de la « Description de Damas » de Sauvaire*, in-8°, xv + 144 p., *PIFD*, Damas, 1954.

**325.** PELLAT (Ch.), *Le Milieu Basrien et la formation de Ġāḥīz*, in-8°, xxxvi + 311 p., Paris, Adrien-Maisonneuve, 1953.

**326.** PELLAT (Ch.), art. *Başra*, *EI*<sup>2</sup>, I, 117-119.

[169] PLESSNER (M.), art. *Sarūdj*, *EI*, IV, 183-184.

[170] PLESSNER (M.), art. *Sindjar*, *EI*, IV, 454-455.

- 327.** QALQAŠANDĪ (Aḥmad al-), *Ṣubḥ al-A'ša*, 14 vol., in-4°, Le Caire, 1913-1919.
- 328.** REY (E.), *Les colonies franques de Syrie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, in-8°, XII + 538 p., Paris, 1883.
- [177] RICE (D.S.), *Mediaeval Harran. Studies on its topography and monuments*, *Anatolian Studies*, II, 1952, 36-83.
- 329.** RICHARD (Jean), *Le Comté de Tripoli sous la domination toulousaine (1102-1187)*, in-4°, VIII + 96 p., 7 cartes, *BAH*, t. XXXIX, Paris, Geuthner, 1945.
- 330.** RICHARD (Jean), *Le Royaume Latin de Jérusalem*, in-8°, 367 p., Paris, P.U.F., 1953.
- 331.** RÖHRICHT (R.), *Beiträge zur Geschichte des Kreuzzüge*, 2 tomes en 1 vol., in-8°, Berlin, 1874-1878.
- 332.** RUNCIMAN (Steven), *A History of the Crusades*, vol. II, *The Kingdom of Jerusalem*, in-8°, 423 p., Cambridge, 1952.
- [182] SARRE (F.) et HERZFELD (E.), *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris gebiet*, 4 vol., in-folio, t. I, 252 p., 2 cartes, Berlin, 1911; t. II, 395 p., 2 plans, 1920; t. III, cxx planches, 1911; t. IV, cxlvii planches, 1920. Cité *Reise*.
- 333.** SAUVAGET (Jean), *Monuments Historiques de Damas*, in-8°, 116 p. + 3 plans, Beyrouth, 1932.
- [189] SAUVAGET (Jean), « *Les Perles Choisies* » d'Ibn ach-Chihna. *Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep*, t. I, in-8°, 223 p. *PIFD*, Beyrouth, 1933. Cité *Perles*.
- [190] SAUVAGET (Jean), « *Les Trésors d'Or* » de Sibṭ Ibn al-'Ajamī. *Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep*, t. II, in-8°, x + 196 p., *PIFD*, Beyrouth, 1950. Cité *Trésors*.
- 334.** SAUVAGET (Jean), *Aḥbār aṣ-Ṣin wal-Hind (Relation de la*

*Chine et de l'Inde*), in-4°, xli + 80 p., Paris, Les Belles Lettres, 1948.

[191] SAUVAGET (J.), *Alep. Essai sur le développement d'une grande ville syrienne des origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, in-4°, texte, xlii + 302 p.; album, 70 pl., *BAH*, t. XXXVI, Paris, Geuthner, 1941. Cité J.S., *Alep*.

**335.** SAUVAIRE (Henri), *La Description de Damas*, t. à p. du *Journal Asiatique*, Paris, 1894-1896. Cité *DD*. Voir OUCHEK, n° 319.

**336.** SAUVAIRE (Henri), *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmanes*, dans *JA*, 1879 à 1885.

**337.** SCHLUMBERGER (Gustave), *Campagne du roi Amaury I<sup>er</sup> de Jérusalem en Egypte au XII<sup>e</sup> siècle*, in-8°, 352 p. + 1 carte, Paris, 1906.

**338.** SCHLUMBERGER (Gustave), *Récits de Byzance et des Croisades*, 2<sup>e</sup> série, in-8°, 220 p., Paris, 1922.

**339.** SETTON (K.), *A History of the Crusades*, in-4°, vol. I, M.W. BALDWIN, *The First Hundred Years*, 694 p. + 14 cartes, Philadelphia, 1955. Cité *Crusades*, I.

**340.** SLAUGHTER (G.), *Saladin (1138-1193). A Biography*, in-8°, 304 p., New York, 1955.

**341.** SOBERNHEIM (M.), art. *Mirdāsides*, *EI*, III, 585.

[202] SOURDEL (D.), art. *Dulūk*, *EI*<sup>2</sup>, II, 639-640.

[219] SOURDEL-THOMINE (J.), art. *Buzā'ā*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1398.

**342.** STEVENSON (W.B.), *The Crusaders in the East. A brief History of the wars of Islam with the Latins in Syria during the 12th and 13th centuries*, in-8°, Chicago-New York, 1907.

**343.** STRECK (M.), *Buzā'ā*, *EI*, II, 828-829.

[222] STRECK (M.), art. *Irbil*, *EI*, II, 554-557.

- 344.** ṬALASS (A.), *Les Mosquées de Damas d'après Yousof ibn 'Abd al-Hādī* (en arabe), in-8°, 332 p. + 1 carte, PIFD, Beyrouth, 1943. Cité *Mosquées*.
- [230] TCHALENKO, *Villages Antiques de la Syrie du Nord. Le massif du Belus à l'époque Romaine..*
- 345.** TORIGNY (Robert DE), *Chronique*, édit. L. Delisle, 2 vol., Rouen, 1872-73.
- 346.** TRITTON-GIBB, *The First and Second Crusades from an Anonymous Syriac Chronicle*, JRAS, 1933, 280-298.
- 347.** USPENKIJ (F.I.), *Istoriia Vizantiiskoi Imperii (Histoire de l'Empire Byzantin)*, in-4°, t. III, 860 p., Léningrad, 1948.
- 348.** VASILIEV (A.A.), *Histoire de l'Empire Byzantin*, trad. Brodin et Bourguina, 2 vol., in-4°, t. I, IX + 498 p.; t. II, 482 p. + 7 cartes, Paris, Picard, 1932.
- [234] WEIR (T.H.), art. *Ḥarrān*, EI, II, 287.
- [235] WEULERSSE (J.), *L'Oronte, étude d'un fleuve*, in-4°, 87 p. + 20 pl., PIFD, Tours, Arrault, 1940.
- [237] WIEGAND, *Baalbek*, 3 vol., in-folio, Berlin, 1921-1925.
- 349.** WIET (Gaston), *L'Égypte arabe de la conquête arabe à la conquête ottomane, 642-1517*, t. IV de l'*Histoire de la Nation Égyptienne* de Gabriel HANOTEUX, in-4°, 645 p., Paris, Plon, 1937.
- 350.** WIET (Gaston), *La mosquée de Kāfūr au Caire*, dans *Studies in Islamic Art and Architecture in honour of Professor K.A.C. Creswell*, Amer. Univ. Press, Le Caire, 1965, 260-269.
- 351.** WIET (G.), art. *Afdal*, EI<sup>2</sup>, I, 221-22.
- 352.** WIET (G.) et MUNIER (H.), *Précis de l'Histoire d'Égypte*, t. II, *L'Égypte byzantine et musulmane*, in-8°, Le Caire, 1932.

353. WILLIS (B.), *Earthquakes in the Holy Land*, *Bulletin of the Seismological Society of America*, 1928, vol. 18, n° 2, 77-83.
354. WILSON et CONDER, *The life of Saladin by Bahā ad-Dīn*, *PPTS*, vol. XIII, in-8°, 420 p. + 1 carte, Londres, 1897.
- [239] YAQŪT, *Mu'ğām al-Buldān*, *Jacut's Geographisches Wörterbuch*, édit. WÜSTENFELD (F.), 6 vol., in-8°, t. 5, notes; t. 6, index, Leipzig, 1866-1873.
355. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Kurbuğa*, *EI*, II, 1195-1196.
356. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Mawdūd*, *EI*, III, 478.
357. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Mazyadites*, *EI*, III, 496-7.
358. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *al-Muktafī li amrillāh*, *EI*, III, 769.
359. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Mustaršid*, *EI*, III, 824.
360. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Oḡailides*, *EI*, III, 1039-1040.
361. ZETTERSTÉEN (K.V.), art. *Riḏwān b. Tutuṣ*, *EI*, III, 1234-35.

III — SOCIÉTÉ ET ÉCONOMIE DE LA SYRIE  
A L'ÉPOQUE DE NŪR AD-DĪN

a) *Le ġihād de Nūr ad-Dīn.*

**362.** AYALON (David), *Studies on the structure of the Mamluk army*, *BSOAS*, XV (1953), 203-228, 448-476; XVI (1954), 57-90.

**363.** BERCHEM (Max van), art. *Architecture*, *EI*, I, 429.

**364.** BERCHEM (Max van), *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, 1<sup>re</sup> partie, *Egypte*, fasc. 1, Le Caire, in-folio, xx + 776 p., *MMAF*, t. XIX, Le Caire, 1894.

[42] BERCHEM (Max van) et FATIO (E.), *Voyage en Syrie*, in-folio, t. I, xvi + 344 p. + cartes; t. II, lxxviii planches, *MIFAO*, t. 37 et t. 38, Le Caire, 1914.

**365.** BRAUNE (W.), art. 'Abd al-Kādir al-Ġilānī, *EI*<sup>2</sup>, I, 70-72.

[250] BRÉHIER (Louis), *L'Eglise et l'Orient au Moyen Age. Les Croisades*, in-8<sup>o</sup>, xiv + 400 p., 6<sup>e</sup> édit., Paris, Gabalda, 1928.

[50] CAHEN (Cl.), *La « Djazira » au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle d'après Ibn Chaddād*, *REI*, 1934, 109-128.

[256] CAHEN (Cl.), *Un traité d'armurerie composé pour Saladin*, *BEO*, XII, in-4<sup>o</sup>, 103-163, 1947-1948.

[259] CAHEN (Cl.), *La correspondance de Diyā ad-Dīn ibn al-Athīr. Liste de lettres et textes de diplômés*, *BSOAS*, XIV, 34-43, 1952.

**366.** CAHEN (Cl.), *L'évolution de l'iqṭā' du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Contribution à une histoire comparée des sociétés médiévales, Annales E.S.C., VIII, 23-52, 1953.*

**367.** CAHEN (Cl.), art. 'Arrāda, dans *EI*<sup>2</sup>, I, 679.

**368.** CAHEN (Cl.), art. 'Aṭā', dans *EI*<sup>2</sup>, I, 751-752.

[272] CRESWELL (K.A.C.), *The origin of the Cruciform Plan of Cairene madrasas, BIFAO, XXI, 1-54, 1923.*

**369.** CRESWELL (K.A.C.), *A bibliography of the Architecture, Arts and Crafts of Islam to 1st jan. 1960*, in-folio, xxv + 1330 + xxv p., Cairo, American University Press, 1961.

**370.** CRESWELL (K.A.C.), *Fortifications in Islam before A.D., 1250*, dans *Proceedings of the British Academy*, t. XXXVIII, 89-125, 1962.

**371.** DAVID-WEILL (J.), art. 'Alam, dans *EI*<sup>2</sup>, I, 359.

**372.** DESCHAMPS (Paul), *Les entrées de châteaux des Croisés en Syrie et leurs défenses, Syria, XIV, 369 sqq., 1932.*

[275] DESCHAMPS (Paul), *La légende de Saint Georges et les combats des Croisés dans les peintures murales du Moyen Age, Monuments Piot, t. XLIV, 109-123, 1950.*

**373.** DESCHAMPS (Paul), *Combats de cavalerie et épisodes des Croisades dans les peintures murales du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècles, Orientalia Christiana Periodica, XIII, 454-474, 1947.*

[80] DIWAHĠĪ, *Madāris al-Mawṣil fi l-'Ahd al-Atābaki, Sumer, XIII, 101-119, 1957.*

**374.** DOUILLET (Georges), art. *Furūsiyya*, dans *EI*<sup>2</sup>, II, 974-976.

**375.** DŪRĪ (A.A.), GOTTSCHALK (J.L.), COLIN (G.S.), LAMBTON (A.K.S.) et BAZMEE ANSARĪ (A.S.), art. *Diwān*, *EI*<sup>2</sup>, II, 332-339.

- 376.** ECHE (Yousof), *Les bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Égypte au Moyen Age*, thèse dactylographiée, sous-presses, PIFD, Damas, 1967.
- [86] ELISSÉEFF (N.), *Les monuments de Nūr ad-Dīn*, *BEO*, XIII, 5-43, 1949-1951.
- [277] ELISSÉEFF (N.), *La titulature de Nūr ad-Dīn d'après ses inscriptions*, *BEO*, XIV, 155-196, 1952-1954.
- [94] FIEY (Jean-M.), *Mossoul Chrétienne. Essai sur l'histoire, l'archéologie et l'état actuel des monuments chrétiens de la ville de Mossoul*, *Recherches*, XII, in-8°, 166 p. + 11 plans + 12 planches, PILOB, Beyrouth, 1959.
- 377.** GIBB (H.A.R.), *The Armies of Saladin, Cahiers d'Histoire Égyptienne*, série 3, fasc. 4, 304-320, Le Caire, 1951; repris dans GIBB (H.A.R.), *Studies on the civilization of Islam*, 74-90, Londres, 1962.
- 378.** GILLE (B.), *Les développements technologiques en Europe de 1110 à 1400*, *CHM*, III, 63-108, 1956.
- [288] GROUSSET (René), *Histoire des Croisades*, 3 vol., in-8°, vol. I, LXII + 698 p. + 6 cartes; vol. II, 920 p. + 7 cartes; vol. III, XXXIV + 874 + 14 cartes, Paris, Plon, 1934-36.
- [116] HERZFELD (E.), *MCA*, Deuxième Partie, Syrie du Nord. *Inscriptions et Monuments d'Alep*, in-folio, t. I, vol. 1, 250 p., *MIFAO*, LXXVI, 1955; vol. 2, 251-493, *MIFAO*, LXXVII, 1956; t. II, CLXXIII pl., *MIFAO*, LXXVIII, Le Caire, 1954.
- 379.** HERZFELD (E.), *Damascus. Studies in Architecture*, I, *Ars Islamica*, IX, 1-53 + 74 fig., 1952; II, X, 13-70 + 86 fig., 1943; III, XI-XII, 1-71 + 149 fig., 1946.
- 380.** IBN KANNĀN, *Murūğ as-Sunduṣiyya al-fasiḥa fī talḥīs ta'riḥ aṣ-Ṣāliḥiyya*, édit. Aḥmad Duḥmān, in-8°, 148 p. + 1 carte, Damas, 1366/1947.



[189] IBN AŠ-ŠIHNA, voir SAUVAGET (Jean), « *Les Perles Choïsies* » d'*Ibn ach-Chihna*, *Matériaux pour servir à l'histoire d'Alep*, t. I, 223 p., in-8°, PIFD, Beyrouth, 1933.

**381.** IBN ṬULŪN (Muḥ.), *al-Qalā'id al-ğawhariya fi ta'riḥ aš-Šāliḥiya*, édit. M. Aḥmad Duḥmān, in-8°, 2 parties, 598 p. + 1 carte, Damas, 1368-1375/1949-1956.

**382.** INOSTRANTSEFF (K.A.), *Sasanidskie etudy (Etudes Sassanides)*, in-4°, vi + 140 p., Saint-Pétersbourg, 1909.

[136] ISSA BEY (Dr Aḥmad), *Histoire des bimaristans (hôpitaux) à l'époque islamique*, in-4°, pp. 81-209, Le Caire, 1928.

[311] LAOUST (H.), *Traité de droit public d'Ibn Taimiya. Traduction annotée de la Siyāsa Šar'iya*, in-8°, XLVIII + 224 p., PIFD, Damas, 1948.

[312] LAOUST (H.), *Le Précis de Droit d'Ibn Qudāma (541-620/1146-1223)*, in-8°, LVIII + 342 p., PIFD, Damas, 1950.

[314] LAOUST (Henri), *Les schismes dans l'Islam. Introduction à une étude de la religion musulmane*, in-8°, XII + 466 p., Paris, Payot, 1965.

**383.** LAUFER (Berthold), *The Early History of Polo, a Study of Origins of the Great Game, made from Ancient Documents*, dans *Polo, the Magazine for Horsemen*, vol. VII, n° 5, New-York, 1932. (voir compte-rendu, C.R. S. ELISSÉEFF dans *RAAs*, VIII, f. 1, 63-64, 1934).

[315] LE TOURNEAU (Roger), *Damas de 1075 à 1154. Traduction d'un fragment de l'histoire de Damas d'Ibn al-Qalānisi*, in-8°, XXI + 375 p. + 2 cartes, PIFD, Damas, 1952.

**384.** LEVY (Reuben), *The Social Structure of Islam* (seconde édition de *The Sociology of Islam*), in-8°, 536 p., Cambridge, 1957.

**385.** LEWIS (Bernard), art. *Daftar*, *EI*<sup>2</sup>, II, 78-83.

**386.** LOKKEGAARD, art. *Ghanīma*, *EI*<sup>2</sup>, II, 1028-1030.

387. LOT (Ferdinand), *L'Art Militaire et les armées au Moyen Age, en Europe et dans le Proche-Orient*, in-8°, 2 vol., t. I, 464 p.; t. II, 506 p., Paris, Payot, 1946.
388. MAQRĪZĪ, *al-Ḥiṭaṭ*, t. I, édit. Wiet, *MIFAO*, XXX, in-folio, Le Caire, 1911.
389. MAQRĪZĪ (Aḥmad), *al-Ḥiṭaṭ*, in-4°, vol. I, 498 p.; vol. II, 521 p., Le Caire, 1270/1854.
390. MAQRĪZĪ, *Kitāb Sulūk li ma'rifat duwal al-mulūk*, t. I en 3 parties, vol. 1-2 ( ١-٢ ), 658; vol. 3 ( ١-٣ ), 661-1178, Le Caire, 1936, voir QUATREMÈRE, n° 406.
391. MARÇAIS (Georges), art. *Ribāṭ*, dans *EI*, III, 1230.
392. MARGOLIOUTH, art. *Ḳādirīya*, *EI*, II, 647-651.
393. MASSÉ (Henri), art. *Čawgān*, dans *EI*<sup>2</sup>, II, 16-17.
394. MASSIGNON (Louis), *Les medresehs de Bagdād*, *BIFAO*, VII, 77-86 (2 planches), 1910.
395. MASSIGNON (L.), art. *Tasawwuf*, *EI*, IV, 715-719.
396. MAYER (L.A.), *Islamic Astrolabists and their works*, in-8°, 123 p. + xxvi pl., Genève, Kundig, 1956.
397. MAYER (L.A.), *Islamic Woodcarvers and their works*, in-4°, 97 p. + xv pl., Genève, Kundig, 1958.
398. MERCIER (Louis), *La parure des cavaliers et l'insigne des preux*, traduction d'une partie du *Tuḥfat al-anfus* d'IBN ḤUḌAYL AL-ANDALUSĪ, 502 p. + 34 ill., Paris, 1922.
399. MERCIER (Maurice), *Le feu grégeois*, in-8°, vi + 164 p. + xv pl., Paris-Avignon, 1952.
400. MIRĪ (A.R.), *Ḥalab fī 'ahd Malik Nūr ad-Dīn Zankī*, dans *al-Ġāmi'a al-Islāmiya*, in-4°, n° 409, 1952.

- 401.** NU'AYMĪ ('Abd al-Qādir b. Muḥammad an-), *ad-Dāris fī ta'riḥ al-madāris*, édit. ĞA'FAR AL-ḤASANĪ, in-8°, 1<sup>re</sup> partie, vi + 665 p.; 2<sup>e</sup> partie, 832 p., *MMIA*, Damas, 1367-1370/1948-1951.
- 402.** OMAN (Charles), *A History of the Art of War in the Middle Ages*, 2 vol., in-8°, second edition, vol. I, AD 378-1278, xiii + 526 p.; vol. II, AD 1278-1485, 459 p.
- 403.** PARRY (V.J.), art. *Djerid*, *EI*<sup>2</sup>, II, 545.
- 404.** PARTINGTON (J.R.), *A History of Greek fire and gun powder*, in-4°, 382 p., Cambridge, Heffer, 1960.
- 405.** PINTO (O.), *Le biblioteche degli Arabi nell'eta degli Abbasidi*, trad. anglaise par KRENKOW, dans *Islamic Studies*, III, 210-243, 1929.
- [171] PLOIX DE ROTROU (G.), *La citadelle d'Alep et ses alentours*, Alep, 1930.
- 406.** QUATREMÈRE (M.), *Histoire des Mamelouks de l'Egypte*, trad. française du *K. Sulūk fī Ma'rifa Duwāl...* de MAQRĪZĪ, 2 vol., in-4°, t. I, 1<sup>re</sup> partie, xvi + 253 p.; 2<sup>e</sup> partie, 278 p.; t. II, 3<sup>e</sup> partie, 288 p.; 4<sup>e</sup> partie, 324 p., Paris, 1845.
- [177] RICE (D.S.), *Mediaeval Ḥarrān. Studies on its Topography and Monuments*, *Anatolian Studies*, II, 36-83, 1952.
- 407.** SAUVAGET (Jean), *La tombe de l'ortokide Balak*, dans *Ars Islamica*, V, 207-215, 1938.
- 408.** SAUVAGET (Jean), *Extraits de Buḡyat aṭ-Ṭalab d'Ibn al-'Adīm*, *REI*, VII, 391-409, 1933.
- [184] SAUVAGET (Jean), *L'enceinte primitive de la ville d'Alep*, dans *Mélanges I.F.D.*, I, 133-159, 1929.
- 409.** SAUVAGET (Jean), *La Citadelle de Damas, Syria*, XI, 59-60 et 216-241, 1930.

- [333] SAUVAGET (Jean), *Monuments Historiques de Damas*, in-8°, 116 p. + VI pl., Beyrouth, 1932.
- [191] SAUVAGET (Jean), *Alep. Essai sur le développement d'une grande ville syrienne des origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, texte, XLII + 302 p.; album, 70 pl., BAH, t. XXXVI, 1941.
- [190] SAUVAGET (Jean), « *Les Trésors d'Or* » de Sibṭ Ibn al-'Ajamī. *Matériaux pour servir à l'histoire de la ville d'Alep*, t. II, in-8°, x + 196 p., PIFD, Beyrouth, 1950.
- [187] SAUVAGET (Jean), *Les Monuments Ayyoubides de Damas*, liv. I, 1-50 p. + XII pl., 1938; liv. II, 51-112 p. + XIII-XX pl., 1940; liv. III, 113-140 p. + XXI-XXIV pl., 1948, Paris, de Boccard.
- [335] SAUVAIRE (Henri), *La description de Damas*, traduction de textes arabes dans JA, 1894-1896. Cité DD.
410. SEZGIN (Fuad), art. *Dār al-ḥadīth*, EI<sup>2</sup>, 128-129.
411. SILVESTRE DE SACY (Isaac), *Sur la nature et les révolutions du Droit de Propriété territoriale en Egypte depuis les conquêtes de ce pays par les Musulmans jusqu'à l'expédition des Français*, 1<sup>er</sup> mémoire, 1-140 p. (lu le 10 Thermidor an XI); 2<sup>e</sup> mémoire, 141-202 p. (lu le 3 novembre 1815); 3<sup>e</sup> mémoire, 203-258 p. (lu le 22 avril 1818).
412. SMAIL (R.C.), *Crusading Warfare (1097-1193). A contribution to Medieval Military History* (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, N.S. 3), in-8°, 272 p. + 8 pl., Cambridge, 1956.
- [195] SOURDEL (D.), *Esquisse topographique d'Alep intra-muros à l'époque ayyoubide*, AAS, II, 109-133, 1952.
413. SOURDEL (D.), art. *Bayt al-Ḥikma*, EI<sup>2</sup>, I, 1175.
414. SOURDEL (D.), art. *Dār al-Ḥikma*, EI<sup>2</sup>, II, 130.
- [207] SOURDEL-THOMINE (J.), *Les anciens lieux de pèlerinage damascains d'après les sources arabes*, BEO, XIV, 65-85, 1952-1954.

- 415.** SOURDEL-THOMINE (J.), *Les conseils du šayḥ al-Harawī à un prince ayyūbide*, *BEO*, XVII, in-4<sup>o</sup>, 205-266, 1961-1962.
- 416.** SOURDEL-THOMINE (J.), *Kitāb at-tadhkirat al-harawīya fī l-ḥiyāl al-ḥarbīya*, *BEO*, XVII, 228 sqq. 1961-1962
- 417.** ṬABBĀḤ (Rāḡib aṭ-), *I'lām an-nubalā' bi ta'rīḥ Ḥalab aš-šahbā'*, in-4<sup>o</sup>, 7 vol., Alep, 1923-1926; t. II, 3-84, concernant Nūr ad-Ḍīn.
- [344] ṬALASS (Asad), *Ṭimār al-maqāšid fī ḍikra al-masāğid*, par Yūsuf b. 'Abd al-Hādī (cité *Mosquées*), in-8<sup>o</sup>, 332 p. + 1 carte, *PIFD*, Beyrouth, 1943.
- 418.** THOUMIN (R.), *La maison syrienne dans la plaine hauranaise, le bassin du Baradā et sur les plateaux du Qalamūn*, in-4<sup>o</sup>, 39 + xxxv pl. + 1 carte, *Doc. Et. Or. IFD*, Paris, Leroux, 1932.
- 419.** VIRÉ (F.), art. *Faras*, *EI*<sup>2</sup>, II, 803-806.
- 420.** WIET (G.), *Notes d'épigraphie syro-musulmane. Les inscriptions d'Hébron, Syria*, V, 225, 1924.
- 421.** WULZINGER et WATZINGER, *Damascus*, t. II, *Die Islamische Stadt*, in-folio, 203 p. + 67 pl. + 57 fig., Berlin-Leipzig, 1924.

b) *Le Système administratif.*

- 422.** ANONYME, *al-Djawād al-Isfahānī*, *EI*<sup>2</sup>, II, 501.
- [101] GAUDEFRY-DEMOMBYNES (M.), *La Syrie à l'époque des Mamelouks, d'après les auteurs arabes*, in-8<sup>o</sup>, 288 p., *BAH*, t. III, Paris, Geuthner, 1923.
- 423.** GIBB (H.A.R.), art. *Nā'ib*, *EI*, III, 895.
- [311] LAOUST (H.), *Le Traité de Droit public d'Ibn Taimiya*, traduction annotée de la *Siyāsa Šar'īya*, in-8<sup>o</sup>, XLVIII + 224 p., *PIFD*, Damas, 1948.

[146] LE STRANGE (G.), *Palestine under the Moslems. A description of Syria and the Holy Land*, in-8°, 604 p. + 14 pl., Londres, 1890.

[147] LE STRANGE (G.), *The Lands of the Eastern Califate*, in-8°, xvii + 536 p. + x cartes, Cambridge, 1905.

[159] MUQADDASĪ (AL-), *Aḥsan at-Taqāsīm fī ma'rīfat al-aqālim* (La meilleure répartition pour la connaissance des provinces), trad. MIQUEL (André), in-8°, lv + 430 p. + xiv pl., PIFD, Damas, 1963.

[327] QALQAŠANDĪ (Aḥmad AL-), *Ṣubḥ al-A'ša*, 14 vol., in-4°, édit. Le Caire, 1913-1919; t. IV, 72-242; traduit par GAUDEFRY-DEMOMBYNES, dans *La Syrie à l'époque des mamelouks* (n° 101).

**424.** SABBAGH (Michel), *La colombe messagère plus rapide que l'éclair, plus prompte que la nue*, traduit de l'arabe par SILVESTRE DE SACY, in-8°, 96 p., Paris, an XIV-1805.

**425.** SOURDEL (D.), art. *Barīd*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1077-78.

**426.** SOURDEL (D.), BOSWORTH (C.E.) et LAMBTON (A.K.S.), art. *Ḥāḡīb*, *EI*<sup>2</sup>, III, 47-50.

**427.** SOURDEL (D.), *Le vizirat 'abbāsīde de 749 à 936 (132 à 324 de l'Hégire)*, t. I, lxxviii + 376 p.; t. II, 387-797 p. + 5 tableaux + 2 cartes, in-8°, PIFD, Damas, 1959-1960.

[415] SOURDEL-THOMINE (J.), *Les conseils du Šayḥ al-Harawī à un prince ayyoubīde*, *BEO*, xvii, 205-266, 1961-1962.

**428.** TYAN (E.), *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, in-8°, t. I, xvi + 526, Paris, Sirey 1938; t. II, 504, Harissa, 1943; 2<sup>e</sup> édition, in-4°, 673 p., Leyde, Brill, 1960.

**429.** WIET (G.), *Notes d'épigraphie syro-musulmane. Inscriptions de la citadelle de Damas, Syria*, VII, 46-66, 1926.

**429<sup>bis</sup>** WIET (G.), art. *Bilbays* *EI*<sup>2</sup>, I, 1254.

c) *Fiscalité et finances.*

- 430.** BJÖRKMAN, art. *Maks*, *EI*, III, 187-188.
- 431.** CAHEN (Cl.), *Le service de l'irrigation en Irak au début du XI<sup>e</sup> siècle*, *BEO*, XIII, 117-143, 1949-1951.
- 432.** CAHEN (Cl.), *Notes sur l'histoire des Croisades et de l'Orient*, III, *Orient latin et commerce du Levant*, *Bulletin Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg*, XXIX, 328-346, 1950-1951.
- 433.** CAHEN (Cl.), *Quelques problèmes économiques et fiscaux de l'Irak bouyide d'après un traité de mathématiques*, *AIEO*, X, 326-363, 1952.
- [366] CAHEN (Cl.), *L'évolution de l'iqṭā' du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Contribution à une histoire comparée des sociétés médiévales*, *Annales ESC*, VIII, 23-52, 1953.
- 434.** CAHEN (Cl.), *CR. critique de Fr. Lokkegaard, Islamic taxation in the classic period*, *Arabica*, I, 3, 346-353, 1954 (voir n° 453).
- 435.** CAHEN (Cl.), *Notes pour l'histoire de la ḥimāya*, *Mélanges Louis Massignon*, t. I, 287-303, *PIFD*, Damas, 1956.
- 436.** CAHEN (Cl.), *Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du Moyen Age*, *Arabica*, V, 3, 225-250, 1958; VI, 1, 25-56; 3, 233-265, 1959.
- 437.** CAHEN (Cl.), *Contribution à l'étude des impôts dans l'Égypte médiévale*, *JESHO*, V, 243-278, 1962.
- 438.** CAHEN (Cl.), *Un traité financier inédit d'époque fatimide ayyoubide*, *JESHO*, V, 2, 139-159, 1962.
- 439.** CAHEN (Cl.), *Douanes et commerce dans les ports méditerranéens de l'Égypte médiévale d'après le Minhād̲j̲ d'al-Makhzūmī*, *JESHO*, VII, 3, 217-314, 1964.
- 440.** CAHEN (Cl.), art. *Ḍarība*, *EI<sup>2</sup>*, II, 146-163.

- 441.** CAHEN (Cl.), *Dhimma*, *EI*<sup>2</sup>, II, 234-238.
- [264] CAHEN (Cl.), art. *Djizya*, *EI*<sup>2</sup>, II, 573-576.
- 442.** EHRENKREUTZ (Andrew), art. *Dār al-Ḍarb*, *EI*<sup>2</sup>, II, 120.
- 443.** FAGNAN (E.), *Les statuts gouvernementaux ou règles de droit public et administratif d'Abou l-Hasan 'Alī al-Māwardī traduits et annotés*, in-8°, XIII + 584 p., Alger, 1915.
- 444.** FATTAL (Antoine), *Le statut légal des non-musulmans en pays d'Islam*, in-8°, XVI + 394 p., *Recherches*, X, *PILOB*, Beyrouth, 1958.
- 445.** GOITEIN (S.D.), *Evidence on the Muslim Poll Tax from non Muslim Sources, a Geniza Study*, *JESHO*, VI, 278-295, 1963.
- 446.** GOITEIN (S.D.), *The exchange rate of gold and silver money in Fatimid and Ayyubid times. A preliminary study of the relevant Geniza material*, *JESHO*, VIII, 1, 1-46, 1965.
- 447.** GROHMANN (A.), art. '*Ushr*', *EI*, IV, 1107-1109.
- 448.** IBN MAMMĀTĪ (As'ad) (m. 606), *K. Qawānīn ad-Dawāwīn*, édit. 'AZĪZ SŪRĪYAL 'AṬĪYA, in-8°, 469 p., Le Caire, 1943.
- 449.** IMAMUDDIN (S.M.), *Bayt al-Māl and Banks in the medieval Muslim World, Islamic Culture*, XXXIV, 22-30, 1960.
- 450.** JUYNBOLL, art. *Kharadj*, *EI*, II, 955.
- 451.** LAMBTON (ANN K.S.), *An account of Tarikhī Qumm*, *BSOAS*, 586-596, 1947-48.
- [311] LAOUST (H.), *Le Traité de Droit public d'Ibn Taimīya*, traduction annotée de la *Siyāsa Šar'īya*, in-8°, XLVIII + 224 p., *PIFD*, Damas, 1948.
- [312] LAOUST (H.), *Le Précis de droit d'Ibn Qudāma (541-620/1146-1223)*, in-8°, LVIII + 342 p., *PIFD*, Damas, 1950.
- 452.** LE TOURNEAU (Roger), art. *Bayt al-māl*, *EI*<sup>2</sup>, 1183.



- [385] LEWIS (B.), art. *Daftar*, *EI*<sup>2</sup>, II, 78-83.
453. LOKKEGAARD (F.), *Islamic Taxation in the Classic Period*, in-8°, 286 p., Copenhagen, 1950.
454. LOKKEGAARD (F.), art. *Fay'*, *EI*<sup>2</sup>, II, 889-890.
- [386] LOKKEGAARD (F.), art. *Ghanīma*, *EI*<sup>2</sup>, II, 1028-1030.
455. LOT (F.), *L'impôt foncier et la capitation personnelle sous le bas-Empire et à l'époque franque*, Paris, 1928.
456. MĀWARDĪ (Abū l-Ḥasan 'Alī al-), *al-Aḥkām as-Sultānīya wa l-wilāyāt ad-dīniya*, in-8°, VIII + 249 + v p., Le Caire, s.d. Voir FAGNAN, n° 443.
457. NĀBULUSĪ (Uṯmān b. Ibrāhīm an-), *Kitāb Luma' al-Qawanīn, al-Muḍīyya fī dawāwīn al-Diyār al-Miṣriyya*, édit. C. BECKER et Cl. CAHEN, *BEO*, XVI, 119-133 + 78 p. (t. arabe), 1958-1960.
458. SCHACHT (J.), art. *Zakāt*, *EI*, IV, 1270-1272.
459. SCHREIBER (Alexandre), *The origins of Obadyah, the Norman proselyte*, *Journal of Jewish Studies*, V, 32-37, 1954.
460. SHIMIZU (Makoto), *The fiscal policy of the Abbasid state*, en japonais dans *The Toyoshi Kenkyu (The Journal of Oriental Researches)*, vol. XIX, N. 1, July 1960, traduction française: *Les finances publiques de l'État abbasside*, dans *Der Islam*, 42, heft 1, 1-24, 1965.
461. WEIR (T. H.), art. *Ṣadaqa*, *EI*, IV, 35-37.
462. YA'KOUB (Abou Yousof), *Le livre de l'impôt foncier (Kitāb al-Kharāj)*, traduit et annoté par E. FAGNAN, in-8°, XVI + 352 p. *BAH*, t. I, Paris, Geuthner, 1921.

d) *Monnaies de Nūr ad-Dīn.*

463. BALOG (Paul), *Etudes numismatiques de l'Égypte musulmane, période fatimite et ayoubite*, I, *BIE*, XXXIII, 1-42, 1950-1951; II, *I.F.D.* — e

- BIE*, XXXIV, 17-55, 1951-1952; III, *BIE*, XXXV, 401-429, 1952-1953.
- 464.** BALOG (Paul), *Monnaies islamiques rares*, *BIE*, XXXVI, 341, 1953-1954.
- 465.** BALOG (Paul) et YVON (J.), *Monnaies à légendes arabes de l'Orient latin*, dans *Revue Numismatique*, 133-168, 1958.
- [433] CAHEN (Cl.), *Quelques problèmes économiques et fiscaux de l'Iraq buyide d'après un traité de mathématiques*, *AIEO*, X, 326-363, 1952.
- 466.** DECOURDEMANCHE (J.-A.), *Du rapport légal de valeur entre l'or, l'argent et le cuivre chez les peuples anciens et arabes*, *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, t. II, Paris, 1911.
- 467.** EHRENKREUTZ (A.S.), *Extracts from the Technical Manual on the Ayyubid Mint in Cairo*, *BSOAS*, XV, 423-447, 1953.
- 468.** EHRENKREUTZ (A.S.), *Contributions to the Knowledge of the Fiscal Administration of Egypt in the Middle Ages*, *BSOAS*, XVI, 502, 1954.
- 469.** EHRENKREUTZ (A.S.), *The Standard of the Fineness of Gold Coins Circulating in Egypt at the Time of the Crusades*, *JAOS*, 74, 162-166, 1954.
- 470.** EHRENKREUTZ (A.S.), *The Crisis of Dinar in the Egypt of Saladin*, *JAOS*, 76, 178, 1956.
- 471.** EHRENKREUTZ (A.S.), *Studies in the Monetary History of the Near East in the Middle Ages. I, The Standard of Fineness of Some Types of Dinars*, *JESHO*, II, 128, 1958.
- 472.** EHRENKREUTZ (A.S.), *Studies in the Monetary History of the Near East in the Middle Ages. II, The Standard of Fineness of Western and Eastern Dinars before the Crusades*, *JESHO*, VI, 3, 243-277, 1963.
- 473.** EHRENKREUTZ (A.S.), *Arabic Dinars Struck by the Crusaders, a case of ignorance or of economic subversion*, *JESHO*, VII, 167, 1964.

- 474.** GHALIB EDHEM (Ismail), *Catalogue des monnaies turcomanes du Musée Impérial ottoman*, 175 p. + VIII pl., Constantinople, 1894.
- [446] GOITEIN (S.D.), *The Exchange Rate of Gold and Silver Money in Fatimid and Ayyubid Times*, *JESHO*, VIII, 1, 1-46, 1965.
- 475.** GRIERSON (Philip), *The Monetary Reforms of Abd al-Malik, their Metrological Basis and their Financial Repercussions*, *JESHO*, III, 241-264, 1959.
- 476.** IBN BA'RA (Manṣūr), *Kaṣf al-Asrār al-'Ilmiya bi Dār aḍ-Ḍarb al-Miṣriya*, voir EHRENKREUTZ, *Extracts*, *BSOAS*, XV, 1953, n° 467.
- 477.** KMIETOWICZ (A.), *Supplements to L.A. Mayer Bibliography*, dans *Folia Orientalia*, II, 2, 259-275, 1960.
- 478.** LANE POOLE (Stanley), *Catalogue of Oriental Coins in the British Museum*, part III, *The Coins of the Turkuman Houses of Seljouk, Urtuk, Zengee etc.*, in *British Museum*, classes X-XIV, in-8°, xxvii + 305 p., Londres, 1877.
- [310] LANE POOLE (Stanley), *Catalogue of the Collection of Arabic Coins in Khedivial Library at Cairo*, in-8°, xv + 384 p., Londres, 1897.
- 479.** LANE POOLE (Stanley), *On the Coins of the Urtukī Turkumans*. Communicated to the Numismatic Society of London, in-8°, 1-48, 49-97, Londres, 1873.
- 480.** LAVOIX (Henri), *Catalogue des monnaies musulmanes de la Bibliothèque Nationale de Paris*, t. III, *Egypte et Syrie*, publié par P. CASANOVA, in-4°, Paris, 1876.
- 481.** LOPEZ (R.S.), *The Dollar of the Middle Ages*, *Journal of Economic History*, 209-234, 1951.
- 482.** MAYER (L.A.), *Bibliography of Moslem Numismatics, India excepted*, in-8°, vi + 116 p., Londres, 1939.

- 483.** MILES (B.C.), *Islamic Coins*, dans D.B. WAAGE, *Antioche on Orontes*, vol. IV, part. I, p. 112 sq., 1952.
- 484.** MILES (G.C.), *Catalogue of Islamic Coins*, *The Annual of the American Schools of Oriental Research*, vol. 32-33, 29-41, 1952-53 (266 pièces trouvées à Jéricho en 1951).
- 485.** MILES (G.C.), art. *Dinār*, *EI*<sup>2</sup>, II, 305-307.
- 486.** MILES (G.C.), art. *Dirham*, *EI*<sup>2</sup>, II, 329.
- 487.** SALMON (Georges), *Silvestre de Sacy (1758-1838)*, Bibliothèque des Arabisants Français, 1<sup>re</sup> série, t. I et II: t. I, cxvi + 264 p.; t. II, xl + 279 p., in-8°, *PIFAO*, Le Caire, 1905-1913.
- [336] SAUVAIRE (Henri), *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmane*, dans *JA*, Paris, 1879 à 1880.
- 488.** SILVESTRE DE SACY (I.), *Traité des monnaies musulmanes*, traduit du texte arabe de Makrīzī, Paris, an V (1797). Cf. pp. 9-66 dans SALMON, n° 487.
- 489.** UDOVITCH (A.L.), art. *Fals*, *EI*<sup>2</sup>, II, 787-788.
- 490.** 'Ušš (Abū l-Faraġ al-), *al-Kanz an-nahhāsī fi r-Raqqa min al-qarn as-sādis al-Hiġri* (Un trésor de pièces de cuivre du VI<sup>e</sup> siècle de l'Hégire à Raqqa), *AAS*, VIII-IX, 25-52, 1958-1959.

e) *La vie urbaine sous Nūr ad-Dīn.*

- 491.** ANONYME, art. *'Adl*, *EI*<sup>2</sup>, I, 215-216.
- [246] ASHTOR-STRAUSS (E.), *L'administration urbaine en Syrie médiévale*, *RSO*, XXXI, 73-128, 1956.
- 492.** ASHTOR-STRAUSS (E.), *Quelques indications sur les revenus dans l'Orient musulman au Haut-Moyen Age*, *JESHO*, II, 262-280, 1959.

- 493.** BEHRNAUER (W.), *Mémoires sur les institutions de police chez les Arabes*, JA, XVI, 347-392, 1860; XVII, 5-76, 1861.
- 494.** BRUNDSCHVIG (Robert), *Urbanisme médiéval et droit musulman*, REI, 127-155, 1947.
- 495.** CAHEN (Cl.), *L'histoire économique et sociale de l'Orient musulman médiéval*, *Studia Islamica*, III, 93-115, 1955.
- [436] CAHEN (Cl.), *Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du Moyen Age*, *Arabica*, V, 225-250, 1958; VI, 25-56, 1959; 223-265 et tiré à part 1-91.
- [54] CAHEN (Cl.), art. *Ahdāth*, EI<sup>2</sup>, I, 264.
- [441] CAHEN (Cl.), art. *Dhimma*, EI<sup>2</sup>, II, 234-238.
- [444] FATTAL (A.), *Le statut légal des non-musulmans en pays d'Islam*, in-8°, XVI + 394 p., *Recherches*, t. X, PILOB, Beyrouth, 1958.
- 496.** GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), *Sur quelques ouvrages de ḥiṣba*, JA, 449-457, 1938.
- [423] GIBB (H.A.R.), art. *Nā'ib*, EI, III, 815.
- 497.** GOITEIN (S.D.), *The Rise of the Near Eastern Bourgeoisie in Early Islamic Times*, *Cahiers d'Histoire Mondiale*, III, 3, 583-604, 1957.
- [299] IBN ABĪ 'UṢAYBĪ'A, 'Uyūn al-anbā' fī tabaqāt al-aṭibbā', 2 vol., t. I, 336 p.; t. II, 384 p., Le Caire, 1882-1884.
- 498.** JUYNBOLL (Th. W.), art. *Kādī*, EI, II, 645-646.
- 499.** LÉVI-PROVENÇAL (E.), *Séville musulmane au début du XII<sup>e</sup> siècle. Le traité d'Ibn 'Abdun sur la vie urbaine et les corps de métiers*, Col. *Islam d'hier et d'aujourd'hui*, II, in-16°, xxxi + 179 p., Paris, 1947.
- 500.** LÉVY (R.), art. *Muhtasib*, EI, III, 751.
- 501.** MANTRAN (R.), *Istanbul dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*.

- Essai d'histoire institutionnelle, économique et sociale*, in-8°, xi + 734 p. + viii pl. + 18 cartes, BAH de IFA, Istanbul, t. XII, Paris, 1962.
- 502.** NICOLE (Jules), *Le livre du préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople*, in-8°, 12 p., Paris-Genève, 1893.
- 503.** RUSSELL (J.C.), *Late Ancient and Medieval Population. Transactions of the American Philosophical Society*, vol. 48, part. 3, in-4°, 152 p., Philadelphie, 1958.
- 504.** ŠAYZARĪ, K. *Nihayāt ar-rutba fī ṭalab al-ḥisba*, édit. BĀZ AL-'ARĪNĪ, in-8°, xiv + 147, Le Caire, 1365/1946; trad. fr., voir BEHRNAUER, n° 493.
- [428] TYAN (E.), *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, 1<sup>re</sup> édit. t. I, Paris Sirey 1938; t. II, Harissa 1943; 2<sup>e</sup> édit., 673 p., in-4°, Leyde, Brill, 1960.
- [429] WIET (G.), *Notes d'épigraphie syro-musulmane. Inscriptions de la Citadelle de Damas, Syria*, VII, 46-66, 1926.
- 505.** WIET (G.), *CIA, Egypte*, II, 1<sup>re</sup> partie, 283 p. + iv pl.; MIFAO, t. LII, in-folio, Le Caire, 1929-1930.
- f) *La vie rurale et l'agriculture sous Nūr ad-Dīn.*
- [462] YA'KOUB (Abou Yousof), *Le livre de l'impôt foncier (Kitāb al-kharādġ)*, traduit et annoté par E. FAGNAN, in-8°, xvi + 352 p., BAH, t. I, in-8°, Paris, Geuthner, 1921.
- [45] BOUCHEMAN (A. DE), *Une petite cité caravanière: Suḥné, DEO*, 138 p. + 11 pl., in-4°, PIFD, 1939.
- 506.** CAHEN (Cl.), *Indigènes et Croisés. Quelques mots à propos d'un médecin d'Amaury et de Saladin, Syria*, XV, 351-360, 1934.
- [431] CAHEN (Cl.), *Le service de l'irrigation en Iraq au début du XI<sup>e</sup> siècle. Le Kitāb al-Ḥawī, BEO*, XIII, 117-143, 1949-1951.

507. CAHEN (Cl.), *Le régime rural au temps de la domination franque*, *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 286-310, avril 1951.
- [433] CAHEN (Cl.), *Quelques problèmes économiques et fiscaux de l'Iraq buyide d'après un traité de mathématiques*, *AIEO*, X, 326-363, Alger, 1952.
- [366] CAHEN (Cl.), *L'évolution de l'iqṭa' du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, *Annales E.S.C.*, 23-52, 1953.
- [439] CAHEN (Cl.), *Douanes et commerce dans les ports méditerranéens de l'Égypte médiévale d'après le Minhādġ d'al-Makhzūmī*, *JESHO*, VII, 1964 et tiré à part, in-4<sup>o</sup>, 98 p., 1965.
508. CANARD (M.), *Le riz dans le Proche-Orient aux premiers siècles de l'Islam*, *Arabica*, VI, 113-131, 1959.
509. CHARLES (H.), *Tribus moutonnières du Moyen Euphrate*, *DEO*, XVIII + 170 p. + 16 pl., in-4<sup>o</sup>, *PIFD*, 1939.
510. EHRENKREUTZ (A.), *The Taṣrīf and Tas'ir calculations in Medieval Mesopotamian Fiscal Operations*, *JESHO*, VII, 1, 46-56. 1964,
511. GRAND (Roger) et DELATOCHE (R.), *L'agriculture au Moyen Age de la fin de l'Empire romain au XVI<sup>e</sup> siècle*, in-4<sup>o</sup>, 740 p., Paris, de Boccard, 1950.
512. LATRON (A.), *La vie rurale en Syrie et au Liban. Etude d'économie sociale*, 241 p. + 5 pl., in-8<sup>o</sup>, *PIFD*, Beyrouth, 1936.
513. LAUFER (B.), *Sino-iranica, Chinese Contributions to the History of Civilization in Ancient Iran with Special Reference to the History of Cultivated Plants and Products*, *Field Museum Publication*, N<sup>o</sup> 201, Chicago, 1919. Anthropological Series, vol. XV, N<sup>o</sup> 3, 185-630.
- [154] MAZLOUM (S.), *La canalisation ancienne des eaux à Alep (le qanayé de Hailan)*, *DEO*, 96 p. + 15 pl. + 3 plans, in-4<sup>o</sup>, *PIFD*, 1936.
514. PRAYER (J.), *Etude de quelques problèmes agraires et sociaux d'une*

- seigneurie croisée du XIII<sup>e</sup> siècle, Byzantion*, XXII, 1-61, 1952; XXIII, 143-169, 1953.
- [412] SMAIL (R.C.), *Crusading Warfare (1097-1193). A Contribution to Medieval Military History (Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*, N.S. 3), in-8°, 272 p. + 8 pl., Cambridge, 1956.
- [210] SOURDEL-THOMINE (J.), *Le peuplement de la région des « villes mortes » (Syrie du Nord) à l'époque ayyoubide*, *Arabica*, I, 2, 187-200, 1954.
- [230] TCHALENKO (G.), *Villages antiques de la Syrie du Nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine*, 3 vol., in-4°, t. I, xv + 442 p.; t. II, CCXII pl.; t. III, xvi + 191 p., *BAH*, t. L, 1953-1958.
- [418] THOUMIN (R.), *La maison syrienne dans la plaine hauranaise, le bassin du Baradā et sur les plateaux du Qalamūn*, *DEO*, in-4°, 39 p. + 35 pl. + 1 carte, *PIFD*, 1932.
- [231] THOUMIN (R.), *Notes sur l'aménagement et la distribution des eaux à Damas et dans sa Ghouta*, *BEO*, IV, 1-26, 1934.
- [232] THOUMIN (R.), *Géographie humaine de la Syrie Centrale*, 362 p. + 2 cartes, in-4°, Tours, Arrault, 1936.
515. WEULERSSE (J.), *Régime agraire et vie agricole en Syrie*, *Bulletin Assoc. Géogr. Français*, n° 113, 58-61, avril 1938.
516. WEULERSSE (J.), *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, in-8°, 329 p. + 69 fig. + 16 pl., Paris, Gallimard, 1946.
- [462] YA'KOUB (Abou Yousof), *Le livre de l'impôt foncier (Kitāb al-Kharādj)*, traduit et annoté par E. Fagnan, in-8°, xvi + 352 p., *BAM*, t. I, Paris, Geuthner, 1921.
517. ZAMBAUR (A.), art. *Kāfiz*, *EI*, II, 662.



## B — INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

### I — LES SOURCES

- Abū l-Farağ Ibn al-‘Ibrī, voir Barhebraeus.  
Abū l-Fidā’ (m. 732/1331), n° 29, 64.  
Abū Šāma (m. 665/1268), n° 23, 51.  
‘Alī Ibn Nāšir al-Ḥusaynī (m. 622/1225), n° 14, 35.  
‘Aẓīmī (al-) (m. 556/1161), n° 2, 11.  
  
Bahā’ ad-Dīn Ibn Šaddād (m. 632/1234), n° 18, 43.  
Barhebraeus (Grégoire) (m. 1286), 32.  
Baybars al-Mansūrī (m. 725/1325), n° 28, 62.  
  
Dahabī (ad-) (m. 748/1347), n° 31, 68.  
Dawādārī (Abū Bakr b. ‘Abd Allāh b. Aybak ad-) (m. 732/  
1331), 78.  
  
Grégoire le Prêtre (m. après 1163), 33.  
Guillaume de Tyr (m. après 1184), 33.  
  
Harawī (Abū l-Ḥasan ‘Alī b. Abī Bakr al-) (m. 611/1215), 82.  
  
Ibn Abī Ṭayyī (m. 630/1233), n° 16, 40.  
Ibn al-‘Adīm (m. 660/1262), n° 22, 49.  
Ibn ‘Asākir (m. 571/1176), n° 6, 16.  
Ibn al-Aṭīr (m. 630/1233), n° 15, 36.  
Ibn al-Azraq al-Fāriqī (m. après 572/1176), n° 7, 18.  
Ibn ad-Dubayṭī (m. 637/1239), n° 19, 45.  
Ibn Duqmāq (m. 809/1407), 81.  
Ibn Faḍl Allāh al-‘Umarī (m. 749/1349), 79.  
Ibn al-Furāt (m. 807/1405), n° 34, 73.

- Ibn al-Ġawzī (m. 597/1201), n° 11, 25.  
 Ibn Ġubayr (m. 614/1217), 83.  
 Ibn Ḥaldūn (m. 808/1406), 80.  
 Ibn Ḥallikān (m. 681/1282), n° 26, 57.  
 Ibn Ḥamdūn (m. 562/1167), n° 3, 13.  
 Ibn Kaṭīr (m. 774/1373), n° 33, 72.  
 Ibn Muyassar (m. 677/1278), n° 25, 56.  
 Ibn an-Naġġār (m. 643/1245), n° 20, 46.  
 Ibn Naẓīf Muḥammad al-Ḥamawī (m. après 631/1234), n° 17, 42.  
 Ibn Qāḍī Šuhba (m. 874/1470), n° 36, 76.  
 Ibn al-Qalānisī (m. 555/1160), n° 1, 9.  
 Ibn Šaddād, voir Bahā' ad-Dīn et 'Izz ad-Dīn.  
 Ibn Šākir al-Kutubī (m. 764/1363), 79.  
 Ibn Wāšil (m. 697/1298), n° 27, 60.  
 Ibn Zāfir al-Azdī (m. 613/1216), n° 13, 35.  
 Idrīsī (aš-Šarīf al-) (m. 560/1166), 81.  
 'Imād ad-Dīn (le cadī) (m. après 593/1197), n° 9, 22.  
 'Imād ad-Dīn al-Išfahānī (m. 597/1201), n° 12, 27.  
 'Imrānī (Muḥammad al-) (m. entre 560/1165 et 566/1170), n° 4, 14.  
 'Izz ad-Dīn Muḥammad b. 'Alī Ibn Šaddād (m. 684/1285), 85.  
 Makīn Ibn al-'Amīd (al-) (m. 672/1273), n° 24, 55.  
 Michel le Syrien (m. 1199), 31.  
 Nuwayrī (an-) (m. 732/1332), n° 30, 66.  
 Odon de Deuil (m. milieu XII<sup>e</sup> S.), 33, n. 2.  
 Qāḍī al-Fāḍil (al-) (m. 596/1200), n° 10, 23.  
 Šāliḥ b. Yaḥyā (m. 840/1436), n° 35, 75.  
 Sam'ānī (as-) (m. 562 ou 563/1167), n° 5, 14.  
 Sibṭ b. al-Ġawzī (m. 654/1262), n° 21, 47.  
 Usāma b. Munqid (m. 584/1188), n° 8, 20.  
 Yāfi'i (al-) (m. 768/1367), n° 32, 71.  
 Yāqūt ar-Rūmī (m. 626/1229), 84.

## II — LES AUTEURS CONSULTÉS

- 'Abd al-Āl (Ibrāhīm), 29.  
 Abel (A.), 30.  
 Abel (F.M.), 242.  
 Abū' l-Fidā, 31.  
 Ambraseys, 243, 244.  
 Andrae (W.), 32.  
 Anonyme, 33, 34, 245, 422, 491.  
 Ashtor-Strauss (Elie), 246, 492.  
 'Aṭiya ('Azīz Sūrīyal), 448.  
 Ayalon (David), 362.
- Baedeker (K.), 35.  
 Bagh (Adīb), 36.  
 Baldwin (Marshal W.), 247, 339.  
 Balog (Paul), 463, 464, 465.  
 Barthélemy (A.), 37.  
 Barthold (V.), 248.  
 Bāz al-'Arinī, 504.  
 Bazmee Ansari (A.S.), 375.  
 Becker (C.), 457.  
 Behrnauer (W.), 493, 504.  
 Bell (Gertrude), 38, 39.  
 Berchem (Max van), 40, 41, 42, 43, 363, 364.  
 Birot (P.), 44.  
 Björkman, 430.  
 Bosworth (C.E.), 426.  
 Boucheman (A. de), 45.  
 Boulanger (R.), 107, 109.  
 Braune (W.), 365.  
 Bréhier (Louis), 250, 251, 252  
 Brice (W.), 150.
- Brisch (Klaus), 46.  
 Brockelmann (Carl), 1.  
 Brunshvig (Robert), 494.  
 Büchner, 253.  
 Buhl (Fr.), 47, 48, 49.
- Cahen (Claude), 2, 3, 4, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 63, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 366, 367, 368, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 495, 506, 507.  
 Canard (Marius), 59, 60, 61, 62, 63, 508.  
 Cantineau (Jean), 64.  
 Casanova (Paul), 265, 266, 480.  
 Chabot (J.B.), 267.  
 Chalandon (Ferdinand), 268.  
 Chapot (V.), 65.  
 Charles (Henri), 509.  
 Chelhod (Joseph), 269  
 Christensen (A.), 66.  
 Colin (G.S.), 375.  
 Combe (E.), 270.  
 Combier (Charles), 271.  
 Conder (C.R.), 354.  
 Creswell (K.A.C.), 67, 68, 272, 369, 370.  
 Cumont (Franz), 69.
- Darkot (Besim), 70.  
 David-Weill (Jean), 371.  
 Dāwūd (Iskandar), 71.  
 Decourdemanche (J.-A.), 466.

---

N.B. Les chiffres renvoient aux numéros de la Bibliographie.

- Delatouche (R.), 511.  
 Derenbourg (Hartwig), 273.  
 Deschamps (Paul), 72, 73, 74, 274,  
 275, 372, 373.  
 Dillemann, 75.  
 Dīwahgī (Sa'id al-), 76, 77, 78, 79,  
 80, 81.  
 Douillet (Georges), 374.  
 Dozy (Reinhardt), 276.  
 Dubertret (Louis), 82.  
 Dunand (Maurice), 83, 84.  
 Dūrī (A.A.), 375.  
 Dussaud (René), 85.  
 Dresch (Jean), 44.  
  
 Eche (Yousof), 376.  
 Ehrenkreutz (Andrew), 442, 467,  
 468, 469, 470, 471, 472, 473, 510.  
 Elisséeff (Nikita), 49, 86, 87, 88, 89,  
 90, 91, 92, 93, 134, 277.  
 Elisséeff (Serge), 383.  
*Encyclopédie de l'Islām*, 1<sup>re</sup> édition, 5.  
*Encyclopédie de l'Islām*, 2<sup>e</sup> édition, 6.  
  
 Fagnan (E.), 443, 462.  
 Fatio (E.), 42.  
 Fattal (Antoine), 444.  
 Fiey (J.M.), 94, 95.  
 Fink (Harold S.), 278, 279.  
 Frézouls (Edmond), 96.  
 Froment, 97.  
 Fück (J.W.), 98.  
  
 Gabriel (Albert), 99, 100, 280.  
 Gadd (C.J.), 150.  
 Gaudefroy-Demombynes (Maurice),  
 101, 496.  
 Gaulmier (Jean), 102, 103.  
 Ghalib Edhem (Ismail), 474.  
 Gibb (Hamilton A.R.), 7, 8, 135,  
 227, 281, 282, 283, 284, 346, 377,  
 423.  
 Gille (B.), 378.  
  
 Glidden (Harold W.), 104, 285.  
 Glueck (N.), 105.  
 Godard (Charles), 106.  
 Goitein (S.D.), 445, 446, 497.  
 Gottschalk (H.L.), 375.  
 Graeffe (E.), 286.  
 Graf (Georg), 9.  
 Grand (Roger), 511.  
 Grierson (Philip), 475.  
 Grohmann (A.), 287, 447.  
 Grousset (René), 288.  
*Guides Bleus* (les), 107, 108, 109, 289.  
 Ġundī (Salīm al-), 110.  
 Guyard (Stanislas), 31, 290.  
  
 Hamidé (Abdul Rahman), 111.  
 Hardy (P.), 264.  
 Hartmann (Richard), 112, 113, 114,  
 291.  
 Ḥasanī (Ġa'far al-), 401.  
 Hasany (A.R.), 115.  
 Hertzfeld (Ernst), 116, 117, 182, 379.  
 Heyd (W.), 292.  
 Hodgson (M.G.S.), 118, 293.  
 Honigmann (Ernst), 119, 120, 121,  
 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128,  
 129, 130, 131, 132, 133, 294, 295.  
 Horten (M.), 296.  
 Huart (Clément), 297, 298.  
  
 Ibn Abī 'Uṣaybi'a, 299.  
 Ibn 'Asākir, 134.  
 Ibn al-Aṭīr, 10.  
 Ibn Ba'ra (Maṅṣūr), 476.  
 Ibn Baṭṭūṭa, 135.  
 Ibn Ḥuḍayl al-Andalusī, 398.  
 Ibn al-'Imād al-Ḥanbalī, 11.  
 Ibn Kannān, 380.  
 Ibn Mammātī (As'ad), 448.  
 Ibn aš-Šihna, 189.  
 Ibn Taġribirdī, 12.  
 Ibn Ṭulūn (Muḥammad), 381.

- Imamuddīn (S.M.), 449.  
 Inalcik (Halil), 264.  
 Inostrantseff (K.A.), 382.  
 'Issa bey (Aḥmad), 136.  
 Ivanow (V.), 300.  
  
 Jorga (Nicolas), 301.  
 Juynboll (Th.W.), 302, 450, 498.  
  
 Kaḥḥala ('Umar Riḍā'), 13.  
 Kallner-Amiran (D.H.), 303.  
 Kammerer (Albert), 304.  
 Kaylānī (Mu'ayyad al-), 137.  
 Kmietowicz (A.), 477.  
 Kramers (J.H.), 138, 139, 140, 305.  
 Kratchkovski (I.J.), 14.  
 Krenkow (F.), 306.  
 Kugler (Bernard von), 307, 308, 309.  
 Kurd 'Alī (Muḥammad), 141.  
  
 Lambton (Ann K.S.), 375, 426, 451.  
 Lammens (Henri), 142, 143, 144.  
 Lane-Poole (Stanley), 310, 478, 479.  
 Laoust (Henri), 311, 312, 313, 314.  
 Latron (A.), 512.  
 Laufer (Berthold), 383, 513.  
 Lauffray (Jean), 148.  
 Lavoix (Henri), 480.  
 Lescot (Roger), 145.  
 Le Strange (Guy), 146, 147, 162.  
 Le Tourneau (Roger), 315, 452.  
 Lévi-Provençal (Evariste), 499.  
 Lévy (Reuben), 384, 500.  
 Lewis (Bernard), 316, 317, 385.  
 Liere (J. van), 148.  
 Littmann (Enno), 149.  
 Lloyd (S.), 150.  
 Löfgren (O.), 318.  
 Lokkegaard, 386, 453, 454.  
 Longrigg, 113, 151.  
 Lopez (R.S.), 481.  
 Lot (Ferdinand), 387, 455.  
  
 Makhzūmī (al-), 439.  
 Mantran (Robert), 501.  
 Maqrīzī (al-), 388, 389, 390, 406.  
 Marçais (Georges), 391.  
 Margoliouth (P.S.), 15, 392.  
 Marmardji (A.S.), 152.  
 Massé (Henri), 393.  
 Massignon (Louis), 153, 394, 395.  
 Māwardī (al-), 443, 456.  
 Mayer (Hans Eberhard), 16.  
 Mayer (L.A.), 396, 397, 482.  
 Mazloun (Subhī), 154, 155.  
 Mercier (Louis), 398.  
 Mercier (Maurice), 399.  
 Miles (George C.), 483, 484, 485, 486.  
 Minorski (V.), 156, 157, 228, 248, 319, 320, 321, 322, 323.  
 Miquel (André), 159.  
 Miri (A.R.), 400.  
 Mougdad (Sliman), 165.  
 Mouterde (René), 158.  
 Munaġġid (Ṣalāḥ ad-Dīn), 17, 18.  
 Muqaddasī (al-), 159.  
 Musil (Alois), 160, 161.  
 Mustawfī (Ḥamd Allāh), 162.  
  
 Nābulusī (Uṭmān an-), 457.  
 Nicole (Jules), 502.  
 Nikitine (B.), 163.  
 Nu'aymī ('Abd al-Qādir), 401.  
  
 Oman (Charles), 402.  
 Oppenheim (M. von), 164.  
 Ouècheck (Emilie), 165, 324.  
  
 Parry (V.J.), 166, 229, 403.  
 Partington (J.R.), 404.  
 Pearson (J.D.), 19.  
 Pedersen (Johannes), 167.  
 Pellat (Charles), 168, 325, 326.  
 Pinto (O.), 405.  
 Plessner (M.), 169, 170.

- Ploix de Rotrou (G.), 171.  
 Poidebard (Antoine), 172.  
 Praver (J.), 514.  
 Qalqašandī (Aḥmad al-), 327.  
 Quatremère (M.), 406.  
 Rabbath (G.), 173.  
 Reich (S.), 174.  
 Reinaud (M.), 31.  
 Reitlinger (G.), 175.  
*Répertoire Chronologique d'Épigraphie Arabe*, 176.  
 Rey (E.), 328.  
 Rice (David Storm), 177.  
 Richard (Jean), 329, 330.  
 Röhrich (R.), 331.  
 Rosenthal (Franz), 20.  
 Rossi (Ettore), 178.  
 Runciman (Steven), 332.  
 Russell (J.C.), 503.  
 Saadé (Gabriel), 179.  
 Sabbagh (Michel), 424.  
 Saḥāwī (as-), 21.  
 Salmon (Georges), 487.  
 Sanlaville (Paul), 180.  
 Saouaf (Soubhi), 181.  
 Sarre (Fr.), 182.  
 Sauvaget (Jean), 22, 23, 24, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 333, 334, 407, 408, 409.  
 Sauvaire (Henri), 335, 336.  
 Šayzarī, 504.  
 Schacht (Joseph), 458.  
 Schlumberger (Gustave), 337, 338.  
 Schreiber (Alexandre), 459.  
 Setton (K.), 247, 249, 282, 317, 339.  
 Sezgin (Fuad), 410.  
 Shimizu (Makoto), 460.  
 Sibṭ Ibn al-ʿAḡamī, 190.  
 Silvestre de Sacy (Antoine-Isaac), 411, 424, 488.  
 Slaughter (G.), 340.  
 Smail (R.C.), 412.  
 Sobernheim (M.), 193, 194, 341.  
 Sourdel (Dominique), 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 413, 414, 425, 426, 427.  
 Sourdel-Thomine (Janine), 144, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 415, 416.  
 Starcky (Jean), 221.  
 Stevenson (W.B.), 342.  
 Streck (M.), 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 343.  
 Subkī (as-), 25.  
 Ṭabbāḥ (R.), 417.  
 Ṭalass (Asad), 344.  
 Tchalenko (Georges), 211, 230.  
 Thoumin (Richard), 231, 232, 418.  
 Torigny (Robert de), 345.  
 Tresse (René), 233.  
 Tritton (A.S.), 346.  
 Tyan (Émile), 428.  
 Udovitch (A.L.), 489.  
 Uspenskij (F.I.), 347.  
 ʿUšš (Abū l-Faraḡ al-), 490.  
 Vasiliev (A.A.), 348.  
 Vaumas (Étienne de), 114.  
 Viré (François), 419.  
 Waage (D.B.), 483.  
 Watzinger (K.), 421.  
 Weir (T.H.), 234, 461.  
 Weulersse (Jacques), 82, 235, 236, 515, 516.  
 Wiegand, 237.  
 Wiet (Gaston), 26, 238, 349, 350, 351, 352, 388, 420, 429, 429 bis, 505.  
 Willis (B.), 353.  
 Wilson (A.T.), 354.

Wulzinger (C.), 421.  
Wüstenfeld, 239.

Ya'koub, 462.  
Yāqūt, 27, 239.  
Yinanç (Mükrimin Halil), 240.

Yvon (J.), 465.

Zambaur (E. de), 517.  
Zaydān (Ġurġi), 28.  
Zetterstéen (K.V.), 241, 355, 356,  
357, 358, 359, 360, 361.





## LES SOURCES

Les sources contemporaines de la période de l'histoire syrienne comprise entre la conquête turque et l'avènement des Ayyoubides ont presque toutes disparu, notait, déjà en 1938, Claude Cahen (1).

Les documents sur lesquels se base l'historien de l'Occident médiéval sont pratiquement inexistantes pour l'Orient arabe à l'époque qui nous intéresse; en effet nous ne trouvons ni actes privés, ni archives notariales, ni contrats de commerce, guère de vestiges de correspondance privée ou officielle, pas de journaux de secrétaires. Nous ne disposons, pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle d'aucune archive de chancellerie, ni de documents diplomatiques, ni de rapports d'agents, d'aucune pièce qui nous permette de mesurer l'intensité et la nature des rapports entre les États voisins, chrétiens et musulmans. Sans doute les invasions successives et l'insouciance des hommes ont-elles fait disparaître les archives en Orient musulman.

Seules les sources narratives, pour la plupart en langue arabe, nous permettent de connaître l'histoire intérieure et celles des relations avec les puissances étrangères. Ces sources de valeur très inégale, ayant souvent une chronologie incertaine, relèvent du genre très divers des « chroniques » (*ahbār*) et des « annales » (*ta'riḥ*) dont on trouvera une claire définition dans l'*Introduction à l'Histoire de l'Orient musulman* de Jean Sauvaget (2).

---

(1) Dans *BEO*, VII-VIII, 113.

(2) P. 33; voir aussi CARRA DE VAUX, art. *Ta'riḥ* dans *EI*, IV, 705.

Chez les auteurs contemporains des événements et chez ceux qui rapportent de première main, comme chez les compilateurs des siècles suivants, on trouve dans la plupart des cas des histoires « orientées », résultat de la partialité inhérente à une historiographie dynastique. Éminemment impersonnelles les sources arabes cependant pèchent souvent par omission : les auteurs suppriment la mention de certains faits choquant leur conception religieuse ou pouvant mécontenter leur protecteur, quand les zélateurs sunnites ne vont pas jusqu'à faire disparaître les sources chiïtes comme ce fut le cas en Syrie. D'autre part « un silence presque total, comme le note Robert Brunschvig (1), est gardé dans les chroniques sur l'organisation et le fonctionnement des administrations publiques, sur les finances, sur la vie de cour ». Ce manque d'information ne nous permet guère d'étudier de façon satisfaisante l'activité économique et la vie sociale des masses populaires.

« Les ouvrages les plus anciens ne sont pas nécessairement les plus dignes de confiance », rappelait J. Sauvaget ; nous devons donc pour chaque source déterminer ce que cet historien appelait la « zone de crédibilité ». Si dans les recueils anciens de traditions cette zone peut être délimitée, car jamais ne manque la chaîne des transmetteurs, dans les chroniques cette zone reste difficile à définir, l'auteur se dispensant le plus souvent de citer ses sources lorsqu'il transcrit ou résume l'œuvre d'un prédécesseur. Bien rares sont les historiens qui font un choix dans leur documentation ou qui portent un jugement de valeur sur leurs sources. En fait « les diverses histoires consistent souvent dans la simple copie d'un ouvrage précédent accru de menues additions », comme l'a noté Claude Cahen qui, par ailleurs, constate que la masse de l'apport arabe n'est guère proportionnelle au nombre de pages noircies.

Les ouvrages d'histoire (*ta'riḥ*) sont de deux genres : les chroniques (Ibn al-Qalānīsī) et les dictionnaires biographiques (Ibn

---

(1) R. BRUNSCHVIG, *La Berbérie orientale sous les Hafsides*, introduction.

'Asākir). Le premier groupe énumère les événements et ne mentionne qu'occasionnellement en fin de chaque année la disparition de tel ou tel personnage important; au cours des siècles, petit à petit, les obituaires prirent de l'ampleur chez les chroniqueurs et s'insérèrent dans les annales comme dans la *Bidāya* d'Ibn Kaṭīr. Les auteurs du second groupe ne donnent que la biographie des hommes qu'ils considèrent comme dignes de passer à la postérité sans les replacer dans le cadre des événements dont leurs héros furent les contemporains.

Dans les deux cas, les historiens, s'inspirant des méthodes des traditionnistes, relatent certaines situations sous la forme d'un dialogue imaginaire ou de déclaration d'un supposé témoin des événements; ce procédé était sans doute conforme au goût du lecteur médiéval qui croyait peut-être à l'authenticité de tels témoignages (1).

Les sources du milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle dont nous disposons se ressentent de la réaction sunnite provoquée par Nūr ad-Dīn. Elles omettent délibérément les sources chiïtes dont certaines nous sont parvenues indirectement par des extraits; c'est pourquoi Claude Cahen a pu dire que « l'histoire syrienne nous apparaît donc à travers les sources conservées sous un angle unique et systématiquement faussée » (2).

Le recours direct aux sources ne va pas sans difficulté; en effet la documentation sur le règne de Nūr ad-Dīn n'est ni aussi abondante ni aussi détaillée que nous le souhaiterions (3). Parmi les œuvres qui nous sont parvenues nous distinguerons d'abord celles

(1) H. A. R. GIBB, *The Arabic Sources...*, *Speculum*, XXV, 1950, 63.

(2) *SN*, 35.

(3) Sur les sources arabes en général, voir C. BROCKELMANN, *GAL*, 1937-49; J. SAUVAGET, *Introduction à l'Histoire de l'Orient musulman* (2<sup>e</sup> édition revue par Cl. Cahen, 1961); du même, *Comment étudier l'Histoire du monde arabe*, *Revue africaine*, t. XC, 1946, 5-23; H. A. R. GIBB, *Notes on Arabic Materials for the History of Early Crusades*, *BSOS*, 1935, VII, 739-754; ROSENTHAL, *A History of Muslim Historiography*, 1952.

dont les auteurs ont été les contemporains du prince puis nous examinerons les compilations postérieures. Certaines sources ne couvrent qu'une partie du règne de Nūr ad-Dīn tandis que d'autres en relatent la totalité (1). Dans la première catégorie se situent la chronique d'al-'Azīmī qui s'arrête avant la prise du pouvoir par Nūr ad-Dīn mais qui est précieuse pour notre documentation sur le règne de son père Zengī, la partie de l'œuvre d'Ibn Ḥamdūn qui touche à l'histoire (elle se termine à l'année 553/1158 et reste inédite), la chronique d'Ibn al-Qalānisī, qui mourut en 555/1160, enfin le travail inédit de Muḥammad al-'Imrānī qui ne dépassa pas l'année 560/1165. As-Sam'ānī, mort en 562/1167, n'apporte dans son dictionnaire biographique, centré il est vrai sur Bagdad, en dehors d'indications géographiques, que peu de renseignements qui puissent nous aider à comprendre l'évolution de la Syrie de son époque.

Dans la seconde catégorie, celle des auteurs ayant survécu à Nūr ad-Dīn, nous retrouvons Ibn 'Asākir qui nous a laissé une description topographique détaillée de Damas en son temps en guise d'introduction à son dictionnaire biographique où abondent les notices sur ses contemporains damascains. Un autre témoin du siècle, l'émir Usāma b. Munqid, a brossé des scènes de la vie quotidienne d'un féodal; son « autobiographie » nous permet de connaître le cadre dans lequel vivait l'aristocratie syrienne du XII<sup>e</sup> siècle.

Parmi les auteurs dont les œuvres ont été rédigées après la mort de Nūr ad-Dīn nous citerons le cadī 'Imād ad-Dīn d'Alep, le fameux al-Qāḍī al-Fāḍil qui est essentiel pour l'histoire de Saladin mais n'est qu'une source secondaire pour le souverain zenguide. Dans cette génération l'œuvre la plus remarquable, bien que son importance apparaisse surtout pour l'histoire de l'Iraq,

---

(1) Pour les articles et études concernant les sources, voir J. D. PEARSON, *Index Islamicus*, 1958 et *Supplément* 1962.

est le *Kitāb al-muntaẓam* d'Ibn al-Ġawzī qui relate les événements jusqu'à l'année 576/1179. Il convient enfin de mentionner un des plus hauts fonctionnaires des règnes de Nūr ad-Dīn et de Saladin: 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī qui tout au long de sa carrière dans les services de la chancellerie groupa une documentation dont la richesse donne toute sa valeur à son *Barq aṣ-Ṣāmī*; malheureusement la partie de cet ouvrage relatant la période du prince zenguide est actuellement perdue.

Pour les sources chrétiennes de ce temps nous disposons des latins Odon de Deuil et surtout Guillaume de Tyr, de l'arménien Grégoire le Prêtre, des byzantins Kinnamos et Nikétas Choniates et du syriaque Michel le Syrien qui fut la source de Barhebraeus au siècle suivant.

La génération de ceux qui naquirent sous le règne de Nūr ad-Dīn mais qui n'écrivirent qu'après sa mort et celle des auteurs qui moururent moins d'un siècle après sa disparition constituent le groupe des historiens de l'époque ayyoubide. Le plus célèbre en est le panégyriste de la famille zenguide: Ibn al-Aṭīr. Il avait seize ans à la mort de Nūr ad-Dīn. Ses œuvres les plus connues: l'*Histoire des atabegs de Mossoul* et le *Kāmil* furent largement exploités par l'historiographie postérieure car ils reposent pour notre période sur des relations contemporaines des événements et des récits de témoins des faits; aussi, bien que ce soient des compilations, ces chroniques furent souvent traitées comme des sources. A cette époque se rattache un adversaire de Nūr ad-Dīn le chroniqueur chiite d'Alep Ibn Abī Ṭayyī dont nous ne connaissons l'œuvre qu'à travers les emprunts que lui firent les historiens postérieurs comme Abū Ṣāma et surtout Ibn al-Furāt. Nous avons aussi Bahā' ad-Dīn Ibn Ṣaddād, le thuriféraire de Saladin, et le chroniqueur bagdadien Ibn ad-Dubayṭī, mais ce sont là des auteurs secondaires pour l'étude du règne de Nūr ad-Dīn. Sur ce sujet le fameux *Mir'āt az-zamān* du ḥanbalite Sibṭ Ibn al-Ġawzī est tributaire de ses prédécesseurs; les œuvres de ceux-ci étant publiées par ailleurs l'importance de cet

auteur s'en trouve diminuée pour nous. Ibn al-'Adīm, dont l'œuvre maîtresse: la *Buġyat* n'est pas encore éditée — (la partie comprenant la biographie de Nūr ad-Dīn est perdue) — nous a laissé un résumé de ce travail sous le nom de *Żubdat Ḥalab* en n'indiquant qu'incidemment l'origine de ses informations, cette compilation, par suite de sa concision, n'est pour nous qu'un travail d'intérêt secondaire. Certes le *Kitāb ar-rawḍatayn* d'Abū Šāma est aussi une compilation, mais il présente l'avantage de donner des extraits de sources disparues, et dont il mentionne l'origine, à côté d'auteurs dont les œuvres sont accessibles. Le *K. ar-rawḍatayn* est particulièrement intéressant car il abonde de détails que nous ne trouvons pas ailleurs sur Nūr ad-Dīn. Avec Abū Šāma s'achève l'époque ayyoubide.

Les Mongols déferlent d'Asie Centrale sur la Syrie, puis se retirent vers l'Est. L'Orient arabe tombe alors aux mains de chefs militaires dont certains ne manqueront pas de réelles qualités d'homme d'État: c'est le début de la période mamelouke. Le règne de Nūr ad-Dīn durant ces siècles ne devait pas attirer l'attention des historiens jusqu'au jour où, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, un Damascain, Ibn Qāḍī Šuhba, composa une biographie du prince zenguide pour des raisons que nous essaierons de déterminer plus loin.

Nous distinguerons chez les historiens de la période mamelouke deux groupes, celui du Caire et celui de Syrie. Les auteurs établis au Caire, alors capitale du monde musulman, nous apportent quelques renseignements originaux sur l'Égypte mais sur la Syrie et la Mésopotamie ils ne font, la plupart du temps, que reprendre les chroniques des siècles précédents. C'est ainsi que le chroniqueur copte al-Makīn b. al-'Amīd, qui fut connu en Europe dès le XVII<sup>e</sup> siècle, démarque pour notre époque le syrien Ibn Wāṣil; d'autre part Ibn Muyassar prend un intérêt certain lorsque dans ses *Annales* il relate les événements du règne de Nūr ad-Dīn tels qu'ils étaient interprétés au Caire. Dans le *Kitāb wafayāt al-a'yān*, grand dictionnaire biographique achevé en 1274, Ibn Ḥallikān

nous présente de précieuses notices sur d'éminents personnages contemporains du règne zenguide. Nous ne citerons que pour mémoire Baybars al-Manşūrī car le tome VIII de sa *Zubdā*, consacré à Nūr ad-Dīn, est actuellement perdu, et ad-Dawādārī dont la chronique *Kanz ad-durar* n'est que partiellement éditée mais n<sup>e</sup> présente pour l'époque qui nous concerne aucune originalité car il reproduit le *Mir'āt az-zamān*. Nuwayrī, familier des services de la chancellerie au Caire, qui copie Ibn al-Aṭīr dans son encyclopédie *Nihāyat al-'arab*, est plus intéressant car il complète son travail par quelques renseignements originaux. Un autre auteur qui s'inspire aussi du *Kāmil*, Ibn al-Furāt est important par les extraits qu'il donne de l'histoire aujourd'hui disparue d'Ibn Abī Ṭayyī, le chroniqueur chiite d'Alep. Ibn al-Furāt qui, de ce fait, équivaut à une source est abondamment cité dans la compilation d'Ibn Duqmāq intitulée *Nuzhat al-anām*, et dont le manuscrit est malheureusement lacunaire pour notre période. Nous rattacherons au groupe du Caire l'historien philosophe Ibn Ḥaldūn qui séjourna longtemps en Égypte. Comme Maqrīzī et Ibn Tağribirdī il est sans grand intérêt pour le règne de Nūr ad-Dīn car il démarque le *Kāmil*.

En Syrie, prenant la suite des chroniqueurs contemporains de Nūr ad-Dīn, Ibn Wāşil fonda ce que nous pourrions appeler l'école historique de Hama et se distingua comme panégyriste des Ayyoubides; c'est ainsi que pour notre époque son récit est essentiellement centré sur Şīrkūh et Saladin. A Ibn Wāşil se rattache son élève et disciple le prince Abū l-Fidā' dont la compilation du *Kāmil* fut connue en Europe dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Quṭb ad-Dīn al-Yunīnī, historien ḥanbalite de Syrie, a fait du *Mir'āt az-zamān* un abrégé dont le manuscrit subsiste amputé de la partie relative au règne de Nūr ad-Dīn; en fait l'intérêt de cet auteur est minime puisque sa source est publiée.

Dahabī, qui rapporte des faits dont nous ne trouvons pas mention ailleurs que dans son *Histoire*, ne nous est accessible pour la partie concernant Nūr ad-Dīn qu'en manuscrit ou à travers les

abrégés: le *Ibar* et le *Duwal al-Islām*. Ou encore par le *Mir'āt al-ġanān* d'al-Yāfi'ī qui en donne de larges extraits. Parmi les autres auteurs syriens, Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī et Ibn Nubāta ne présentent pas un intérêt majeur. Ibn Šākir al-Kutubī est à citer car ses '*Uyūn at-tawāriḥ*' ont servi à Ibn Qāḍī Šuhba. Ibn Kaṭīr mérite une mention particulière car il a donné dans sa *Bidāya* un bon résumé du règne de Nūr ad-Dīn en ne gardant que les faits essentiels. Il convient enfin de citer le Damascain Ibn Qāḍī Šuhba qui peut-être a voulu rappeler à ses compatriotes que la Syrie avait connu l'indépendance avant de subir le joug égyptien et composa sous le titre de *ad-Durr at-tamīn fī sīrat Nūr ad-Dīn* une longue biographie du souverain en compilant les sources antérieures.

Ainsi nous disposons pour l'étude du règne de Nūr ad-Dīn de sources de cinq catégories: celles des auteurs arabes et non arabes contemporains, celles de l'époque ayyoubide, constituant en gros la génération qui a suivi ce règne, et les auteurs mamelouks qui ont utilisé des sources parfois disparues ou bien qui ont fait d'utiles synthèses comme Ibn Kaṭīr. Enfin nous avons aussi quelques sources géographiques soit relation de voyage, soit guide de pèlerinage, soit dictionnaire ou encore ouvrage de topographie historique.

Tel est le tableau sommaire des documents dont nous disposons. Incapables de satisfaire la curiosité moderne sur les problèmes de la culture matérielle ou sur la vie économique, ces sources essentiellement événementielles nous ont contraint à nous aventurer parfois dans des hypothèses, que nous avons voulues aussi raisonnables que possible, en nous référant à des périodes pour lesquelles notre documentation est plus complète, sans toutefois ériger ce procédé en système.



## A. LES SOURCES CONTEMPORAINES

(2<sup>e</sup> moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle)

### a) LES SOURCES ARABES.

N<sup>o</sup> 1 — IBN AL-QALĀNISĪ (m. 555/1160)

Nous ne possédons sur la biographie d'Ibn al-Qalānisī que des indications succinctes; dans son œuvre, l'auteur donne peu de renseignements sur lui-même. Ibn 'Asākir lui consacre une brève notice et Yāqūt emprunte à celle-ci ce qu'il dit de notre auteur.

Ḥamza b. Asad b. 'Alī b. Muḥammad Abū Ya'la at-Tamīmī ad-Dimašqī al-'Amīd Ibn al-Qalānisī naquit à Damas en 465/1173 d'une grande famille qui faisait remonter sa généalogie à la tribu arabe de Tamīm. Après des études de lettres, de droit et de théologie Abū Ya'la qui avait reçu le surnom d'Ibn al-Qalānisī, « le fils du fabricant de bonnets », entra dans la carrière administrative. Il fut d'abord secrétaire du bureau d'ordre de la chancellerie (*diwān ar-rasā'il*) dont il devint, semble-t-il, par la suite directeur (*'amīd*). A deux reprises Ibn al-Qalānisī fut *rā'is* de Damas, poste qui, en 548/1153, fut occupé par un de ses neveux. Il mourut le vendredi 17 rabī' I 555/28 mars 1160 (1) et fut enterré au flanc du Qāsiyūn auprès de son frère aîné Muḥammad qui l'avait précédé de quinze ans dans la tombe. La famille continua à occuper une place importante à Damas car Ḍahabī en mentionne les membres parmi les notables qui, à l'approche des Tatars, quittèrent la cité en 700/1300.

Sa chronique: *Ḍayl ta'riḥ Dimašq* est la meilleure source dont nous disposions pour suivre l'histoire de la première et de la deuxième

---

(1) *Šaḍarāt* dit ḡumādā I<sup>er</sup>.

Croisades ainsi que pour les premières années du règne de Nūr ad-Dīn. C'est l'œuvre d'un contemporain qui nous relate les événements tels qu'il les voyait au fil des mois à Damas. Sa chronique est un récit continu et les faits sont liés les uns aux autres; l'auteur, s'exprimant en un style sobre, sait choisir les détails typiques et les traits de psychologie qui donnent à son ouvrage un accent personnel qui ne manque pas d'une certaine partialité. Ibn al-Qalānīsī avait laissé des lacunes dans la rédaction et reprit l'ouvrage en 540/1145 pour le poursuivre jusqu'à sa mort en 555/1160. Cette chronique est théoriquement la suite, le *ḍayl*, de l'histoire universelle de Ḥilāl b. al-Muḥassīn aṣ-Ṣābi', qui mourut à Bagdad en 448/1056. L'œuvre de ce dernier dont nous ne possédons que quelques pages est d'un grand intérêt pour la période de 323 à 448, année à laquelle commence la « suite » d'Ibn al-Qalānīsī.

Abū Ya'lā expose lui-même sa méthode d'information sous l'année 540 de sa chronique: il met en œuvre des pièces d'archives auxquelles son poste dans les services de la chancellerie lui donnait accès et se sert des témoignages oraux de gens dignes de foi au nombre desquels figure notamment son père; ses charges administratives et ses fonctions de *rā'is* l'ayant étroitement mêlé à la vie de Damas c'est sa propre expérience qu'il relate lorsqu'il brosse un tableau de la situation politique ou qu'il expose les problèmes de ravitaillement de la cité; en fait, il ne donne que de fort maigres renseignements sur la vie économique, et la vie spirituelle ne tient qu'une place modeste dans son information.

Une des rares sources contemporaines de Nūr ad-Dīn, la chronique d'Ibn al-Qalānīsī, ne donne que l'aspect damascain de l'histoire de cette époque, ne mentionnant qu'à l'occasion des références à Bagdad et à l'Égypte; aussi doit-on y suppléer pour les événements d'Alep, de Mossoul et même de Jérusalem par d'autres sources que nous allons voir.

Le *Ḍayl ta'riḥ Dimašq* est à la base d'une grande partie de l'historiographie syrienne postérieure. Ibn al-Qalānīsī fut abon-

damment utilisé par Ibn al-Aṭīr qui dans son *Kāmil*, le nomme Ḥamza; Abū Šāma, dans le *Kitāb ar-rawḍatayn*, le reprend mot à mot dans sa biographie de Nūr ad-Dīn de même que Kamāl ad-Dīn Ibn al-‘Adīm; Ibn ‘Asākir lui fait des emprunts bien qu’il soit son contemporain; Sibṭ Ibn al-Ġawzī le cite dans son *Mir’āt az-zamān* comme Yāqūt dans son *Iršād*. Ḍahabī s’en servit pour le *Ta’rīḥ al-Islām* et Šafadī y eut recours pour l’introduction du *Kitāb al-wāfi bi-l-wafayāt*.

## BIBLIOGRAPHIE (1)

- A) IBN AL-QALĀNISĪ, *Ta’rīḥ Dimašq*, édition Amedroz, Leyde, 1908.  
 B) H. A. R. GIBB, *The Damascus Chronicle of the Crusades*, Londres, 1932 (traduction anglaise partielle).  
 R. LE TOURNEAU, *Damas de 1075 à 1154, PIFD*, Damas, 1952 (traduction partielle en français).  
 C) GAL, S. I, 566.  
*EI*, II, 416, art. *Ibn al-Ḳalānisī* (anonyme).  
 IBN AL-‘IMĀD, *Šaḍarāt ad-Ḍahab*, IV, 174, édit. 1931.  
 ĞURĠĪ ZAYDĀN, *Ta’rīḥ Adāb*, III, 72, Le Caire, 1931.  
 H. A. R. GIBB, *Notes on the Arabic Materials for the History of the Early Crusades*, BSOS, VII, 1935, 747.  
 CL. CAHEN, *La Syrie du Nord, au temps des Croisades, PIFD*, Paris, 1940, 38-39.  
 J. SAUVAGET, *Historiens arabes*, Paris, 1946, 82.  
 F. ROSENTHAL, *A History of Muslim Historiography*, Leyde, 1952, 135.  
 ‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu’ğam*, IV, 77.

## N° 2 — AL-‘AZĪMĪ (m. 556/1161)

Muḥammad b. ‘Alī b. Muḥammad b. Aḥmad b. Nizār Abū ‘Abd Allāh at-Tanūḥī al-Ḥalabī, connu sous le nom d’al-‘Azīmī, naquit en 483/1090 à Alep. Il appartenait à la famille des Tanūḥī par une branche fixée à Alep. Son père était *rā’is* d’une petite

---

(1) Dans les indications bibliographiques qui suivent chaque notice d’auteur nous nous sommes limités à mentionner les références (A) au texte, (B) aux traductions partielles ou complètes et (C) aux études qui ne figurent pas dans les notices consacrées aux auteurs dans l’Encyclopédie de l’Islam.

localité de la région alépine, lui-même fut maître d'école à Alep. Il visita Bagdad et effectua plusieurs séjours à Damas où il entra en relation avec Ibn 'Asākir. Il connut Sam'ānī, lorsque celui-ci vint visiter Alep. En dehors de son métier de professeur, al-'Azīmī joua le rôle de poète courtisan auprès des gouverneurs successifs d'Alep, Il Ġāzī, Bursuqī et Zengī.

C'est pour ce dernier qu'il rédigea un abrégé d'histoire générale qui s'arrête à l'année 538/1143; ce résumé nous est parvenu et a été en partie publié. Il a dû exister une version plus complète, ou une suite de cette histoire, car Ibn al-Furāt la cite pour les années 545 à 556/1150 à 1161, date de la mort d'al-'Azīmī (1).

L'œuvre est essentiellement nord-syrienne. Al-'Azīmī, en dehors de la chronique d'Ibn al-Qalānisī, qu'il utilise jusqu'à l'année 535/1140, ne cite aucune de ses sources. L'importance de ce texte est soulignée par le nombre des auteurs postérieurs qui s'en servirent. Ibn al-Aṭīr et Ibn Abī Ṭayyī l'utilisent; peut-être le premier n'eut-il que des sources communes dont il ne fait pas mention dans son travail. Plus tard, Ibn al-'Adīm le nomme parmi ses sources dans la *Buġyat* et dans la *Ḍubda*; 'Izz ad-Dīn b. Šaddād s'en sert pour ses *A'lāq*; Ibn Ḥallikān ne l'ignore pas. Ibn al-Furāt le cite abondamment peut-être à travers Ibn Abī Ṭayyī. Ibn Duq-māq le connaît et al-'Aynī enfin l'utilise pour son *'Iqd al-ġumān*.

L'histoire d'al-'Azīmī telle qu'elle apparaît dans les emprunts est intéressante pour les années de jeunesse de Nūr ad-Dīn car elle nous donne souvent les mêmes informations — puisées d'ailleurs aux sources officielles — que la *Chronique* d'Ibn al-Qalānisī.

A) CL. CAHEN, *La chronique abrégée d'al-'Azīmī*, JA, 1938, 353-448. Texte annoté de la dernière partie: années 455-538.

B) —

(1) 'Umar Kaḥḥāla (*Mu'ġam*, IX, 42) le fait mourir en 532/1138.

C) *GAL*, S. I, 586.

‘ABBĀS AL-‘AZZĀWĪ, *al-‘Azīmi et son histoire*, *RAAD*, XVIII, 1943, 199-209.

F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 136, 155.

CL. CAHEN, art. *al-‘Azīmi* dans  *EI<sup>2</sup>*, I, 846.

‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ġam*, XI, 42.

### N<sup>o</sup> 3 — IBN ḤAMDŪN (m. 562/1167)

Kāfi’l-Kufāt Bahā’ ad-Dīn Abū l-Ma‘ālī Muḥammad b. Abū Sa’d al-Ḥasan al-Baġdādī Ibn Ḥamdūn naquit à Bagdad en raġab 495/avril-mai 1102 dans une famille de notables. Ibn Ḥamdūn fut l’élève d’Abū’l-Qāsīm Ismā’il Ibn al-Faḍl al-Ġurġānī, puis il occupa diverses fonctions importantes à la cour : après avoir été inspecteur de l’armée sous le calife al-Muqtafī, il devint intendant du palais d’al-Mustanġid et fut élevé même au rang de secrétaire d’État.

C’est dans ces fonctions vraisemblablement qu’Ibn Ḥamdūn composa son *Kitāb at-tadkīra fi’s-siyāsa wal-adāb al-malakīya*. Cette anthologie philologico-historique en cinquante chapitres répartis en douze volumes, émaillés d’anecdotes et de poèmes, est surtout un recueil de conseils. Ibn Ḥamdūn rappelle que les sciences utiles aux souverains sont la généalogie, l’histoire et la jurisprudence (*fiqh*) ; quant au soldat, il a le devoir d’étudier les campagnes des premiers temps de l’Islam et les biographies afin de pouvoir mieux préciser ses droits lors de la répartition du butin.

Le dernier volume, le douzième, est une histoire universelle principalement axée sur l’Iraq mais souvent bien renseignée sur la Syrie. L’ouvrage, qui servit à Ibn al-Aṭīr, s’arrête à l’année 553/1158.

A) IBN ḤAMDŪN, *Kitāb at-Tadkīra...* inédit; ms. Sarai 2948.

B) H. F. AMEDROZ, *Tales of Official Life from the « Tadhkira » of Ibn Hamdun*, *JRAS*, 1908, 409-470.

C) *GAL*, I, 281.

IBN KAṬĪR, *Bidāya...*, XII, 253.

IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, III, 90-92.

- IBN ŠĀKIR AL-KUTUBĪ, *Fawāt al-wafayāt*, II, n° 395, p. 377.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḡarāt ad-Dahab*, IV, 206.  
 CL. CAHEN, *Les chroniques arabes de Stamboul*, REI, 1936, 337.  
 CL. CAHEN, *La Syrie du Nord...*, 48, 59.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 44, 47, 238, 437.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, IX, 217.

N° 4 — MUḤAMMAD AL-'IMRĀNĪ  
 (m. entre 560/1165 et 566/1170)

Muḥammad al-Imrānī est un auteur irakien qui écrivit sous le califat d'al-Mustanğid, soit entre 555/1160 et 566/1170. Son ouvrage le *Kitāb al-ambā' fi ta'rīḥ al-ḥulafā'* s'arrête à l'année 560; l'auteur avouant mal connaître les derniers événements, cette histoire n'apparaît pas d'un intérêt capital pour la période de Nūr ad-Dīn. Cette œuvre inédite a été analysée par Claude Cahen qui décèle parmi ses sources Ibn Ḥamdūn, aṣ-Ṣūlī et Ḥamaḍānī (mort en 526/1131).

- A) AL-'IMRĀNĪ, *K. al-ambā' fi ta'rīḥ al-ḥulafā'*, inédit, mss. Fatih 4819, Veli 2360, Leyde 883, B.N. fonds arabe 4842 (copie datant de 682 H. avec le sous-titre de *Ta'rīḥ dawlat al-'Abbāsīya*.)  
 B) —  
 C) GAL, S. I, 586.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, REI, 1936, 337.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 49.

N° 5 — AS-SAM'ĀNĪ (m. 562 ou 3/1167)

Tağ al-Islām Abū Sa'd 'Abd al-Karīm b. Abū Bakr Muḥammad b. Maṣṣūr at-Tamīmī as-Sam'ānī al-Marwazī al-Ḥāfiẓ naquit à Merw le lundi 21 ša'bān 506/11 février 1113. Sa famille se rattachait au clan Sam'ān de la tribu de Tamīm; elle était établie depuis plusieurs générations à Merw où elle jouissait d'une certaine notoriété. Homme cultivé, le père de notre auteur communiqua à son fils sa passion du *ḥadiṯ*. Ainsi, dès sa plus tendre

enfance, Abū Sa'd se familiarisa dans le cadre de la remarquable bibliothèque familiale avec la science de la Tradition et, poussé par le goût de la recherche et de la précision, il ne cessa, sa vie durant, de parcourir le monde musulman pour parfaire ses connaissances. Il visita d'abord le Ḥurasān, puis, entre 530 et 538, il voyagea en Iraq, séjourna à Bagdad, Kūfa et Bassorah, puis se rendit en Syrie, à Alep, où il rencontra al-'Aẓīmī et à Damas, où il s'entretint en 535 avec Ibn 'Asākir, il alla ensuite à Jérusalem et au Hedjaz, puis regagna Merw et parcourut à nouveau le Ḥurasān avant de se fixer dans sa ville natale où il enseigna à la madrassa 'Amīdiya. Il devait mourir là le 10 rabī' I 562/5 janvier 1167 (Ibn Kaṭīr dit 563).

As-Sam'ānī aurait écrit une cinquantaine d'ouvrages, dont Brockelmann signale une douzaine. Son œuvre la plus connue est le *Kitāb al-ansāb* (le Livre des généalogies), un dictionnaire biographique classé par ordre alphabétique de *nisba* en huit volumes où on trouve aussi d'importantes informations géographiques en relation avec les *nisba*. Ce dictionnaire commencé en 550/1155 fut une des sources de Yāqūt et fut utilisé par de nombreux auteurs. Ibn al-Aṭīr en fit un abrégé *K. al-lubāb* et Suyūṭī le continua en rédigeant *Lubb al-lubāb*. Parmi ses travaux historiques, en dehors d'une monumentale histoire de Merw il existe un *Ḍayl ta'riḥ Baġdād*, suite en quinze parties de l'Histoire d'al-Ḥaṭīb al-Baġdādī. L'ensemble fut plus tard abrégé par al-Bundarī. Cette œuvre de Sam'ānī est, avec le travail de Hamaḍānī, une des sources essentielles pour l'histoire des Abbassides mais si elle présente quelque intérêt pour l'étude des origines de la puissance des Zenguides elle n'apporte pratiquement rien sur le règne de Nūr ad-Dīn.

A) SAM'ĀNĪ, *Kitāb al-Ansāb*, édit. fac-similé ms. Br. Mus., Introd. de Margoliouth, *GMS*, XX, Londres, 1912.

SAM'ĀNĪ, *Ḍayl ta'riḥ Baġdād*, inédit, mss Leyde, 1023.

B) —

- C) GAL, I, 329-330, n° 2; S. 564-565.  
 IBN AL-AṬĪR, *K. al-Lubāb*, édit. Göttingen, 1835; l'édition abrégée du *K. al-Ansāb* contient une biographie de Sam'ānī.  
 IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, II, 156-159.  
 AS-SUBKĪ, *Ṭabaqāt*, IV, 259.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XII, 254.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, IV, 205.  
 ĞURĠĪ ZAYDĀN, *Ta'riḥ Adāb*, III, 68-69.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord...*, 36, 44, 60, 66, 83.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 217, 269, 321, 357, 382 sq.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, VI, .

N° 6 — IBN 'ASĀKIR (m. 571/1176)

Le *ḥāfiẓ* Abū l-Qāsim 'Alī b. Abū Muḥammad al-Ḥasan b. Hibat Allāh b. 'Abd Allāh b. al-Ḥusayn, Ṭiqat ad-Dīn b. 'Asākir ad-Dimašqī aš-Šāfi'ī naquit à Damas le 1<sup>er</sup> muḥarram 499/septembre 1105 (1) sous le règne de l'atabeg Tuğtakīn. La famille des Banū 'Asākir avait déjà donné à Damas un grand nombre de cadis et de traditionnistes dont certains étaient allés faire des séjours à Bagdad, un des centres importants à cette époque pour l'étude des traditions et du droit. Abū'l-Qāsim fut initié très jeune à la science du *ḥadīṭ*, il écouta les leçons de cheikhs éminents à la Grande-Mosquée de Damas, puis suivit les cours qui se donnaient à la madrasa chaféite al-Amīniya, bâtie dans la capitale syrienne par Faḥr ad-Dīn Kumuštakīn en 514/1120-21.

Quelques mois après la mort de son père, il part en voyage d'étude en Iraq, séjourne à Bagdad en 520/1126, il y écoute les leçons d'al-Barmakī, d'at-Tanūḥī et d'al-Ġawhārī, revient un certain temps à Damas, et fait le Pèlerinage en 521/1127; il en profite pour recueillir des *ḥadīṭ-s* à la Mecque, Médine et al-Mina, puis rentre dans sa ville natale où il suit des cours à la Šādīriya et à la Tarḥāniya, mais son zèle pour la recherche des *ḥadīṭ-s* le ramène

(1) GAL donne 1<sup>er</sup> rağab 499/9 mars 1106.



en Iraq. Il suit l'enseignement donné à la Nizāmīya et rencontre as-Sam'ānī, puis il visite successivement Kūfa, Mossoul et Mardīn. De 525/1131 à 529/1134 Ibn 'Asākir séjourne à Damas puis part pour le Ḥurasān, il reste environ un mois à Nišābūr, visite Herat et Iṣfahān, repasse par Bagdad en 533/1138-39 et rentre définitivement à Damas où règne Maḥmūd b. Būrī. Sa réputation de grand traditionniste lui vaut à Damas une profonde vénération, et nombreux sont ceux qui viennent consulter le maître chaféite. Nūr ad-Dīn fit bâtir pour lui le *Dār al-ḥadīṯ* et Saladin, en personne, assista à ses obsèques à Bāb Ṣaḡīr le 11 raḡab 571/26 janvier 1176.

Dans l'œuvre, relativement abondante d'Ibn 'Asākir, seule son histoire de Damas, intitulée *Ta'riḫ madīnat Dimašq* nous intéresse. Sur ce sujet notre auteur avait eu un prédécesseur en la personne d'Abū l-Ḥasan 'Alī ar-Raba'ī (1); cependant la présentation du travail d'Ibn 'Asākir est fort différente. Il conçut son ouvrage sur le modèle de l'Histoire de Bagdad d'al-Ḥaṭīb al-Baḡdādī et lui donna la forme d'un dictionnaire biographique où sont cités non seulement les hommes éminents de Damas mais encore les voyageurs de marque qui y séjournèrent. L'ensemble de ces notices riches en renseignements divers comprend 80 volumes. L'ouvrage débute par l'année 463/1070, date de la mort d'al-Baḡdādī et s'achève en 571/1176 à la disparition de l'auteur. En guise d'introduction Ibn 'Asākir donna une description topographique de sa ville natale (2) et composa une longue biographie du Prophète qu'il fit suivre d'un chapitre sur la prière. Les notices sur les contemporains de l'auteur nous intéressent car elles nous présentent non seulement des notables de Damas mais aussi une biographie de Nūr ad-Dīn, la seule écrite de son temps.

---

(1) AR-RABA'Ī, *I'lām fī faḍā'il aš-Šām wa Dimašq*, édit. S. Munaḡḡid, PAAD, Damas, 1951; voir GAL, I, 331.

(2) Traduite par N. ELISSÉEFF, sous le titre *La description de Damas d'Ibn 'Asākir*, PIFD, Damas, 1959, LXVIII + 380 p.

L'ouvrage d'Ibn 'Asākir qui fut plusieurs fois continué ou abrégé n'a jamais été intégralement publié malgré l'intérêt qu'il présente pour la connaissance de Damas au Moyen Age.

- A) IBN 'ASĀKIR, *Ta'riḥ madīnat Dimasq (tahḏīb)*, édit. Aḥmad 'Ubayd, 7 vol. parus en 1949; s'arrête à la lettre « šād ».  
 IBN 'ASĀKIR, *Ta'riḥ madīnat Dimasq*, S. Munaḡḡid, t. I, 1951; t. II, 1954, Aḥmad Duhmān, t. X, 1963, PAAD, Damas.
- B) N. ELISSÉEFF, *La description de Damas d'Ibn 'Asākir*, PIFD, Damas, 1959, 380 p.
- C) GAL, I, 403, S. I, 566.  
 BROCKELMANN, *EI*, II, 385.  
 IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, II, 252.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XII, 294 (longue notice).  
 IBN AL-'IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, IV, 239 (longue notice).  
 ĆURĀI ZAYDĀN, *Ta'riḥ Adāb*, III, 72.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 195, 392.  
 S. MUNAĆĆID, *A'lām at-Ta'riḥ wa l-Ćuġrafīya 'ind al-'Arab*, Beyrouth, 1960, pp. 81-140.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ġam*, IX, 200.  
 N. ELISSÉEFF, art. *Ibn 'Asākir*, *EI* <sup>2</sup>, III, 000.

N<sup>o</sup> 7 — IBN AL-AZRAQ AL-FĀRIQĪ (m. après 572/1176)

Aḥmad b. Yūsuf b. 'Alī b. al-Azraq al-Fāriqī est né en 510/1116, soit une année avant Nūr ad-Dīn. Cet auteur contemporain d'Ibn 'Asākir passa la première partie de sa vie au service de l'artuqide Timurtaš qui lui confiait des missions commerciales à l'étranger. Dans la seconde moitié de son existence il changea de carrière: en 543, il devint administrateur des waqfs des environs de Maiyāfāriqīn, mais il continua à voyager. En 544, il se trouve à Mossoul, il fait un second séjour à Bagdad en 546, douze ans après le premier. En 548/1153, Ibn al-Azraq est l'hôte à Tiflis du roi Démétrios fils de David; il en profite pour visiter les colonies arabes dispersées dans le royaume de Géorgie et, en 549, va jusqu'à Derbend. En 553/1158 on le trouve à Aḥlāt, puis il rentre à

Maiyāfāriqīn où, en 562, il est nommé surintendant des waqfs de la cité; l'année suivante il se rend à Damas sur l'invitation du vizir Kamāl ad-Dīn aš-Šahrazūrī qui le connaissait de longue date et qui lui confie l'inspection des waqfs. Ibn al-Azraq réside à Damas de 563/1168 au mois de ġumāda 566/1170, c'est l'époque de la troisième expédition syrienne en Égypte et le départ de la famille de Saladin pour le Caire. Deux ans plus tard notre auteur fait un troisième séjour à Bagdad, puis il se retire à Aḥlāt où il meurt après 572/1176, date à laquelle s'arrête son manuscrit (1).

On doit à Ibn al-Azraq une histoire de Maiyāfāriqīn, le *Ta'riḥ al-Fāriqī*, dont n'a été publiée jusqu'à présent que la partie concernant les Marwānides. Ce travail qui s'attache surtout à retracer l'histoire locale du Diyār Bakr ne néglige pas totalement les autres régions du monde musulman où l'auteur a été témoin d'événements remarquables comme la fin de Zengī à Qal'at Ğa'bar ou le départ de Damas de la famille ayyoubide vers le Caire. Les remarques sur les hommes d'État qu'il avait rencontrés et les notations de son expérience personnelle donnent tout son intérêt à l'œuvre d'Ibn al-Azraq. L'auteur n'a pas pu échapper aux règles traditionnelles de l'historiographie arabe de son temps et n'a pas manqué de commencer son travail par la biographie du Prophète et celle des quatre premiers califes pour passer ensuite aux dynasties qui furent souveraines dans sa ville, soit les Abbassides, les Ḥamdānides, les Seldjouqides, les Marwānides et enfin les Artuqides. Ibn al-Azraq prit pour modèles le *Kitāb Baġdād* d'Ibn Abī Ṭāhir Tayfūr (IX<sup>e</sup> s.) et le *Kitāb al-Mawṣil* de Muḥammad b. 'Alī aš-Šimšātī; il rédigea deux versions de son ouvrage, la première en 560 (Ms. du B.M. Or. 6,310) et une seconde en 572, conservée au British Museum sous le numéro Or. 5,803.

---

(1) Kaḥḥāla (*Mu'ġam*, VII, 130) le fait mourir en en 590/1192 et lui donne le nom de 'Abd Allāh b. Muḥammad b. 'Abd al-Wārīt al-Fāriqī, Abū l-Faḍl Ibn al-Azraq.

Le *Ta'riḥ al-Fāriqī* a été utilisé par Ibn al-Aṭīr pour ses *Atabegs*, par Ibn Ḥallikān pour son dictionnaire (*Wafayāt al-a'yān*), par Sibṭ Ibn al-Ġawzī pour le *Mir'āt az-zamān*, par 'Izz ad-Dīn Ibn Šaddād pour la partie traitant de la Djéziré dans les *A'laq al-ḥaṭira*, et enfin par Yāqūt pour le *Mu'ğam al-Buldān* et pour le *Mu'ğam al-udabā'*.

- A) AḤMAD B. AL-AZRAQ AL-FĀRIQĪ, *Ta'riḥ al-Fāriqī*, édit. Badawi 'Awaḍ, préface Šafiḳ Ġurbal, Le Caire, 1959. (Partie concernant les Marwanides.)
- B) H. F. AMEDROZ, *The Marwanid Dynasty at Mayyafariqin in the Tenth and Eleventh Centuries a.d.*, dans *JRAS*, 1903, 123-154 (traduction partielle du Ms. B.M. or. 5, 803).
- C) *GAL*, S. I, 569.  
 H. F. AMEDROZ, *Three Arabic Mss on the History of the City of Mayyafariqin*, dans *JRAS*, 1902, 785-812.  
 CL. CAHEN, *Le Diyar Bakr au temps des premiers Urtukides*, dans *JA*, 1935, 219-279.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 46-47.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, VI, 130.

N<sup>o</sup> 8 — USĀMA B. MUNQIḌ (m. 584/1188)

Abū'l-Muẓaffar Usāma b. Muṣṣid b. 'Alī b. Muqallad b. Naṣr Mağd ad-Dīn Mu'ayyad ad-Dawla b. Munqīḍ al-Kinānī al-Kalbī aš-Šayzārī naquit le dimanche 27 ġumādā II 488/25 juin 1095 à Šayzār, place forte contrôlant un pont sur l'Oronte appartenant aux Banū Munqīḍ. Il commença sa carrière militaire dans les rangs de l'armée de l'atabeg Zengī auprès de qui il servit de 525/1129 à 532/1138. Par suite de dissensions familiales Usāma se réfugia à Damas. De 532/1138 à 538/1144 il séjourna à la cour de l'atabeg Šihāb ad-Dīn Maḥmūd b. Tāğ al-Mulūk Būrī avec qui il se lia d'amitié, il devint son représentant dans les missions chargées de régler les rapports entre Damas et Jérusalem, et put ainsi avoir des relations avec les Francs de Palestine. Ayant pris une part active à la lutte des factions à Damas, Usāma dut quitter la Syrie en 538/1153 pour chercher refuge au Caire où il fut mêlé

aux intrigues de la cour fatimide. Il réussit à s'échapper d'Égypte et après une absence de dix ans chercha refuge à Damas où Nūr ad-Dīn venait de s'établir. De 1154 à 1164 il resta au service de ce prince et participa à diverses campagnes dans les rangs de l'armée de Damas, notamment en 557/1162 et se trouva à Ḥārim en 560/1164. C'est alors qu'il quitta brusquement Nūr ad-Dīn pour se mettre au service de l'artuqide de Ḥiṣn Kayfā, Qarā Arslān, grand rival du souverain de Syrie. Dans le Diyār Bakr, Usāma mènera une vie paisible et s'adonna aux travaux littéraires en consignait ses souvenirs et le fruit de ses expériences. Mais en 570/1174, Nūr ad-Dīn est mort et la gloire de Saladin exerce sur lui un irrésistible attrait: pour la troisième fois Usāma s'établit à Damas où il meurt en ramadān 584/novembre 1188, entouré de gloire et considération.

Les membres de la famille munqidite étaient des gens fort cultivés, poètes agréables, calligraphes de talent et politiques avisés. Usāma, dont le nom illustra la famille dans l'histoire littéraire, eut deux frères: 'Alī l'aîné et Munqid le puîné. Chacun fut attaché à une des phases de la vie d'Usāma. 'Alī suivit son frère cadet à Damas en 532 puis en Égypte; il fit aussi un séjour à Bagdad où il connut Sam'ānī. Tué près d'Ascalon en 545/1150, dans un engagement contre les Francs, il laissa une chronique, dont l'essentiel porte sur les années antérieures au règne de Nūr ad-Dīn. Cette chronique actuellement perdue et qu'Ibn al-'Adīm cite dans sa *Buḡyat* portait le titre d'*al-Bidāya wa n-nihāya* que reprendra plus tard Ibn Kaṭīr pour son ouvrage. Le second frère Abū'l-Muḡīṭ Munqid mena une vie effacée et suivit son aîné dans le Diyār Bakr après 560/1164.

Nous savons qu'Usāma rédigea une douzaine d'ouvrages dont cinq seulement nous sont connus. Celui qui nous intéresse le plus est le *Kitāb al-I'tibār* (le Livre de l'Instruction par les exemples) dont le manuscrit est de la main de son petit-fils Ibn Munhaf. Acteur et témoin des principaux événements politiques de son temps, observateur de talent, disposant de notes prises au hasard

des circonstances, Usāma sut donner dans ses « mémoires » un tableau coloré et vivant d'un aspect de la vie syrienne, celui de la noblesse du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Malheureusement l'ouvrage ne présente pour l'historien qu'une source anecdotique difficile à utiliser par suite de fréquentes erreurs dans la chronologie et même dans le récit, erreurs dues à des défaillances de mémoire et à l'absence de contrôle des renseignements donnés. Malgré ces défauts le *Kitāb al-I'tibār*, qui dans la littérature arabe inaugurerait un genre nouveau: l'autobiographie, reste une des principales sources contemporaines de l'histoire de Nūr ad-Dīn.

- A) ŪSĀMA B. MUNQID, *Kitāb al-I'tibār*, édit. H. Derenbourg, in-8°, XII + 183, texte arabe, Paris, 1886.  
 PH. HITTI, *Usamah's memoirs entitled Kitāb al-I'tibār by Usamah Ibn-Munqidh*, Arabic text edited from the unique ms. in the Escorial Library, in-8°, IV + 230, Princeton, 1930.
- B) H. DERENBOURG, *Souvenirs historiques et récits de chasse par un émir syrien du XII<sup>e</sup> siècle*, trad. franç., ROL, II, 1895, 357-565.  
 G. SCHUMANN, *Memoiren eines syrischen Emirs*, trad. all., Innsbruck, 1905.  
 G. R. PORTER, *Autobiography...*, trad. anglaise, Londres, 1929.  
 PH. HITTI, *An Arab-Syrian gentleman and warrior, in the period of the Crusades. Memoirs of Usāmah b. Munqidh (K. al-I'tibār)*, translated from the original ms. in-8°, XI + 265, New York, 1929.  
 M. SALIER, *Usāma b. Munqidh, Kniga nazidania*, trad. russe, 2<sup>e</sup> éd., Moscou, 1958.
- C) GAL, I, 389-390; S. I, 552.  
 KRATCHKOVSKI, art. *El*, IV, 1104.  
 IBN 'ASĀKIR, *Ta'riḥ Dimašq*, II, 200-404 (s'arrête à son séjour à Mossoul).  
 IBN ḤALLIKĀN, édit. de Slane, I, 177-180.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XII, 331 (longue notice).  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, IV, 279 (longue notice).  
 H. DERENBOURG, *Ousama b. Mounkidh, un émir syrien au premier siècle des Croisades*, vol. I, *Vie d'Ousama*, in-4°, 730, Paris, 1886-93.  
 I. KRATCHKOVSKI, préface à la traduction de Salier, 7-21.  
 ĞURŪĪ ZAYDĀN, *Ta'riḥ Adāb*, II, 61.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord...*, 44-46.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 151.

#### N<sup>o</sup> 9 — LE CADĪ 'IMĀD AD-DĪN (m. après 593/1196-97)

Parmi les rares sources contemporaines il convient de noter la chronique intitulée *al-Bustān al-ġāmi' li-ġāmi' tawārīḥ az-zamān*.

Cette œuvre, bien que légèrement postérieure à l'époque qui nous intéresse, apporte des renseignements originaux pour l'étude du règne de Nūr ad-Dīn. Le manuscrit d'Istanbul que Claude Cahen a publié concerne les années 490/1096 à 593/1197.

Le *Bustān* fut écrit en 592 ou 593, vraisemblablement à Alep par un certain cadī 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī, homonyme de l'illustre secrétaire de Saladin qui ne fut jamais cadī. L'ouvrage est le plus souvent un résumé très sommaire de l'histoire universelle de l'Islam vue de la Syrie du Nord et accessoirement d'Égypte.

Les sources du *Bustān* sont difficiles à déterminer; pour la première partie l'auteur utilise al-'Aẓīmī dont la chronique s'achève en 538/1144; pour la suite il présente de grandes ressemblances avec ce que nous avons d'Ibn Abī Ṭayyī qui d'ailleurs est plus détaillé, peut-être ce dernier et notre auteur ont-ils eu la même source? La partie concernant l'histoire de la Syrie emprunte à Ibn al-Qalānīsī et 'Imād ad-Dīn al-Kātīb et offre des traits communs avec des œuvres postérieures tel l'ouvrage d'Ibn Abī d-Dam et les passages du *Ta'riḥ Ṣāliḥī* d'Ibn Wāṣil sur le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, sans doute y a-t-il là aussi certaines sources communes.

Nous savons par ailleurs qu'Ibn Ḥallikān, Ibn Muyassar et al-Ġazarī ont connu le *Bustān*.

A) CL. CAHEN, *Une chronique du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle: le « Bustān al-ġāmi' »*, BEO, VII-VIII, 1937-1938, 113.

B) —

C) CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 54, 57, 69, 80, 90.

#### N<sup>o</sup> 10 — AL-QĀDĪ AL-FĀḌIL (m. 596/1200)

'Abd ar-Raḥīm b. 'Alī b. Muḥammad al-Laḥmī al-'Asqalānī al-Ba'sānī naquit le 15 ġumādā I 529/3 avril 1135. Fils du cadī al-Ašraf Bahā ad-Dīn Abū l-Maġd 'Alī, il reçut le surnom de Muġir ad-Dīn et porta plus tard le titre d'al-Qādī al-Fāḍil sous lequel on le désigne généralement.

Élevé dans une famille qui avait compté un certain nombre des siens dans la carrière judiciaire, il fit de solides études de droit. Ses qualités lui ouvrirent de bonne heure l'accès de la chancellerie. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il débuta comme secrétaire (*kātib*) au bureau de la chancellerie (*dīwān al-inšā'*) du Caire sous le règne du calife fatimide al-Ḥāfiẓ. Puis il devint secrétaire du cadī d'Alexandrie Ibn Ḥadīd. Sous le règne d'az-Zāfir, le vizir al-ʿĀdil Ruzẓik le nomma au bureau de l'armée (*dīwān al-ğayš*). Ayant adhéré au moment opportun à la cause de Širkūh, il fut maintenu à son poste; lorsque Saladin devint vizir, il le nomma chef du *dīwān al-inšā'*; en cette qualité il procéda à la réforme de l'armée et des finances. Il fut non seulement le confident de Saladin mais encore le régent des affaires de l'État pendant les absences du souverain.

De par ses fonctions il participa à diverses négociations entre les Ayyoubides, la cour de Bagdad et les princes du Maghreb. Rentré dans la vie privée depuis cinq ans, ʿAbd ar-Raḥīm mourut en rabīʿ II 596/janvier 1200.

Les biographes vantent son talent épistolaire mais de son abondante correspondance, dont l'ensemble comprendrait d'après Ibn Ḥallikān une centaine de volumes, il ne nous reste que des fragments épars dans les bibliothèques. Les citations de correspondances officielles et quelquefois privées sont assez nombreuses chez les auteurs arabes. Chefs-d'œuvre de préciosité et de maniérisme, ces lettres présentent un grand intérêt pour l'histoire car elles représentent tantôt des pièces d'archives, documents trop rares hélas pour notre époque, tantôt des messages écrits au moment des faits et apportant un témoignage spontané. Une édition de son *dīwān* a été publiée au Caire.

En dehors des lettres et des poèmes, ʿAbd ar-Raḥīm composa un ouvrage intitulé *al-Mutağaddidāt*. C'est la mise au net du journal de chancellerie qu'il devait tenir. Ce travail, que nous ne connaissons que par des citations, est une chronique complète du règne de Saladin.



L'œuvre du Qādī al-Fāḍil a été mise à contribution par Abū Šāma pour le *Kitāb ar-rawḍatayn*, mais elle ne nous apporte que peu de choses pour le règne de Nūr ad-Dīn.

- A) AL-QĀDĪ AL-FĀDIL, *Munša'āt*, inédit.  
 AL-QĀDĪ AL-FĀDIL, *Mutağaddidāt*, perdu, connu par citations.  
 AL-QĀDĪ AL-FĀDIL, *Dīwān*, édit. Aḥmad Badawī, revue par Ibrahīm Ibyarī, Le Caire, 1961.
- B) A. N. HELBIG, *al-Qādī l-Fāḍil, der wezīr Saladīns, eine biographie*, thèse, Tübingen, 1908; pas de classement méthodique des lettres connues, inventaire des seules bibliothèques allemandes.
- C) GAL, I, 385, S. I, 549.  
 'IMĀD AD-DĪN AL-IŠFAHĀNĪ, *Ḥarīdat* (édit. A. Amīn), I, 35-54, Le Caire, 1951.  
 IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, II, III.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 24 (longue notice).  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḍarāt aḍ-Dahab*, IV, 324.  
 MUḤYĪ AD-DĪN 'ALĪ B. 'ABD AZ-ZĀHIR, *ad-Durr an-naẓīm min tarassul al-qādī 'Abd ar-Raḥīm*, ms. Top Kapu 2497, biographie du Qādī.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord...*, 52-53, 93.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, V, 209.

N° 11 — IBN AL-ĠAWZĪ (m. 597/1201)

Ġamāl ad-Dīn 'Abd ar-Raḥmān b. 'Alī b. Muḥammad Abū l-Farağ Ibn al-Ġawzī, célèbre prédicateur ḥanbalite, né à Bagdad ou à Wāsiṭ en 510/1116, fut un des plus féconds polygraphes arabes. D'une famille aisée, Ġamāl ad-Dīn reçut une éducation très soignée et effectua à travers l'Orient musulman les voyages traditionnels. Il se fixa à Bagdad où il se fit remarquer par son intransigeance en matière de traditions; ennemi des mystiques, il attaqua notamment al-Ġazālī et donna une édition expurgée de l'*Ihyā'*. Il mourut à Bagdad le 12 ramaḍān 597/juin 1201 et fut enterré à Bāb al-Ḥarb.

Écrivain très proluxe, il aborda tous les domaines du savoir, mais la plupart de ses travaux ne sont que des compilations. Celle

de ses œuvres qui nous intéresse est le *Kitāb al-muntazam fī ta'riḥ al-Mulūk wa l-Umam*, histoire universelle centrée sur la Mésopotamie, elle commence aux origines de l'Islam et se termine avec le règne d'al-Mustadi billāh en 575/1179. Cet ouvrage se présente sous la forme d'une compilation énumérant les événements dans l'ordre chronologique; il est à noter que lorsqu'il cite des *ḥadīṭ*-s il en donne les chaînes de garants (*isnād*), ce qui est rare chez les historiens. D'autre part, cette chronique semble être la première à avoir inclus dans le texte des obituaires. Pour la période ancienne, Ibn al-Ġawzī suit le schéma de Ṭabarī mais il donne sur les califes des notices plus détaillées et cite en outre les phénomènes atmosphériques que son prédécesseur avait négligés.

Pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, outre ses propres connaissances, il recourt à Hamadānī, ar-Raġūnī, Ibn al-Ḥaddād et peut-être Ibn Ḥamdūn. Travaillant à la hâte, il lui arrive de commettre quelques erreurs, de se tromper d'un siècle pour les obituaires ou bien de les mentionner à deux dates différentes car il n'a pas eu le temps de revoir son texte. Attentif aux événements de Bagdad il s'intéresse à l'administration de la capitale et ne manque pas de mentionner la construction de monuments nouveaux. L'ouvrage a toujours joui d'une grande renommée et a été constamment utilisé par les auteurs postérieurs pour l'histoire de l'Iraq. Le *Muntazām* sert de base au *Mir'āt az-zamān* pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Nuwayrī l'utilise pour le VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle; c'est une des sources de la *Bidāya* d'Ibn Kaṭīr, Ibn Nubāta s'en sert, Ibn al-Furāt lui fait de nombreux emprunts, enfin Ibn Qāḍī Šuhba le cite abondamment dans la *Sīrat* de Nūr ad-Dīn.

- A) IBN AL-ĠAWZĪ, *Manāqib 'Umar*, Berlin, 1900.  
 IBN AL-ĠAWZĪ, *al-Muntazam fī-ta'riḥ al-mulūk wa 'l-umam*, 6 vol. (t. V à X), Hyderabad, 1357/1938-1359/1940; couvre la période s'étendant de 257/870 à 574/1179, seul le dernier volume nous intéresse.
- B) DE SOMOGYI, *The « Kitāb al-Muntazam » of Ibn al-Jawzi*, dans *JRAS*, 1932, 49-76.

- C) *GAL*, I, 659-666; S. I, 914.  
 BROCKELMANN, art. *EI*, II, 394.  
 IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, II, 96.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XII, 28-30 (longue notice).  
 IBN AL-‘IMĀD, *Šaḡarāt ad-Dahab*, IV, 329-331 (longue notice).  
 ĠURĠĪ ZAYDĀN, *Ta’rīḥ adāb*, III, 91-93.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord...*, 49, 59, 65, 71, 82, 83, 86, 88.  
 ‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu’ğam*, V, 157; XIII, 396.

N<sup>o</sup> 12 — ‘IMĀD AD-DĪN AL-IŞFAHĀNĪ (m. 597/1201)

‘Imād ad-Dīn Abū ‘Abd Allāh Muḥammad b. Şafī ad-Dīn al-Kātib al-Işfahānī, connu aussi sous le nom d’Ibn Aḥī al-‘Azīz — son oncle ‘Azīz ad-Dīn était gouverneur de Takrīt. ‘Imād ad-Dīn naquit à Işfahān le 2 ġumādā II 519/6 juillet 1125 dans une famille de hauts fonctionnaires chaféites de la cour seldjouqide. Il passa son enfance dans sa ville natale et à Qaşān, puis tout jeune alla faire ses études à Bagdad; il y reçut une formation solide, ayant suivi à la madrasa Nizāmiya des cours de *fiqh*, de *ḥadīṯ* et d’*adāb*, après quoi, selon l’usage de l’époque, il compléta ses études par des voyages; il séjourna notamment à Mossoul.

Présent à Bagdad lors du siège de cette ville par le seldjouqide Muḥammad II, il est remarqué par le vizir ‘Awn ad-Dīn Yaḥyā b. Ḥubayra qui lui accorde son patronage et le nomme d’abord *nā’ib* à Bassorah puis à Wāsiṯ. A la mort du vizir il est incarcéré (560/1165); libéré deux ans plus tard il quitte l’Iraq et arrive à Damas en ša’bān 562/mai 1167; il est hébergé dans la madrasa que Nūr ad-Dīn venait de construire pour le prédicateur chaféite Abū l-Barakat al-Ḥidr b. Šibl b. ‘Abd al-Ḥārīṯī ad-Dimaşqī. Dans la cité syrienne il trouve un nouveau protecteur en la personne du cadī Kamāl ad-Dīn Abū l-Faṭḥ Muḥammad b. aš-Şahrazūrī. Reçu par l’émir Nağm ad-Dīn Ayyūb, il se lie d’amitié avec Saladin qui se trouvait chez son père à Damas. Le cadī aš-Şahrazūrī le présenta à Nūr ad-Dīn qui le nomma secrétaire privé (*kātib sirr*)

de la chancellerie où il déploya son talent de rédacteur en arabe et en persan. Une seconde phase de son existence commence. Il bénéficie des faveurs de Nūr ad-Dīn dont il devient rapidement le confident. A son retour d'une mission diplomatique auprès du calife al-Mustanğid, en rağab 567/mars 1172, il est nommé professeur à la madrasa bâtie pour al-Ḥārītī; elle prend en son honneur le nom d'al-'Imādīya; en 568/1173 il obtient la direction de la chancellerie (*işrāf ad-diwān al-inşā'*). Il exerce alors une grande influence à Damas.

A la mort de Nūr ad-Dīn, la disgrâce le frappe une seconde fois. Desservi par ses ennemis auprès du jeune al-Malik aṣ-Ṣāliḥ Ismā'il, il quitte la Syrie pour retourner à Bagdad, mais tombe malade à Mossoul. C'est là qu'il apprend la venue de Saladin en Syrie; plein d'espoir, il reprend la route de Damas, il rencontre son ami de jeunesse en Syrie du Nord en 570/1175: pour la troisième fois la fortune va lui sourire. Il retrouve les faveurs dont il avait joui auprès de Nūr ad-Dīn; devenu homme de confiance de Saladin il occupa dans l'administration une situation brillante et partagea avec le Qādī al-Fādīl les secrets du souverain ayyoubide. A la mort de Saladin en 589/1193 il se retira de la vie publique et consacra son temps à la rédaction de ses ouvrages. Il mourut à Damas le 1<sup>er</sup> ramadān 597/5 juin 1201 et fut enterré au cimetière des Soufis hors de Bāb an-Naşr à l'ouest de la ville.

'Imād ad-Dīn laissa plusieurs ouvrages dont le plus connu est *Ḥarīdat al-qaşr wa ġarīdat ahl al-'aşr* (La perle du château et la branche du palmier du siècle). Cette anthologie, rédigée en 572/1177, groupe les biographies des poètes célèbres du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et en donne des extraits. Les auteurs y sont classés par pays, les parties concernant les poètes d'Égypte, d'Iraq et de Syrie ont été publiées.

Les travaux historiques de 'Imād ad-Dīn nous intéressent car l'auteur fut contemporain de Nūr ad-Dīn. Nous avons:

a) *Nuşrat al-fiṭra wa 'uşrat al-qaṭra*, rédigée en 577/1180. Cet

ouvrage traite de l'histoire des souverains seldjouqides et de leurs vizirs. Il débute par les origines de la dynastie en 423-1031, puis traite des règnes de Malik Šāh et de ses successeurs immédiats d'après les mémoires d'Anūširwān b. Ḥālid (mort en 531/1136), vizir d'al-Mustaršid billāh; la dernière partie est composée d'après des souvenirs personnels jusqu'au départ de l'auteur d'Iraq en 562/1167 et se poursuit jusqu'en 571/1175, date de la mort du sultan Arslān. Nous y trouvons des renseignements sur Zengī et sur Nūr ad-Dīn. Il existe un manuscrit à la Bibliothèque Nationale de Paris; l'œuvre est encore inédite et est connue surtout par l'abrégé qu'en fit al-Bundarī sous le titre de *Zubdat an-nuṣra* et qui est publiée.

b) *Kitāb al-fayḥ al-qussī fi l-faṭḥ al-quḍī* (Le modèle de l'éloquence de Qos relativement à la conquête de Jérusalem) est un livre verbeux qui débute par les préparatifs de Saladin pour la reconquête de Jérusalem et se termine à la mort du souverain et au partage de ses États entre ses enfants. Il couvre donc la période de 583/1187 à 589/1193 et ne concerne pas le règne de Nūr-ad-Dīn.

c) *Al-Barq aš-Šāmī* est une sorte d'autobiographie ou plutôt un recueil de souvenirs qui commence à l'arrivée de l'auteur en Syrie (562/1167) et s'achève à la mort de Saladin (589/1193). 'Imād ad-Dīn raconte, au long de sept volumes, ce qui s'est passé quand il vivait auprès de Nūr ad-Dīn et de Saladin; il donne des détails sur les opérations en Syrie et en Mésopotamie, puise des renseignements dans ses agendas, son livre-journal professionnel ou dans les archives de son service, il émaille le texte de lettres adressées au Qādī al-Fādīl et donne un certain relief dramatique aux événements. Malheureusement l'ouvrage est en grande partie perdu, nous n'en connaissons que le tome III qui comprend les années 573-575 et le tome V qui traite des années 578/1182 à 580/1184 dont les manuscrits sont l'un à la Bodléienne et l'autre à Léningrad. Cette œuvre est fondamentale pour l'histoire de Nūr ad-Dīn, mais les volumes concernant ce prince étant perdus nous devons nous

contenter des extraits et des emprunts qui se retrouvent chez les historiens postérieurs. Ainsi le *Kitāb ar-rawḍatayn* d'Abū Šāma repose en grande partie sur lui, il servit à Ibn Abī Ṭayyī, à Ibn al-Aṭīr et à Ibn al-'Adīm; Baḥā' ad-Dīn Ibn Šaddād le consulta pour sa biographie de Saladin, Sibṭ b. al-Ġawzī pour son *Mir'āt az-zamān* et Dahabī pour son *Ta'riḥ al-Islām*.

Dans sa façon d'écrire 'Imād ad-Dīn se révèle comme un maître du *sağ'*, sa prose rimée pleine d'assonances et de jeux de mots est difficile à comprendre mais son œuvre n'a rien du panegyrique ou de l'hyperbole.

Pour l'histoire de Nūr ad-Dīn nous ne disposons que de citations du *Barq*, de la *Harīda* et du manuscrit de la *Nuṣrat al-fiṭra*.

- A) 'IMĀD AD-DĪN AL-IṢFAHĀNĪ, *Harīdat al-Qaṣr wa ḡarīdāt al-'aṣr*; pour l'Égypte: 2 vol., édit. Ah. Amīn et Šawqī Dayf, t. I, 22 + 296; t. II, 8 + 260, Le Caire, 1951-1952; pour l'Iraq: Bahḡat al-Aṭārī et Ġamīl Sa'id, 2 vol., in-4<sup>o</sup>, t. I, 112 + 438, 14 pl.; t. II, 3 + 450, Bagdad, 1955-64; pour la Syrie: Šukrī Fayṣal, 2 vol., t. I, 18 + 689; t. II, 23 + 703, Damas, 1955-59.
- 'IMĀD AD-DĪN AL-IṢFAHĀNĪ, *Kitāb al-Faṭḥ al-Qudsī*, édit. C. de Landberg, Leyde, 1888 et édit. du Caire, 1322/1904.
- 'IMĀD AD-DĪN AL-IṢFAHĀNĪ, *al-Barq aš-Šamī*, inédit, ms. partiel, t. III, Léningrad; t. V, Bodléienne.
- 'IMĀD AD-DĪN AL-IṢFAHĀNĪ, *Nuṣrat al-Fiṭra*, ms. inédit, B.N. Paris, 2145.
- B) AL-BUNDARĪ, *Nuṣrat al-Fiṭra*, abrégée et continuée par al-Bundarī, édit. Houtsma, t. II, Textes relatifs à l'histoire des Seldjoukides, Leyde, 1889.
- AL-BUNDARĪ, *Ta'riḥ dawlat Āl Salḡūq*, Le Caire, 1900.
- C) GAL, I, 383; S. I, 548.
- EI, II, 501, art. 'Imād ad-Dīn (anonyme).
- IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, III, 300-306.
- IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 30.
- IBN AL-'IMĀD, *Šaḡarāt ad-Dahab*, IV, 332 (longue notice).
- ĠURĠĪ ZAYDĀN, *Ta'riḥ adāb*, III, 61-62.
- CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 37, 50-52.
- H. A. R. GIBB, *The Arabic Sources for the Life of Saladin*, dans *Speculum*, XXV, 1950, 58-72.
- F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 55-56, 106.
- P. KAHLE, *Eine Wichtige Quelle zur Geschichte des Sultans Saladin*, dans *Die Welt des Orients*, I, 1947-52, 299-301.

H. A. R. GIBB, *al-Barq al-Shāmī. The History of Saladin by the Kātib 'Imād ad-Dīn al-Isfahānī*, dans *WZKM*, T. 52, 1-2, 93-115.

'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, XI, 205.

S. MUNAĞĠID, *Mu'ğam al-Maḥḥūāt al-Maḥbū'āt*, n° 224, 91-92.

b) LES SOURCES NON ARABES.

Dans les SOURCES GRECQUES les informations sur les affaires syriennes au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle sont pauvres. Anne Comnène dont l'*Alexiade* s'achève en 1148 ne nous apporte rien sur Nūr ad-Dīn. Ni Kinnamos ni Nikéas Choniates, tous deux nés au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, ne sont utilisables pour notre période.

Le cas des SOURCES SYRIQUES est très différent. Un contemporain de Nūr ad-Dīn, Michel le Syrien, nous a laissé une chronique dont la fin est une source de documentation de première main. Michel le Syrien naquit à Malaṭiya en 1126 et entra jeune dans la vie monastique; à trente ans il est archimandrite et en 1166 il est patriarche. Pour faire face à l'exaltation religieuse que Nūr ad-Dīn encourageait dans les pays musulmans le patriarche quadragénaire, bien que très attaché aux doctrines monophysites, réunit à Mardīn, en 1170, une conférence dogmatique groupant les Arméniens, les Grecs et les Jacobites. Le résultat de ce congrès fut une série de troubles qui opposèrent de 1170 à 1172 Chrétiens et Musulmans dans le Diyār Bakr. Michel le Syrien mourut en 1199 à 73 ans.

La *Chronique syriaque* (1) terminée en 1195 traite des événements en raison de l'intérêt qu'ils présentent pour les Syriens jacobites. Elle repose sur différentes histoires syriaques dont Basile bar Choumana, auteur d'une histoire d'Édesse, et Iwaïnīs de Kaysūn ainsi que sur son expérience propre. Pour la période couvrant le

---

(1) Édit. BEDJAN, Paris, 1890; édit. J. B. CHABOT, texte et traduction, 4 vol., Paris, 1899-1914; réédit. Paris, 1962.

règne de Nūr ad-Dīn les deux derniers chapitres, le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup>, apportent des éléments intéressants.

Dans le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* il existe, parmi les historiens syriaques (*scriptores syri*), une chronique anonyme syriaque qui constitue le tome XIV-XV de la troisième série (1). Cette chronique, éditée par J. B. Chabot, commence en 491/1098 et s'arrête en 631/1234; en fait, la fin du manuscrit est perdue et nous ignorons à quelle date s'achevait cet ouvrage. La partie relative à la première et à la deuxième croisades a été traduite par A. S. Tritton (2). L'auteur de la chronique a utilisé, pour cette époque, Michel le Syrien, et dans un récit très vivant il nous donne des détails sur les Francs et les Turcs et ne se montre guère favorable aux Byzantins.

Un troisième ouvrage syriaque qui devrait en fait figurer parmi les sources d'époque ayyoubide ne manque pas d'intérêt pour notre période, c'est l'encyclopédie chronologique et historique que rédigea Barhebraeus pour l'instruction de ses corréligionnaires syriens (3) et dont il fit lui-même une version arabe, le *K. muhtaṣar ta'rīḥ ad-duwal* (4). Gregorius Abū l-Farağ Ibn al-'Ibrī, connu sous le nom latinisé de Barhebraeus, vécut au moment de la tourmente mongole (5). Il naquit à Malaṭiya en 1225 d'un père médecin juif et d'une mère peut-être arabe chrétienne. Il se fit moine à dix-sept ans et fut sacré évêque en 1246, c'est alors qu'il prit le nom de Grégoire. Il mena une vie apostolique et visita les différents centres

(1) *SN*, 97.

(2) A. S. TRITTON, *The First and Second Crusades from an Anonymous Syriac*, *JRAS*, 1933, I, 69-101; II, 273-305. La seconde partie relate les événements du règne de Nūr ad-Dīn jusqu'à 559/1164.

(3) E. A. W. BUDGE, *The Chronography of Gregory Abū l-Farağ the son of Aaron*, 2 vol.: 1, trad. anglaise; 2, texte syriaque, Oxford Univ. Press, Londres, 1932.

(4) Édité. POCKOCKE avec trad. latine, Oxford, 1663.

(5) *GAL*, I, 427; *S*, I, 591; *G. GRAF*, p. 272, n° 92; *BROCKELMANN*, *EI*, I, 674; *S.N.*, 97.



de sa communauté, c'est ainsi qu'il mourut à Maraga en Azerbaydjan en 1286.

La chronique arabe se termine en 1284; pour le XII<sup>e</sup> siècle, elle est tributaire d'Ibn al-Aṭīr et de Michel le Syrien. Elle ne nous apporte donc rien de nouveau sinon une présentation des faits où apparaît une tendance à accuser les Arméniens de bien des fautes et à les noircir. Ce n'était qu'une réplique. L'œuvre de Barhebraeus, qui ne semble pas avoir utilisé la *Chronique anonyme syriaque*, faisait écho à un ouvrage très important parmi les sources arméniennes: la *Chronique* de Matthieu d'Édesse où les Syriens ne sont guère présentés sous un jour favorable. Cet auteur mourut en 1136 et son travail d'historien fut continué par Grégoire le Prêtre jusqu'en 1163 avec une tendance très anti-grecque. Cette « suite » intéresse la première moitié du règne de Nūr ad-Dīn qui est mentionnée dans la chronique (1).

Il reste une dernière catégorie de sources non arabes à signaler: les SOURCES LATINES. Nous ne disposons pas d'archives latines locales car les Francs de Syrie durent partir brutalement à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et les détruisirent. Nous n'avons pas trouvé de documents dans les archives des cités marchandes italiennes concernant les villes musulmanes, car l'époque de Nūr ad-Dīn fut peu propice aux contacts commerciaux.

Nous disposons en revanche de chroniques des Croisades qui sont des sources narratives proches des faits. Nous ne mentionnerons pas les chroniqueurs de la première Croisade qui ne traitent pas de notre sujet (2). Pour la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle une seule œuvre importante existe, celle de Guillaume de Tyr qui écrit

---

(1) *Chronique de Matthieu d'Édesse 962-1136 avec la continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'à 1162*, édit. Ed. DULAURIER, Paris, 1858.

(2) Voir EUDES (ou ODON) DE DEUIL, *La Croisade de Louis VII, roi de France* (public. H. WAQUET, *Doc. relat. à Hist. Crois.*, III, in-8<sup>o</sup>, 87, Paris, 1949) où l'on trouvera le récit de la première période de la Seconde Croisade.

sur l'ordre d'Amaury (1). Cet auteur naquit en Syrie en 1130, fit ses études en Occident et revint dans le royaume de Jérusalem vers 1162 pour devenir, en 1175, archevêque de Tyr. Il connaissait en plus du français et du latin, le grec et l'arabe et fut, de 1170 à 1174, chancelier du royaume; cette charge lui permit d'avoir accès aux archives et de pouvoir rassembler de multiples informations sur les événements.

Guillaume de Tyr composa deux ouvrages, une *Histoire de l'Orient*, aujourd'hui perdue, et l'*Histoire d'Outremer* dont il commença la rédaction en 1169 et dont le récit s'arrête à l'année 1184. Jusqu'à l'année 1127 il est tributaire d'Albert d'Aix, de Raymond d'Aguiler et de Foucher de Chartres, mais à partir de cette date où se termine l'œuvre de ce dernier il est original. Pour le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, sur lequel il a pu interroger des témoins et surtout à partir de 1162 où il devint spectateur et acteur, il offre une documentation remarquable mais parfois entachée de partialité.

Son *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* est la seule œuvre de l'historiographie franque après Foucher; elle fut traduite en langue vulgaire sous le titre de *Roman d'Eracles* par le moine Bertrand le Trésorier (2).

---

(1) CAHEN, *Syrie du Nord*, 17; PAULIN PARIS, *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*, édition annotée, 2 vol., in-4<sup>o</sup>, I, 520; II, 535, Paris, Didot, 1879-80.

(2) Pour les sources non arabes du XII<sup>e</sup> siècle, voir MAYER (H.E.), *Bibliographie zur geschichte der Kreuzzuge*, Hanovre, 1960.

## B. LES SOURCES D'ÉPOQUE AYYOUBIDE

VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle

N<sup>o</sup> 13 — IBN ZĀFIR AL-AZDĪ (m. 613/1216)

Ġamal ad-Dīn Abū'l-Ḥusayn 'Alī b. Zāfir al-Azdī al-Ḥazraġī est un auteur égyptien malékite né en 565/1170 (*GAL* dit 567). Il suivit les leçons de son père puis enseigna à la madrasa Malikiya au Caire avant de devenir vizir du prince ayyoubide al-Malik al-Ašraf. On lui doit une histoire générale classée par dynasties: *Kitāb al-duwal ad-munqaṭi'a*; cet ouvrage concerne surtout l'Égypte et est fort utile pour l'histoire des Fatimides mais on n'y parle pas des dynasties locales syriennes. Pour la dynastie abbasside, il s'arrête à l'année 575 et la fin du manuscrit, f. 97 b à f. 166 a, comporte une longue lacune après le f. 110 qui altère gravement le récit.

D'après Yāqūt, Ibn Zāfir al-Azdī laissa un travail intitulé *Aḥbār as-Salġūqiya* dont nous n'avons ni texte ni citation et qui aurait servi de sources à la *Zubdat at-tawāriḥ* de Ṣadr ad-Dīn al-Ḥusaynī.

A) IBN ZĀFIR AL-AZDĪ, *Kitāb ad-duwal al-munqaṭi'a*, inédit, Gotha 1555, Br. Mus. or. 3685 (RIEU, *Cat.*, 461).

B) —

C) *GAL*, I, 321; S. I, 553.

YĀQŪT, *Iršād*, V, 228.

CAHEN, *Syrie du Nord*, 60.

HOUTSMA, t. IX.

CL. CAHEN, *Chroniques... derniers Fatimides*, BIFAO, XXXVII, 1-27.

'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ġam*, VII, 113.

N<sup>o</sup> 14 — 'ALĪ IBN NĀṢIR AL-ḤUSAYNĪ (m. 622/1225)

Ṣadr ad-Dīn Abū'l-Ḥasan 'Alī b. Nāṣir b. 'Alī al-Ḥusaynī, né en 575/1179, est l'auteur de la *Zubdat at-tawāriḥ*. Pour la période

ancienne, l'ouvrage n'est qu'un résumé de l'Histoire des Seljouqides d'Imād ad-Dīn continuée jusqu'en 590, soit à la mort du sultan Tuğril, puis nous avons le récit de l'histoire des Atabegs jusqu'en 620/1123. Le livre s'arrête deux ans avant la mort d'al-Ḥusaynī.

Nous trouvons quelques indications concernant Zengī, qui fut atabeg de Mossoul sous le sultan seldjouqide Mas'ūd, mais il n'y a rien sur Nūr ad-Dīn.

- A) ABŪ'L-ḤASAN 'ALĪ B. NĀSĪR AL-ḤUSAYNĪ, *Aḥbār ad-dawlati as-Salğūqīya*, édit. Muḥammad Iqbal, Panjab University Oriental Publications, Lahore, 1933.  
— *Zubdat at-Tawarīḥ*, Ms. Br. Mus., Suppl. 550.
- B) NECATĪ LŪGAL, *Aḥbar üd-Devleti s-Selçukiyye*, traduction turque d'après édit. M. Iqbal, T.T.K., Ankara, 1943.
- C) *GAL*, I, 321; S. I, 554-555.  
K. SÜSSHEIM, *Prolegomena zu einer Ausgabe der im Britischen Museum zu London verwahrten Chronik des Seldschuqischen Reiches*, Leipzig, 1911, 47 p.  
'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, VII, 252.

N° 15 — IBN AL-AṬĪR (m. 630/1233)

Abū'l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. Muḥammad b. 'Abd al-Karīm 'Izz ad-Dīn Muḥammad b. al-Aṭīr aš-Šaybānī al-Ġazarī al-Mawṣilī aš-Šāfi'ī naquit le 4 ġumādā I 555/13 mai 1160 à Ġazīrat Ibn 'Umar, ville de Haute Mésopotamie dont son père était gouverneur au nom de Quṭb ad-Dīn Mawdūd, le frère de Nūr ad-Dīn. 'Izz ad-Dīn passa ses premières années dans sa ville natale avec ses deux frères Mağd ad-Dīn b. al-Aṭīr, qui devint célèbre comme traditionniste à Mossoul, et Ḍiyā' ad-Dīn b. al-Aṭīr qui se distingua comme philologue et fut vizir de l'ayyoubide al-Afḍal.

En 576/1180, toute la famille regagna Mossoul et le jeune Ibn al-Aṭīr y suivit les leçons de maîtres éminents; il fit plusieurs séjours à Bagdad où il compléta sa formation. En 584/1188, il prit une part active aux combats contre les Francs dans les rangs de l'armée

de Mossoul et fut témoin des victoires de Saladin. En 603/1206, il accomplit le pèlerinage de la Mecque, puis rentra à Mossoul où le prince Nūr ad-Dīn Arslān Šāh le combla de faveurs. C'est en témoignage de gratitude qu'Ibn al-Aṭīr composa pour lui son *Histoire des atabegs*, mais le prince mourut en 607/1210, avant l'achèvement du travail qui fut alors présenté à son fils Abū l-Faṭḥ Mas'ūd. Entre 626/1229 et 628/1131 Ibn al-Aṭīr voyagea en Syrie et séjourna à Alep et à Damas, puis rentra à Mossoul.

Ses profondes connaissances du *ḥadīṭ* et sa science de la généalogie des Arabes en firent un homme très écouté et sa maison devint un centre de réunions savantes. Après avoir consacré les dernières années de sa vie à la rédaction de différents ouvrages il s'éteignit à Mossoul le 25 ša'bān 630/mai 1233.

De l'œuvre d'Ibn al-Aṭīr, dont nous connaissons sept ouvrages, nous ne retiendrons que ceux qui concernent notre sujet, et signalerons un petit traité actuellement perdu sur le *Ġihād*.

Les deux ouvrages qui ont fait la renommée d'historien d'Ibn al-Aṭīr sont l'*Histoire des atabegs de Mossoul* et son *Kāmil fi t-ta'rīḥ*. Le *Ta'rīḥ ad-dawlat al-atābakīya fi l-Mawṣil* est circonscrit dans le temps et l'espace: Ibn al-Aṭīr le composa, comme nous l'avons signalé, pour remercier le souverain de Mossoul de ses faveurs; c'est pourquoi l'auteur s'étend avec complaisance sur tout ce qui peut accroître la gloire des seigneurs de Mossoul: il énumère les services rendus par cette famille à la défense de la religion et insiste sur leur contribution à l'expulsion des ennemis hors du territoire musulman. Après un préambule de remerciement à son protecteur, Ibn al-Aṭīr traite de l'histoire d'Aq Sunqur Qāsim ad-Dawla, puis raconte dans le détail les campagnes de Zengī et de Nūr ad-Dīn, enfin il parle de la conquête de l'Égypte par Saladin. L'ouvrage relate ensuite des événements contemporains de l'auteur et se termine à l'avènement d'al-Malik al-Qāhir Mas'ūd II. La rédaction fut achevée en 608/1211. La plupart des renseignements que donne Ibn al-Aṭīr lui venaient de son père, sa principale source d'infor-

mation, et de notes personnelles prises au fil des jours; malheureusement un certain nombre de détails lui manquent car son père n'avait pas tout consigné. L'*Histoire des atabegs* est un panégyrique de la famille zenguide avec des altérations volontaires et il est préférable de se reporter au *Kāmil* plus objectif car il fut rédigé après la chute de la dynastie. Toutefois une hypothèse laisserait entendre que l'ouvrage aurait été écrit par un petit-fils d'Ibn al-Aṭīr. Les « Atabegs » furent notamment utilisés par Sibṭ Ibn al-Ġawzī pour son *Mir'āt az-zamān*.

Le *Kāmil fi t-ta'riḥ* (Le Complet traitant de l'histoire) fut rédigé à l'intention de l'atabeg de Mossoul Badr ad-Dīn Lu'lu'. C'est une histoire générale du monde musulman allant jusqu'à l'année 628/1231; l'auteur y amalgame, pour la période antérieure à son temps, diverses sources qu'il ne cite pas, il élimine certains détails qu'il juge superflus mais ajoute en revanche des éléments pittoresques et modifie parfois les conclusions de ses sources. Ibn al-Aṭīr a essayé dans son *Kāmil* de faire un récit cohérent des événements. Pour les débuts de l'Histoire, c'est-à-dire de la Création à 310/922, il se sert de Ṭabarī dont il suit la tradition. Pour l'histoire syrienne à proprement parler il refond une partie des matériaux de son histoire et utilise comme sources Ibn al-Qalānīsī, dont il altère parfois les dates; Ibn 'Asākir, auquel il emprunte la biographie de Nūr ad-Dīn; 'Imad ad-Dīn al-Iṣfahānī dont le *Barq aš-Šāmī* lui sert pour la biographie de Saladin, non sans différer de cet ouvrage sur certains points, notamment sur les événements d'Égypte au moment où les Abbassides se substituent nominalement aux Fatimides; enfin il semble qu'il n'ait pas ignoré la biographie de Saladin de son contemporain Bahā ad-Dīn Ibn Šaddād. Pour l'histoire irakienne Ibn al-Aṭīr emprunte à al-Hamaḍānī, Ibn Ḥamdūn et Ibn al-Ġawzī; pour la partie iranienne c'est 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī et Šadr ad-Dīn b. 'Alī al-Ḥusaynī qui lui servent de sources.

Le *Kāmil*, que nous devons traiter comme une source originale

à utiliser avec précaution, servit à Ibn al-‘Adīm qui lui prend ce qu’il sait sur Nūr ad-Dīn et sur Saladin, à Abū Šāma pour le *Kitāb ar-rawḍatayn*; Ibn Wāṣil le connaît dans son *Mufarriġ* et Abū l-Faraġ Barhebraeus l’utilise abondamment pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle en le combinant avec l’œuvre de Michel le Syrien, enfin Abū l-Fidā’ lui fait de nombreux emprunts.

Il y eut plusieurs suites au *Kāmīl*: il faut citer celle de ‘Izz ad-Dīn Ibn Šaddād (613-684/1216-1285), celle d’Abū Ṭālib ‘Alī b. Anġab Ibn as-Sā‘ī (593-674/1197-1275) dont l’œuvre allait jusqu’en 656/1258 (1). Signalons enfin la suite jusqu’en 725/1325 rédigée par Ibn Faḥd al-Ḥalabī.

- A) IBN AL-AṬĪR, *Ta’riḥ ad-dawlat al-atābakīya fi l-Mawṣil*, paru dans *RHOrc*, t. II, 2, Paris, 1876.  
 IBN AL-AṬĪR, *Kāmīl: Ibn al-Athīri Chronicon*, édit. Tornberg, Leyde, 1851-1876, 14 vol., tables et index.  
 IBN AL-AṬĪR, *al-Kāmīl*, édit. du Caire, 12 vol. in-4<sup>o</sup>, 1301/1884.  
 IBN AL-AṬĪR, *al-Kāmīl fi t-Ta’riḥ*, édit. du Caire, 9 vol. in-4<sup>o</sup>, 1348/1929.
- B) IBN AL-AṬĪR, *Histoire des Atabegs*, trad. française de Barbier de Meynard, *RHOrc*, t. II, 2, Paris, 1876.  
 IBN AL-AṬĪR, Extraits du *Kāmīl* dans *RHOrc*, t. I, 752 sq., Paris, 1872 (comprend les années 1097 à 1189).
- C) *GAL*, I, 422; S. I, 587.  
*EI*, II, 387 art. *Ibn al-Athīr* (anonyme).  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 139.  
 IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, II, 288-290.  
 IBN AL-‘IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, V, 137.  
 ĞURĠĪ ZAYDĀN, *Ta’riḥ Adāb*, III, 80.  
 H. A. R. GIBB, *Notes on the Arabic Materials for the History of Early Crusades*, *BSOS*, VII, 1935, 739-754.

---

(1) *GAL*, S. I, 590. Son *Dayl Kāmīl at-tawāriḥ* existe à Berlin en manuscrit (fonds arabe n<sup>o</sup> 980). Ibn as-Sā‘ī est aussi l’auteur de nombreux ouvrages dont le *Ġāmi‘ al-muḥtaṣar fi ‘unwān at-tawāriḥ wa ‘uyūn as-siyar*. Un extrait portant sur les années 595-606 a été publié par Muṣṭafa Ğawad et Anastase-Marie al-Karmalī à Bagdad en 1934. La bibliographie d’Ibn as-Sā‘ī se trouve dans l’introduction à *Nisā’ al-ḥulafā’* éditée par M. Ğawad, dans la collection *Dahā’ir al-‘arab* (n<sup>o</sup> 28) au Caire.

- CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 58-59 (erreur sur la date de naissance).  
 H. A. R. GIBB, *The Arabic Sources for the Life of Saladin*, *Speculum*, XXV, 1950, 58-72.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 96, 127, 413.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, VII, 228-229; XIII, 407.

N° 16 IBN ABĪ ṬAYYĪ (m. 630/1233)

Yaḥyā b. Ḥamīd Abī Ṭayyī an-Nağğār b. Zāfir b. 'Alī b. 'Abd Allāh b. Ḥusayn b. Muḥammad b. Ḥasan al-Ġassānī al-Ḥalabī, connu sous le nom d'Ibn Abī Ṭayyī, naquit à Alep en 575/1180. Son père, maître charpentier, était un des notables chiites d'Alep; à deux reprises, en 543/1140 et en 552/1157, il en fut exilé pour des raisons politico-religieuses par les autorités aux ordres de Nūr ad-Dīn. Yaḥyā qui vécut dans sa ville natale sous le règne des deux premiers successeurs de Saladin mena une existence plus calme; il étudia avec son père d'abord, puis avec d'éminents maîtres alépins et gagna sa vie en faisant le métier de copiste, ce qui lui laissait assez de temps pour écrire ses propres ouvrages. Il serait mort, d'après Ḥağğī Ḥalīfa, à Alep en 630/1233. Nous n'avons que très peu de renseignements sur sa biographie et la suite de ses œuvres reste difficile à établir car aucune ne nous est parvenue. Nous ne les connaissons en effet que par des citations postérieures.

Ibn Abī Ṭayyī est le seul chroniqueur chiite dont nous ayons d'importants extraits et auquel les historiens sunnites n'ont pas hésité à faire des emprunts. Il laissa une biographie de Saladin: *Kanz al-muwahḥidīn fī sirat Salāḥ ad-Dīn* (Le Trésor des Unitaires sur la vie de Salādin), qui est une des sources de Bahā ad-Dīn Ibn Šaddād et d'Abū Šāma; celui-ci s'abstient d'ailleurs de le citer dans son introduction. Sa biographie d'al-Malik az-Zāhir Ġāzī, *'Uqūd al-ğawāhir fī sirat al-Malik az-Zāhir*, est citée par 'Izz ad-Dīn Ibn Šaddād et Abū Darr. Il composa aussi une histoire de l'Égypte qui servit à Maqrīzī.

La seule œuvre dont nous ayons d'importantes citations est



une histoire universelle intitulée *Ma'ādin ad-dahab fī ta'rīḥ al-mulūk wa l-ḥulafā' wa duwa r-rutab* (Les mines d'or pour servir à l'histoire des rois, des califes et autres puissants). Abū Šāma et Ḍahabī l'appellent simplement *Ta'rīḥ aš-Ši'a* lorsqu'ils la citent.

Sans les longs extraits qu'en donnent Ibn al-Furāt et Ibn Qāḍī Šuhba l'œuvre nous serait inconnue, encore que nous ne connaissions d'elle que la période allant de 501/1107 aux dernières années de Nūr ad-Dīn. Les citations d'Ibn Abī Ṭayyī présentent de nombreuses ressemblances avec la chronique intitulée *Bustān al-ḡāmi'* mais notre auteur étant né en 575/1180 nous devons supposer qu'il existe une source commune aux deux ouvrages. Parmi les sources des « Mines d'Or », il convient de noter les chroniques d'al-'Aẓīmī et d'Ibn al-Qalānīsī, le *Barq aš-Šāmi'* de 'Imād ad-Dīn et l'histoire de l'Afrique du Nord d'Ibn Šaddād as-Sanhāḡī. Pour l'Égypte de son époque Ibn Abī Ṭayyī eut pour informateur le *šarīf* Idrīsī, venu jeune avec son père en Syrie du temps de Nūr ad-Dīn. Bien qu'il soit difficile, à travers ces fragments, de porter un jugement sur l'œuvre on peut remarquer qu'elle se distingue par la place importante qu'elle donne aux querelles religieuses et par l'abondance de renseignements archéologiques qu'elle fournit; elle apparaît à la fois comme une histoire universelle du monde musulman et comme une chronique locale d'Alep.

Cette histoire, connue jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, fut utilisée par différents auteurs notamment Abū Šāma, 'Izz ad-Dīn Ibn Šaddād, Nuwayrī et probablement Ibn Muyassar, sans parler d'Ibn al-Furāt et d'Ibn Qāḍī Šuhba. Ibn Ḥallikān le connut par l'intermédiaire d'Abū Šāma. Si Ibn al-Aṭīr ne semble pas l'avoir connu, en revanche Ibn al-'Adīm a au moins utilisé les mêmes sources qu'Ibn Abī Ṭayyī, il présente en effet avec lui maintes ressemblances mais jamais il ne le nomme. Enfin Claude Cahen note que la chronique universelle abrégée, *Naẓm as-sulūk fī tawārīḥ al-ḥulafā' wa l-mulūk* de Šāfi' b. 'Alī b. 'Abbās b. 'Asākir paraît très vraisemblablement reposer sur les *Ma'ādin ad-dahab*.

- A) IBN ABĪ ṬAYYĪ, *Ma'ādin ad-dahab*, ms. perdu.
- B) IBN AL-FURĀT, *Ta'riḥ ad-duwal wa l-mulūk*, ms. inédit, Wien, 814.  
 IBN QĀDĪ ŠUHBA, *Sīrat Nūr ad-Dīn*, ms. inédit, Aya Sofya 3194. Tous les deux donnent des extraits des *Ma'ādin*.
- C) IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XII, le cite p. 266.  
 DE SLANE, *RHOrc*, t. I, introduction, p. L.  
 BARBIER DE MEYNARD, *RHOrc*, t. IV, introduction, p. VI.  
 CL. CAHEN, *Une chronique chiite du temps des Croisades*, *CRAIBL*, 1935, 258-269.  
 CL. CAHEN, *Quelques chroniques anciennes relatives aux derniers Fatimides*, *BIFAO*, XXXVII, 1937-1938, 1-27.  
 CL. CAHEN, *Une chronique syrienne du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle*, *BEO*, VII-VIII, 1938, 114.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 55-57.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, XIII, 195.

N<sup>o</sup> 17 — IBN NAZĪF MUḤAMMAD AL-ḤAMAWĪ (m. après 631/1234)

Al-'Abd al-Mamlūk Abū l-Faḍā'il Muḥammad b. 'Alī b. 'Abd al-'Azīz b. Muzhir b. Barakāt b. Nazīf al-Kātib al-Ḥamawī al-Malikī al-Muğāhidī ne fut nullement un savant mais un fonctionnaire dont la carrière politique fut mouvementée; s'il fut vizir et secrétaire d'un prince régnant il connut aussi la prison et l'exil. Comme bien des fonctionnaires de son temps il s'intéressa à l'histoire et consacra une partie de ses loisirs à rédiger des ouvrages. Nous connaissons trois œuvres d'Ibn Nazīf. Le *Muḥtaṣar siyar al-awā'il wa l-mulūk wa wasīlat al-'Abd al-Mamlūk*, dont il existe un manuscrit unique à Paris (B.N. 1507), ne nous intéresse pas car le texte s'arrête au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Le *Kašf wa l-bayān fi ḥawādiṯ az-zamān*, l'œuvre maîtresse de notre auteur, est malheureusement perdue mais nous en savons l'existence grâce au *Ta'riḥ al-Manṣūrī*. Ce résumé de 227 folios (*talḥīs*) nous donne une idée assez précise du plan et du contenu de ce qu'il cite comme *Ta'riḥunā al-Kabīr*. A l'année 483, Ibn Nazīf signale la naissance d'al-'Azīmī, l'auteur d'une histoire d'Alep, cette mention permet de supposer qu'il s'en est servi, il ne nomme aucune de ses sources pour la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>

et le début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Pour la dernière période il y a des passages entiers de lettres officielles que nous ne connaîtrions pas sans cela. Le texte présente un intérêt particulier pour l'histoire des Ayyoubides après 589/1193, et surtout pour les années 620-630. Six folios seulement (81 à 86) sont consacrés à l'époque du règne de Nūr ad-Dīn: ils se présentent comme un aide-mémoire signalant l'assassinat de Zengī, la victoire d'Inab, la prise de Damas, le départ de Šīrkūh pour l'Égypte, la prise de Bāniyās et la mort de Nūr ad-Dīn, au milieu des événements survenus pendant trente ans dans le monde musulman.

- A) IBN NAẒĪF MUḤAMMAD AL-ḤAMAWĪ, *at-Ta'riḥ al-Manṣūrī* (édition de l'Unicum de Léningrad) par P. A. Gryaznevitch, Moscou, 1960.
- B) M. AMARI, *Estratti del Tarih Mansuri*, Palermo, 1884.
- C) *GAL*, I, 350; S. I, 591.  
M. AMARI, *Bibliotheca arabo-sicula*, Appendice, Torino, 1889.  
M. AMARI, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 2<sup>e</sup> édit., Catania, 1933-1939.

N<sup>o</sup> 18 — BAHĀ' AD-DĪN IBN ŠADDĀD (m. 632/1234)

Abū l-Maḥāsin Yūsuf b. Rafī' b. Tamīm b. 'Utba b. Muḥammad b. 'Attāb al-Asadī al-Ḥalabī aš-Šāfi'ī naquit à Mossoul le 10 ramaḍān 539/5 mars 1145. Devenu très tôt orphelin, il fut recueilli et élevé par ses oncles maternels, les Banū Šaddād; c'est pour cette raison que Yūsuf prit le nom de Bahā' ad-Dīn Ibn Šaddād. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis en 565/1170 alla suivre des cours à la Niẓāmīya de Bagdad où il fut répétiteur. Il revint à Mossoul et à partir de 570/1175 y enseigna à la madrasa fondée par Kamāl ad-Dīn aš-Šahrazūri.

A cette époque commença la série des grands succès de Saladin; Bahā' ad-Dīn fut envoyé auprès de lui en ambassade par les princes de Mossoul en 580/1184. En 583/1188 notre auteur fit le pèlerinage de la Mecque; sur le chemin du retour il visita Jérusalem nouvellement reconquise sur les Francs, passa ensuite à

Damas où l'avait appelé Saladin, il entra alors au service du prince ayyoubide.

A la mort de Saladin, Ibn Šaddād s'installa à Alep où il devint cadī et fut pris comme conseiller privé par al-Malik aḏ-Ḍāhir; il fut aussi administrateur des waqfs et son activité s'étendit à la réorganisation des écoles; en 601/1204, il fonda une madrasa funéraire près de la porte d'Iraq, en face de la mosquée de Nūr ad-Dīn, ainsi qu'un *dār al-ḥadīth*.

Sa renommée de juriste et de traditionniste chaféite lui valut d'être souvent consulté même après avoir abandonné ses fonctions officielles. Il mourut le 14 ṣafar 632/8 novembre 1234 et fut enterré dans le mausolée qu'il s'était fait construire.

Son premier ouvrage sur les mérites du *ġihād* ne nous est pas parvenu; l'auteur, suivant l'exemple d'Ibn al-Aḏīr, y avait recueilli tous les témoignages du Prophète sur la guerre légale et en avait fait hommage à Saladin pendant que celui-ci faisait le siège du Crac des Chevaliers en 580/1184. Un certain nombre de ces traités, notamment ceux d'Ibn Kaḏīr et de Badr ad-Dīn al-'Aynī, sont parvenus jusqu'à nous.

Trois autres ouvrages de Bahā' ad-Dīn sont signalés dans la biographie que donne Ibn Ḥallikān: *Malġa' al-ḥukkām 'ind at-tibas al-aḥkam*, le *Dalā'il al-aḥkām* sur les *ḥadīth*-s et le *fiqh*, le *Miġāz al-bāhir* sur le *fiqh*. Dans la notice que Brockelmann lui consacre il signale d'autres ouvrages dont l'attribution à Bahā' ad-Dīn n'est pas absolument certaine, telle une histoire d'Alep dont le manuscrit se trouve à Léninegrad (qui est en fait de 'Izz ad-Dīn Ibn Šaddād).

Le seul ouvrage d'Ibn Šaddād qui nous soit parvenu est sa biographie de Saladin: le *Kitāb an-nawādir as-sultāniya wa l-maḥāsin al-yūsufiya*. Tandis que 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī raconte le règne de Saladin et qu'Ibn al-Aḏīr, son contemporain, admirateur des Zenguides, fait un portrait défavorable du souverain, Bahā' ad-Dīn, plus jeune que les auteurs que nous venons de citer, rédige un

panégyrique de la famille ayyoubide dont les trois quarts se présentent sous la forme de mémoires personnels. Lorsque le personnage central devient Saladin, l'auteur, témoin oculaire, nous donne un récit plus vivant : il souligne des traits de mœurs et raconte diverses anecdotes. Le premier dixième de l'ouvrage, qui est consacré aux années allant jusqu'à 584/1188, est un travail de seconde main où fourmillent les fautes de détail et de chronologie; nous avons là, il est vrai, quelques renseignements sur Nūr ad-Dīn qui n'apparaît d'ailleurs qu'au second plan dans l'ouvrage.

- A) BAHĀ' AD-DĪN IBN ŠADDĀD, *Kitāb an-nawādir as-sultāniya*, in-8°, 312, Le Caire, 1346/1928.
- B) BAHĀ' AD-DĪN IBN ŠADDĀD, édit. et trad. latine par Schultens, Leyde, 1732.  
BAHĀ' AD-DĪN IBN ŠADDĀD, *The Life of Saladin*, trad. anglaise par Wilson et Conder, PPTS, t. XIII, Londres, 1897.
- C) GAL, I, 386; S. I, 549.  
*EI*, II, 444 art. *Ibn Šaddād* (anonyme).  
IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, IV, 417-435 (longue notice).  
IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 143.  
IBN AL-'IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, V, 158-159 (longue notice).  
DE SLANE, *RHOrcI*, pp. XLV-XLVI.  
ĞURĞĪ ZAYDĀN, *Ta'riḥ Adāb...*, III, 63.  
CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 51-52.  
H. A. R. GIBB, *The Arabic Sources for the Life of Saladin*, *Speculum*, XXV, 1950, 58-72.  
D. SOURDEL, *Les professeurs de madrasa d'Alep*, *BEO*, XIII, 101.  
F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 92, 151.

N° 19 — IBN AD-DUBAYṬĪ (m. 637/1239)

Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Abū l-Ma'ālī Sa'id b. Abū Ṭālib Yaḥyā b. ad-Dubayṭī al-Wāsiṭī aš-Šāfi'ī naquit le 26 raġab 558/1<sup>er</sup> juillet 1163 à Wāsiṭ dans le Bas-Iraq. Il vécut à Bagdad où il s'occupa de *ḥadīṭ* et d'histoire, et mourut dans sa ville d'élection le 8 rabī' II 637/8 octobre 1239.

Son travail sur l'histoire de Bagdad: le *Dayl ta'riḥ Bagdād* se présente sous la forme de notices biographiques rangées par ordre

alphabétique et constitue une « suite » à l'histoire d'al-Ḥaṭīb al-Baġdādī et à celle de Sam'ānī. L'ensemble des trois ouvrages a été abrégé par al-Bundarī. Pour la période de Nūr ad-Dīn, l'histoire d'Ibn ad-Dubayṭī nous donne seulement quelques notices sur les contemporains bagdadiens du souverain.

Cette histoire de Bagdad dont il subsiste des manuscrits est encore inédite; elle fut utilisée par Ibn al-Ġawzī pour son *Mir'āt az-zamān* et par Ḍahabī qui donna un choix de biographies dans son *Muḥtaṣar*.

- A) IBN AD-DUBAYṬĪ, *Dayl ta'riḥ Baġdād*, ms. Paris, B.N. 2130.  
 B) ḌAHABĪ, *al-Muḥtaṣar al-muḥtāğ ilaihi min ta'riḥ al-ḥāfiẓ Abī 'Abd Allāh Ibn ad-Dubayṭī*, édit. Muṣṭafa Ġawād, 1<sup>re</sup> partie, jusqu'à « h », Bagdad, 1371/1951.  
 C) GAL, I, 402, S. I, 565.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šadarāt ad-Ḍahab*, V, 185-186 (longue notice).  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 36.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 353, 386, 406, 453.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ġam*, X, 40.

N<sup>o</sup> 20 — IBN AN-NAĠĠĀR (m. 643/1245)

Muḥib ad-Dīn Abū 'Abdallāh Muḥammad b. Maḥmūd b. al-Ḥasan an-Naġġār al-Baġdādī aš-Šāfi'ī est né à Bagdad en 573, dit Ibn Kaṭīr. Il fut l'élève d'Ibn al-Ġawzī, précise Yāqūt.

Il voyagea pendant vingt-sept ans, visita le Ḥurasān, passa à Herat, Nišābūr et Merw, vit la Syrie et l'Égypte, alla au Hedjaz, interrogea plus de trois mille savants et rentra à Bagdad où il mourut; après une courte maladie, le 5 ša'bān 643/27 décembre 1245, léguant à la madrasa Niẓāmīya deux armoires de livres.

Ibn an-Naġġār est l'auteur d'un *Dayl 'ala ta'riḥ Baġdād* en 16 volumes inédits; c'est un complément aux dictionnaires biographiques des hommes célèbres de Bagdad comme celui d'al-Ḥaṭīb al-Baġdādī (m. 463), celui d'as-Sam'ānī (m. 562) et celui de son contemporain Ibn ad-Dubayṭī (m. 637).

Un manuscrit partiel a été identifié par E. Amar en 1908 à la Bibliothèque Nationale de Paris, c'est le manuscrit arabe 2131 en deux volumes traitant des années postérieures à 463.

Ibn an-Nağğār est aussi l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages dont les *Aḥbār Makka wa Madīna wa Bayt al-Muqaddis*.

- A) MUḤAMMAD B. MAḤMŪD AN-NAĞĞĀR, *Dayl 'ala ta'riḥ Bağdād*, inédit, Le Caire, IV, 150; B.N. arabe, n° 2131.  
— *K. ad-durraṭ aṭ-ṭamīna fī aḥbār al-Madīna*, 2 vol., Le Caire, 1956.
- B) —
- C) *GAL*, I, 360; *S. I*, 613.  
'IMĀD AD-DĪN, *Šaḍarāt ad-Dahab*, V, 226-227.  
YĀQŪT, *Iršād*, VII, 103-104, n° 58.  
IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 169.  
E. AMAR, *Sur une identification de deux manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale*, *JA*, 1908, XI, 237-242.  
CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 36, 83.

N° 21 — SIBṬ B. AL-ĠAWZĪ (m. 654/1262)

Šams ad-Dīn Abū l-Muzaḥḥar Yūsuf b. Qizoglu Sibṭ b. al-Ġawzī al-Ḥanafī al-Bağdādī ad-Dimašqī naquit à Bagdad en 581/1185. Son père avait été esclave turc du vizir Ibn Ḥubayra qui l'affranchit, il épousa alors Rabī'a, la fille de l'illustre prédicateur ḥanbalite Ġamāl ad-Dīn Ibn al-Ġawzī, de cette union vint au monde Yūsuf, dont la mère mourut en couches; l'enfant fut appelé Sibṭ b. al-Ġawzī: le petit-fils d'Ibn al-Ġawzī.

Yūsuf fit ses études à Bagdad, voyagea pour parfaire son éducation et vint tout jeune s'établir à Damas comme jurisconsulte et sermonnaire. Le petit-fils avait hérité de son grand-père maternel le goût de la recherche et le talent d'orateur. Il suscita chez ses contemporains un grand enthousiasme qui se manifesta surtout en 606/1209 lorsque Sibṭ b. al-Ġawzī lança l'appel au *ğihād* et, plus tard, lorsqu'il prononça un important discours à l'occasion de la rétrocession de Jérusalem à Frédéric II.

Les fonctions d'*imām* de la Grande-Mosquée de Damas et sa réputation le mirent en rapport avec les princes de la grande cité syrienne. Sibṭ b. al-Ġawzī doit sa renommée au *Mir'āt az-zamān*, une histoire universelle qui va des origines à l'année 654/1257. Cet ouvrage est aussi connu que le *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr.

Composé à la fin de la vie de l'auteur, cette histoire est de valeur très inégale car Sibṭ b. al-Ġawzī a copié ses devanciers sans sélection ni critique, citant parfois deux relations d'un même fait sans remarquer les contradictions, confondant les noms propres. Pour l'introduction géographique et la période pré-islamique l'ouvrage dépend de Mas'ūdī. Claude Cahen l'estime très important pour le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle car il donne des renseignements que l'on ne trouve que chez les historiens byzantins; il le considère en revanche négligeable pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>: période pour laquelle il repose sur Ibn al-Qalānisī, dont il fait d'abondantes citations, sur l'histoire du Diyār Bakr d'Ibn al-Azraq (m. 572/1177), sur Ibn al-Ġawzī, sur *Barq aš-Šāmī* et la *Ḥarīda* de 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī dont il donna un abrégé, sur l'*Histoire des atabegs* d'Ibn al-Aṭīr, sur *La vie de Salādin* de Bahā ad-Dīn Ibn Šaddād et sur la *Chronique* d'Ibn ad-Dahhān sans oublier les dictionnaires biographiques que sont les œuvres d'Ibn 'Asākir, de Sam'ānī et d'Ibn ad-Dubayṭī.

Ce n'est, pour l'histoire de Nūr ad-Dīn, qu'une œuvre de compilation. Au contraire, il devient d'un grand intérêt, précise Claude Cahen, pour le VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle lorsqu'il note ses expériences personnelles; il est alors avec le *Mufarriġ al-qurub* d'Ibn Wāṣil la source principale pour l'histoire des princes ayyoubides. Il existe une suite de cette histoire rédigée par Quṭb ad-Dīn al-Ba'albakkī al-Yunīnī (m. 726/1326) et encore inédite.

A) SIBṬ B. AL-ĠAWZĪ, *Mir'āt az-zamān*, édit. en fac-similé par Jewett, Chicago, 1907.

SIBṬ B. AL-ĠAWZĪ, *Mir'āt az-zamān*, édit. Hyderabad, 1370/1951, 2 parties. Cette édition couvre la période de 495/1101 à 654/1256.

B) —



- C) GAL, I, 424; S. I, 589.  
 İBN KAṬİR, *Bidāya*, XIII, 194 (longue notice).  
 İBN AL-‘İMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, V, 266-267 (longue notice).  
 BARBIER DE MEYNARD, *RHOrc*, t. III, 513-515.  
 ĞURĜĪ ZAYDĀN, *Ta’riḥ Adāb*, III, 82-83.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d’Istanbul*, *REI*, 1936, 339-340.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 64-66.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 41, 97, 126.  
 ‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ğam*, XIII, 324.

N<sup>o</sup> 22 — İBN AL-‘ADİM (m. 660/1262)

Kamāl ad-Dīn Abū l-Qāsīm ‘Umar b. Aḥmad b. Hibat Allāh b. ‘Abd al-‘Azīz b. Abū Ğarāda b. al-‘Adīm al-‘Uqaylī al-Ḥalabī al-Ḥanafī est né en dū l-ḥiğğa 588/janvier 1193 à Alep (1) d’une famille de notables hautement considérée dans la ville et descendant des Banū Ğarāda de la tribu ‘Uqayl.

L’ancêtre de Kamāl ad-Dīn, Mūsā b. ‘Īsā avait dû quitter Bassorah au moment d’une épidémie de peste avec d’autres membres de la famille. Il vint s’établir vers 200/815 comme commerçant à Alep. Le père de notre auteur, Aḥmad b. Hibat Allāh, joua un certain rôle dans la vie d’Alep à l’époque de Nūr ad-Dīn, puis après la mort de ce dernier il eut en charge la Trésorerie et fut cadi hanafite dans la grande cité.

Kamāl ad-Dīn fit ses premières études dans sa ville natale puis, en 603/1206, son père l’emmena à Jérusalem; en 608/1211 il vint à Damas, puis voyagea en Iraq et au Hedjaz avant de rentrer à Alep où, à la mort de son père, en 616/1220 il commença à enseigner à la madrasa Šaḍbaḥtiya et donna aussi des cours à la Ḥallawīya. Il abandonna l’enseignement pour effectuer des missions diverses auprès des Seldjouqides de Konya et des sultans d’Égypte. Il réussit à quitter Alep, avec al-Malik an-Nāşir, lorsque les Mongols prirent la ville en şafar 658/janvier 1260, et trouva

---

(1) 586 dit Ibn Kaṭir.

refuge au Caire. Hulagu invita Ibn al-‘Adīm à revenir en Syrie et lui conféra le titre de *qāḍī l-quḍāt* pour toute la Syrie mais notre historien refusa de s’y rendre, il mourut au Caire à la fin du mois de ġumādā I 660/fin avril 1262 et fut enterré au Muqattam.

Toute sa vie Ibn al-‘Adīm s’intéressa à l’histoire de sa ville natale; en dehors de sept ouvrages dont un traité de recettes pour les parfums, il laissa deux œuvres majeures: la *Buġyat at-ṭalab* et la *Zubdat al-Ḥalab*.

La *Buġyat at-ṭalab fī ta’riḥ Ḥalab*, œuvre maîtresse d’Ibn al-‘Adīm, est un monumental dictionnaire biographique des hommes célèbres d’Alep, classés par ordre alphabétique dans dix gros volumes, dont le premier est une importante introduction topographique qui, à elle seule, constitue un substantiel travail sur la géographie de la Syrie du Nord. Ibn al-‘Adīm pour son ouvrage prit modèle sur l’histoire de Bagdad d’al-Ḥaṭīb al-Baġdādī et sur l’histoire de Damas d’Ibn ‘Asākir. Malheureusement ce dictionnaire ne fut jamais mis au net et très tôt ses différents fascicules se trouvèrent dispersés; il n’existe aucun manuscrit complet, ainsi manque-t-il la lettre « *mīm* » qui contenait la biographie de Nūr ad-Dīn Maḥmūd. Dans la *Buġyat*, Ibn al-‘Adīm, fait rare chez les historiens arabes, indique ses sources parmi lesquelles figurent pour notre époque, c’est-à-dire pour les années 541-569, les notes de Murhaf b. Usāma b. Munqid, la chronique de Damas d’Ibn al-Qalānisī, les œuvres de ‘Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī et la biographie de Saladin de Bahā’ ad-Dīn Ibn Ṣaddād, la chronique de Mārdīn d’Abū l-Faḍl ad-Dārī, la chronique d’Ibn ad-Dahhān et le *Kāmil* d’Ibn al-Aṭīr, sans oublier les dictionnaires biographiques de Sam‘ānī, Ibn ‘Asākir et Yāqūt. Il est très vraisemblable qu’il ait connu Ibn Abī Ṭayyī, mais il ne nomme jamais ce chroniqueur chiite. Ouvrage capital pour l’histoire d’Alep, et encore inédit, la *Buġyat* servit à de nombreux historiens postérieurs parmi lesquels nous pouvons citer: Abū Ṣāma, Ibn Wāṣil, ‘Izz ad-Dīn Ibn Ṣaddād, al-Yūnīnī, Ibn Nubāta, al-‘Aynī, Sibṭ b. al-‘Aġamī, al-Ġibrīnī, Ibn aṣ-Ṣihna et Abū Darr.

Ibn al-‘Adīm fit de sa *Buġyat* un abrégé sous la forme d’une chronique, intitulée *Żubdat al-ḥalab fi ta’riḥ Ḥalab*, où l’auteur n’indique malheureusement pas ses sources. Cet ouvrage va jusqu’à l’année 641/1243, et ne fut jamais achevé car la mort arrêta le travail d’Ibn al-‘Adīm. On y trouve beaucoup de renseignements sur tout le nord de la Syrie et des contrées voisines; sur les règnes de Nūr ad-Dīn et de Saladin les développements sont abondants, mais l’auteur y reprend Bahā ad-Dīn Ibn Šaddād, Ibn al-Aṭīr et d’autres historiens déjà cités pour la *Buġyat*.

- A) IBN AL-‘ADĪM, *Buġyat aṭ-ṭalab*, inédit, ms. le plus complet à Istanbul, Sarai A., III, 2925.  
 IBN AL-‘ADĪM, *Żubdat al-Ḥalab*, édit. Sami Dahan, t. I, années 1/622 à 457/1064; t. II, années 458/1065 à 569/1173.
- B) J. SAUVAGET, *Extraits du « Buġyat aṭ-Ṭalab »*, *REI*, VII (1933), 395.
- C) *GAL*, I, 404-406; S. I, 568.  
 BROCKELMANN, art. *EI*, II, 746.  
 IBN ŠĀKIR AL-KUTUBĪ, *Fawāṭ al-Wafayāt*, édit. Le Caire.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 236.  
 IBN TAGRIBIRDĪ, *Manḥal Šāfi* (édit. Wiet), n° 1714.  
 IBN AL-‘IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, V, 303 (longue notice).  
 BARBIER DE MEYNARD, *RHOrc*, III, 573-575.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 37, 62-63.  
 S. DAHAN, *La vie d’Ibn al-‘Adīm*, extrait du t. I de l’édition de la *Żubda*, 13-73.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 95, 107, 147-8.  
 ‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ġam*, VII, 275-276.

N° 23 — ABŪ ŠĀMA (m. 665/1268)

Šihāb ad-Dīn ‘Abd ar-Raḥmān b. Ismā‘īl b. Ibrāhīm b. ‘Uṭmān b. Abū Bakr b. ‘Abbās al-Muqaddasī aš-Šāfi‘ī naquit à Damas, près de Bāb Šarqī, le 23 rabī‘ II 599/1<sup>er</sup> janvier 1203 d’une famille originaire de Jérusalem, établie à Damas depuis 492/1099. Šihāb ad-Dīn est généralement connu sous le surnom d’Abū Šāma, surnom que lui valait un gros grain de beauté au-dessus du sourcil gauche.

Abū Šāma fit ses études à Damas où il eut pour maîtres Muwaffaq ad-Dīn b. Qudāma, Abū l-Qāsim ‘Īsā b. ‘Abd al-‘Azīz et ‘Alam ad-Dīn as-Saḥāwī. En 621/1224, il fit le pèlerinage de la Mecque, puis séjourna à Jérusalem en 624/1227. En 628/1231, il s’en alla en Égypte et suivit des cours à Alexandrie. A son retour, il fut nommé professeur à la madrasa Ruknīya; plus tard, en 662/1264, il devint directeur de la plus importante école de tradition de Damas: le *Dār al-ḥadīṭ* al-Ašrafīya.

Pour Abū Šāma, l’histoire était l’égale de la science du *ḥadīṭ*, et il crut nécessaire de défendre son point de vue en s’appuyant sur l’exemple de l’Imām aš-Šāfi‘ī, qui à côté du *fiqh* et de l’*adab*, n’avait pas négligé d’étudier l’histoire. Très versé dans les sciences coraniques, grand connaisseur de *ḥadīṭ*, Abū Šāma partagea son temps entre l’étude et les devoirs religieux, donnant des cours et délivrant des *fatwa*. Ces décisions lui valurent, après avoir échappé à un premier attentat, de périr victime du second. Le 19 ramaḍān 665/13 juin 1268 il fut frappé à mort par deux individus, qu’al-Kutubī donne pour des *ḥaššašin* voulant venger la condamnation par Abū Šāma des doctrines du Vieux de la Montagne. Abū Šāma fut enterré en dehors de Bāb al-Farādīs et ce fut le cheikh Muḥyī ad-Dīn an-Nawawī qui prit sa succession au *Dār al-ḥadīṭ* al-Ašrafīya.

Son œuvre est relativement abondante, mais de ses activités de traditionniste et d’historien nous ne retiendrons que la seconde.

Dans l’autobiographie qu’il inséra dans le *Dayl*, Abū Šāma nous dit qu’il écrivit un supplément à l’histoire d’Ibn ‘Asākir en deux recensions dont nous ne connaissons pas les manuscrits: une grande en quinze parties et une petite en cinq parties. Puis il composa le *Kitāb ar-rawḍatayn fī aḥbār ad-dawlatayn aš-Šalāḥīya wa n-Nūrīya* en deux parties dont la rédaction fut achevée en 659 (1). Cet ouvrage a été édité au Caire et partiellement réédité et traduit

(1) CAHEN, *Syrie du Nord*, page 66 dit 649.

en français par Barbier de Meynard. L'ouvrage commence à l'année 469/1076, Abū Šāma donne un résumé de l'histoire de la dynastie des atabegs de Mossoul, puis un sommaire des hauts faits de Zengī, premier souverain de la famille; il passe ensuite au panégyrique de Nūr ad-Dīn. A partir de ce prince l'œuvre devient une chronique suivie où l'auteur note les révolutions politiques et militaires qui signalèrent la fin des Fatimides en Égypte, puis il passe à l'avènement de Saladin, raconte son règne et expose l'histoire des princes ayyoubides jusqu'en 597/1200.

Dans le *Livre des Deux Jardins*, Abū Šāma juxtapose et reproduit textuellement, en mentionnant ses sources, les souvenirs que son père lui a racontés, des extraits qu'il emprunte à la chronique d'Ibn al-Qalānisi, au *Barq aš-Šāmī* et à la correspondance de 'Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī, à la biographie de Saladin de Bahā' ad-Dīn Ibn Šaddād, à l'*Histoire des atabegs* d'Ibn al-Aṭīr, à l'histoire du chiite Ibn Abī Ṭayyī et à la correspondance d'al-Qāḍī al-Fāḍil. Il utilise aussi l'histoire de Damas d'Ibn 'Asākīr, emprunte la biographie de Nūr ad-Dīn à la *Buġyat* d'Ibn al-'Adīm, se sert d'Ibn al-Mustawfī, d'ar-Rawhī, d'Ibn al-Qādisī, d'al-Qīlawī, d'Usāma b. Munqid, de 'Umāra du Yémen et d'Ibn al-Aṣṭarī. Cette œuvre présente pour notre période un grand intérêt par les renseignements qu'Abū Šāma donne, de seconde main il est vrai, sur Nūr ad-Dīn.

Abū Šāma rédigea une continuation de son grand ouvrage sous le titre de *Dayl 'ala ar-rawḍatayn*; il y reprend l'histoire en 590/1194 complétant jusqu'en 597 les renseignements qu'il avait donnés dans le *Kitāb ar-rawḍatayn* et la poursuit jusqu'à l'année de sa mort (665/1268). Manquant de documents pour le début il copie le *Mir'āt az-zamān* et le *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr, puis à partir de l'année 625/1228 il devient original et utilise ses notes personnelles. D'après Claude Cahen la partie la plus importante du *Dayl* est celle qui concerne la période succédant à l'invasion mongole. Pour notre période cet ouvrage n'est d'aucun intérêt.

Les travaux historiques d'Abū Šāma servirent de sources à plusieurs auteurs tels ad-Dawādārī, al-Yūnīnī, al-Ġazarī, al-Birzālī qui donna une suite au *Dayl 'ala ar-Rawḍatayn*, Dahabī qui l'utilisa pour son *Ta'riḥ al-Islām*, Ibn Nubāta, Ibn Šākir al-Kutubī qui s'en servit pour les *'Uyūn at-tawāriḥ*. Ibn Kaṭīr lui fait des emprunts pour sa *Bidāya*. Al-Mufaḍḍal s'en servit à son tour, de même qu'Ibn Duqmāq pour la *Nuzhat al-anām*; pour la partie ayyoubide des *Nuḡum az-ẓāhira*, Ibn Taġribirdī lui fit d'importants emprunts, enfin Ibn Qāḍī Šuhba l'utilisa pour sa biographie de Nūr ad-Dīn et Abū Darr le cite dans les *Kunūz*.

- A) ABŪ ŠĀMA, *Kitāb ar-rawḍatayn fī aḥbār ad-dawlatayn*, édit. Boulaq, 1287-92/1871-75, 2 vol.  
 ABŪ ŠĀMA, *Kitāb ar-rawḍatayn*, édit. Maḥmūd Ḥilmi Aḥmad, t. I, Le Caire, 1958.  
 ABŪ ŠĀMA, *Dayl 'ala r-rawḍatayn*, édit. Muḥammad Zāhid al-Ḥassan al-Kawṭarī, Le Caire, 1366/1947.
- B) ABŪ ŠĀMA, *Kitāb ar-rawḍatayn*, extraits et trad. de Barbier de Meynard dans *RHOrc*, t. IV, Paris, 1898 (années 541/1146 à 586/1190); t. V, Paris, 1906 (années 587/1191 à 597/1200).
- C) *GAL*, I, 386; S. I, 550.  
 BROCKELMANN, art. *EI*, I, 109.  
 ḤILMY AḤMAD, art. *EI*<sup>2</sup>, I, 154.  
 IBN ḤALLIKĀN, trad. de Slane, II, 190.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 250-251 (longue notice).  
 IBN TAĠRIBIRDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n° 1365.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, V, 318-319.  
 BARBIER DE MEYNARD, *RHOrc*, V, 207-210.  
 ĠURĠĪ ZAYDĀN, *Ta'riḥ Adāb*, III, 64.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 66-67, 79-89.  
 H. A. R. GIBB, *The Arabic Sources for the Life of Saladin. Speculum*, XXV, 68-72.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 38, 282.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ġam*, V, 125.

## C. LES AUTEURS D'ÉPOQUE MAMELOUKE

fin VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle

N<sup>o</sup> 24 — AL-MAKĪN IBN AL-‘AMĪD (m. 672/1273)

Ğurġis b. Abū l-Yāsir b. Abū l-Makārim, dit al-Makīn b. al-‘Amīd, naquit au Caire en 602/1205 dans une famille chrétienne originaire de Mésopotamie, venue en Égypte sous le califat d'al-‘Āmir. Comme son père, il fut fonctionnaire; sa carrière fut interrompue en 637/1238 par une incarcération de brève durée. Al-Makīn devait retourner une seconde fois en prison; rendu à la liberté, il jugea plus sage de gagner Damas où en 652 il rencontra Barhebraeus. Il se trouva dans la capitale syrienne en 658 lors de l'invasion mongole et se réfugia à Tyr, puis revint à Damas. Lorsque les Mamelouks conquièrent la Syrie al-Makīn, accusé d'avoir collaboré avec les Mongols, fut incarcéré; il ne fut libéré que peu avant de mourir en 672/1273.

Al-Makīn est l'auteur d'une histoire universelle intitulée *an-Nahġ as-sadīd wa d-durr al-farīd* (La voie droite et la perle unique). Cette chronique est divisée en deux parties: la première couvre le temps écoulé depuis Adam jusqu'à l'empereur Heracleus, elle comprend 166 sections; la seconde partie, intitulée *Ta'riĥ al-Muslimīn*, va du Prophète à 658/1260.

L'ouvrage est inspiré de Ṭabarī et comprend les biographies des personnages les plus marquants de chaque période, chaque biographie est numérotée.

Pour notre période, et jusqu'à la mort de Saladin en 592, al-Makīn démarque le *Ta'riĥ Ṣāliĥī* de son contemporain Ibn Wāṣil, œuvre achevée en 648/1250, mais qui présente un intérêt certain pour l'époque ayyoubide par ses remarques personnelles.

Maqrīzi s'en servit dans ses *Hiṭaṭ wa l-āṭār* pour les renseignements concernant les Chrétiens.

Écrivain chrétien de langue arabe, al-Makīn fut un des historiens le plus tôt connus en Occident; en effet c'est Thomas Erpenius qui, dès 1625, traduisit en latin la seconde partie de la chronique. Cette traduction fut rapidement suivie par des traductions anglaise et française.

La partie traitant de notre période reste inédite.

- A) AL-MAKĪN IBN AL-'AMĪD, *An-Nahğ as-sadīd wa d-durr al-farīd*, édit. et trad. latine par Erpenius sous le titre: *Historia Seracenica* (s'arrête à l'année 512/1117), Leyde, 1625.  
 AL-MAKĪN IBN AL-'AMĪD, *Aḥbār al-Ayyūbiyīn* (années 602-658), édit. Cl. Cahen, *BEO*, XV, 1955-57, 127-184, sous le titre *La chronique des Ayyoubides*.
- B) PURCHAS, trad. anglaise, Oxford, 1626.  
 P. VATTIER, trad. française: *Histoire mahométane ou les quarante-neuf chalifes de Macine*, Paris, 1657.
- C) *GAL*, I, 348.  
 PLESSNER, art. *EI*, III, 183.  
 F. NAU, *Sur al-Makīn et Ibn Abī'l-Fazail*, dans *ROrChr*, 1927-28, 208-211.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, *REI*, 1936, 34.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 70.  
 G. GRAF, *Geschichte des Christlichen Arabischen Literatur*, II, 348, n° 113.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 120.  
 CL. CAHEN, Introduction, *La « Chronique des Ayyoubides » d'al-Makīn b. al-'Amīd*, *BEO*, t. XV, 109-115.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, III, 122.  
 CL. CAHEN, *A propos d'al-Makīn Ibn al-'Amīd*, *Documents et notules, Arabica*, VI, 1959-2, 198-199.

#### N° 25 — IBN MUYASSAR (m. 677/1278)

Tāğ ad-Dīn Muḥammad b. 'Alī b. Yūsuf b. Muyassar al-Qādī al-Fāḍil est un historien égyptien qui écrivit au temps de Baybars; il mourut le 18 muḥarram 677/5 juin 1278. Ibn Muyassar rédigea une suite à l'histoire d'al-Musabbihī pour les années 439/1047-553/1158. Son œuvre qui ne couvre que les débuts du règne



de Nūr ad-Dīn ne nous est pas parvenue intégralement; ce qui en est conservé concerne exclusivement l'Égypte et a été publié par Henri Massé d'après le manuscrit unique de Paris qui est un exemplaire ayant servi à Maqrīzī. Nous trouvons dans ces « Annales » quelques faits concernant l'histoire des Croisades et celle de Nūr ad-Dīn, vues d'Égypte, ainsi que de maigres informations sur la vie économique au Caire au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. La chronique servit à Šāfi' Ibn 'Alī, à Nuwayrī qui en conserve des extraits dans la *Nihāyat al-'Arab* et à Maqrīzī.

- A) IBN MUYASSAR, Fragment édit. Massé sous le titre « *Annales d'Égypte* », *MIFAO*, XXIII, Le Caire, 1919 (1).
- B) IBN MUYASSAR, extrait trad. Barbier de Meynard dans *RHOrc*, t. III, 439.
- C) *GAL*, S., 574.  
 IBN TAGRIBIRDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n° 2256.  
 H. MASSÉ, *JA*, t. CCIII, 329-331. *La lecture du nom d'Ibn Muyassar*.  
 CL. CAHEN, *Chroniques... derniers Fatimides*, *BIFAO*, XXXVII, 1938, 3.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 71.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 55, 93, 134.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, XI, 73.

N° 26 — IBN ḤALLIKĀN (m. 681/1282)

Šams ad-Dīn Abū l-'Abbās Aḥmad b. Muḥammad b. Ibrāhīm b. Abū Bakr Ibn Ḥallikān al-Barmakī al-Irbilī aš-Šāfi'ī naquit à Irbil le 11 rabī' II 608/23 septembre 1211. Son père, descendant de Ğa'far b. Yaḥyā b. Ḥālid le Barmécide, était professeur à la madrasa Muẓaffariya, tandis que sa mère comptait parmi ses ancêtres Ḥalaf b. Ayyūb, un des disciples d'Abū Hanīfa. Le jeune

---

(1) Ibn Muyassar cite (p. 70, édit Massé) de Ḥamdān b. 'Abd ar-Rahīm al-Atāribī (at-Tamīmī) une *sīra* sur les chrétiens européens qui vinrent à l'époque dans les pays musulmans. Pas cité dans *GAL*. *مصنف سيرة الأفرنج البخاريين إلى بلاد الإسلام*. Cet ouvrage commence en 490/1097 et se termine après 520, mais avant 542/1147-8 date de la mort de l'auteur, par conséquent antérieurement au règne de Nūr ad-Dīn (*SN*, 41-42).

Aḥmad n'avait que deux ans lorsque mourut son père; mais la situation matérielle de la famille resta convenable car les Banū Ḥallikān étaient les protégés de Kökbūri, le beau-frère de Saladin, qui, à l'époque, gouvernait Irbīl.

Aḥmad b. Ḥallikān commença ses études dans sa ville natale. En 625/1227 il se rendit à Mossoul puis gagna Alep où il fut reçu par Bahā' ad-Dīn Ibn Šaddād, alors vizir d'al-Malik aḡ-Zāhir seigneur de la ville. Durant son séjour à Alep l'occasion lui fut donnée de rencontrer l'historien Ibn al-Aṭīr, hôte de l'atabeg. En 632/1234, six mois après la mort d'Ibn Šaddād, Ibn Ḥallikān se rendit à Damas où il suivit l'enseignement d'Ibn aḡ-Šalāḥ. En 636/1238, il alla à Alexandrie, puis l'année suivante il s'établit au Caire où il paracheva ses études.

En 645/1247, il est mufti et professeur au Caire; ses occupations lui permettent de travailler et, en 654/1256, il termine la première rédaction de son grand dictionnaire biographique qu'il retouchera plus tard.

En dū l-qa'da 659/septembre-octobre 1261, Baybars le nomma grand cadī de Damas. Deux ans plus tard, le Sultan ayant décidé de nommer un cadī pour chaque *madḡhab*, désormais seuls les chaféites de Damas restaient sous la juridiction d'Ibn Ḥallikān. Destitué en 669/1270, il retourne au Caire où il enseigne à la madrasa Faḡrīyā, sept ans plus tard il est de nouveau nommé à Damas, le gouverneur le reçoit avec pompe et la population ne cache pas sa joie de le revoir. En 679/1280 nouvelle destitution sur l'ordre du sultan Qalāwūn, il se trouve en résidence surveillée à la *ḡānaqā* Naḡībīya, rapidement amnistié il revient à la 'Ādilīya. L'année suivante il a de nouveaux ennuis et s'installe à la Naḡībīya d'où il ne sortira plus que pour être enterré au flanc du Qāsiyūn en raḡab 681/octobre 1282.

La grande œuvre d'Ibn Ḥallikān est son dictionnaire intitulé *Kitāb wafayāt al-a'yān wa anbā' abnā az-zamān*. C'est une vaste compilation, sans recherche littéraire spéciale, pour laquelle l'auteur

utilisa un immense matériel que Wüstenfeld a analysé au siècle dernier. Ce « Nécrologe des Hommes Illustres » est un monumental répertoire où les notices sont classées par ordre alphabétique, ce qui était une innovation dans la littérature arabe. Ibn Ḥallikān ne se limita pas à une catégorie de gens; il précisa lui-même qu'il ne citait aucun des membres de l'entourage du Prophète, mais seulement quelques individus de la seconde génération; non plus que les califes car il existe sur tous ces personnages de multiples ouvrages. En revanche, l'auteur donne des notices sur un grand nombre de personnes avec des indications souvent originales sur beaucoup de ses contemporains. Ce dictionnaire de première importance pour l'histoire du monde musulman médiéval a toujours joui de l'estime des auteurs arabes qui y ont fait maints emprunts.

Le *Kitāb al-wafayāt* fut édité par Wüstenfeld au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle; une nouvelle édition a récemment paru au Caire. De Slane en a laissé une excellente traduction intégrale en anglais, sous le titre *Ibn Khallikan's Biographical Dictionary*.

Parmi les sources qui servirent à Ibn Ḥallikān pour la notice sur Nūr ad-Dīn et les biographies des personnalités de son entourage il faut noter Ibn 'Asākir, Ibn al-Aṭīr, Abū Šāma, Ibn al-Ġawzī, 'Imād ad-Dīn et Sibṭ Ibn al-Ġawzī. De son côté le dictionnaire d'Ibn Ḥallikān figure parmi les sources de Yūnīnī, de Dahabī, de l'histoire des Califes d'Ibn Nubāta, des '*Uyūn at-tawāriḥ*' d'Ibn Šākir al-Kutubī, de la *Bidāya* d'Ibn Kaṭīr, des *Nuzhat al-anām* d'Ibn Duqmāq, de la *Chronique* d'Ibn al-Furāt pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, de la *Sīra* de Nūr ad-Dīn d'Ibn Qāḍī Šuhba et des *Kunūz ad-Dahab* d'Abū Darr.

Il existe deux abrégés de l'ouvrage d'Ibn Ḥallikān: celui d'al-Afḍal al-'Abbās b. al-Muḡāhid 'Alī b. Dāwūd b. Yūsuf du Yémen et celui du cheikh Nūr ad-Dīn Ḥasan b. Ḥabīb qui, dans son *Mā'āni ahl al-bayān min wafayāt ibn Ḥallikān* a extrait 230 notices.

Des suites ont été rédigées par le chrétien al-Muwaffaq Faḍl b. Abī Faḥr aṣ-Šaqā'ī pour les années 660/1262-725/1325, par

Şafadī sous le titre de *Wāfi bi l-wafayāt*, par Ibn Šākir al-Kutubī avec les *Fawāt al-Wafayāt*, et par Abū l-Maḥasīn Ibn Tağribirdī avec le *Manhal Şāfi*.

- A) IBN ḤALLIKĀN, *Wafayāt al-a'yān*, édit. Wüstenfeld, Göttingen, 1835-1843.  
 IBN ḤALLIKĀN, *Wafayāt al-a'yān*, édit. Le Caire, 1367/1948, 6 vol. in-4°.  
 IBN ḤALLIKĀN, *Wafayāt al-a'yān*, édit. Beyrouth.
- B) DE SLANE, *Ibn Khallikan's Biographical Dictionary*, Paris-Londres, 1843-1871, 4 vol. in-4°, t. I, 688; t. II, 695; t. III, 699; t. IV, 616. (Sur Nūr ad-Dīn, t. III, 338.)
- C) *GAL*, I, 398.  
 BROCKELMANN, *EI*, II, 420.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIII, 301.  
 IBN TAĞRIBIRDĪ, *Manhal Şāfi* (édit. Wiet), n° 258.  
 IBN AL-'IMĀD, *Şaḍarāt ad-Dahab*, V, 371-372.  
 WÜSTENFELD, *Ueber die Quellen des Werkes Ibn Challikani vitae illustrium hominum*, Göttingen, 1837.  
 DE SLANE, *Ibn Khallikan's Dictionary*, t. IV, pp. v-xix.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 38, 82 sq.  
 J. SAUVAGET, *Historiens arabes*, Paris, 1946, 118.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 421.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, II, 59.

N° 27 — IBN WĀŞIL (m. 697/1298)

Ġamāl ad-Dīn Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Sālīm b. Naşr Allāh b. Sālīm Ibn Wāşil al-Māzinī at-Tamīmī al-Ḥamawī aš-Şāfi'ī naquit à Hama en 604/1207 dans une famille de lettrés, son père était cadi et sa mère était une cousine d'Ibn Abī d-Dam, l'auteur du *Ta'riḥ al-Muzaḥḥarī*.

Ibn Wāşil étudia à Hama le *fiqh*, la philosophie, les mathématiques et l'astronomie, puis en 622/1225 il alla à Jérusalem avec son père qui était au service d'al-Malik al-Mu'aẓẓam, il passa par Damas et visita aussi Kerak. Ensuite il parcourut seul l'Iraq et la Syrie.

Très lié avec Ḥusām ad-Dīn b. Abū 'Alī, l'un des principaux personnages de la cour de l'ayyoubide al-Malik aš-Şālīḥ Nağm ad-Dīn, il se rendit au Caire où il resta plusieurs années auprès de

ce dernier, et revint à Hama pour y devenir professeur. Dans sa ville natale où il vit la fin de la dynastie ayyoubide et l'avènement des Mamelouks, il assista, sans être inquiété, à l'invasion mongole. En 658/1260 le sultan Baybars l'appela au Caire pour y enseigner dans une madrasa; cinq ans plus tard, le Sultan l'envoya en mission en Sicile auprès de Manfred, le fil de Frédéric II. Ibn Wāṣil séjourna assez longtemps dans l'île et composa alors un précis de logique intitulé *al-Ambirūrīya*, connu aussi sous le titre de *Nuḥabat al-fikra fi l-mantiq*. A son retour de Sicile il fut nommé grand cadī et professeur à Hama où il mourut le vendredi 22 šawwāl 697/1298.

Ibn Wāṣil est l'auteur de deux ouvrages d'histoire. Son *Tariḥ Ṣāliḥī*, commencé pour al-Malik aṣ-Ṣāliḥ destiné à al-Malik al-Mu'azzam Turān Šāh, fut achevé au moment de l'assassinat de ce dernier en 648/1250. Cette histoire universelle commence à la Création et se termine à la prise de Damas par aṣ-Ṣāliḥ en 636/1238. L'ouvrage a deux parties distinctes séparées par la mort de Ṭabarī dont il est tributaire. Pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, il y a lieu de faire des rapprochements avec Ibn al-Qalānisī, avec le *Bustān al-Ġāmi'* dont il semble avoir suivi une des sources et avec Ibn al-Aṭīr. Cette œuvre reste inédite.

Le second ouvrage est le *Mufarriġ al-kurūb fi aḥbār Banī Ayyūb* qui est une des meilleures sources que nous ayons pour l'histoire des Ayyoubides car l'auteur fut témoin de la plupart des faits qu'il rapporte; mais pour la période de Nūr ad-Dīn il ne fait que reprendre les sources antérieures comme le *Kāmil* ou le *K. ar-rawḍatayn* et centre son récit sur Širkūh et Saladin, ce qui est normal dans une œuvre glorifiant les Ayyoubides.

Les sources du *Kitāb al-mufarriġ* pour la période de Nūr ad-Dīn sont al-Qāḍī al-Fāḍil, le *Fath al-qussī* et le *Barq aṣ-Šāmī* de 'Imād ad-Dīn, le *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr, la *Sirat al-Yūsufīya* de Bahā ad-Dīn Ibn Šaddād, le *Kitāb ar-rawḍatayn*, le *Mir'āt az-zamān*, et la *Buġyat at-ṭalab*.

Pour la période du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, Ibn Wāṣil note son expérience personnelle complétée par des récits de son entourage et des archives officielles. L'ouvrage s'arrête en 661/1263. Il est rédigé sans notices nécrologiques, de façon très alerte et fut indéfiniment reproduit par les historiens postérieurs, entre autres Ibn al-Furāt, Maqrīzī, Ibn Taḡribirdī et Suyūṭī.

Une suite au *K. al-mufarriḡ* fut rédigée avec l'accord d'Ibn Wāṣil par le cadi 'Alī b. 'Abd ar-Rahīm.

- A) IBN WĀSIL, *Ta'riḥ Šāliḥī*, manuscrit partiel, inédit, Londres, B.M. or. 6657.  
 IBN WĀSIL, *Mufarriḡ al-kurūb fī aḥbār Banī Ayyūb*, édit. Ġamāl ad-Dīn aš-Šayyāl, t. I, Des origines des Ayyoubides à la mort de Nūr ad-Dīn; t. II, Le règne de Saladin; t. III, Les descendants de Saladin, 590-615, Le Caire, 1953-1960.
- B) —
- C) *GAL*, I, 393; S. I, 555.  
 Art. *EI*, II, 454.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḡarāt*, V, 438.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, *REI*, 1936, 341.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 68-69.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ḡam*, X, 17.  
 S. MUNAĠĠID, *Mu'ḡam al-Maḥḥūṭāt*, n° 88, 37.

#### N° 28 — BAYBARS AL-MANŠŪRĪ (m. 725/1325)

L'émir Rukn ad-Dīn Baybars al-Manšūrī al-Ḥatā'i ad-Duwaydār — est-il à rapprocher de Rukn ad-Dīn Aḥmad b. Uḥt b. Ḥaṭab ar-Rūmī as-Sīwāsī cité dans la *Bidāya* (XIV, 121)? — serait né en 645-1247. Le sultan Qalāwūn l'acheta comme esclave, l'affranchit et le nomma gouverneur de Kerak, place qui lui fut reprise par le sultan Ḥalīl. Vivant à une époque singulièrement mouvementée de l'histoire musulmane, Baybars al-Manšūrī allait, sa vie durant, connaître des fortunes diverses. En 693-1293, à l'arrivée au pouvoir de Nāšir, il devint directeur du bureau de la Chancellerie (*dīwān al-inšā'*) avec le titre de *dawādār kabīr*; il

conserva ce poste jusqu'en 704/1304, date à laquelle il fut congédié par le vice-roi Ṣalār. En 709/1309, lorsque Nāṣir reprit le pouvoir, il fut rétabli dans ses fonctions et reçut le contrôle des digues (*aḥbās*) et la charge de *nā'ib dār al-'adl*. En 711/1311 devenu second personnage du royaume, en sa qualité de représentant du pouvoir central (*nā'ib as-Sultāna*), il ne peut éviter l'emprisonnement l'année suivante à Alexandrie; il ne fut rendu à la liberté qu'en 717/1317 par Argūn. Il mourut au Caire à 80 ans en ramadān 725/août 1325.

Officier supérieur et haut fonctionnaire mamelouk, Baybars al-Manṣūrī fut aussi un savant ḥanéfite réputé et nous laissa deux ouvrages d'histoire. L'un la *Tuḥfat al-mulūkiya fī d-dawlat at-turkiya*, qui est une histoire des Mamelouks bahrites de 647/1249 à 711/1311 ne concerne pas notre période. L'autre la *Ṣubdat al-fikra fī ta'riḥ al-ḥiġra* est une histoire universelle des origines de l'Islam à 724/1324; le siècle y est considéré comme une période bien définie. Des onze volumes composant l'ouvrage plus de la moitié a disparu, notamment le volume VIII qui devait comprendre le règne de Nūr ad-Dīn. Nous ne connaissons donc cette œuvre qu'indirectement par les auteurs postérieurs. Il semblerait que pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la *Ṣubdat al-fikra* ait démarqué le *Kāmil* car Ibn al-Furāt, précise Claude Cahen, cite toujours les deux ouvrages ensemble; pour la période suivante il paraîtrait faire des emprunts à Ibn Wāṣil et à Sibṭ Ibn al-Ġawzī.

Très absorbé par ses charges administratives et par ses obligations militaires, il se fit aider pour la rédaction de son ouvrage par un secrétaire chrétien nommé Ibn Kabar si l'on en croit Ṣafadī. As-Saḥāwī de son côté déclare la chose impossible.

Parmi les auteurs qui nous ont conservé des extraits de Baybars al-Manṣūrī, il convient de signaler Nuwayrī, Ibn al-Furāt et al-'Aynī qui l'utilisent pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Pour la seconde moitié du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, al-Ġazarī et l'historien copte al-Mufaḍḍal reposent sur la *Ṣubdat al-fikra*.

- A) BAYBARS AL-MANŠŪRĪ, *Żubdat al-Fikra*, manuscrit perdu pour la période de Nūr ad-Dīn.
- B) —
- C) *GAL*, II, 44; S. II, 43.  
 E. ASHTOR, art. Baybars al-Manšūrī, *EI*<sup>2</sup>, I, 1162.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIV, 121.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, VI, 66 (donne *al-Ḥaṭā'iy* الخطا'ي).  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, *REI*, 1936, 343.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 78.

N<sup>o</sup> 29 — ABŪ L-FIDĀ' (m. 732/1331)

Abū l-Fidā' Ismā'il b. 'Alī b. Maḥmūd b. Muḥammad b. 'Umar b. Šāhanšāh b. Ayyūb b. Šādī 'Imād ad-Dīn al-Ayyūbī, prince de Hama, fut plus connu par ses œuvres littéraires que par son activité politique.

Abū l-Fidā' naquit en ġumādā I 672/novembre 1273 au Dār Zangīlī à Damas où son père s'était replié à l'approche des Mongols. Très jeune Abū l-Fidā' participa aux combats livrés aux Croisés, il n'avait que douze ans au siège de Marqab; en 688/1289 il assista à la prise de Tripoli. Son père meurt en 692/1293 et Abū l-Fidā' continua à servir loyalement son cousin Maḥmūd. Quand ses activités militaires lui en laissaient le loisir il suivait à Hama les cours d'Ibn Wāṣil et prit goût à l'histoire.

Au Caire, à cette époque, les changements de souverains se succèdent durant cinq ans à un rythme rapide. En 698/1299 al-Malik an-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn est au pouvoir, la même année le prince de Hama, al-Malik al-Muẓaffar, meurt et la principauté est supprimée. Pour obtenir un poste Abū l-Fidā' devra attendre encore plusieurs années et montrer son loyalisme vis-à-vis du Sultan avant d'être nommé gouverneur à vie de Hama en 710/1311. Convoqué au Caire deux ans après, il y fait un bref séjour et obtient le rang de prince et le titre d'*al-Malik aṣ-Šālih*; quelque temps plus tard il se trouva placé sous l'autorité de Damas. Il ne



ralentit pas sa cour assidue au Sultan ce qui lui valut de recevoir en récompense, en 720/1320, le titre d'*al-Malik al-Mu'ayyad* et la dignité de *sulṭān* à titre héréditaire. Il fit deux fois le pèlerinage de la Mecque et mourut à Hama le 23 muḥarram 732/27 octobre 1331.

Sa renommée repose surtout sur ses travaux littéraires; connu comme géographe et historien il a joui et jouit encore d'une grande réputation. Deux des ouvrages d'Abū l-Fidā' nous sont parvenus. Son traité de géographie, le *Taqwīm al-buldān*, achevé en 721/1321, qui se présente sous la forme de tables et constitue pour la Syrie une mise à jour de l'ouvrage de Yāqūt, a été traduit par Guyard en 1883. Son histoire universelle, le *Muḥtaṣar ta'rīḥ al-bašar* (L'abrégé de l'histoire du genre humain) traite de l'histoire antéislamique et de celle de l'Islam jusqu'en 729/1329. Ce n'est qu'une compilation d'ouvrages antérieurs. Pour la période précédant le Prophète, Abū l-Fidā' se sert de Hārūn b. 'Azzūr qui lui-même avait utilisé Eusèbe et Abū 'Īsā b. al-Munaḡḡim. Pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, il fait à peu de chose près un résumé du *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr auquel il ajoute des citations d'Ibn Wāṣil et d'Ibn 'Abd az-Zāhir; il n'est original que pour la période qui lui est contemporaine.

Des abrégés de cette histoire ont été faits par Ibn al-Wardī et Ibn aš-Šihna. Elle figure aussi parmi les sources de Ḍahabī, d'Ibn Kaṭīr, d'Ibn 'Aynī et d'Abū Darr. Le travail historique d'Abū l-Fidā', qui fut connu en Europe dès le XVIII<sup>e</sup> siècle et constitua pendant longtemps une source pour les Orientalistes, ne représente pour l'étude du règne de Nūr ad-Dīn qu'une compilation secondaire.

- A) ABŪ L-FIDĀ', *al-Muḥtaṣar fī aḥbār al-bašar*, 2 vol., Le Caire, 1332/1914.  
 B) J. GAGNIER, *De vita et rebus gestis Muhammedis*, texte et trad. latine, Oxford, 1723.  
 I. J. REISKE, *Annales Moslemici* (trad. latine du *Muḥtaṣar*), Leipzig, 1754.  
 H. FLEISCHER, *Abūl-Fidā historia anteislamica*, édit. et trad. latine, Leipzig, 1831.

DE SLANE, *Autobiographie d'Abū l-Fidā'* dans *RHOrc*, t. I, 166-186.  
 DE SLANE, *Annales d'Abū l-Fidā'* (extraits), *RHOrc*, t. I, 746-750.

C) *GAL*, II, 45; S. II, 44.

BROCKELMANN, art. *EI*, I, 88.

H. A. R. GIBB, art. *EI*<sup>2</sup>, I, 122.

IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIV, 158.

IBN AL-'IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, VI, 98-99.

CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 81.

F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 50, 69, 71, 409.

'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, II, 282.

### N° 30 — AN-NUWAYRĪ (m. 732/1332)

Šihāb ad-Dīn Aḥmad b. 'Abd al-Wahhāb b. Muḥammad b. 'Abd ad-Dā'im al-Bakrī at-Taymī al-Qurašī, connu sous le nom d'an-Nuwayrī, naquit en Haute-Égypte le 21 dū l-qa'da 677/5 avril 1279. Fils de fonctionnaire, il fut lui-même agent de l'administration; le sultan al-Malik an-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn, dont il fut le favori, le nomma à des postes de confiance: il fut inspecteur de l'armée (*nāẓir al-ğayš*) à Tripoli de Syrie, puis il fut appelé aux fonctions d'inspecteur de Secrétariat (*nāẓir ad-Dīwān*). Il mourut le 21 ramadān 732/17 juin 1332 au Caire.

An-Nuwayrī s'est acquis une grande notoriété en rédigeant la *Nihāyat al-'arab fī funūn al-adab* (Le terme de l'intelligence relativement aux divergences des sciences), ouvrage à l'usage des secrétaires de chancellerie, dédié à son protecteur al-Malik an-Nāṣir. La *Nihāyat* est, avec les ouvrages d'al-'Umarī, son contemporain, et d'al-Qalqašandī une des trois grandes encyclopédies les plus connues de l'époque mamelouke. Commencé vers 714/1315 cet ouvrage fut achevé en 731/1133, un an avant la mort de l'auteur. C'est la somme des connaissances indispensables à un bon secrétaire (*kātib*); elle est divisée en cinq *funūn*, chaque *fann* comprend cinq *aqsām* et chaque *qism* a un nombre variable de chapitres allant de deux à douze. L'ouvrage est réparti en 31 volumes, les dix premiers comprennent quatre *funūn*; le premier *fann* consacré au ciel et à la

terre, le deuxième *fann* consacré à l'homme, le troisième aux animaux, le quatrième aux plantes, enfin le cinquième *fann* traite de l'histoire; il est de loin le plus important car il occupe les deux tiers des 9000 pages de l'ouvrage. Le plan général des quatre premiers *funūn* de cette encyclopédie est emprunté au *Mabāhiğ al-firağ wa manāhiğ al-ibar* de Muḥammad b. Ibrāhīm al-Waṭwaṭ (1). An-Nuwayrī a donné un tour plus littéraire à son œuvre et a ajouté, à partir du volume XV du manuscrit, une longue partie historique où il ne fait d'ailleurs que reprendre les textes de ses prédécesseurs; en revanche, il est très important pour la période mamelouke durant laquelle il vécut, c'est-à-dire le début du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle. La période contemporaine de Nūr ad-Dīn est traitée au chapitre X de la partie V de la cinquième section; elle figure dans les volumes 25, 26 et 27 du manuscrit où est évoquée l'histoire de l'Orient après les Seldjouqides. Ces parties du manuscrit manquent malheureusement à Istanbul comme à la Bibliothèque Nationale de Paris (2). Pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle an-Nuwayrī conserve des extraits d'Ibn Muyassar, d'al-Ġazarī, d'Ibn as-Sā'ī et donne sur la Syrie quelques informations dont on ne connaît pas bien les origines. En général dans cette partie il copie Ibn al-Aṭīr tandis que pour le siècle suivant ses sources sont Sibṭ Ibn al-Ġawzī, Ibn Ḥallikān et Ibn Wāṣil. A son tour il fut une source de Maqrīzī. Des fragments de la *Nihāyat* furent connus en Europe dès le XVII<sup>e</sup> siècle, d'Herbelot ne les ignorait pas; au XVIII<sup>e</sup> on attacha une grande importance à an-Nuwayrī, puis d'autres sources vinrent avec le temps diminuer l'originalité de l'ouvrage.

En 1923, Aḥmad Zakī Pāšā, qui devait mourir en 1934, entreprit l'édition de *Nihāyat al-'arab*; il en est paru 18 volumes jusqu'à ce jour, le dernier volume traitant de la vie du Prophète il semble

(1) *GAL*, 54-55; *S*, 53-54.

(2) A l'exception de quatre folios, 94-97, du manuscrit de Paris, B.N. fonds arabe, n<sup>o</sup> 1577.

qu'il faudra encore attendre quelque temps pour voir la publication de la partie qui traite de Nūr ad-Dīn.

- A) AN-NUWAYRĪ, *Nihāyat al-'arab*, édit. Le Caire, 18 vol. Parus 1923-1955; réédition photostatique par le Ministère de la Culture, Le Caire, 1963.
- B) —
- C) *GAL*, II, 175; S. II, 173.  
 KRATCHKOVSKI, art. *EI*, III, 1035-1036.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIV, 164.  
 IBN TAĞRIBIRDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n° 198.  
 ĞURĜĪ ZAYDĀN, *Ta'riḥ Adāb*, III, 225-226.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, *REI*, 1936, 346-348.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 81-82.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 30, 155, 418.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, I, 306.  
 S. MUNAĠĠID, *Mu'ğam al-Maḥḥūṭāt*, n° 289, 116.

N° 31 — AD-DAHABĪ (m. 748/1347)

Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Aḥmad b. 'Uṭmān b. Qaymāz Šams ad-Dīn aḍ-Ḍahabī at-Turkmānī al-Fāriqī ad-Dimašqī aš-Šāfi'i est né à Maiyāfāriqīn le 1<sup>er</sup> ou 3 rabī' II 673/5 ou 7 octobre 1274. Il reçut une solide formation de traditionniste instruit en histoire. Il commença ses études à Damas, puis alla successivement parfaire ses connaissances à Ba'albakk, Alep, Naplouse, Alexandrie et enfin en 690/1291 au Caire où il devint élève du grand cheikh chaféite Ibn Daqīq al-'Īd. Après un séjour de plusieurs années en Égypte, il rentra à Damas où il fut nommé professeur de *ḥadīṭ* à la *zāwiya* d'Umm aš-Šāliḥ. Il mena alors la vie d'un savant religieux, devint disciple d'al-Mizzī qui enseignait à la madrasa Ašrafīya, mais à la mort de ce maître en 742/1342 il ne put lui succéder dans cette chaire pour des raisons de credo religieux et ce fut son propre élève Tağ ad-Dīn as-Subkī qui obtint le poste. Il fut aussi en relation avec Ibn Taymīya et parle dans ses *Qabbān* de l'entourage de l'illustre philosophe ḥanbalite. En 743/1343, Ḍahabī devint aveugle, mourut

cinq ans plus tard et fut enterré au cimetière de Bāb Ṣagīr à Damas.

Ḍahabī laissa un grand nombre d'ouvrages pour la plupart en relation avec le *ḥadīṭ*; de ses travaux historiques nous avons conservé le *Ta'riḥ al-Islām*, œuvre monumentale qui s'étend des origines de l'Islam à l'année 700/1300. C'est une vaste compilation pour laquelle l'auteur a adopté le schéma du *Kitāb al-muntazām* d'Ibn al-Ġawzī. L'ouvrage est très riche pour les années 301/913 à 700/1300, car en dehors de l'histoire politique et des biographies d'hommes de science célèbres, l'auteur note mille détails sur la vie des gens du peuple; toutefois comme chez bien des historiens arabes l'élément biographique prédomine chez lui.

Ḍahabī n'est pas dénué d'originalité car pour lui l'histoire doit être vraie; il déplore que l'on ne montre généralement que les bons côtés des dynasties au pouvoir et que l'on ferme les yeux sur leurs défauts; lui-même fait des remarques contre les chaféites, les ḥanafites et les acharites, mais cette attitude d'historien véridique lui valut bien des ennemis et suscita les critiques d'Abū l-Fidā' et de 'Umar b. al-Wardī. Parmi des sources il faut citer Ibn Abī Ṭayyī, Sibṭ Ibn al-Ġawzī dont il utilisa le *Mir'āt az-zamān*; il se servit aussi de Yūnīnī et connut Ġazarī, enfin il ne négligea pas de recourir à Ibn al-Qalānisī, Ibn al-Aṭīr, Abū Šāma, Ibn Wāṣil et Ibn Ḥallikān.

De cette grande histoire, Ḍahabī fit deux rédactions abrégées et continuées jusqu'en 715/1315, une moyenne: le '*Ibar fī aḥbār al-bašar mimman 'abar*, et une petite intitulée *ad-Duwal al-Islām*. L'œuvre de Ḍahabī suscita de vifs éloges de Kamāl ad-Dīn az-Zamlakānī et de 'Izz ad-Dīn al-Kinānī al-Ḥanbalī qui le défend contre les accusations portées contre lui.

Au nombre des auteurs qui se servirent du *Ta'riḥ al-Islām* figurent Yāfī'ī qui l'utilisa pour le *Mir'āt al-ġanān*, Ibn Duqmāq, Abū Darr, Abū l-Fidā' malgré les critiques qu'il lui adresse, Ibn Qāḍī Šuhba et Saḥāwī.

Ibn al-Ġazarī termina en 798/1396 un *Muhtaṣar ta'riḥ al-Islām* tandis que Ibn Haġġār donna sous le titre de *Waġīz al-kalām fī d-dayl 'ala duwal al-Islām* une suite qui commence à l'année 745/1344.

La grande histoire de Ḍahabī qui mériterait plus d'attention qu'on ne lui en a porté jusqu'à présent est en cours de publication au Caire où cinq volumes étaient déjà parus en 1954; le reste qui comprend notamment la partie qui nous intéresse et où l'on retrouve des renseignements qui ne figurent pas dans le *Kāmil* n'est encore accessible qu'à travers les manuscrits.

Le *Duwal al-Islām* qui est un résumé très cursif du précédent ouvrage a été publié il y a près d'un demi-siècle. Il existe aussi un *muhtaṣar* de l'histoire d'Ibn ad-Dubayṭī rédigé par Ḍahabī.

- A) AḌ-ḌAHABĪ, *al-Ibar fī aḥbār*, 4 vol. parus en 1966 : t. I, S. Munaġġid; t. II et III, Fuad Sayyid; t. IV, S. Munaġġid, Kuwait, 1960-1963.  
 AḌ-ḌAHABĪ, *Ta'riḥ al-Islām*, édit. Ḥusām ad-Dīn al-Qudṣī, 5 vol. parus, Le Caire, 1954. En cours de publication.  
 AḌ-ḌAHABĪ, *Duwal al-Islām*, 2 parties, Hyderabad, 1337/1918-19.  
 AḌ-ḌAHABĪ, *al-Muhtaṣar al-muhtaġ ilaihi min ta'riḥ al-ḥāfiẓ Abi 'Abd Allāh Ibn ad-Dubayṭī*, édit. M. Ġawād, Bagdad, 1951.
- B) —
- C) GAL, II, 46-48; S. II, 45-47.  
 BEN CHENEB - J. DE SOMOGYI, art. *EI*<sup>2</sup>, II, 222.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIV, 225.  
 IBN ŠĀKIR AL-KUTUBĪ, *Fawāiḥ bi l-Wafayāt* (édit. Bulaq), II, 183.  
 IBN TAĠRIBIRDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n° 2027.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḍarāt aḍ-Ḍahab*, VI, 153-156 (longue notice).  
 J. DE SOMOGYI, *The Ta'riḥ al-Islām of adh-Dhahabī*, dans *JRAS*, 1932, 815-855.  
 J. DE SOMOGYI, *Ein arabisches Kompendium der Weltgeschichte. Das Kitāb duwal al-Islām des aḍ-Ḍahabī*, dans *Islamica*, 1932, 334-353.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, *REI*, 1936, 348.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 82.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ġam*, VIII, 290.  
 S. MUNAĠĠID, *Mu'ġam al-Maḥfūṭāt*, n° 174, 71.

N<sup>o</sup> 32 — AL-YĀFI'Ī (m. 768/1367)

'Afīf ad-Dīn 'Abd Allāh b. As'ad b. 'Alī b. 'Uṭmān b. Falāḥ al-Yāfi'ī aš-Šāfi'ī Abū s-Sa'āda Abū l-Barakāt at-Tamīmī naquit au Yémen vers 698/1298. Il montra très jeune des dispositions ascétiques; dès 712/1313 il effectua son premier pèlerinage à la Mecque. Il commença ses études au Yémen, puis vint s'établir au Hedjaz en 718, il se maria et suivit les cours des cheikhs célèbres des deux Villes Saintes d'Arabie. Entre 724/1324 et 738/1338 il voyagea, visita Jérusalem et Damas, se rendit en Égypte, puis revint au Hedjaz qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort survenue à la Mecque le 20 ḡumādā II 768/22 février 1367. Homme pieux et fort instruit, al-Yāfi'ī est l'auteur de plus de vingt ouvrages traitant surtout du sufisme et des *uṣūl ad-Dīn*; il compte parmi les défenseurs des théories acharites et critique violemment les idées d'Ibn Taymiya.

Celle de ses œuvres qui nous intéresse est une chronique universelle allant de l'an 1 de l'Hégire/622 à 750/1340, intitulée *Mir'āt al-ḡanān wa 'ibrat al-yaqzān*. A côté de la narration proprement dite cette histoire comporte des obituaires; l'œuvre est une compilation d'extraits que l'auteur emprunte à Ibn al-Aṭīr, Sibṭ b. al-Ġawzī, Ḍahabī et Ibn Ḥallikān; pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle il n'apporte rien de neuf; toutefois son intérêt réside dans les extraits de Ḍahabī dont nous ne possédons pas encore d'édition complète.

Il existe un abrégé fait par Abū 'Abd Allāh Ḥusayn b. 'Abd ar-Raḥmān al-Ahdal (m. 885/1480): le *Ġirbāl az-zamān*.

- A) AL-YĀFI'Ī, *Mir'āt al-ḡanān wa 'ibrat al-yaqzān*, 4 vol. avec index, Hyderabad, 1339/1920. Pour notre période voir t. III, 200 à 392.
- B) —
- C) *GAL*, II, 226; S. II, 227.  
 KRENKOW, art. *EI*, IV, 1027.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šaḡarāt ad-Dahab*,  
 IBN TAĠRIBIRDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n<sup>o</sup> 1304.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 84.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 128, 239, 355, 421.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ḡam*, VI, 34.

N<sup>o</sup> 33 — IBN KAṬĪR (m. 774/1373)

Abū l-Fidā' Ismā'il b. 'Umar b. Kaṭīr 'Imād ad-Dīn b. al-Ḥaṭīb al-Qurašī al-Buṣrawī aš-Šāfi'i naquit à Boṣrā, en Syrie du Sud, en 700/1300 et vint à Damas avec son frère en 706/1307, après la mort de leur père. Ibn Kaṭīr reçut une solide formation de traditionniste chaféite et d'historien; il fut disciple d'Ibn Taymīya et élève puis gendre du célèbre Yaḥyā Ğamāl ad-Dīn al-Mizzī.

En 748/1347, Ibn Kaṭīr succéda à Dahabī comme professeur de *ḥadīṭ* à la *zāwiya* Umm aṣ-Šāliḥ et à la célèbre madrasa Ašrafīya, mais ses fonctions lui furent bientôt retirées pour des raisons de credo religieux, notamment pour ses sympathies ḥanbalites.

Bon traditionniste et historien érudit, Ibn Kaṭīr vécut sans trop d'ennuis au milieu d'une époque particulièrement troublée de l'histoire mamelouke, époque dominée par la grande figure du sultan Muḥammad b. Qalāwūn. Notre auteur mourut à Damas en ša'bān 774/février 1373 et fut enterré au cimetière des Soufis auprès de son maître Ibn Taymīya.

Ibn Kaṭīr laissa un certain nombre d'ouvrages concernant le *ḥadīṭ*, le Coran et les *ṭabaqāt* des Chaféites; mais celui de ses travaux qui nous intéresse le plus est une histoire universelle qui commence à la Création et s'achève en 738/1337, intitulée *al-Bidāya wa nihāya* (Le Commencement et la Fin). Il semble qu'Abū l-'Abbās Aḥmad aṭ-Ṭabarānī (m. 836/1436) ait repris la fin du travail d'Ibn Kaṭīr pour les années 617/1220 à 738/1337 en y ajoutant des notes; il existe de cette partie une traduction française manuscrite due à Claude Bérault.

La *Bidāya* qui comporte d'importants obituaires repose pour notre époque essentiellement sur l'œuvre (inédiée) de Birzālī qui lui-même utilisa Ibn 'Asākir, as-Sam'ānī et Abū Šāma. Ibn Kaṭīr se sert aussi pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle d'al-Qāḍī al-Fāḍil, d'Ibn Abī Ṭayyī, de 'Imād ad-Dīn, d'Ibn al-Ğawzī, de Sibṭ b. al-Ğawzī, d'Ibn al-Aṭīr, d'Ibn al-'Adīm et d'Ibn Ḥallikān.



Bien que n'étant qu'une compilation tardive, la *Bidāya* nous donne pour la vie de Nūr ad-Dīn un précieux raccourci; l'auteur a su éliminer de ses sources les détails anecdotiques pour ne garder que l'essentiel des événements. Il a, de plus, fait un choix dans les obituaires qui jalonnent chaque année de son histoire; nous avons ainsi les biographies des principaux hommes de science ou de religion et des personnes qui constituaient l'entourage du Souverain. Il nous permet de voir enfin la place que Nūr ad-Dīn tenait dans l'histoire musulmane deux siècles après sa mort.

- A) IBN KAṬĪR, *al-Bidāya wa n-nihāya*, 14 vol., Le Caire, 1348/1929, de la fin du T. VI au T. XIV couvre les événements de 1 à 767 de l'Hégire (le tome XII concerne les années 406/1015 à 588/1192).
- B) CL. BÉRAULT, traduction partielle en manuscrit, B.N. Paris.
- C) GAL, II, 49; S. II, 48.  
 BROCKELMANN, art. *EI*, II, 417.  
 IBN TAĠRIBDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n° 439.  
 IBN AL-'IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, VI, 231.  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, *REI*, 1936, 351.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 84.  
 H. LAOUST, *Ibn Kaṭīr, historien*, dans *Arabica*, II, 1955, 42-88.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, II, 283; XIII, 373.

#### N° 34 — IBN AL-FURĀT (m. 807/1405)

Muḥammad b. 'Abd ar-Raḥīm b. 'Alī b. Muḥammad b. al-Furāt Nāṣir (Šams) ad-Dīn aṭ-Ṭālib al-Miṣrī al-Ḥanafī naquit au Caire en 735/1334. Il fit des études de *ḥadīṭ* et de *fiqh*, eut une activité d'historien et mourut le 1<sup>er</sup> šawwāl 807/2 avril 1405.

Ibn al-Furāt est l'auteur d'une volumineuse chronique universelle intitulée *Ta'riḫ ad-duwal wa l-mulūk* dont on connaît une dizaine de volumes en manuscrit à Vienne. Elle n'a été que partiellement publiée: quatre tomes ont paru mais ils portent sur des années bien postérieures à notre époque.

L'ouvrage d'Ibn al-Furāt s'arrête en 803/1400-1. L'auteur commença par rédiger la partie concernant le VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle,

puis remonta le cours des siècles sans dépasser toutefois le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Le premier volume, si nous suivons l'ordre chronologique et non l'ordre de rédaction, commence à l'année 501/1106; il y a deux lacunes dans le manuscrit qui subsiste: il manque en effet les années 568/1173 à 585/1189 et les années 625/1228 à 638/1241. Le travail en lui-même ne nous apporte rien d'original, mais il offre le grand avantage de reproduire textuellement des extraits de chroniques antérieures parfois perdues, comme celle du chiite Ibn Abī Ṭayyī et de nous donner ainsi une version non « officielle » des événements. Pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Ibn al-Furāt fait des emprunts au *Kāmil* et à la *Zubdat al-fikra* qu'il cite toujours indissolublement; il se sert aussi d'Ibn al-Qalānisi, d'Ibn al-Ġawzī, d'Ibn Ḥallikān et d'Ibn Abī Ṭayyī. On retrouve chez lui des citations d'al-'Azīmī qu'il connut par Ibn Abī Ṭayyī ou par Ibn Naẓif, d'Ibn Abī d-Dam, d'Ibn Abī Uṣaybi'a, d'Ibn aṣ-Ṣayrafī et du *Kitāb al-buldān* d'Usāma. Pour les Ayyoubides, il utilise Ibn Wāṣil et Ibn Naẓif; pour les Mamelouks, il se sert d'Ibn 'Abd az-Zāhir, 'Izz ad-Dīn Ibn Šaddād, Ibn 'Abd ar-Raḥmān, Ayduzdir Qarasunqurī et du chiite Ibn al-Mukarram.

Pour les obituaires, il cite souvent en dehors d'Ibn Ḥallikān, Sam'ānī, Dahabī et Saḥāwī.

Il utilisa aussi la chronique de son ami Ibn Duqmāq qui lui fit connaître Sibṭ Ibn al-Ġawzī.

L'ouvrage, bien que connu d'un certain nombre d'orientalistes, n'a jamais été complètement édité. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Jourdain en avait traduit en français la partie concernant le XIII<sup>e</sup> siècle; ce travail servit plus tard à Reinaud.

A) IBN AL-FURĀT, *Ta'riḥ ad-duwal wa l-mulūk*, ms. Wien, n<sup>o</sup> 814; le règne de Nūr ad-Dīn se trouve dans les tomes II, III et IV.

IBN AL-FURĀT, *Ta'riḥ ad-duwal wa l-mulūk*, édit. C. Zurayk, t. 9, 1<sup>re</sup> part. (789-792), Beyrouth, 1936; 2<sup>e</sup> part. (793-799), Beyrouth, 1938; t. 8 (683-696), Beyrouth, 1939; t. 7 (672-682), Beyrouth, 1942.

B) JOURDAIN, traduction partielle en manuscrit, B.N. Paris.

- C) *GAL*, II, 50; S. II, 49; S. III, 1250.  
*EI*, II, 401, art. *Ibn al-Furāt* (anonyme).  
 IBN AL-‘IMĀD, *Šaḍarāt aḍ-Ḍahab*, VII, 72.  
 REINAUD, *Extraits...*, XXXIII.  
 CL. CAHEN, *derniers Chroniques... Fatimides*, *BIFAO*, XXXVII, 26.  
 CL. CAHEN, *Une chronique chiite...*, *CRAIBL*, 1935, 258-269.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 85-86.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 310, 419.  
 ‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ğam*, X, 1:9.

N° 35 — ṢĀLIḤ B. YAḤYĀ (m. 840/1436)

Ṣāliḥ b. Yaḥyā b. Buḥtur, petit émir arabe du Liban Sud du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, mourut en 840/1436. Il est l’auteur d’une originale histoire de Beyrouth et des Buḥtur, émirs du Gharb; cette chronique commence à l’époque où l’ancêtre de la famille, Buḥtur b. ‘Alī, reçut le gouvernement de la région méridionale du Liban de l’atabeg de Damas Muğir ad-Dīn en 542/1147. L’auteur conçut l’ouvrage pour l’édification de ses descendants. Il puisa dans les archives familiales pour en donner de larges extraits et nous a laissé une fresque évoquant, à travers les anecdotes locales, la vie quotidienne d’un canton montagnard libanais. Après avoir décrit la conquête de Beyrouth par les Musulmans Ṣāliḥ b. Yaḥyā note quelques remarques sur la ville avant l’arrivée des Francs, puis fait un long exposé sur la période des Croisades.

Sans apporter d’éléments nouveaux sur les grands événements historiques, cette œuvre nous fournit des indications originales sur la vie au Liban à l’époque de Nūr ad-Dīn.

- A) ṢĀLIḤ B. YAḤYĀ, *Ta’riḥ Bayrūt*, édit. L. Cheikho, Beyrouth, 1902; 2<sup>e</sup> édit., 1927. Édition très défectueuse; réédition en préparation à Beyrouth sous la direction du R.P. Francis Hours, s. J.
- B) —
- C) *GAL*, II, 47; S. II, 36.  
 J. SAUVAGET, *Corrections au texte imprimé...*, *BEO*, VII-VIII, 65 sq.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 89.  
 F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 42, 51, 107, 136.

## N° 36 — IBN QĀDĪ ŠUHBA (m. 874/1470)

Badr ad-Dīn Abū l-Faḍl Muḥammad b. Abū Bakr b. Aḥmad b. Qāḍī Šuhba al-Asadī ad-Dimašqī aš-Šāfi'ī naquit à Damas en safar 798/novembre 1395. Il étudia le *fiqh* sous la direction de son père et compta parmi ses professeurs Šihāb ad-Dīn b. Ḥiġġī. Il fit un séjour au Caire, puis rentra à Damas où il fut nommé *cadi* en 839/1435 — il garda cette charge jusqu'à sa mort — et siégea au *dār al-'adl*. Homme pieux et fort cultivé il enseigna dans un grand nombre de madrasas damascaines. Il mourut le jeudi 12 ramadān 874/15 mars 1470 et fut enterré au cimetière de Bāb Šaġīr.

Il eut un fils Taqī ad-Dīn que l'on confond parfois avec son grand-père.

De l'œuvre de Badr ad-Dīn nous ne savons que peu de choses. Il laissa deux ouvrages de *fiqh* et une biographie de Nūr ad-Dīn intitulée: *ad-Durr at-tamīn fī sirat Nūr ad-Dīn*, ou bien *fī manāqib*, dont il subsiste un certain nombre de manuscrits tous inédits.

Cette biographie présente pour nous un grand intérêt, car elle est le dernier ouvrage consacré à Nūr ad-Dīn dans l'historiographie médiévale arabe; rédigée dans les dernières années du régime mamelouk son originalité n'est certes pas marquante mais elle nous offre un bon résumé de la vie de ce souverain et cite toujours ses sources qui, dans l'ordre chronologique, sont: Ibn 'Asākir (571), 'Abd ar-Raḥmān b. Naṣr aš-Šayzarī (589), Ibn al-Ġawzī (597), Ibn al-Aṭīr (630), Ibn al-Mustawfī d'Irbil (637), Sibṭ Ibn al-Ġawzī (654), Ibn Ḥallikān (681), al-Maṭarī (741), Ibn Šākir al-Kutubī (764), et Ibn Kaṭīr (774). Ibn Qāḍī Šuhba connut-il ses sources directement? Il est très vraisemblable que les ouvrages aient encore existé de son temps et qu'il ait pu les consulter directement.

Pour quelles raisons Ibn Qāḍī Šuhba a-t-il rédigé une biographie de Nūr ad-Dīn trois siècles après la mort de ce prince? Peut-être trouvera-t-on des motifs dans le contexte historique de la vie de l'auteur, cette époque étant dominée par deux faits:

l'invasion de la Syrie par Tamerlan et le sac de Damas par les Mongols, puis de 825/1422 à 841/1438 le règne du sultan Barsbay. Ce règne fut marqué, sur le plan militaire, par la prise d'Édesse aux Turcomans et par le renouveau du *ġihād* avec les expéditions victorieuses contre Chypre et la lutte contre les Chevaliers de Rhodes. Certes avec le recul on constate mieux les faiblesses de ce gouvernement, surtout sur le plan économique (1), et l'on voit avec objectivité comment le régime mamelouk aboutit au désastre; mais les contemporains voyaient-ils à quel point la situation était catastrophique et que le régime ne se maintenait que par la vitesse acquise? Pourquoi une biographie de Nūr ad-Dīn en pareille période? Était-ce pour réveiller le sentiment de solidarité islamique et stimuler le zèle des Musulmans pour le *ġihād* chypriote qu'Ibn Qāḍī Šuhba rappelait la vie du *muġāhid* modèle que fut le souverain zenguide? Était-ce pour flatter la vanité de Barsbay qui pouvait imaginer un parallèle avec Nūr ad-Dīn, conquérant le comté d'Édesse, et accorder une récompense à l'auteur? Ou bien était-ce une façon de rappeler à ses contemporains damascains, au milieu des stériles querelles des émirs, un règne qui donna un si grand lustre à la Syrie?

- A) IBN QĀḌĪ ŠUHBA, *ad-Durr at-tamīn fī sīra Nūr ad-Dīn*, ms. inédit, Alexandrie, Ta'rīḥ 65; Petr., A.M. 175; Br. Mus., Suppl. 487, VIII et trois autres.
- B) —
- C) GAL, II, 20; S. II, 25.  
 EI, II, 415, art. *Ibn Qāḍī Šuhba* (anonyme).  
 IBN AL-'IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, VII, 269 (notice sur son père).  
 SAḤĀWĪ, *ad-Daw al-Lāmi'*, VII, 155-156 (longue notice).  
 CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, REI, 1936, 355.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 88.  
 'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ġam*, VIII, 232; IX, 105.

---

(1) A. DARRAG, *L'Égypte sous le règne de Barsbay*, PIFD, Damas, 1961.

Des auteurs importants de la période mamelouke, s'ils sont originaux pour les faits contemporains, ne présentent, comme nous l'avons vu dans les notices qui précèdent, qu'un intérêt relatif pour l'époque de Nūr ad-Dīn suivant qu'ils reprennent un texte édité, ou une source existante ou enfin une source perdue comme c'est le cas pour Ibn al-Furāt qui nous conserve Ibn Abī Ṭayyī. Nous signalerons pour mémoire quelques auteurs de renom dont les œuvres font mention du règne de Nūr ad-Dīn. La longueur des mentions donne une idée de l'importance accordée à ce règne dans l'histoire de l'Islam par tel ou tel auteur tardif.

Ainsi ABŪ BAKR B. 'ABD ALLĀH B. AYBAK AD-DAWĀDĀRĪ consacre de longues pages à l'époque de Nūr ad-Dīn dans la chronique intitulée *Kanz ad-durar wa ġāmi' al-ġurar* qu'il compose entre 709/1310 et 736/1136. Cette chronique comprend neuf parties dont chacune porte un titre spécial: celles qui concernent Nūr ad-Dīn, le sixième et le septième, s'intitulent respectivement *ad-durra al-maḍīya fī aḥbār ad-dawlat al-fāṭimiya* et *ad-durr al-maṭlūb fī aḥbār mulūk dawlat Banī Ayyūb*. La première s'arrête en 555/1160 et la seconde va jusqu'en 648/1250. La première est éditée. La source fondamentale, d'après Claude Cahen, est le *Mir'āt az-zamān*; l'œuvre d'ad-Dawādārī est peu connue et n'a en fait d'intérêt que pour les Mamelouks; pour l'époque de Nūr ad-Dīn elle n'a qu'un intérêt secondaire, étant donné que le *Mir'āt az-zamān* est publié.

- A) ABŪ BAKR AD-DAWĀDĀRĪ, *Kanz ad-durar wa ġāmi' al-ġurar*, vol. 6 (concerne les Fatimides), édit. S. al-Munaġġid, Le Caire, 1961; vol. 9 (concerne le sultan al-Malik an-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn), édit. Hans Robert Roemer, Le Caire, 1960; vol. 7 (inédit, ms. Sarai 2932).

ABŪ BAKR AD-DAWĀDĀRĪ, *Durar at-tiġān*, ms. Istanbul, ad-Damad Ibrahim Paša, 913.

B) —

C) GAL, S. II, 44.

CL. CAHEN, *Chroniques arabes d'Istanbul*, REI, 1936, 343.

CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 79.

F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 97, 379.

H. R. ROEMER, *Die Chronik des Ibn ad-Dawādārī*, t. 9, Le Caire, 1960, Introduction, pp. 11-24.

‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ğam*, III, 65.

Un contemporain d’an-Nuwayrī, ŠIHĀB AD-DĪN IBN FAḌL ALLĀH AL-‘UMARĪ (700-749/1301-1349) dont la renommée s’attache à sa volumineuse encyclopédie *al-Masālik al-abšār fī l-aqtār wa l-amšār* nous a laissé au volume 23, encore inédit, en s’inspirant d’Ibn al-Aṭīr et Abū l-Fidā’, un récit sans originalité sur la période de Nūr ad-Dīn.

- A) IBN FAḌL ALLĀH AL-‘UMARĪ, *Masālik al-abšār*, t. XXIII, inédit, ms. Paris, B.N. n° 2328.  
 IBN FAḌL ALLĀH AL-‘UMARĪ, *Masālik al-abšār*, t. I, édit. Aḥmad Zaki Pāšā, Le Caire, 1923.
- B) M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Masālik al-abšār*, trad. française: L’Afrique moins l’Égypte, *BGA*, t. II, Paris, 1927.
- C) *GAL*, II, 177; S. II, 175-176.  
*EI*, II, 39-40, art. « Faḍl Allāh » (anonyme).  
 K. SALIBY, art. *EI*<sup>2</sup>, II, 750-751.  
 IBN KAṬĪR, *Bidāya*, XIV, 229.  
 IBN TAĞRIBIRDĪ, *Manhal Šāfī* (édit. Wiet), n° 333.  
 IBN AL-‘IMĀD, *Šaḍarāt ad-Dahab*, VI, 160.  
 AMARI, *Al-‘Umarī...*, *Atti R. Ac. Lincei*, série III, 1883, 67-103.  
 R. HARTMANN, *Politische Geographie des Mamlukenreiches*, *ZDMG*, 1916, 1-40.  
 CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 83.  
 J. SAUVAGET, *Historiens arabes*, 130.  
 ‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ğam*, II, 204; XIII, 371.

Nous signalons IBN ŠĀKIR AL-KUTUBĪ (m. 764/1363) dans la mesure où ses ‘*Uyūn at-tawārīḥ*, tributaires de Sibṭ Ibn al-Ġawzī et de Ḍahabī, sont une des sources d’Ibn Qāḍī Šuhba pour la *sīrat* de Nūr ad-Dīn.

- A) IBN ŠĀKIR AL-KUTUBĪ, *K. Fawāt al-wafayāt*, Le Caire, 1866; 2<sup>e</sup> édit. Muḥ. Muḥyī ad-Dīn ‘Abd al-Ḥamid, 2 vol., t. I, 4+631; t. II, 656, Le Caire, 1951-52.  
 IBN ŠĀKIR AL-KUTUBĪ, ‘*Uyūn at-tawārīḥ*, inédit, ms. Paris, B.N. 1586/8.

B) —

C) *GAL*, II, 60; S. II, 48.

PLESSNER, art. *al-Kutubī*, *EI*, II, 1239.

IBN AL-‘IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, VI, 203.

CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 83.

F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 138, 418.

‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ğam*, X, 61.

Le grand historien et penseur que fut IBN ḤALDŪN ne consacre dans son *Kitāb al-‘ibar* qu’une quinzaine de pages à la biographie de Nūr ad-Dīn qu’il démarque d’ailleurs d’Ibn al-Aṭīr. Il n’est pas sans intérêt de voir quelle place relative occupait le souverain zenguide dans une compilation de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle

A) IBN ḤALDŪN, *Kitāb al-‘ibar*, édit. Bulaq, 7 vol., 1284-1287/1865-1868; pour le règne de Nūr ad-Dīn voir t. V, 237-253.

IBN ḤALDŪN, *Kitāb al-‘ibar*, édit. Beyrouth, 1960.

M. TANĠĪ, *at-Ta’rīf li Ibn Ḥaldūn wa riḥālātuhu ġarban wa šarqan*, Le Caire, 1951 (Autobiographie d’Ibn Ḥaldūn).

B) IBN KHALDOUN, *Prolégomènes*, trad. française par Quatremère, 3 vol. (le t. I contient l’autobiographie d’Ibn Ḥaldūn), Paris, 1862-1868.

IBN KHALDUN, *The Muqaddimah, an Introduction to History*, trad. anglaise annotée par F. Rosenthal, 3 vol., New-York, 1958.

(biographie d’Ibn Ḥaldūn, t. I, pp. xxix-lxvii).

IBN KHALDŪN, *Prolégomènes*, trad. française par Vincent Monteil, en 3 vol., à paraître dans les Collections de l’UNESCO.

C) *GAL*, II, 314; S. II, 342-344.

A. BEL, art. *EI*, II, 418.

IBN TAĠRIBIRDĪ, *Manhal Šāfi* (édit. Wiet), n° 1383.

IBN AL-‘IMĀD, *Šadarāt ad-Dahab*, VI, 76.

CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 84-85.

F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 14, 205, 363, etc.

‘UMAR KAḤḤĀLA, *Mu‘ğam*, V, 188; XIII, 396.

Nous signalerons enfin que l’œuvre maîtresse d’IBN DUQMAQ, la *Nuzhat al-anām fi ta’riḥ al-Islām*, n’apporte aucun renseignement



original sur le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle d'autant plus que le texte a deux longues lacunes: l'une porte sur les années 553/1158 à 565/1170, l'autre sur les années 567/1172 à 628/1231 (4).

A) IBN DUQMĀQ, *Nuzhat al-Anām*, 7 vol., Bulaq, 1287/1868.

B) —

C) *GAL*, II, 50(62); S. II, 49.

J. PEDERSEN, art. *EI*, II, 396-397.

IBN TAGRIBIRDĪ, *Manhal Šāfī* (édit. Wiet), n° 63.

IBN AL-'IMĀD, *Šadārāt ad-Dahab*, VI, 80-81.

CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 85-86.

F. ROSENTHAL, *History of Muslim Historiography*, 128, 285, 298, 420.

'UMAR KAḤḤĀLA, *Mu'ğam*, I, 86.

#### d) LES SOURCES GÉOGRAPHIQUES.

Après avoir produit au III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle des ouvrages aussi remarquables que ceux d'Ibn Ḥurradāḡbih, d'al-Ya'qūbī, d'al-Mas'ūdī d'une part, d'Ibn Hawqal et d'al-Muqaddasī d'autre part, la littérature géographique arabe apparaît assez terne en Orient au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Les Arabes ne concevant pas la géographie comme une science bien définie (1), tantôt l'ouvrage était traité comme une cosmographie scientifique ou comme une géographie universelle, tantôt l'auteur s'adressait à l'amateur de merveilles et de lieux de pèlerinage ou bien encore le travail aboutissait à un répertoire précieux pour les fonctionnaires des chancelleries. Il y avait aussi les relations de voyage qui intéressaient un large public et enfin des ouvrages de géographie régionale.

A la première catégorie appartient l'ouvrage d'al-Idrīsī, *Nuzhat al-muštāq fi 'ḥtirāq al-āfāq*. L'auteur naquit à Ceuta en 493/1100, il fut élevé à Cordoue, il commença à voyager très jeune et après avoir visité les côtes de France et de l'Angleterre il partit en

(1) Voir MAQBŪL AḤMAD, art. *Djuḡhrafiya* dans *EI* <sup>2</sup>, II, 590 sqq.; I. J. KRATCHKOVSKI, *Izbrannye Sočinenija* (Œuvres Choisies), t. IV, La littérature géographique arabe (en russe), Moscou, en particulier pp. 281-350.

510/1116 en Asie Mineure. Il arriva à la cour de Roger II de Sicile en 532/1138. Il ne rentra à Ceuta qu'après 549/1154 et mourut dans sa ville natale en 560/1165 (1).

Le souverain normand commande à al-Idrīsī de grouper des informations sur le monde entier, de noter avec soin toutes les données possibles. D'après ces données, al-Idrīsī a fait une œuvre collective et son originalité fut de dresser soixante-dix cartes régionales par climat et dont chaque section du livre constituait le commentaire. Ces cartes, dressées dans la tradition ptolémaïque, ont permis la construction d'un grand planisphère en argent qui devait être brisé plus tard au cours d'un pillage. Roger de Sicile groupa des équipes d'astronomes et de géographes, il fit venir de partout des informateurs, on interrogea les pèlerins et les voyageurs ainsi que les marchands, tous les renseignements furent consignés et souvent ajoutés à ceux fournis par les géographes antérieurs. Le livre fut achevé en janvier 1154 après quinze ans de travail et devait être l'ouvrage le mieux connu en Europe de la géographie arabe médiévale. Un grand nombre de manuscrits existent dans les bibliothèques mais il n'y a pas encore d'édition complète, seule la médiocre traduction de Jaubert donne une idée d'ensemble du travail. L'œuvre d'Abū 'Abd Allāh Muḥammad b. Muḥammad b. 'Abdallāh Ibn Idrīs comptait aussi un second livre rédigé à la demande de Guillaume I<sup>er</sup> de Sicile (1154-1160): le *Rawḍ al-uns wa nuzhat an-nafs* qui a disparu et que nous connaissons par des citations d'Abū l-Fidā'.

A côté du tableau général du monde à l'époque de Nūr ad-Dīn que nous a laissé al-Idrīsī il faut signaler un document plus limité à l'Orient, et d'un demi-siècle plus récent, le *Kitāb az-Ziyārāt* d'al-Harawī. Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī Bakr al-Harawī al-Mawṣilī, d'une famille de Herat, naquit à Mossoul et voyagea à travers l'Orient musulman à la fin du règne de Nūr ad-Dīn et à l'époque

(1) A. JAUBERT, *La géographie d'Edrīsī*, texte traduit de l'arabe et accompagné de notes, in-4<sup>o</sup>, t. I, xxv + 546; t. II, 504, Paris, 1836-40.

de Saladin (1). Soufi et moine mendiant, il pratique une sorte de tourisme pieux à la recherche des Lieux Saints de pèlerinage; il visita Jérusalem, encore occupée par les Croisés en 569/1173, et se rendit même à Constantinople sous Manuel I<sup>er</sup> (1143-1180). Ayant perdu toutes ses notes il rédigea de mémoire les résultats de son enquête personnelle; le *Kitāb al-išārāt ilā ma'rifat az-ziyārāt* est une recension de lieux saints, un guide de pèlerinage et non un récit (2). L'ouvrage est un précieux document et une source d'information sur la vie religieuse dans l'empire zenguide.

Très différente de la recension des *Ziyārāt* est la *Rihla* que Janine Sourdel-Thomine définit: « relation circonstanciée d'une expédition ayant pour but premier le pèlerinage canonique à la Mekke »; c'est en somme un journal de voyage, genre dont l'andalou Ibn Ġubayr fut l'initiateur dans la littérature arabe. Muḥammad b. Aḥmad Ibn Ġubayr b. Kinānī est né en 540/1145 d'une famille de fonctionnaires cultivés; lui-même fut secrétaire du gouverneur de Grenade. Il partit faire le Pèlerinage en šawwāl 578/ février 1183 en compagnie d'un ami médecin. Il passe le printemps 1184 en Djéziré, séjourne les trois mois d'été à Damas puis, en octobre, s'embarque à Acre pour la Sicile et rentre à Grenade en 581/1185. Ibn Ġubayr retourne une seconde fois dans les Lieux Saints en 585-587/1189-1191, puis fait un troisième et dernier voyage en 601/1204. Il reste à Alexandrie où il meurt en 614/1217. Sa *rihla* intitulée *Tadkira bi l-aḥbār 'an ittifaqāt al-asfār* est la relation de son premier voyage. C'est une description vivante de la Syrie peu après la mort de Saladin; par sa spontanéité elle rejoint les mémoires d'Usāma comme témoin de l'époque (3).

(1) GAL, I, 629-30; S. I, 879.

(2) AL-HARAWĪ, *Guide des lieux de pèlerinage*, texte établi par J. SOURDEL-THOMINE, in-8°, 29 + 141, Damas, 1953; traduction française, LXIV + 231 + 4 cartes, PIFD, Damas, 1957.

(3) WRIGHT, *Ibn Jubayr*, Londres, 1852; SCHIAPARELLI, *Ibn Jubayr*, 1906; GAUDEFRY-DEMOMBYNES, *Ibn Jobayr, Voyages*, 3 vol., t. I, 1-105; t. II, 107-265;

Il y a parmi les diverses catégories de la littérature géographique arabe celle des dictionnaires géographiques destinés surtout aux fonctionnaires des chancelleries. Le modèle du genre, le *Mu'ğam al-buldān*, écrit par Yāqūt dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, est en fait un résumé des connaissances géographiques des auteurs du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Yāqūt ar-Rūmī al-Ḥamawī était d'origine servile et serait né en Anatolie en 575/1179. Il reçut une bonne formation arabe et accompagna souvent son patron hamaiote dans ses voyages commerciaux. Il passa pratiquement toute sa vie à circuler à travers l'Orient et mourut à Alep en 626/1229. Sa grande œuvre est le *Mu'ğam al-buldān*, dictionnaire où l'on trouve des indications pour la prononciation correcte des noms et des notices de valeur variable qui prennent parfois les dimensions d'une véritable monographie où les renseignements géographiques sont accompagnés d'informations historiques et ethnologiques. On doit aussi à Yāqūt le *Kitāb al-muštariḳ bad'an wa l-muštariḳ šuq'an*. C'est un dictionnaire d'homonymes géographiques extraits du *Mu'ğam al-buldān*. Le grand dictionnaire ne fut connu en Europe qu'au XIX<sup>e</sup> siècle bien qu'il soit une des œuvres les plus précieuses pour la connaissance de l'Orient au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle (1).

Enfin dans la catégorie de ce que l'on peut appeler la littérature géographique régionale, celle des *K. al-fadā'il* et des *Ḥiṭaṭ*, on peut noter l'introduction d'Ibn 'Asākir sur la topographie de Damas au XII<sup>e</sup> siècle (2). Plus important est le volume que Kamāl al-Dīn Ibn al-'Adīm (1193-1262) consacre à la géographie du nord de la Syrie dans son dictionnaire biographique de *Buḡiyat aṭ-ṭalab* dont nous avons parlé dans les sources historiques et qui reste

t. III, 267-409, Paris, 1949-56; R. J. C. BROADHURST, *The travels of Ibn Jubayr*, in-8°, 430, Londres, 1952.

(1) La première édition est due à Wüstenfeld, elle parut en 1866-1873 en 5 vol. et un vol. d'index; réimpression au Caire 1323/1906; réédition à Beyrouth 1957, 5 vol., in-4°.

(2) N. ELISSÉEFF, *La description de Damas d'Ibn 'Asākir*, PIFD, Damas, 1959.

inédite. On y trouve la description de la province d'Alep, des différentes forteresses, des rivières et la mention de diverses traditions (1).

L'ouvrage de géographie régionale le plus important pour le règne de Nūr ad-Dīn est le *al-A'lāq al-ḥaṭīra fī dīkr umarā' aš-Šām wa l-Ġazīra*. L'auteur 'Izz ad-Dīn Muḥammad b. 'Alī Ibn Šaddād naquit à Alep en 613/1217 et vécut dans cette ville en qualité de secrétaire de l'administration, lors de l'invasion mongole en 658/1260; il s'enfuit avec la cour ayyoubide au Caire où il mourut en 684/1285 (2). L'ouvrage est une description géographique et archéologique; c'est en cela que réside son originalité bien que pour Alep il se soit largement servi d'Ibn al-'Adīm et pour la topographie de Damas d'Ibn 'Asākir; pour les autres secteurs nous ne connaissons pas ses sources. L'ouvrage est divisé en trois parties: Alep et sa région (3), la description de la Djéziré encore inédite, et Damas et sa région ainsi que la Palestine au sens large du terme (4). L'intérêt de l'ouvrage réside pour une grande part dans la façon dont sont présentés les divers emprunts à des auteurs anciens et la clarté de l'exposition qui nous permet d'avoir une vue générale sur l'empire zenguide à la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

---

(1) M. CANARD, *Quelques observations sur l'introduction géographique de la Bughyat at-ṭalab de Kamāl ad-Dīn Ibn al-'Adīm d'Alep*, dans *AIEO*, Alger, t. XV, 1957.

(2) *GAL*, I, 482; S. I, 883; *SN*, 75.

(3) Seule la description de la ville d'Alep a été publiée par D. SOURDEL, *PIFD*, Damas, 1958.

(4) *La Description de Damas, d'Ibn Šaddād*, édit. S. DAHAN, *PIFD*, Damas, 1956; *Liban, Jordanie, Palestine, Topographie historique d'Ibn Šaddād*, édit. S. DAHAN, *PIFD*, Damas, 1963.



PREMIÈRE PARTIE

LE CADRE TOPOGRAPHIQUE  
DE LA POLITIQUE DE NŪR AD-DĪN





## CHAPITRE PREMIER

### APERÇU DE GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

La famille des atabegs zenguides, venue des plateaux d'Asie au cours d'une des nombreuses invasions turques, reçut en apanage, avec l'accord du calife abbasside et du sultan seldjouqide, la ville de Mossoul et la région avoisinante, à charge pour elle de mener la Guerre Sainte (*ġihād*) sur les frontières occidentales de l'Empire.

Zengī réussit à créer un État mésopotamien pratiquement indépendant de Bagdad, puis étendant son autorité vers l'ouest il eut un domaine syro-mésopotamien où Alep faisait pendant à Mossoul. A la mort de Zengī, l'empire qui s'étendait d'est en ouest se scinda pratiquement en deux États, l'un mésopotamien et l'autre syro-djéziréen. Le premier resta le domaine de l'aîné de la famille, Sayf ad-Dīn; quant au second, Nūr ad-Dīn devait lui donner une puissance remarquable qui en fit un État indépendant et dont nous étudierons le rôle dans l'histoire de l'Orient musulman au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Partant d'Alep, le fils cadet de Zengī établit son autorité sur les provinces situées au sud et créa un empire s'étendant des sources du Sarūġ aux gorges du Yarmūk, limité à l'ouest par l'Oronte et la chaîne du Liban, à l'est par le Ḥābūr, le moyen Euphrate et le désert. Plus tard, en s'imposant comme suzerain à son neveu Quṭb ad-Dīn, il contrôla aussi l'État mésopotamien. Ainsi son domaine recouvrait une grande partie de l'ancien empire assyrien et constituait une préfiguration du moderne « croissant fertile », englobant les riches terres céréalières des régions de Mossoul, de la Djéziré, de la Syrie Centrale et du Hauran, jalonné par les villes de Mossoul, Raqqa, Alep, Ḥimṣ, Damas et Boṣrā.

Pour mieux suivre les événements historiques qui déterminèrent la politique de Nûr ad-Dîn nous essayerons de brosser un rapide tableau du cadre géographique et de donner une esquisse topographique des régions et des villes qui jouèrent un rôle important dans l'activité du souverain zenguide. Nous ne ferons pas entrer dans notre aperçu topographique les régions qui ne furent le théâtre que d'apparitions épisodiques de Nûr ad-Dîn ou de rapides expéditions militaires comme la région au nord de l'Amanus, ou celle de Tibériade. Nous laisserons aussi hors de ce cadre l'Égypte bien qu'elle ait été une des préoccupations majeures de Nûr ad-Dîn à la fin de son règne mais où il ne vint jamais en personne.

#### GÉNÉRALITÉS.

Dans l'ensemble des pays que domina Nûr ad-Dîn et qui constitue ce que Jean Dresch appelle le « Moyen-Orient arabe » (1), nous pourrions distinguer trois régions principales correspondant aux trois parties de l'empire zenguide: la Djéziré, la Syrie du Nord et la Syrie du Sud à laquelle nous ajouterons la Palestine.

Pour chacune de ces régions nous esquisserons le relief, évoquerons la nature du climat, signalerons le système hydrographique avant d'aborder dans une partie plus développée la topographie historique de chacun des différents pays.

Situé au carrefour des continents et des mers, le Moyen-Orient arabe fut traversé depuis les temps les plus reculés par de grands courants d'échanges spirituels et matériels. Là passaient les routes reliant l'Asie lointaine à l'Europe d'outre mer Méditerranée et à l'Afrique septentrionale. Mais bien des crises graves entravèrent, durant des périodes plus ou moins longues, les échanges commer-

---

(1) P. BIROT et J. DRESCH, *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, t. II: *La Méditerranée Orientale et le Moyen-Orient*, 3<sup>e</sup> partie: *Le Moyen-Orient Arabe*, pp. 193 sqq.; L. DUBERTRET et J. WEULERSSE, *Manuel de géographie: Syrie, Liban et Proche-Orient*.

ciaux entre l'est et l'ouest; la réaction sunnite esquissée par Zengī, menée avec énergie sur le plan diplomatique et militaire par Nūr ad-Dīn fut un de ces moments où les marchands au long cours désertèrent la région.

Pays tabulaire, morceau d'Afrique s'avancant comme un coin, selon l'expression de Jean Dresch, au-delà du continent africain, le Moyen-Orient arabe est un pays plat, désertique ou semi-désertique où la terre n'est cultivable que dans la mesure où on peut l'irriguer. Les bords du désert lorsqu'ils reçoivent l'eau descendue des montagnes donnent de riches récoltes et groupent les centres agricoles, constituant un « croissant fertile » qui au gré des circonstances historiques s'est rétréci ou dilaté.

#### LE RELIEF (1).

Fragment septentrional de la péninsule arabique, prolongement de la table africaine, la Djéziré et la Syrie, au sens large du terme, constituent un vaste ensemble géographique bordé au nord par un arc montagneux de direction générale est-ouest, à l'est, le Zagros, à l'ouest le Taurus, auxquels s'ajoutent quelques massifs montagneux disposés sur les bords. Cet ensemble du type tabulaire faillé, constitué essentiellement par un socle de roche cristalline, arasé et recouvert de dépôts marins ou de sédiments, se fracture en deux et constitue le « fossé syrien ». Partant des Portes de Cilicie et du Taurus par la vallée du Kara Su ce fossé se prolonge vers le sud par le 'Amq, le Ghāb et la Biqā', tous trois reliés par l'Oronte, par la vallée du Jourdain, la fosse de la mer Morte, le wādī 'Araba et atteint le golfe d'al-'Aqaba. Là il rejoint la gigantesque fosse qui de la mer Rouge s'étend jusqu'au Mozambique.

Trois dépressions transversales permettent d'accéder de la côte à l'intérieur du pays: la vallée du Bas Oronte, entre l'Amanus et

---

(1) BIROT et DRESCH, *La Méditerranée...*, 197.

le Cassius, la trouée de Tripoli à Ĥimş entre le Ġabal Anşariya et le Liban et la vallée du Litani au nord de Tyr vers Marğ 'Uyūn.

Nous inspirant des divisions établies par Jean Dresch nous distinguerons quatre secteurs: celui de la Djéziré, celui de la Syrie septentrionale, le secteur libano-syrien et enfin les pays de Palestine et Jordanie.

a) DJÉZIRÉ.

Au pied des montagnes du Taurus, un ensemble de plateaux descend vers le sud en glacis insensible, parallèlement au versant occidental de la chaîne du Zagros qui part du lac de Van pour descendre jusqu'au golfe d'Oman.

La plaine qui s'étend entre le bassin supérieur du Tigre et le Moyen Euphrate constitue la Djéziré, mot à mot l'« île ». Au milieu de cette plaine le seul relief marquant est une ride montagneuse constituée de deux massifs séparés par le Ĥābūr: le Ġabal Sinğar (1.600 m.) et le Ġabal 'Abd al-'Azīz (800 m.). Cette ride est orientée d'est en ouest parallèlement aux plissements du Taurus. Celui-ci s'étire sur 1.300 kilomètres de l'Arménie à la côte méditerranéenne d'Asie Mineure, constituant les limites septentrionales de la Djéziré et de la Syrie. Il se subdivise en trois arcs: le Taurus arménien, une suite de hauts plateaux avec l'échancrure de la vallée de l'Euphrate, l'Anti-Taurus couvert de forêts et de maquis, et le Taurus cilicien qui plonge dans la mer par des à-pics, en maints endroits vertigineux, entre Adalia et Alexandrette et dont les Portes de Cilicie, ou passe de Bozanti, permettent seules le passage à travers la montagne. A partir des rives de l'Euphrate, qui taille sa vallée dans les plateaux de calcaire sec et s'orne de berges éclatantes de blancheur dans un paysage fauve et mauve, la grande plate-forme syrienne remonte vers le sud et le sud-ouest, insensiblement pour ne s'arrêter qu'à l'Anti-Liban et aux plateaux de Jordanie.

## b) SYRIE DU NORD.

Le relief de la Syrie du Nord est le résultat du conflit de deux orientations: celle de la chaîne côtière nord-sud et celle de la chaîne taurique est-ouest. Au nord, au-delà de l'arc montagneux de l'Amanus et du Taurus s'étend la plaine de Cilicie. Vers le sud nous trouvons les éléments septentrionaux du grand fossé syrien qui sépare les deux plateaux soulevés qui caractérisent le relief syrien: l'un des plateaux est proche de la mer et l'autre est à l'intérieur. Ces éléments sont le Kara Su et la dépression du 'Amq (1). Cette dernière s'arrête à la vallée du Bas Oronte qui dans cette région change l'orientation de son cours pour prendre la direction du sud-ouest.

Plus au sud nous trouvons le Ġabal Zāwiya (980 m.) que le Rūğ et la dépression du Ghāb séparent du Ġabal Anṣariya (1508 m.) dont le versant occidental vient en pente douce plonger dans la Méditerranée. La montagne alaouite s'arrête au large ensellement que représente la fameuse trouée de Ĥimṣ à Tripoli.

## c) SYRIE DU SUD.

Au sud du plateau de Ĥimṣ deux fragments parallèles de la table syrienne se dressent à l'horizon: l'Anti-Liban et le Liban. Entre les deux se creuse une large dépression drainée vers le nord par l'Oronte: la Biqā' (2), dont la ligne de partage des eaux se situe vers Ba'albakk et qui rejoint, par le wādī at-Tayim, le fossé du Jourdain.

De l'Anti-Liban, dont les plissements sont remarquablement nets même pour le profane, quelques massifs se détachent vers le nord-est. Les uns partent de Ĥimṣ et s'étendent jusqu'à l'Euphrate, marquant en quelque sorte la limite méridionale de la Syrie du

---

(1) D. SOURDEL, art. *al-'Amq*, dans *EI*<sup>2</sup>, I, 459-460.

(2) J. SOURDEL-THOMINE, art. *Biqā'*, dans *EI*<sup>2</sup>, I, 1250.

Nord. D'autres massifs se détachant sensiblement à la hauteur de Damas vont rejoindre Palmyre, accentuant par leur silhouette la pente du plateau calcaire de la Syrie intérieure vers la Mésopotamie.

Au sud de Damas l'Anti-Liban culmine à 2.814 m. avec le massif de l'Hermon. A l'ouest de ce dernier surgissent les blocs volcaniques du Laġā' et du Djebel Druze (Ġabal 'Arab) qui avec les basaltes du Wa'r près de Ĥimṣ et les pierres noires de la région d'Antioche constituent une ligne de masses d'éruptions parallèles au bord oriental du grand fossé syrien. A l'ouest de la Biqā', le Liban culmine à 3.000 m. dans le massif septentrional du Qurnat as-Sawda et atteint près de 2.000 m. dans le massif méridional du Barūk.

Depuis le Taurus jusqu'à la pointe sud du Liban se dresse une barrière montagneuse qui se poursuit entre 1.000 et 3.000 m. d'altitude à peine interrompue par le fossé de l'Oronte inférieur, le couloir du nahr al-Kabīr qui joint Alep à Lattaquié et la trouée de Ĥimṣ à Tripoli. Plus au sud, dans la région de Tyr, le couloir du Litani menant vers Marġ 'Uyūn met un terme à la chaîne libanaise et marque le début de la chaîne palestinienne.

En franchissant la barrière montagneuse on gagne par des pentes rapides la côte où se succèdent des plaines formées d'alluvions meubles et fertiles, bien arrosées par les fleuves descendus de la montagne. Entre les piedmonts du Taurus et la frontière de l'Arabie, la Syrie constitue une zone de pays cultivables dès qu'ils sont irrigués, tandis qu'en direction de l'Orient c'est le désert qui s'abaisse vers la Mésopotamie et le golfe Persique.

#### d) PALESTINE.

Au sud de Tyr le massif montagneux du Liban change de caractère. Son altitude diminue et il se transforme en plateaux. La plaine côtière gagne en profondeur, les criques disparaissent et c'est, après le Carmel, un long cordon de dunes et de lagunes qui va rejoindre le delta du Nil près d'al-'Arīš.

Les plateaux de Jordanie s'inclinent vers l'est pour former une vaste cuvette tandis que les plateaux de Galilée, de Samarie et de Judée penchent vers la mer. Entre ces deux séries de plateaux le fossé syrien se poursuit par la dépression du lac de Houlé que prolonge le lac de Tibériade et la vallée du Jourdain. Parvenue à son niveau le plus bas à la mer Morte la fosse remonte par le Ghar, la vallée du wādī 'Araba, entre les monts du pays de Moab et les plateaux du Negeb, et atteint la mer Rouge au golfe d'al-'Aqaba (1).

#### LE CLIMAT.

Le climat du Moyen-Orient arabe est le moins méditerranéen des climats du pourtour de la Méditerranée (2).

Les régions qui constituèrent l'empire de Nūr ad-Dīn forment une masse continentale généralement basse, entourée de chaînes de montagnes; les mers n'y exercent qu'une influence très réduite et l'on y retrouve des pressions hautes en hiver et basses en été. L'influence modératrice de la Méditerranée ne se fait sentir dans cet empire qu'au voisinage des dépressions transversales de Syrie. L'ensemble du pays intérieur est soumis à des températures contrastées, le mois le plus chaud est généralement juillet tandis que janvier est le mois le plus froid. Durant l'hiver « syrien », l'atmosphère est perturbée, des vents aussi soudains que violents viennent soulever la poussière tantôt dans un secteur tantôt dans l'autre. Le ciel est souvent bouché et du plafond bas tombent des averses torrentielles. La fin de l'hiver est marquée par une dépression provoquant un vent du sud-est, le Ḥamsīn ou Chlouq, qui souffle quelques jours, brûlant la végétation et mettant à rude épreuve les nerfs des humains. Puis brusquement le calme revient, l'hiver est terminé à la fin mars. Le printemps est à peine marqué, dès le début

---

(1) H.W. GLIDDEN, art. *al-'Aqaba*, *EI*<sup>2</sup>, I, 325; N. GLUECK, art. *'Araba*, *EI*<sup>2</sup>, I, 576.

(2) BIROT et DRESCH, *La Méditerranée...*, 257.

de mai le régime d'été s'installe. C'est alors, pendant près de cinq mois l'immuable été sans pluie, sans un nuage dans un ciel bleu avec un soleil agressif apparaissant sans aurore et disparaissant sans crépuscule. A la fin de septembre, quelques rares nuages apparaissent dans le ciel, les premières ondées n'arrivent pas à laver la nature de son manteau de poussière. Soudain en novembre une dépression atmosphérique vient mettre un terme à l'été; l'automne ne dure que quelques semaines et cède le pas à l'hiver dont le froid fait fumer les cheminées; la pluie détrempe les routes, les jardins et les champs, et la neige vient recouvrir les sommets, descendant certains jours son manteau blanc jusqu'à une altitude inférieure à mille mètres. Les précipitations vont atteindre leur maximum en décembre et janvier pour décroître ensuite.

a) LA DJÉZIRÉ, située à l'arrière des massifs côtiers, se trouve dans la zone de climat méditerranéen steppique plus ou moins dégradé. Ce climat est caractérisé par une faible pluviosité et l'aridité est le trait dominant du paysage, sauf dans la région des piedmonts. Se trouvant comme Alep, Damas et Jérusalem entre les courbes de pluies de 500 et 250 mm. Mossoul a un climat permettant le développement de la végétation et une vie urbaine active.

Au nord-est et à l'est, au pied du Zagros et vers l'ouest dans le Taurus, d'abondantes pluies viennent grossir le cours des rivières tandis que les hauteurs du Kurdistān reçoivent aussi de la neige qui constitue un précieux réservoir d'eau pour la saison chaude. En revanche, vers le sud-ouest, avant même d'avoir atteint l'Euphrate, on pénètre dans une région désertique recevant moins de cent mm. de pluie, où toute culture non irriguée devient impossible. C'est le désert syro-arabique. L'hiver y est court mais rigoureux avec quelques averses, à Palmyre même le gel nocturne est fréquent, tandis que l'été est long et torride. Ce climat rude du désert est funeste aux plantes et hostile aux hommes, il contraint à un mode de vie spécial, la vie nomade avec un type humain original, le



bédouin, échappant de nos jours encore comme déjà au temps de Nūr ad-Dīn aux fluctuations du pouvoir et aux tracasseries de l'administration. En hiver il parcourt les zones de pâturage dans le désert, en été il est contraint de suivre la bordure des régions cultivées moins sèches; c'est la saison où il entre en contact amical ou hostile avec le sédentaire, paysan ou citadin.

b) EN SYRIE DU NORD, à l'ouest de la Djéziré, le climat est un compromis entre la Méditerranée et le désert syro-arabique: l'été y est très sec et l'amplitude des variations thermiques, qui est grande à l'intérieur de la région, s'atténue à mesure que l'on approche de la côte. Les plateaux intérieurs ne reçoivent que peu de pluie et se présentent comme une steppe où il est possible de cultiver par irrigation des céréales et des arbres fruitiers. La végétation constitue alors une longue et étroite zone qui s'étend en arc de cercle du Diyār Bakr par Édesse et Alep jusqu'à l'Anti-Liban. Vers le nord et le nord-est le sédentaire, cultivateur ou artisan, domine tandis que vers le sud et le sud-ouest s'étend le domaine du nomade pasteur ou éleveur dont la steppe et le désert constituent l'horizon familier. Deux économies opposées coexistent et leurs principaux points de contact sont des oasis comme Manbiğ, Hama, Ḥims ou Damas.

L'influence marine est arrêtée par l'écran de montagnes constitué par la succession des massifs des Alaouites et du Liban, des hauteurs de la Galilée et de Judée. Ces régions, qui ne furent que très partiellement intégrées dans l'empire de Nūr ad-Dīn, reçoivent d'énormes précipitations qui prennent souvent à haute altitude la forme de neige, le Qurnat as-Sawda et le Şannīn, au Liban, gardent tard dans l'été des coulées de neige près de leurs sommets.

c) SUR LA CÔTE MÉDITERRANÉENNE elle-même, d'Iskenderun à Gaza, règne une constante humidité sensible même au cours de l'été, et une grande égalité de température qui atteint son degré le plus remarquable en juillet lorsque la différence entre les températures diurne et nocturne est à peine perceptible.

## LES FLEUVES.

Dans l'ensemble du Moyen-Orient arabe le problème de l'eau est capital. L'insuffisance des pluies et l'irrégularité de leur répartition sont aggravées par une insolation et une évaporation très fortes qui font disparaître une bonne partie de l'eau. Seule se conserve l'eau qui s'infiltré profondément dans le sol pour reconstituer les nappes phréatiques. Celles-ci alimentent des sources de types variés généralement signalées par un bouquet de peupliers.

Nous distinguerons quatre groupes hydrographiques: les deux grands fleuves jumeaux, le Tigre et l'Euphrate, les rivières de l'intérieur, les fleuves du fossé syrien et les torrents côtiers.

Constituant la limite orientale de la Djéziré, le Tigre (ad-Diğla) (1) descend en pente forte des montagnes d'Arménie et pénètre en Djéziré à Ğazirat Ibn 'Umar. Le flot devient moins impétueux, encore que le courant reste rapide, et à partir de Mossoul le Tigre commence à être navigable pour les *kelek*-s, sorte de radeaux en bois montés sur des outres gonflées. A 48 kilomètres en aval de la capitale de la Djéziré il est très influencé, au confluent de Ḥadiṭa, par l'apport d'un de ses affluents de la rive gauche venu du Zagros tout proche: le Grand Zāb. Cent kilomètres plus loin, à as-Sinn, il reçoit le Petit Zāb, puis il doit se frayer un chemin à travers le Ğabal Ḥamrīn qui constitue la limite méridionale de la Djéziré. A partir de Takrīt la ville qui commande le défilé, le Tigre est sollicité jusqu'au golfe Persique par un système très complexe de canaux qu'il arrive à alimenter par les apports du Ṭawq Tchai en aval de Samarrā et du Diyala en aval de Bagdad.

L'Euphrate, plus long que son jumeau, se fraie un chemin dans les défilés des massifs arméniens, puis il longe vers le sud la base des chaînes tauriques orientales, il entre en Syrie à Djéرابلس à 325 m. d'altitude et reçoit sur sa rive droite le Sağūr (2). Il entre

(1) *EI*<sup>2</sup>, II, 256 (HARTMANN-LONGRIGG).

(2) HARTMANN et E. DE VAUMAS, *al-Furāt*, dans *EI*<sup>2</sup>, II, 967-970.

en plaine et va se tailler une large vallée aux berges éclatantes de blancheur dans le plateau calcaire. Il charrie désormais d'énormes masses de fines alluvions. A partir de Bālis, l'Euphrate qui devient navigable, subissant l'attraction de la dépression mésopotamienne, oblique vers le sud-est. En aval de Raqqa il reçoit le Balīḥ descendu de la région de Ḥarrān puis le Ḥābūr constitué par un faisceau de rivières réunies à Hassaka. Selon les circonstances, le Balīḥ et le Ḥābūr constituèrent la frontière occidentale des royaumes mésopotamiens. A l'époque de Nūr ad-Dīn le Ḥābūr marqua la limite entre les domaines du prince de Mossoul et de celui d'Alep.

A l'ouest du désert, avant d'atteindre le grand fossé syrien, les rivières sont caractérisées par le fait qu'elles s'affaiblissent d'amont en aval. La médiocrité du débit terminal tient au fait que le cours de la rivière est fractionné en de multiples canaux pour permettre l'irrigation. Ce qui reste d'eau se déverse dans des marais terminaux, foyers de paludisme, ou aboutit au néant.

Ainsi le Quwayq, qui partant de la région de 'Ayntāb coule du nord au sud, irrigue Alep et se perd dans la dépression d'al-Maṭḥ; le Baradā (1) qui donne toute son importance à la Ġūṭa (2) de Damas venait alimenter par ses canaux le lac de 'Utayba (3); le nahr al-A'wağ enfin, descendu de l'Hermon, permet les cultures à Kiswa au sud de Damas et disparaît dans les marais de Hiğāna.

Tout autre est le caractère des fleuves qui coulent dans le fossé syrien. L'Oronte, le nahr al-'Āsī (4), est alimenté par plusieurs sources pérennes au nord de Ba'albakk. Il empreinte la dépression de la Biqā' vers le nord, parallèlement à la côte, il passe par le lac de Qadesh où depuis des siècles une digue régularise son cours. En aval de Ḥimṣ, le fleuve entaille sa vallée dans le plateau

(1) N. ELISSÉEFF, art. *Baradā*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1060-1061.

(2) N. ELISSÉEFF, art. *Ghūṭa*, *EI*<sup>2</sup>, II, 1131-1132.

(3) Ce lac a aujourd'hui cédé la place à de vastes terrains de culture par suite d'une amélioration du système d'irrigation.

(4) J. WEULERSSE, *L'Oronte, étude d'un fleuve*, *PIFD*, Tours, 1940.

calcaire de Hama et sort à Šayzar dans la dépression marécageuse du Ghāb; continuant sa course vers le nord l'Oronte passe sous deux ponts importants Ğisr aš-Šuġūr et Ğisr al-Ḥadīd; arrivé à la plaine du 'Amq, il y reçoit le 'Afrīn et le nahr al-Aswad (Kara Su) puis décrit un coude et s'oriente vers le sud-ouest en longeant l'Amanus et va se jeter dans la Méditerranée à côté de Suwaydīya. Ce fleuve pendant longtemps marqua la frontière entre Musulmans et Croisés.

Tournant le dos, si l'on peut dire, à l'Oronte, le Litani (1) qui a ses sources dans la région de Ba'albakk emprunte la dépression de la Biqā' vers le sud et après une section longitudinale entre le Liban et l'Anti-Liban il oblique brusquement vers l'ouest au pied du château croisé de Beaufort et passe entre la chaîne du Liban et celle de Galilée pour se jeter dans la mer au nord de Tyr.

Le Jourdain, troisième fleuve du fossé médian, ressemble par l'importance de son débit et la longueur de son cours aux deux précédents mais par sa destinée, par la nature de son terme il devrait être placé dans la catégorie des rivières de l'intérieur. Plusieurs sources jaillissant au pied de l'Hermon déversent leurs eaux vers le lac de Houlé et c'est à la sortie de ce lac que prend véritablement naissance le Jourdain (2) dont le cours a un profil à longs paliers. A la sortie du lac, le Jourdain se creuse une gorge étroite dans les basaltes et un peu avant Tibériade il entre en plaine. Après avoir traversé le *buhayrat Ṭabariya* le fleuve reçoit à sa droite le Yarmūk, puis il s'attarde en de multiples méandres dans le Ghar avant de se jeter dans la mer Morte.

Le quatrième élément du système hydrographique du Moyen-Orient arabe est constitué par les torrents côtiers qui suivant un profil raide, et dans des vallées parallèles, descendent de la barrière montagneuse vers la mer. Ces *nahr-s* qui contrairement aux *wādī-s* ne tarissent jamais sont alimentés en hiver par les précipitations

(1) IBRĀHĪM 'ABD AL-ĀL, *Le Litani, étude hydraulique*, Beyrouth, 1948.

(2) BUHL, *Urduwnn, EI*, IV, 1085.

atmosphériques et en été par les sources. Les deux fleuves les plus importants sont les deux nahr al-Kabîr qui coulent au nord et au sud du massif des Alaouites, l'un dans la région de Lattaquié et l'autre traversant la Bocquée dans l'ensellement de la trouée de Hîmş-Tripoli.

Précipitations atmosphériques, sources, fleuves permettent l'installation humaine et la vie sédentaire à la périphérie du Moyen-Orient arabe qui est, comme l'a noté Claude Cahen (1), un ensemble de zones concentriques disposées en quart de cercle autour du désert syro-arabique. Cette zone est située entre le désert et les massifs montagneux peu habitables à l'exception de certaines vallées, difficilement traversables. Dans cette zone la vie s'est développée, l'agriculture y a été pratiquée avec patience, avec obstination le moindre filet d'eau, le puits le plus profond ont été utilisés pour alimenter le savant réseau des canaux. L'homme a pu, suivant les périodes, donner plus ou moins de rendement à la végétation de la steppe et faire reculer le désert.

Mais l'homme n'a pas à lutter uniquement pour chaque goutte d'eau, il doit se défendre aussi contre les calamités qui plus que de nos jours sévissaient au temps de Nûr ad-Dîn. Les céréales et les arbres fruitiers étaient souvent attaqués et détruits par les sauterelles venues d'Abyssinie en vols pesants, le ver du coton faisait de graves ravages dans les récoltes tandis que les mouches des agrumes rendaient impropres à la consommation une bonne partie des fruits. L'homme était victime de mille maux. Beaucoup souffraient du paludisme, plus d'un atteint par le trachome perdait la vue, innombrables étaient ceux qui avaient des troubles du tube digestif où avec les amibes coexistaient des parasites variés tels les ankylostomes, bilharzies ou simples ténias. Aux maux individuels s'ajoutaient les épidémies de typhoïde, de typhus, de choléra et même de peste qui creusaient des vides dans la population urbaine aussi bien que rurale.

---

(1) CAHEN, *La Syrie du Nord*, 108.



## CHAPITRE II

# TOPOGRAPHIE HISTORIQUE

### I. LA DJÉZIRÉ

Marius Canard définit la Djéziré comme « la partie septentrionale du territoire situé entre le Tigre et l'Euphrate. On compte aussi, ajoute-t-il, dans la Djéziré la région qui dépasse au nord le cours supérieur du Tigre et à l'est son cours moyen » (1). C'est un plateau limitrophe à l'ouest de la Syrie, au nord-ouest des confins byzantins, au nord-est de l'Arménie, à l'est de l'Ādharbaydjān et au sud de l'Iraq à partir de Takrīt. Quelques massifs montagneux modifient la rectilignité de l'horizon, au nord le Ṭūr 'Abdīn, à l'ouest le Ġabal 'Abd al-'Azīz et le Ġabal Singār, le Ġabal Makḥūl au sud.

Théâtre de fréquentes révoltes kharidjites sous les Abbassides, patrie de la dynastie des Ḥamdānides qui deux siècles avant les Zenguides furent les maîtres de Mossoul et d'Alep à la fois, la Djéziré constitue un ensemble de plaines fractionnées en trois districts. Chacun de ces districts porte le nom d'une tribu qui s'y était implantée dès avant l'Islam; le Diyār Rabī'a avec pour capitale Mossoul sur le Tigre, le Diyār Muḍar dont le chef-lieu était Raqqa sur l'Euphrate et le Diyār Bakr qui avaient pour centre Āmid sur le cours supérieur du Tigre.

---

(1) *EI*<sup>2</sup>, II, 536-537; CL. CAHEN, *La Djazira au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle*, *REI*, 1934, 109-128; M. CANARD, *Ḥamd.*, 75.

## A. DIYĀR RABĪ'A.

Le district des Diyār Rabī'a (1) constitue la province orientale de la Djéziré, et est aussi la plus vaste. Elle comprend trois régions: celle des deux rives du Tigre de Tell Fafān à Takrīt qui marque la limite avec l'Iraq, on englobe aussi dans cette région le cours inférieur de chacun des deux Zāb; la région comprise entre le Hirmās et le Tigre avec le Ġabal Singār; enfin la région du Ĥābūr supérieur venant de Rās al-'Ayn et de son affluent le Hirmās, l'actuel Ġagġag, et de leurs sources, c'est-à-dire les pentes méridionales du Ṭūr 'Abdīn.

En dehors de Mossoul située sur la rive droite du Tigre les principales villes sont Balad, Ġazīrat Ibn 'Umar, as-Sinn, dans la région occidentale Singār, Nišibīn, Mārdīn et Rās al-'Ayn (2).

Capitale des Diyār Rabī'a (les demeures de la tribu de Rabī'a), Mossoul, ou Mawšil, est bâtie sur la rive droite du Tigre au confluent de plusieurs rivières: le nahr al-Ĥusar et le nahr al-Makšūf sur la rive gauche, le nahr Zubayda sur la rive droite (3). Dès les

(1) CANARD-CAHEN, *EI*<sup>2</sup>, II, 357-358; CANARD, *Hamd.*, 97-130.

(2) CL. CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 112-113.

(3) SARRE et HERZFELD, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris gegiet*, t. II, 203-304 (cité *Reise*); HONIGMANN. art. *Mosul*, *EI*, III, 650-652; IBN ĠUBAYR, *Voyages* (édit. GAUDEFROY-DEMOMBYNES), t. III, 269-273; IBN BAṬṬŪṬA (édit. GIBB), t. II, 348; J.M. FIEY, *Mossoul chrétienne*, *PILO*, t. XIII, Beyrouth, 1959; N. ELISSÉEFF, *Les monuments de Nūr ad-Dīn*, *BEO*, XIII, 34-35; HARAWĪ, *Guide*, 154-158; VON OPPENHEIM, *Vom Mittelmeer*, II, chap. XIV, 169 sqq.; CANARD, *Hamd.*, 117-121; AHMAD SIOUFI, *Les monuments de Mossoul*; SA'ID AL-DIWAHĠĪ, *al-Ġāmi' an-Nūrī fi'l-Mawšil*, *Sumer*, V, 276-290, 3 pl.; LE MÊME, *La mosquée omeyyade de Mossoul*, *Sumer*, VI, 211-218; LE MÊME, *Ḥiṭa' al-Mawšil fi'l-'Ahd al-Umayya* (Topographie de Mossoul sous les Omeyyades), *Sumer*, VII, 222-236; LE MÊME, *Šanā'at al-Mawšil wa tiġāratuha fi'l-qurūn al-wašatī* (L'artisanat et le commerce de Mossoul au Moyen Age), *Sumer*, VII, 88-98; LE MÊME, *Madāris al-Mawšil fi'l-'Ahd al-Atābakī* (Les madrasas de Mossoul à l'époque des Atabegs), *Sumer*, XIII, 101-119; LE MÊME, *Ġāmi' an-Nabawī Ġurġis fi'l-Mawšil*, *Sumer*, XVII, 100 sqq.; A.R. HASANY, *Liwā' al-Mawšil*, dans *Maġallat Luġat al-'Arab*, VII, 2, 138-145.



temps les plus reculés il y eut là une installation humaine, mais c'est sur la rive gauche que devait se développer, à l'abri des attaques des « Peuples de la Mer » venant de l'ouest, une ville brillante, Ninive, qui longtemps fut en lutte avec ses ennemis babyloniens du sud. Les courants de l'histoire ayant changé, Ninive disparut petit à petit sous un tell, les flots des envahisseurs vinrent de l'est, les hommes alors se mirent à l'abri du fleuve sur la rive occidentale à côté de la « citadelle » assyrienne qui sur la rive droite protégeait Ninive.

Sous les Sassanides, vers 570, l'agglomération se transforme en gros bourg et s'appela Buḍ Ardašīr. Plus tard, en 16/637, les habitants de la ville, en majorité nestoriens et jacobites, accueillirent les musulmans en libérateurs face aux Byzantins. Dès cette époque la ville reçut le nom d'al-Mawṣil, le « point de jonction »; un pont de bateaux traversait le fleuve et reliait la cité nouvelle aux ruines de Ninive enfouie sous le Tell de Nabī Yūnis. Mawṣil n'est pas seulement le lien entre les deux rives d'un fleuve mais le point de jonction entre l'Orient et l'Occident, entre le domaine arabe et le monde kurde. C'est une étape majeure sur une des grandes lignes de force des transactions. Là passait la route de la soie qui du Tigre par la voie la plus courte à travers la Djéziré rejoignait un point fixe sur l'Euphrate: le gué de Qarqamiš, l'actuel Djérablous, dans la région où l'Euphrate est le plus proche de la Méditerranée. La capitale de cette région de la Mésopotamie, que ce fût Ninive ou Nimrud et ensuite Mossoul, a toujours été le centre commercial et le marché agricole de la partie supérieure de la vallée du Tigre. Ce fut un centre de convergence des produits de la région et un point de départ pour leur réexpédition vers le sud et l'ouest.

A l'époque omeyyade, Mossoul prit une certaine importance au point de devenir la capitale de la Djéziré sous Marwān II, le dernier des califes omeyyades. On doit à ce souverain la construction de la première enceinte ainsi que la fondation d'une Grande-Mosquée qui devait à l'époque de Nūr ad-Dīn devenir la « vieille mosquée ».

Les voyageurs qui, comme Ibn Hawkal ou al-Muqaddasī, visitent Mossoul au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, ne manquent pas de décrire la ville avec enthousiasme et de vanter la richesse du pays alentour tout couvert de jardins irrigués au moyen de norias. Sous les Ḥamdānides (293/906-386/996) la ville connaît une certaine prospérité, le marché du mercredi — *sūq al-arba'a* — est alors très animé, le commerce avec l'Ādharbaydjān et le Khorāsān est prospère; une enceinte semi-circulaire, dont le Tigre constitue le diamètre, protège les habitants pour la plupart kurdes à cette époque.

Il semble qu'il y ait eu une éclipse pendant la domination des émirs 'uqaylides (386/996 à 489/1096). En effet lorsqu'au début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle Zengī vient s'installer à Mossoul, et que cette ville va devenir le grand centre de la contre-croisade, la cité est dans un état misérable: les bâtiments sont en ruines, les terrains sont à l'abandon, les quartiers proches des remparts sont déserts, la Grande-Mosquée bâtie par Marwān II est à peine fréquentée le vendredi. Zengī entreprend l'édification d'un palais gouvernemental, remet en état les murailles dont la hauteur primitive est doublée, les fossés sont approfondis, de grosses tours renforcent l'enceinte, au nord de la porte principale de la ville, Bāb Siṅṅar, d'où les routes se dirigent vers l'ouest, Zengī fit percer une nouvelle porte: al-Bāb al-'Imādī et édifia au nord-ouest une citadelle, l'actuel Baš Ṭabiya, dont le mur tombe à pic dans le fleuve.

La sécurité étant revenue à Mossoul, la population s'accrut rapidement, les constructions se multiplièrent au point que dans la ville plusieurs cimetières se couvrirent de maisons et disparurent. Les jardins furent remis en culture et les fruits, grenades et poires, pommes et raisins abondèrent. Dans le pays les céréales donnèrent de bonnes récoltes et le grain afflua aux célèbres moulins flottants d'où la farine était portée jusqu'à Bagdad.

Le commerce devint florissant et les souks couverts en voûte de pierre connurent une grande animation. Une vaste *qaysariya* fut construite en ville; là des marchands s'établirent dans les boutiques

aménagées sur le pourtour intérieur et dans les pièces à l'étage, le soir de lourdes portes de fer interdisaient l'entrée de ce marché réservé aux denrées précieuses, pierres ou tissus, tapis ou fourrures.

A l'époque de Nūr ad-Dīn, lorsque son frère Sayf ad-Dīn Ġāzī était prince de Mossoul, il existait encore huit églises à Mossoul notamment la cathédrale nestorienne de Mār Iša'ya, fondée en 570 en face de Ninive, Mār Ġurġis, une des plus anciennes églises chaldéennes et Mār Zena, achevée en 150/767 au quartier des menuisiers (*Nağġārūn*) (1). Sous le règne de Sayf ad-Dīn Ġāzī la politique semble avoir été libérale à l'égard des chrétiens car une inscription de 559/1164 commémore une restauration effectuée à cette date au couvent de Mār Behnām dans les environs de la ville.

L'atabeg de Mossoul bâtit un *ribāṭ*, couvent pour les soufis, près de Bāb al-Mašrū'a tout contre le *maqām* 'Īsā Dada et lui consacra de nombreux waqfs. Le mouvement intellectuel s'intensifia à Mossoul à partir de l'avènement des Zenguides et les institutions d'enseignement, comme les madrasas, les *dār al-Qur'ān* et *dār al-ḥadīṭ* allaient se multiplier. Les Ḥamdānides s'étaient déjà préoccupés de la diffusion de l'enseignement et c'est sous Abū l-Qāsim Ġa'far b. Muḥammad b. Ḥamdān (240/854-323/934) que fut construit à Mossoul le premier *dār al-'ilm* connu en pays d'Islam. On y enseigna le droit selon l'école chaféite, les fondements de la religion, la philosophie, des principes de géométrie et de la littérature. Le bâtiment abritait aussi une bibliothèque qui avait été constituée waqf pour les étudiants qui la fréquentaient. En 552/1157 Abū l-Qāsim 'Alī b. Muḥāġir bâtit un *dār al-ḥadīṭ* sur l'emplacement duquel 'Alwān b. Muḥāġir, le fils du fondateur, devait plus tard élever la madrasa chaféite al-Muḥāġiriya (2).

La première madrasa, la Niẓāmīya, fut élevée à Mossoul par Niẓām al-Mulk, elle est aussi connue sous le nom de *maqām* 'Alī

(1) Elle sera pillée en 700/1301 et deviendra la mosquée al-Ḥallāl.

(2) *Kāmil*, XII, 146; *Ṭabaqāt as-Šaf.*, V, 32; *Sumer*, VI, 199-200.

al-Aṣḡar. Située à proximité de la madrasa que fonda Nūr ad-Dīn elle eut comme directeur le cheikh Abū Ḥamīd Muḥammad b. al-Qāḍī Kamāl ad-Dīn aš-Šahrazūrī (518/1129-580/1184) qui enseigna aussi à la madrasa construite par son père: la madrasa al-Kamālīya al-Qāḍawīya.

Sayf ad-Dīn, le frère aîné de Nūr ad-Dīn, fit bâtir la madrasa al-Atabāqīya al-‘Atīqa. Au dire d’Abū Šāma (1) c’était un des plus beaux édifices de la ville. Elle était dotée d’un waqf pour les jurisconsultes (*fuqahā’*) chaféites et hanafites. Le premier professeur qui y enseigna fut Abū l-Barakāt ‘Abd Allāh b. al-Ḥusayn connu sous le nom d’Ibn aš-Šīraḡī (2), un des maîtres d’Ibn Šaddād. Une madrasa fut construite par le commandant des troupes zenguides de Djéziré, Zayn ad-Dīn Abū l-Ḥasan ‘Alī b. Begtegin décédé en 563/1167 et père d’al-Malik al-Mu‘azzam Kökbürī, seigneur d’Irbil. Le premier à y enseigner fut Raḡī ad-Dīn Yūnis b. Munī‘a (508/1114-576/1180). Elle est connue sous le nom d’al-Kamālīya du nom de Kamāl ad-Dīn qui y succéda à son père comme professeur. L’édifice a été remanié, et de nos jours, c’est celui que l’on appelle aussi Ġāmi‘ Šayḡ aš-Šaṭṭ. Zayn ad-Dīn fit construire une seconde madrasa, la Zaynīya, où Yūnis b. Munī‘a enseigna aussi. Une sixième madrasa, la Kamālīya al-Qaḍawīya, fut construite à Mossoul par le vizir de Nūr ad-Dīn, aš-Šahrazūrī. Ce remarquable homme politique qui fut aussi un éminent savant chaféite constitua de nombreux waqfs pour l’entretien de la mosquée ainsi que pour ceux qui y enseignaient et ceux qui y étudiaient. Son propre fils y fut professeur. Enfin dans la Grande Mosquée qu’il venait de construire Nūr ad-Dīn installa une madrasa où il fit venir comme professeur le jurisconsulte ‘Imād ad-Dīn Abū Bakr at-Tawqānī aš-Šāfi‘ī (3). La construction des madrasas devait s’intensifier dans

(1) *K. Rawḍatayn*, I, 65.

(2) Il mourut en 574/1178.

(3) *K. Rawḍatayn*, I, 189.

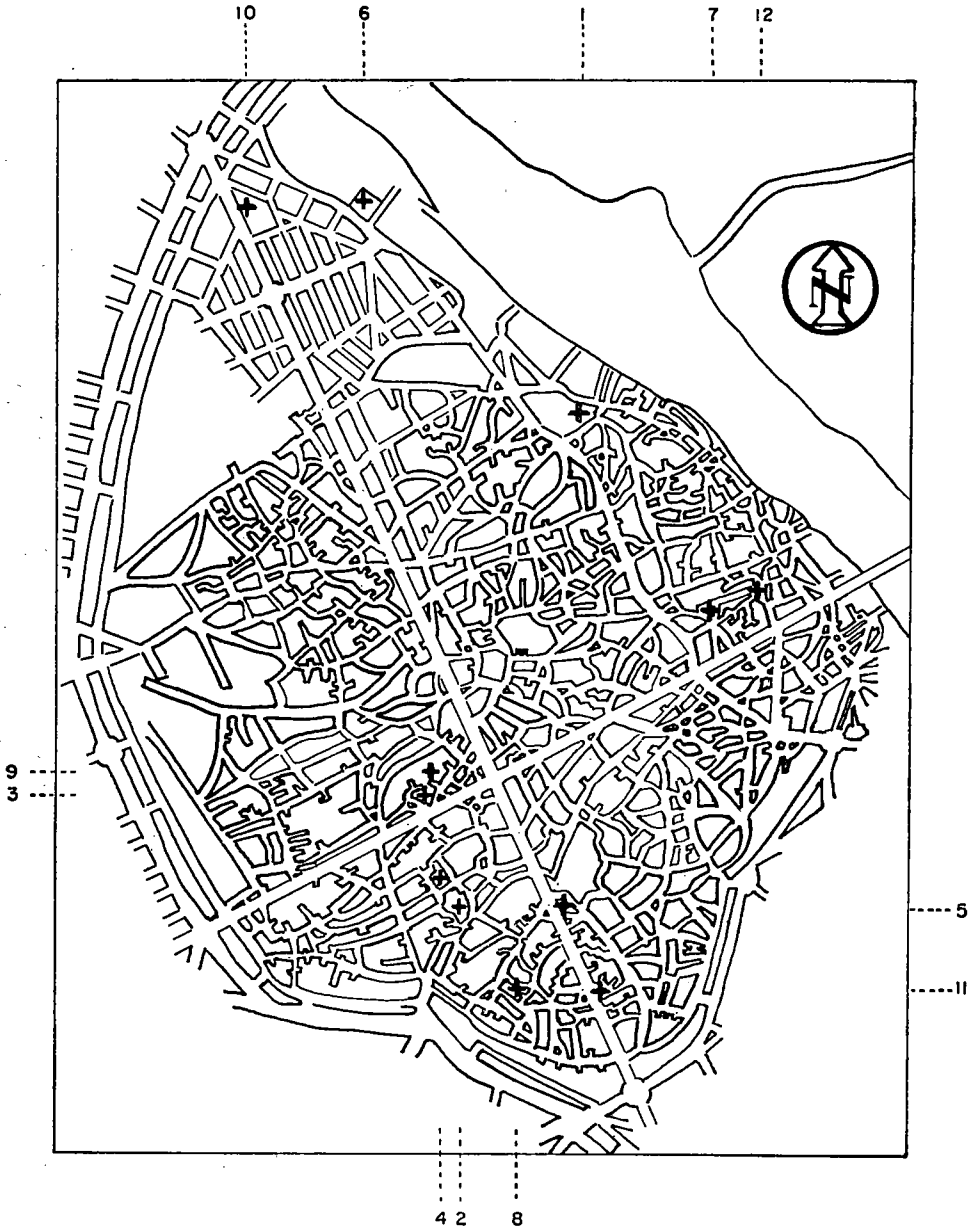
les années qui suivirent la mort de Nūr ad-Dīn : si Ibn Ğubayr lors de son passage en 580/1184 ne dénombre encore que six madrasas, au début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle on pouvait déjà compter à Mossoul vingt huit madrasas auxquelles s'ajoutaient dix huit *dār al-ḥadīth*.

Il y avait deux Grandes Mosquées, la première celle qui fut appelée *al-ġāmi' al-'atīqa*, fut élevée par l'omeyyade Marwān II sur l'emplacement de la mosquée primitive de l'an 16/637. L'édifice fut restauré par *al-hāġġ* Muḥammad Muṣaffa ad-Dahab au XIII<sup>e</sup> siècle et s'appela dès lors *ġāmi' al-muṣaffa*. Lorsque le 13 ġumādā I 566/22 janvier 1171 Nūr ad-Dīn entra à Mossoul il décida de construire une grande mosquée au centre de la ville. Les travaux dont la direction fut confiée au cheikh 'Umar b. Muḥammad al-Mulla furent terminés en 568/1173. En fait la Grande Mosquée avait été déjà commencée par Sayf ad-Dīn Ġāzī si l'on en croit une inscription sur le miḥrāb datée de ġumādā I, 543 (1). A l'angle nord-ouest de ce vaste édifice se dresse un haut minaret en briques, au fût cylindrique sur base carrée. Il s'est courbé sous le lent effet des vents et a reçu le surnom d'*al-Ḥadbā'* (le bossu). Ce minaret porte sept registres de décor géométrique en briques et pourrait fort bien dater de Sayf ad-Dīn car il ressemble de façon étonnante, tant par sa forme que par son décor, au Manār i-Lalyān de Buḥārā, daté de 542/1147-8.

Deux autres sanctuaires de moindre importance existaient alors. Le premier, la mosquée ou *mašhad* de Nabī Ğurġis avait été bâtie en 213/828 par Muḥammad b. 'Abd Allāh as-Sawdī as-Samarqandī : ce lieu de pèlerinage se trouvait entre la mosquée de Nūr ad-Dīn et la porte du Pont. Le second, le *mašhad* de l'imām Yaḥyā près de la citadelle qui est un édifice rectangulaire datant de Nūr ad-Dīn surmonté d'un tambour couvert d'une pyramide polygonale et précédé d'un petit portique. L'ornementation de l'édifice rappelle celle de l'Église Mār Tūmā.

---

(1) *RCEA*, n° 3138. Herzfeld (*Reise*, 227) distingue six périodes de travaux dans l'édifice tel qu'il se présente aujourd'hui.



PLAN DE LA VIEILLE VILLE DE MOSSOUL

(d'après J. M. FIEY, *Mossoul Chrétienne*)

- |                          |   |
|--------------------------|---|
| 1. Mār Iša'ya            | 7. Tāhira des Syriens.                    |
| 2. Šim'un aš-Šafa.       | 8. Mār Aḥüemma.                           |
| 3. Mār Ğurġis.           | 9. Mār Tümä.                              |
| 4. Meskinta.             | 10. Tāhira des Jacobites → Bāb al-'Imādī. |
| 5. Mār Peṭion.           | 11. Mār Theodoros → Ğāmi' al-Ğuwayġāti.   |
| 6. Tāhira des Chaldéens. | 12. Mār Zena → Ğāmi' al-Ḥallāl.           |

La prospérité et la sécurité amenèrent le développement hors la ville, au sud sur le bord du Tigre, d'un nouveau faubourg. Sous l'impulsion du vizir Muğāhid ad-Dīn Qaymaz (m. 595/1199) qui fit bâtir la mosquée al-Aḥmar existant encore de nos jours et qui fonda en face un hôpital, le faubourg se couvrit rapidement de maisons. A l'est de la ville, sur la rive gauche du Tigre, près des ruines de Ninive se trouvait sur le Tell at-Tawba un *ribāʿ*, voisin du *mašhad* commémorant la prière de Jonas et où les pèlerins viennent encore de nos jours se recueillir.

Au nord de Mossoul un ensemble impressionnant de ruines remontant aux années de splendeur de l'empire assyrien témoigne de la richesse de la contrée depuis des temps fort reculés; en dehors de Ninive toute voisine, nous avons Khorsabad, la ville de Sargon, les gorges du Bavian où déjà en 690 B.C. les Assyriens avaient élevé un barrage qui permettait une savante irrigation de la plaine. Deux marchés qui de tout temps jouèrent un rôle non négligeable dans l'économie de la région comprise entre le cours du Tigre et celui du Zāb supérieur: Karamlis et Barṭalla. Ces villes n'étaient pas situées sur la route qui reliait Mossoul à Ġazīrat Ibn 'Umar.

En sortant de Mossoul, vers le nord, on parvenait à Ba'ašīqa, une petite ville où, bien que la population ait été en majorité chrétienne encore au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup>s., il y avait une Grande Mosquée pour les musulmans de la ville. Une vaste *qaysariya* et de nombreux hammams témoignent de l'activité économique de ce centre. Les cours d'eau faisaient tourner les moulins et permettaient l'irrigation de nombreux jardins où abondait l'olivier (1). L'étape suivante est Malathaya, l'actuel Malthai (2). Ce village célèbre par ses bas-reliefs marquait à soixante km. de Mossoul, au piedmont du Ġabal Hakkārī, la frontière septentrionale de l'Assyrie, zone occupée au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par les Kurdes. Poursuivant vers le nord on atteint

(1) LE STR., 90; GB, M. Or., 613.

(2) GB, M. Or., Maltai, 616; CANARD, Hamd., 115; MINORSKY, EI, III, 228.

le village d'al-Ḥasanīya (1), l'actuel Zakho. On y franchit un cours d'eau sur un grand pont de pierre, en dos d'âne, avec un grand arc central en plein centre, rappelant par sa silhouette les ponts bâtis par les Sassanides à travers leur empire. Le cours d'eau est le petit Ḥābūr qui coule d'est en ouest et se jette dans le Tigre (2).

Continuant vers le nord on parvient en une journée de marche à Ṭamanīn, ou Sūq aṭ-Ṭamanīn, ou encore Qariyat aṭ-Ṭamanīn. Cette ville qui fut prospère déjà au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle est située au pied du mont Ġudī au sommet duquel se trouve une mosquée placée sous l'invocation de Noé, car le patriarche y aurait, dit-on, prié. On se dirige ensuite franchement vers l'ouest pour gagner Ġazīrat Ibn 'Umar située de nos jours sur la rive gauche du Tigre (3).

Ġazīrat Ibn 'Umar, l'actuelle ville-frontière de Cizre, avait été bâtie sur la rive droite d'un méandre du Tigre. Celui-ci constituait une boucle presque fermée dont les points les plus rapprochés étaient reliés par un canal. Avec le temps, ce canal devint le lit du fleuve tandis que l'ancien lit s'asséchait.

Dès la plus haute antiquité cette cité, dont on attribue la construction à Ardašīr Bābakan, fut un point stratégique important et constitua un remarquable lieu de passage pour franchir le Tigre. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle un pont, dont on trouve actuellement les ruines au sud-ouest de la ville, unissait les deux rives de cette active agglomération. Ġazīrat, dont les environs comptaient de beaux vignobles, recevait les produits d'Arménie, notamment le fromage et le miel et, le fleuve devenant navigable en aval de la ville, une organisation de batellerie transportait les denrées vers Mossoul.

(1) G. BELL, 287 sous Zakho, village connu aussi sous le nom de Ḥasān Agha.

(2) Actuellement cette rivière délimite la frontière entre l'Iraq et la Turquie.

(3) *Tuhfat*, II, 139; *Nuzhat* (édit. LE STRANGE), 103; HARAWĪ, 152; LE STR., 93; G. BELL, 296; *EI*, I, 1060-61; CL. CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 113; ISKANDAR DĀWŪD, *al-Ġazīrat as-Sūrīya bayn al-mādī wa l-hādīr*, Damas, 1959, 8<sup>o</sup>, 432 p., 2 cartes; CANARD, *Hamd.*, 110; POIDEBARD, *Trace*, pl. CLVIII.



Au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, au dire d'Ibn Hawqal, la ville possédait une enceinte imposante percée de trois portes, ses maisons étaient en pierre et les fidèles se réunissaient dans la Grande Mosquée primitive. Plus tard l'atabeg Badr ad-Dīn Lu'lu' devait y construire une grande mosquée neuve. Il y avait, à l'époque de Nūr ad-Dīn, quatre madrasas chaféites dans la ville: celle du cadī Ġamāl ad-Dīn 'Abd ar-Raḥīm, celle d'Ibn al-Barāzī, celle de Zāhir ad-Dīn Qaymaz al-Atābakī et la madrasa ar-Radawīya. Deux *ḥānaqāh*-s hors les murs accueillait les soufis tandis qu'à l'intérieur de l'enceinte on dénombrait un hôpital, quatorze hammams et quantité de mosquées plus ou moins spacieuses.

A une douzaine de kilomètres en amont de Ġazīrat Ibn 'Umar se dresse, sur un site où subsistent des sculptures partielles sur les bords du Tigre, le château de Finik qui joua un grand rôle dans l'histoire médiévale comme point d'appui des Kurdes Bašnawī. Cette place se trouve à la limite du Diyār Bakr marquée par le nahr Baynaṭa (1).

A l'ouest de Ġazīrat Ibn 'Umar se profilait le massif du Ṭūr 'Abdīn peuplé de nombreux Jacobites. Ce massif, dont nous parlerons plus loin, est limité au nord par le Tigre tandis que vers le sud les pentes sont ravinées par les torrents qui vont s'assagir dans la plaine, tel le Hirmās qui se jette dans le Ḥābūr.

Bien que la région située au N.-N.-E. de Mossoul ne fasse pas partie de la Djéziré elle mérite une mention par suite de la place qu'elle a occupée dans l'histoire médiévale. C'est le Kurdistān occidental dont les pentes et les hautes vallées sont hérissées de nombreuses places fortes tenues par les Kurdes auxquels Zengī avait réussi à en prendre quelques-unes. La plus fameuse est 'Imādiya, appelée aussi 'Amādiya (2) qui, située à 160 km. de

(1) *EI*, II, 1203; CANARD, *Hamd.*, 110.

(2) LE STR., 92, 93; *EI*, I, 329; *EI*<sup>2</sup>, I, 438-439; CANARD, *Hamd.*, 115; *GB*, *M. Or.*, 616 (Amādiya).

Mossoul, permettait de contrôler les infiltrations ennemies venues de l'Ādharbaydjān par le bassin du petit Ḥābūr ou les vallées des affluents de gauche du Zāb supérieur. C'était un centre kurde important, véritable capitale des Kurdes Hakkārī contre lesquels eurent à lutter, à plusieurs reprises, les princes de Mossoul. La ville fut reconstruite en 537/1142 (1) par 'Imād ad-Dīn Zengī, dont elle tire son nom, sur l'emplacement d'un château kurde plus ancien appelé Āšīb ou aš-Ša'bānīya. La cité se trouve sur une colline dominée par une citadelle bâtie sur un rocher escarpé, cette situation lui donne la réputation d'être imprenable.

Vers le sud deux routes permettaient de se rendre de Mossoul à Bagdad, la capitale du califat abbasside, le siège de l'autorité suprême qui délivrait les investitures. On pouvait descendre le cours du Tigre soit par la rive gauche, soit par la rive droite (2).

En prenant la première voie on quittait Mossoul en franchissant le Tigre puis, après avoir traversé le site de Ninive, on s'engageait en direction du sud. Le voyageur avait le choix entre deux étapes d'une quarantaine de kilomètres chacune. Il pouvait s'arrêter au couvent syriaque de Mār Behnām, qui au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle fut particulièrement restauré (3), ou bien il gagnait le vaste tell de l'antique Kalaḥ connu de nos jours sous le nom de Nimrud (4), la capitale de l'empire assyrien.

A une dizaine de kilomètres en aval il fallait franchir le Grand Zāb avant d'arriver à la ville de Ḥadīṭa (5). Cette importante ville

(1) *Kāmil*, IX, 6 (édit. Caire).

(2) VON OPPENHEIM, II, chap. XV, 192 sq. Sur les voies de communication en Djéziré à l'époque de Nūr ad-Dīn voir AMÉDÉE JAUBERT, *Géographie d'Idrisī*, II, 4<sup>e</sup> climat, 5<sup>e</sup> section, pp. 135-151.

(3) Voir FIEY, *Mossoul chrétienne*, index.

(4) STRECK, *EI*, III, 986-989; *GB. M. Or.*, 615. Ce site fut confondu par le géographes arabes avec les ruines d'Aṭūr.

(5) LE STR., 90; *EI*, II, 206; Herzfeld donne les étapes de la route postale Bagdad-Mossoul.

neuve était bâtie sur une colline dominant le fleuve, l'actuel Tell aš-Ša'ir. La cité dont la Grande Mosquée en pierre date de la fin de la dynastie omeyyade connut son apogée à l'époque abbasside pour disparaître sous la marée tatare.

Quelques kilomètres plus au sud le petit Zāb, le *Mağnūn*, l'actuel Kialvi, venant de la région de Šahrazūr, se jette dans le Tigre légèrement en aval de la ville d'as-Sinn. As-Sinn (la dent) était une étape au nord du Ğabal Bārimmā, la cité, entourée au moyen âge de hautes murailles, abritait une population en majorité chrétienne qui vivait dans des maisons en pierre et s'approvisionnait dans de vastes souks. Si les Chrétiens avaient de nombreuses églises encore du temps de Yāqūt, les Musulmans eux avaient une mosquée-cathédrale.

La frontière de la Djéziré se trouvait sensiblement au sud d'as-Sinn, pratiquement au défilé d'al-Faṭḥa où le Tigre, après avoir longé le Ğabal Makḥūl, réussit à passer entre cette chaîne et le Ğabal Ḥamrīn.

A l'est du Tigre, entre les deux Zāb et jusqu'au piedmont du Kurdistān, s'étend une plaine fertile et fort riche en céréales(1). Cette région était soumise, au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, au souverain de Mossoul comme elle l'avait été jadis au roi de Ninive. La capitale, Irbil, qui par extension donna son nom à toute la province, se trouvait placée à un important carrefour de routes. Là passait la route la plus commode de Mossoul à Bagdad, celle qui avait relié jadis Ninive à Babylone; des routes s'enfonçaient dans les vallées du Kurdistān vers l'Ādharbaydjān pour gagner Rawandūz et Marāğa. L'activité commerciale et surtout agricole du marché d'Irbil remonte à une époque lointaine, celle où après la chute de Ninive en 612 av. J.-C. ce fut la seule ville de quelque importance qui ait survécu à la défaite assyrienne. En fait, l'histoire de la province

---

(1) LE STR., *Lands*, 12; *Reise*, II, 312 sq.; STRECK, *EI*, II, 554-557; *GB, M. Or.*, 598.

d'Irbil reste marquée par le souvenir de la bataille d'Arbèles qui se déroula en 331 av. J.-C. à l'ouest de la ville, au bord du grand Zāb, et au cours de laquelle Alexandre le Grand infligea une écrasante défaite à l'achéménide Darius III. L'histoire de la ville d'Irbil reste dans l'ensemble modeste, voire même obscure, jusqu'au jour où, en 563/1167 le général des armées de Mossoul, Zayn ad-Dīn 'Alī Kūčük b. Begtegīn, officier fidèle au service des Zenguides, établit son autorité sur la région, prit Irbil pour capitale et reçut de Mossoul une large autonomie. Sans doute est-ce ce prince qui consolida les murs de la citadelle qui du haut d'un tell artificiel domine la ville actuelle (1). Visible de loin la silhouette rappelle celle de Ĥimṣ. A l'époque de Nūr ad-Dīn une importante population chrétienne cohabitait avec de très nombreux éléments kurdes soit Haḍbānī, soit Ḥakamīya. Mais ce n'est qu'après la disparition de Nūr ad-Dīn que la ville prit un développement remarquable sous l'impulsion de l'émir Muẓaffar ad-Dīn Kōkbūri, le beau-frère de Saladin. C'est alors qu'au sud de la citadelle se développa un important faubourg où fut bâtie une grande mosquée dont subsiste en partie le minaret de briques qui fut haut de soixante trois mètres. Dans ce faubourg se trouvaient les entrepôts pour le maïs et le coton dont la qualité était excellente dans la région.

D'Irbil on gagnait Bagdad en franchissant le petit Zāb à Altın Kōprü sur un pont de pierre. C'est un pont de pierre en dos d'âne avec une grande arche en plein cintre sur le lit du fleuve et près de chaque rive sont pratiquées deux arches plus petites avec de puissants piliers pouvant résister à la poussée des crues soudaines et violentes.

La route se poursuit jusqu'à Kirkuk (2), connue aussi sous le nom de Bāğarmā; ce centre renommé pour ses ressources en bitume

---

(1) Dans la ville haute, le noyau le plus ancien de la cité entouré d'une enceinte on trouve au milieu du marché le mausolée de Yūsuf b. Kuṭayyir, mort en 557/1162-3 et une mosquée de la Main (*masǧid al-Kaff*) comme dans tant de villes de l'Orient musulman.

(2) KRAMER, *EI*, II, 1086-1088.

relevait de la province de Mossoul. En continuant en direction de Mossoul on franchissait à gué le Ṭawq Tchai à Ṭawq, ou Daqūqā(1) puis l'on faisait halte à Kifrī avant de continuer son chemin vers la capitale abbasside.

On pouvait aussi de Mossoul gagner Bagdad en suivant la rive droite du Tigre. Cette route bien que plus directe semble avoir été moins fréquentée, sans doute par suite de l'absence de grands centres commerciaux ou de carrefour de routes importantes. En sortant de Mossoul par le sud, on s'engage dans la plaine qui s'étend entre la chaîne de collines, qui se détache du Ğabal Singar et qui se termine par le Ğabal Makḥūl, et le lit du fleuve. Traversant le Marġ Ğuhayna on fait halte dans le chef-lieu du district: Ğuhayna (2) situé sensiblement en face de la ziggourat de Nimrud. Au centre de la ville s'élevait la Grande Mosquée tandis qu'une solide citadelle en pierre de taille marquait l'importance militaire du site, importance soulignée par la présence d'un grand pigeonnier officiel qui servait de relai pour la poste des chancelleries.

L'étape suivante se trouvait, en aval du confluent du grand Zāb, à Qayyāra où Ibn Ğubayr nota d'importantes ressources en bitume (3) mais qui aujourd'hui n'est qu'un petit village. Au cours de la troisième étape on traversait une plaine où aboutissaient plusieurs pistes venant de Hatra située dans le désert à l'ouest du Tigre, on gagnait Atūr, l'actuelle Qal'at Šarqāṭ qui se trouve tout près des ruines plusieurs fois millénaires d'Aššur. L'acropole de l'ancienne capitale assyrienne, délaissée déjà sous les Sassanides, se trouve sur un promontoire dominant le Tigre et un canal de dérivation.

La route passe désormais entre les collines du Ğabal Makḥūl et le Tigre. L'étape se situe à Qal'at Makḥūl connu sous le nom

---

(1) LE STR., 92.

(2) IBN ĞUBAYR (BROADHURST), 242.

(3) STRECK, *EI*, II, 724 sq.; *GB, M. Or.*, 618; CANARD, *Ĥamd.*, 128.

de Qaṣr al-Banāt, identifié parfois à Kuḥayl (1). Cette ville est située en amont du confluent du petit Zāb avant le défilé d'al-Faṭḥa, défilé où le Tigre s'engage entre les massifs du Ġabal Makḥūl et le Ġabal Ḥamrīn. Ce point marquait la limite entre la province de Mossoul et celle de Bagdad, là passait la frontière de la Djéziré et de l'Iraq

Suivant que Bagdad ou Mossoul avait la prépondérance, Takrīt qui se trouvait sur la rive occidentale du Tigre, en aval du défilé, se voyait rattaché à l'Iraq ou à la Djéziré (2). A l'époque de Nūr ad-Dīn le district faisait partie du territoire des princes d'Irbil et relevait donc par cet intermédiaire du seigneur de Mossoul. La population était en majorité jacobite et le diocèse au milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle était aussi rattaché à la capitale de la Djéziré. La ville, où Saladin vit le jour, était située sur deux collines enceintes d'une muraille: sur la colline du nord se dressait la citadelle imprenable dominant le Tigre de deux cents mètres, tandis que la ville à proprement parler était bâtie sur la colline du sud. Elle comptait de nombreuses églises et mosquées et avait des marchés bien achalandés. Aux environs, les principales cultures étaient celle du sésame et celle de la pastèque qui donnait jusqu'à trois récoltes par an (3). C'est à Takrīt que fut scellée l'amitié qui présida aux relations entre la famille de Zengī et celle de Naġm ad-Dīn Ayyūb, le père de Saladin.

En suivant la rive droite du Tigre le voyageur passait en face de Dūr, de Samarrā, de Qadisiyya avant de gagner Kāzimayn et Bagdad.

La route commerciale la plus importante de la Djéziré était celle qui reliait Mossoul à la Méditerranée par le Ṭūr 'Abdīn.

On quittait Mossoul en direction du nord-ouest et l'on

---

(1) MUSIL, *The Middle Euphrates*, 56, 57.

(2) IBN ĠUBAYR (BROADHURST), 241; LE STR., 57; *Reise*, 57; KRAMER, *EI*, IV, 663-664; *GB, M. Or.*, 622; VON OPPENHEIM, II, 215.

(3) *Nuzhat*, 96.

gagnait, en amont sur le Tigre, Balad (1), actuel Eski Mossoul. Dès le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle cette ville est signalée comme importante, elle a une grande mosquée, des édifices bâtis en pierre et des souks actifs. C'est en ce point qu'une route se détache vers l'ouest en direction de Singar. A deux kilomètres la route passait sur un pont à arche unique (2) qui enjambe le wādī al-Murr. Peut-être est-ce le pont sous lequel se reposa Ibn Ğubayr et qu'il place au village de 'Ayn ar-Rasad. Cet ouvrage d'art est dû au frère de Nūr ad-Dīn, Quṭb ad-Dīn Mawdūd, qui fit aussi bâtir le minaret de la madrasa de Singar.

En poursuivant son chemin vers le nord-ouest on traversait une région très fertile pour arriver à la ville de Ba'ayanāta toute environnée de jardins sillonnés de ruisseaux (3). L'étape suivante se situait à Barqa'id, l'actuel Tell Rumaylān. Patrie des Ĥamdānides, la ville fut un centre de commerce important pour les caravanes de Mossoul et de Nişibīn et un grand marché de blé et d'orge. Une enceinte à trois portes monumentales (4) protégeait une population qui au Moyen Age eut une triste réputation de voleurs et de pillards et c'est pourquoi au temps de Yāqūt (XIII<sup>e</sup> siècle) la route finalement se détourna pour éviter d'inutiles tracasseries. Peut-être est-ce dans cette région qu'il faudrait chercher la localisation d'al-Muwayliha (5). Plus à l'ouest on arrivait au riche district agricole appelé Bayn an-Nahrayn dont le chef-lieu Aḍramā, l'actuel Tell Rummān (6), était doté, dès le IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle d'une double

---

(1) HARAWĪ, 151-152; YAQŪT, I, 715; LE STR., 99 sq., carte III; CANARD, *Ĥamd.*, 703 sq.

(2) G. REITLINGER, *Mediaeval Antiquities West of Mosul, Iraq*, 1938, 146-7.

(3) DUSSAUD propose de l'identifier avec 'Uwaynāt (*THS*, 499-500). Le problème a été récemment repris par J.M. FIEY, *The Iraqi Section of the Ab-bassid Road Mossul Nişibīn, Iraq*, vol. XXVI, autumn 1964, 106-117.

(4) Porte de Balad, porte de la Djéziré, porte de Nişibīn.

(5) IBN ĞUBAYR (BROADHURST), 247.

(6) *THS*, 499.

enceinte avec un profond fossé et avait aussi un pont de pierre à arche unique (1).

Traversant une région vallonnée et arrosée par les affluents du Ġaġġaġ la route qui vers le nord permet d'apercevoir la silhouette du Ġabal Ġudī atteint Nišibīn. (2)

Située au milieu d'une vaste plaine où coulent de nombreux ruisseaux descendant du massif du Ṭūr 'Abdīn, Nišibīn est bâtie sur le cours supérieur du Hirmās, l'actuel Ġaġġaġ, qui traverse la ville, en arrose les jardins et fait tourner les moulins (3). Le climat y est bon, les vergers donnent des fruits abondants et les roses apportent une renommée supplémentaire à la cité.

Une puissante forteresse abritait les troupes de cette place stratégique où les Romains tinrent garnison pendant deux siècles. A l'intérieur de l'enceinte, dont deux des portes nous sont connues : Bāb ar-Rūm et Bāb Singār, les souks traversent la ville de part en part. La Grande Mosquée qui est la plus ancienne, c'est la mosquée des Banū Bakra, offre la particularité d'avoir deux bassins à ablution, l'un au centre de la cour, l'autre à la porte orientale, alimentés tous deux par des dérivations du Hirmās; Ibn Ġubayr signale deux madrasas et un *maristān*. Une vieille église jacobite dédiée à Mār Yāqūb en 359 A.D., agrandie en 141/759 existait au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Nous ignorons si elle a échappé à la destruction lors des représailles que Nūr ad-Dīn exerça contre les Chrétiens à la prise de la ville en 566/1171.

---

(1) A chercher dans cette région le village de Ġudal, dernière étape d'Ibn Ġubayr avant de gagner Nišibīn.

(2) IBN ĠUBAYR (BROAD.), 247.

(3) Nišibīn, Našibīn ou Nušaybīn, à trois km. de Kamachliy en Syrie. *Mu'ġam*, IV, 787; *Taqwīm*, 273; *Tuḥfat an-Nizām*, II, 140; *Nuzhat*, 105; IBN ĠUBAYR, (G.D.) 274 sq.; LE STR., *Lands*, 94-95; *Reise*, II, 336 sq.; IBN ĠUBAYR (BROADHURST), 248-250; CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 112-113; CANARD, *Hamd.*, 100-101; HARAWĪ, 146-147; ISK. DĀWŪD, 61; HONIGMANN, *EI*, III, 917-920; VON OPPENHEIM, II, 29-36; CHAPOT, *Frontière*, 317; POIDEBAR, *Trace de Rome*, 139.



On trouvait à Nişibîn des lieux de pèlerinage musulmans tels le *mašhad* de 'Alī, oratoire de Bāb ar-Rūm, où l'on vénérât une empreinte de la main de 'Alī, la mosquée d'Abū Hurayra où une inscription grecque jouait le rôle d'un talisman, le *mašhad* de la tête de Ḥusayn, appelé aussi *mašhad an-Nuqta* (l'oratoire de la Goutte de Sang) et le *mašhad* de Zayn al-'Abidīn. Ibn Hawqal (IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle) trouvait Nişibîn plus vaste que Mossoul tandis qu'Ibn Ḡubayr, qui la visita en 580/1184, la dit moyenne. C'était la ville la plus importante, aussi bien comme point stratégique que comme carrefour commercial, que l'on rencontrait en se dirigeant de Mossoul vers l'ouest. A maintes reprises dans le cours de l'histoire, et notamment sous Zengī et Nūr ad-Dīn, Nişibîn, dont les jardins s'enorgueillissaient de fort belles roses, releva du seigneur de Mossoul qui tenait sous son contrôle toutes les richesses agricoles de cette fertile région où abondaient fruits et raisins.

En longeant vers le nord-ouest les contreforts méridionaux du Ṭūr 'Abdīn on arrive au bout de vingt huit kilomètres à Dārā située sur le nahr al-A'waḡ, un des affluents du Hirmās (1). La ville dont on fait remonter le nom au roi Darius, fut fondée vers le VI<sup>e</sup>-Ve siècle avant notre ère. Ce fut essentiellement une grande forteresse romaine qui contrôlait la bifurcation des routes de Mārdīn et de Rās al-'Ayn. Située non loin des pentes abruptes du Ṭūr 'Abdīn la ville est bâtie en pierres noires de basalte et les maisons y sont passées à la chaux, ce qui a fait dire à Ibn Ḡubayr que la ville était « grande et blanche ». Prise par Chosroes sur les Grecs en 540 elle fut occupée par les Arabes en 640 en même temps que Mārdīn. On y fréquente deux lieux de pèlerinage musulmans, le *mašhad* d'Umm al-Yumn (?) et un *mašhad* d'al-Ḥaḍīr (ou Ḥiḍr).

---

(1) Dārā: HARAWĪ, 143; *Mu'ğam*, II, 516; *Tuhfat an-Nizām*, II, 142; IBN ḠUBAYR, 276; ISK. DĀWŪD, 88; A. CHRISTENSEN, *L'Iran...*, p. 372, 445; CL. CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 113; CANARD, *Hamā.*, 100; *EI*<sup>2</sup>, II, 137; CHAPOT, *Frontière*, 313-317; POIDEBARD, *Trace de Rome*, pl. CXXXII.

De Dārā on pouvait aller en direction du nord-ouest vers Dunaysir et Mārdīn ou bien en direction du sud-ouest vers Rās al-‘Ayn en passant par Kafartūtā. Dans la plaine que traverse un affluent du nahr al-A‘wağ, au milieu de vergers et de potagers irrigués par de nombreux canaux s’est développé un important marché: Dunaysir (1). Si de nos jours cette ville n’est plus représentée que par les ruines du village turc de Kizil Tepe, à l’époque de Nūr ad-Dīn elle était un centre d’attraction pour les gens du pays syrien du Diyār Bakr et d’Āmid. Lieu de rencontre de caravanes Dunaysir eut des souks fort actifs et des hammams très fréquentés; comme dans la plupart des villes musulmanes où s’exerça, même passagèrement, l’autorité de Nūr ad-Dīn cette cité fut dotée d’une madrasa, bâtie hors les murs et que vit Ibn Ğubayr lors de son passage. Au début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle sous l’administration de descendants plus ou moins directs de Nūr ad-Dīn la prospérité se généralisa dans la région, une fois la paix revenue. Les routes furent améliorées et de nombreux ponts facilitèrent le passage des innombrables rivières descendant du Ṭūr ‘Abdīn. Au nord-ouest de Dunaysir on peut encore voir les restes d’un grand pont de pierre de cinq arches. Ces vestiges soulignent l’importance de la ville comme lieu de passage au Moyen Age.

A une vingtaine de kilomètres de Dunaysir, au nord-est de la voie menant à Āmid, se dresse à 1.200 m. d’altitude sur un piton dépendant du massif du Ṭūr ‘Abdīn, la citadelle de Mārdīn (2). Bâtie sur un rocher de couleur ocre aux pentes abruptes et entourée d’un glacis de deux cents mètres cette citadelle, à laquelle on accède

---

(1) *Mu‘ğam*, II, 612; IBN ĞUBAYR, (G.D.) 277; LE STR., *Lands*, 96; CARRA DE VAUX, *EL*, I, 1114; D. SOURDEL, *EL*<sup>2</sup>, II, 641-642; GABRIEL, *Voyages*, 45-53; ISK. DĀWŪD, 87.

(2) *Mu‘ğam*, IV, 390; *Masālik*, 76; *Tuḥfat an-Nizām*, II, 142; IBN ĞUBAYR, (G.D.) 276; LE STR., *Lands*, 96; MINORSKY, *EL*, III, 290-293; A. GABRIEL, *Voyages archéologiques dans la Turquie orientale*, 12-39 sqq.; CANARD, *Ĥamd.*, 98-99; CHAPOT, *Frontière*, 324 sq.; CL. CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 116; ISK. DĀWŪD, 53.

par un chemin en lacets, domine la ville qui s'est développée en gradins du côté sud. Cette citadelle antérieure aux Byzantins, appelée *al-bāz al-ašhab* (le faucon gris) ou simplement *šahba* (la grise), était réputée imprenable. Elle fut toutefois occupée par les Arabes en 19/640, puis elle servit de point d'appui successivement aux Marwānides, aux Ḥamdānides, aux Seldjouqides et aux Artuqides. Son importance stratégique venait de ce qu'elle se trouvait non loin de la ligne de partage des eaux entre le bassin du Tigre et celui de l'Euphrate, à la limite occidentale du massif du Ṭūr 'Abdīn.

La place, bien qu'à l'écart, commandait d'une part la route qui de Mossoul allait à Āmid et qui empruntait un col voisin, et d'autre part la route qui du Ṭūr 'Abdīn menait à Rās al-'Ayn et de là vers le Diyār Muḍar. Du chemin de ronde de la citadelle on voit s'étendre vers le sud à six cents mètres plus bas la grande plaine du bassin du Ḥābūr et par temps clair, en fin de matinée lorsque le soleil ne brille plus à contrejour, on peut distinguer au loin vers le sud-est les hauteurs du Ġabal Siḡar (1).

Mārdīn, qui encore au VIII<sup>e</sup> siècle était une des métropoles nestorienne, avait une grande activité économique dans laquelle le tissage de la laine tenait une place importante. Les nombreux souks, comme les autres rues escaladaient le rocher par paliers. La Grande Mosquée, l'Ulu Cami, qui fut remaniée par le frère de Nūr ad-Dīn, Quṭb ad-Dīn Mawdūd, existait déjà au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Il en subsiste la cour rectangulaire, une salle de prière à trois vaisseaux et, dans l'angle nord-est, un minaret dont la base carrée porte la date de 572/1176. Prise d'assaut par Timur Lenk en 806/1404 la ville dut subir de sérieux dégâts car la plupart des monuments qui existent de nos jours ne remontent pas au-delà du début du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, soit après le passage des Mongols.

---

(1) POIDEBARD, *Trace*, pl. CXLI.

## a) LE BASSIN DU ḤĀBŪR (1).

Au sud du Ṭūr 'Abdīn, un ensemble de rivières coulant toutes dans la direction nord-sud se réunissent pour former un seul et même cours d'eau: le Ḥābūr, du nom de la plus occidentale d'entre elles.

Le Haut Ḥābūr coule du nord-ouest au sud-est en suivant les contreforts septentrionaux du Ġabal 'Abd al-'Azīz, puis lorsqu'il reçoit sur sa rive gauche les eaux du Hirmās, l'actuel Ġagġag, descendant de Niṣībīn il prend franchement la direction nord-sud car il est alors dévié par le Ġabal Ġurayba et va mêler ses eaux à celles de l'Euphrate à Qarqīsiya, l'antique Circessium, la moderne al-Busayra.

Le Ḥābūr constitue la limite entre le Diyār Rabī'a située à l'est et le Diyār Muḍar située à l'ouest. La large vallée du Ḥābūr fut très prospère dès les époques les plus reculées ainsi qu'en témoignent dans la région les nombreux vestiges remontant à l'empire assyrien et à l'époque romaine. Au Moyen Age la région était fréquentée par les acheteurs de coton venant de Mossoul pour approvisionner leurs manufactures de mousseline. Une route importante passait dans la région du Haut Ḥābūr, celle qui venant de Mossoul et Niṣībīn se dirigeait vers l'ouest par Rās al-'Ayn et Ḥarrān pour atteindre l'Euphrate à Djérablous (2). A une étape à l'ouest de Dārā et au sud de Mārdīn et de Dunaysir une autre route venant d'Āmid donnait une certaine importance au point de jonction où fut bâtie Kafartūtā (3). Cette ville située au milieu

(1) *EI*, III, 910-911; CANARD, *Hamd.*, 240, carte; J. VAN LIERE et J. LAUFFRAY, *Nouvelle prospection archéologique dans la Haute Jezireh syrienne*, dans *AAS*, IV-V, 1954-1955, 129-148, avec carte archéologique au 1/30.000<sup>e</sup> (cette carte intéresse surtout la Préhistoire).

(2) POIDEBARD, *Trace*, 163.

(3) HARAWĪ, *GLP*, 143; YĀQŪT, (W.) IV, 287; LE STR., 97; CANARD, *Hamd.*, 99; ISK. DĀWŪD, 31.

d'une plaine fertile, sur un des affluents du Ḥābūr, fut un marché vivant et compte plusieurs mosquées dont une avait, au dire d'al-Harawī, un minaret remontant à 155/772, soit à l'époque du règne de l'abbasside al-Mansūr.

Plus à l'ouest on atteignait une des principales étapes sur la route de Mossoul à Djéرابلس, la ville de Rās al-'Ayn (1), d'où une autre route partait vers le sud pour gagner Raqqa. Située au sud de la région où plus de trois cent cinquante sources viennent apporter leurs eaux au Ḥābūr, l'ancienne Resayna araméenne s'était développée à l'endroit où le Ḥābūr devenait navigable. Les *kelek-s* (2), pour gagner Qarqīsīya au confluent de l'Euphrate, descendaient alors le fleuve au milieu des jardins et entre les rives où tournaient des moulins. Lors du passage de l'andalou Ibn Ğubayr à la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la ville n'avait pas d'enceinte, les maisons y étaient modestes mais il y avait deux Grandes Mosquées, l'une en ville et l'autre dans les faubourgs. Cette dernière était la plus ancienne, on la faisait remonter à l'omeyyade 'Umar b. 'Abd al-'Azīz. Hors la ville, qui se présentait comme un bourg sans défense, au milieu des jardins, un *ribāt*, occupé par les soufis recevait aussi les étrangers. Un peu plus loin dans une presqu'île formée par un méandre de la rivière il y avait, à l'époque de Nūr ad-Dīn, une madrasa qui voisinait avec un bain, mais les deux édifices étaient à l'abandon quelques années plus tard. Sur les rives du Ḥābūr les moulins broyaient les céréales des fertiles environs tandis que les norias, sans trêve, envoyaient l'eau vers les jardins et les vignobles ou bien vers les champs de coton.

En aval de Rās al-'Ayn, le Ḥābūr prend la direction sud-est,

---

(1) , YAQŪT, II, 731; IBN ĞUBAYR, (G.D.) 279; LE STR., 95; CHAPOT, *Frontière*, 302; THS, 490; CL. CAHEN, *Djazira*, REI, 113; CANARD, *Hamd.*, 97; ISK. DĀWŪD, 72.

(2) Les *kelek-s* sont des radeaux utilisés déjà à l'époque assyrienne, constitués de troncs d'arbres liés ensemble et soutenus par des outres gonflées. L'ensemble avait un faible tirant d'eau et une grande surface portante.

il passe au pied des ruines de Tell Mağdal (1) sur la rive droite et arrive au confluent du Hirmās qui apporte au Ḥābūr les eaux de la région de Nişibīn. Là est situé depuis des siècles un grand marché pour les nomades et les agriculteurs: al-Ḥassaka que la population locale prononce Hassetché (2). C'est un important nœud routier, de là vers l'ouest une route rejoint Rās al-'Ayn et continue vers Ḥarrān, une autre vers le sud aboutit à al-Busayra sur l'Euphrate, une troisième vers l'est passe près du lac d'al-Ḥātūniya(3) au nord du Ġabal Ġurayba et va rejoindre Siņgar tandis qu'un embranchement oblique au sud-est part à travers le désert vers Hatra. Enfin une route remonte vers le nord la vallée du Hirmās, l'actuel Ġağgağ, pour gagner Nişibīn à près de 80 km. C'est pour atteindre cette route qu'à une douzaine de kilomètres au nord d'al-Ḥassaka se trouvait le pont de pierres de Şufiya (4). Ce pont était proche de l'actuel Ḥirbat Kara Sammuk et de Tell Bayzārī et permettait, déjà à l'époque romaine, de franchir le Hirmās. Après al-Ḥassaka le Ḥābūr prend la direction du sud et s'engage entre les croupes du Ġabal 'Abd al-'Azīz et les hauteurs du Ġabal Siņgar. En empruntant, en sens inverse, l'itinéraire suivi en 578/1182 par Saladin lorsqu'il alla prendre Nişibīn nous aurons comme première étape la ville de 'Arabān (5) où Nūr ad-Dīn fit bâtir pour permettre le passage du Ḥābūr un pont dont il subsiste trois piles ruinées sur le rivage. Cette cité qui porte le nom de Tell 'Ağağa (6) existait

---

(1) *THS*, 484.

(2) *Reise*, 175-176; VON OPPENHEIM, II, 24; POIDEBARD, *Trace*, 133 sq.; *GB*, 460; *GB, M. Or.*, 392; ISK. DA'UD, 181 sqq.

(3) POIDEBARD, *Trace*, 157; pl. CLII, CLIII.

(4) VON OPPENHEIM, II, 27; *Reise*, I, 191; POIDEBARD, *Trace*, 142, pl. CXVIII, CXIX; *THS*, 492; ISK. DA'UD, 182.

(5) VON OPPENHEIM, II, 19 sq.; *Reise*, 184; POIDEBARD, *Trace*, 136-7, pl. CXIII; CL. CAHEN, *Djazira, REI*, 113; *THS*, 484; CANARD, *Hamd.*, 102; *GB*, 459.

(6) VON OPPENHEIM, II, 39, dit: Tell 'Ağaba; Arabana, chez VAN LIERE et LAUFFRAY, *AAS*, IV-V, 129-148.

déjà au premier millénaire et est signalée comme une place importante par Ibn Hawqal.

En descendant le Ḥābūr on trouve sur la rive droite la ville de Tell Šaddāda (1). De l'importante ville que visita Ibn Hawqal il ne subsiste qu'une colline couverte de ruines dominant la rivière d'une vingtaine de mètres. Il y avait là un barrage dont les dériva-tions permettaient une abondante irrigation des champs voisins à une grande distance de la rivière. Un gué tout proche qu'emprun-tait la route vers Singār et Mossoul donnait de l'activité à la cité.

Le Ḥābūr dans cette région décrit de vastes méandres (2) puis longe une falaise jaunâtre avant d'atteindre Mākisīn, l'actuel Tell Marqada (3). Il y avait à cet endroit un pont de bateaux qui per-mettait de passer sur la rive gauche et de rejoindre une piste qui remonte la rivière jusqu'à Tell Fağamī, puis obliquant vers l'est mène en trois jours à Singār. Mākisīn était un actif marché de coton et la présence de pressoirs à huile laisse supposer une lucrative culture de l'olivier.

On continue à suivre la falaise puis on traverse un pays plat et l'on gagne Suwar(4) bâtie au milieu des méandres à un des gués du Bas Ḥābūr. Un tell allongé atteste l'ancienneté du site où déjà au deuxième millénaire il y avait une installation mitanienne. Une piste rejoint à cinquante km. environ vers le sud-ouest l'Euphrate à Deir ez-Zor et permet de gagner Raqqa en remontant le fleuve.

C'est en aval de Suwar et de Tell Fudayn que Musil (5) a

---

(1) LE STR., 97; VON OPPENHEIM, II, 16; *Reise*, I, 187-183; POIDEBARD, *Trace*, 136; CANARD, *Ḥamd.*, 102. Sur son identification avec Sukayr al-'Abbās voir plus bas.

(2) POIDEBARD, *Trace*, pl. CIX.

(3) LE STR., 97; *Reise*, I, 179; VON OPPENHEIM, II, 15; *THS*, 485; POIDEBARD, *Trace*, 135; CANARD, *Ḥamd.*, 102.

(4) VON OPPENHEIM, II, 10 sq.; *Reise*, 177; MUSIL, *Middle Euphrates*, 84; POIDEBARD, *Trace*, 134; *THS*, 483.

(5) MUSIL, *Middle Euphrates*, 83, 173, 337; CANARD, *Ḥamd.*, 102.

localisé Sukayr al-'Abbās, démontrant que la digue (*sikr*) citée par les géographes arabes est celle qui permet la dérivation du nahr Dawrīn qui rejoint l'Euphrate cent douze km. plus au sud. Les données assez vagues de Yāqūt (1), départ d'un canal, un marché et une Grande Mosquée, concordent avec l'identification de Musil. Auparavant la localisation du site fut longtemps imprécise. Par suite d'une erreur empruntée à Ptolémée et transmise par les géographes arabes, d'où elle est passée chez Le Strange (2), on situa longtemps Sukayr en amont de Hassetché sur le Hirmās et l'on en faisait partir un canal qui alimentait en eau le nahr T̄artar. Herzfeld le premier pressentit une erreur (3), et identifia Sukayr avec Tell Šaddāda où il existe un canal pour l'irrigation, un marché et une mosquée. Musil, lui, a détruit cette hypothèse pour situer Sukayr bien plus en aval.

Finalement on parvient au confluent du Ḥābūr avec l'Euphrate, là se trouve Qarqīsiya, l'actuelle Busayra (4), qui dépendait du Diyār Muḍar dont nous parlerons plus loin.

#### b) LA PLAINE DE SINGĀR.

Enfin une route partant de Mossoul permettait de gagner le Ḥābūr par Singār. Cette voie, Nūr ad-Dīn l'emprunta bien souvent dans les deux sens lorsqu'il venait à Mossoul régler les affaires de Djéziré.

On sort de Mossoul vers le nord par la même route que celle qui mène à Nišibīn, mais à Balad on bifurque à gauche vers le sud-ouest, on franchit une petite chaîne parallèle au Tigre, la Ğubayla, et l'on aperçoit au loin, détaché des collines du Ğabal Mahlabīya, un piton isolé au sommet duquel se dresse une cita-

(1) YĀQŪT (W.), III, 109.

(2) LE STR., 97.

(3) REISE, 183.

(4) VON OPPENHEIM, II, 12.



delle que Yāqūt appelle Qal'at Marwān qui domine le bourg de Tell A'far traversé par une petite rivière. Cette ville aux proportions fort modestes de nos jours était une marche assez importante au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle pour être un évêché. Il ne subsiste de l'époque médiévale que deux fragments de bastions arrondis au sommet du tell (1).

Cette route que l'on appelle *ad-Darb as-Sultānī* longe ensuite le piedmont du Ġabal Siṅgar et traverse une centaine de lits de ruisseaux à sec au printemps, signalés par les cassis et les ponceaux qui jalonnent le parcours jusqu'à Siṅgar. Siṅgar (2), dont on attribue la fondation à Siṅgar b. Mālik b. aḏ-Dur, un lointain descendant d'Abraham, occupait au Moyen Age une étendue beaucoup plus grande qu'aujourd'hui et était en partie bâtie à flanc de montagne. Dominant la plaine qui s'étend vers le sud la citadelle qui fut construite en gros appareil, sans doute des remplois de blocs romains, par un émir 'uqaylide se trouve à l'intérieur d'un puissant rempart de pierres à mortier pourvu de tours arrondies dont le *Burġ al-Ḥazna* (la Tour du Trésor). Ce rempart était percé de quatre portes, une au nord donnant sur la montagne, le Bāb al-Ġabal, et trois ouvrant sur le sud vers les vergers et la plaine: Bāb al-Mā', Bāb al-'Atīq et Bāb al-Ġadīd. Derrière la muraille, dans la ville haute, les maisons sont construites par paliers à flanc de montagne et le toit d'une maison arrive au niveau du sol de la suivante. De nombreux bains, remarquables par leurs mosaïques, s'élèvent en ville et hors les murs, alimentés par un cours d'eau qui traverse la ville. La grande mosquée se trouvait au quartier des

---

(1) YĀQŪT, (W.) I, 863; *Reise*, I, 205-207; LE STR., 99; CANARD, *Hamd.*, 108; REITLINGER, *Iraq*, 1938, 148.

(2) HARAWĪ, 147-148; *Reise*, I, 199-205, II, 305 sq.; PLESSNER, *EI*, IV, 454-455; MUSTAWFI, *Nuzhat*, 104; CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 113; LE STR., 98; *THS*, 496; CANARD, *Hamd.*, 107; IBN ĠUBAYR, 249; IBN BAṬṬŪTA, (*GIBB*), II, 352; CHAPOT, *Frontière*, 300; POIDEBARD, *Trace*, pl. CLIV; DILLEMANN, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, *BAH*, t. LXXXII, Paris, 1962, 35.

cordonniers (1), le minaret à socle octogonal et à fût cylindrique doit être contemporain, ou légèrement postérieur, à Nūr ad-Dīn car il fut construit sur l'ordre de Quṭb ad-Dīn Mawdūd (m. en 598/1201).

Sous Nūr ad-Dīn la ville fut à maintes reprises comme nous le verrons l'enjeu des luttes qui tiraillaient la famille zenguide. Singār offrait assez de sécurité pour que Zengī y entreposât un tiers de son trésor de guerre. Ce fut un centre intellectuel et religieux assez important ainsi qu'en témoignent les six madrasas qui s'élevaient dès le milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle dans la ville et les faubourgs. Le caractère de centre religieux était souligné encore par trois couvents pour les soufis. Ces *ḥānaqāh*-s pouvaient aussi accueillir les pèlerins de passage et notamment ceux qui venaient se recueillir sur la hauteur, au-dessus de la ville, au *mašhad* de 'Alī b. Abī Ṭalīb qui sera détruit par les Mongols et que l'on localise mal aujourd'hui.

Singār, habitée au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle comme encore de nos jours par les Yézidis (2), était le centre d'un district très fertile abondamment irrigué; Ibn Baṭṭūṭa, l'infatigable voyageur, la comparait à Damas par le nombre de ses canaux et de ses jardins. On y trouvait des agrumes, des vignes, des oliviers, des figuiers, du sumac et même des palmiers dattiers dont Singār aurait été la limite septentrionale de culture. De nos jours, les champs donnent des céréales que les paysans yézidis de blanc vêtus moissonnent avec des faucilles primitives mais l'on ne voit plus guère d'arbres.

De Singār une piste s'engage vers le nord dans la montagne, elle passe par un défilé encaissé, puis longeant vers l'ouest le Ġabal Ġurayba arrive à al-Ḥassaka. Une autre piste se dirige vers l'ouest et atteint le Ḥābūr soit à 'Arabān, soit à Šaddāda ou Mākisīn, et de la rive droite de la rivière gagne directement Raqqa par la steppe.

(1) A Damas, le souk des savetiers occupe l'angle sud-ouest du mur extérieur de la Grande Mosquée.

(2) R. LESCOT, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar*, PIFD, 1938.

Enfin de Sing̃ar une route mène à Aššur et à Takrīt par le désert le long du lit raviné du nahr T̃artar (1). A sec la plupart du temps c'est un large lit de cailloux qui reçoit les eaux de ruissellement descendues des hauteurs du Ĝabal Sing̃ar. Après avoir traversé la steppe qui se trouve au sud de Sing̃ar l'eau se perd dans une dépression à l'ouest du Tigre. Certains géographes, dit Yāqūt, prétendent qu'il était navigable. Déjà au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle l'eau y était rare, elle semble l'être tout autant actuellement. Certes de fortes pluies, comme il en tombe en bordure du désert, peuvent soudain grossir le filet d'eau et maintenir pendant quelques jours sinon quelques heures un flot abondant et dangereux pour qui voudrait le franchir. La présence d'un pont ancien de l'époque zenguide, situé à quatre km. au sud-est de Hatra, laisserait supposer que de telles crues soudaines étaient fréquentes (2).

Au sud de Sing̃ar, dans la steppe traversée par le nahr T̃artar il n'existe qu'une seule ville: al-Ḥaḍr, l'antique Hatra. De cette métropole parthe qui, aux premiers siècles de notre ère, fut la rivale de Palmyre il ne reste que des ruines en pierre de taille. Grand centre caravanier et commercial al-Ḥaḍr vit son activité se réduire dès le III<sup>e</sup> siècle après le sac de la ville par les Perses; à l'époque arabe elle ne reprit jamais sa splendeur d'antan. Dès l'époque romaine une route venant d'Aššur passait par Hatra pour rejoindre Sing̃ar et Nišibīn, une autre piste joignait directement par la steppe Hatra à Mossoul.

De la grande cité il ne subsiste que quelques grandioses vestiges qui permettent de constater que la ville primitive avait une enceinte circulaire dotée de nombreuses tours et d'un diamètre de près de deux kilomètres, au centre se dressait un palais rectangulaire auquel était accolé un temple (3). Ce plan rappelle étrangement

(1) LE STR., 98; *THS*, 496; CANARD, *Hamd.*, 108.

(2) ANDRAE, *Hatra*, II, 165.

(3) YĀQŪT, (W.) II, 282; LE STR., 98; *Reise*, 306-307; WALTER ANDRAE,

celui de la Bagdad du calife al-Manšūr. A l'époque arabe le palais ruiné servit de caravansérail et l'on y a trouvé deux inscriptions provenant, semble-t-il, d'autres édifices; l'une au nom de 'Izz ad-Dīn Mas'ūd datée de 586/1190 (1), l'autre au nom d'Arslān Šāh b. Mas'ūd, un petit neveu de Nūr ad-Dīn, datée de 592/1196 (2). Ces inscriptions prouvent qu'à la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la ville n'était pas abandonnée comme de nos jours où il ne reste qu'un petit poste de contrôle bédouin.

## B. DIYĀR BAKR

Au nord du Diyār Rabī'a s'étend le district du Diyār Bakr, le plus petit des trois districts de la Djéziré (3).

Il occupe pratiquement le bassin supérieur du Tigre et se trouve à l'extrémité d'une coulée de lave d'un des contreforts du Taurus oriental. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle le Diyār Bakr paraît avoir joui d'une relative prospérité matérielle et culturelle sous la conduite des Artuqides, tantôt adversaires tantôt alliés du pouvoir zenguide. A l'écart des luttes menées contre les Francs les princes du Diyār Bakr représentaient une menace permanente de flanc sur les voies de communications entre Mossoul et la Syrie du Nord. Des quatre régions qui constituaient le Diyār Bakr au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>

---

*Hatra*, 2 vol. in folio Leipzig, 1908, *Nach aufnahmen von Mitgliedern der Assur. Expedition der Deutschen Orient Gesellschaft*; *EI*, art. *Ḥaḍr*, II, 219-220; *GB*, *M. Or.*, 620-621; *THS*, 491; CHAPOT, *Frontière*, 300.

(1) *RCEA*, n° 3443; ANDRAE, *Hatra*, II, 164.

(2) *RCEA* n° 349.; ANDRAE, *Hatra*, II, 165.

(3) VAN BERCHEM et STRZYGOWSKI, *Amida*, Heidelberg-Paris, 1910; LE STR., *Lands*, chap. VII, 108 sq.; CANARD, *Hamd.*, 79-85; CL. CAHEN, *Djazīra*, *REI*, 1931, 114 sq.; CL. CAHEN, *Le Diyār Bakr au temps des premiers artuqides*, *JA*, 1935, 219-276; A. GABRIEL, *Voyages archéologiques dans la Turquie orientale*, Paris, 1940; MUKRIMIN HALIL YINANG, art. *Diyār Bakr*, *Islam Ansiklopedisi*, t. III, 605-623; CL. CAHEN, *Contribution à l'histoire du Diyār Bakr au XIV<sup>e</sup> siècle*, *JA*, 1955, 65-100; art. *Diyār Bakr*, dans *EI*<sup>2</sup>, II, 353-357; L. DILLEMANN, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, *BAH*, t. LXXI, Paris, 1962, 29 sq.

siècle, à savoir le district essentiellement kurde d'Is'ird et de Buhtān, la rive gauche du haut Tigre avec sa capitale Mayyāfāriqīn, la région orientale de l'Euphrate et la région du Ṭūr 'Abdīn, seule cette dernière maintes fois attaquée par les princes de Mossoul entre dans le cadre géographique de la politique zenguide.

Comme le Diyār Bakr, le Ṭūr 'Abdīn et les deux grandes places fortes de la rive droite du Tigre, Āmid et Ḥiṣn Kayfā, avaient fait partie des États de Sayf ad-Dawla et tout au long du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle avaient constitué un des enjeux de la lutte entre Ḥamdānides et Byzantins. Après une courte domination buwayhite, de 367/978 à 372/983, la région, où étaient venus s'installer les tribus kurdes Ḥumaydiya, Basnawīya, Zuzaniya et Hakkāriya, passa aux mains de la dynastie des Marwānides que fonda le chef kurde Bāḍ b. Marwān (1). Un siècle plus tard, après que de nombreuses infiltrations de tribus turcomanes aient modifié le rapport des populations, les Seldjouqides parvinrent à renverser la première dynastie kurde indépendante et en 478/1085-86 Artuq, un officier turcoman au service de Malik Šāh, réussit à se rendre maître du Diyār Bakr. Après la mort de ce chef la région restera au pouvoir des Artuqides (2) sauf Āmid où d'abord règnera la dynastie invalide puis celle des Nisanides qui seront renversés par les Artuqides en 578/1183.

Sous Zengī, et au début du règne de Nūr ad-Dīn, le chef artuqide Ḥiṣām ad-Dīn Timur Taš est maître de Mārdīn et de Mayyāfāriqīn. En 559/1164, ce sera Qarā Arslān II. Nūr ad-Dīn ne contestera pas le Diyār Bakr aux Artuqides qui seront ses alliés et même ses vassaux.

La région qui joua un certain rôle à l'époque de Nūr ad-Dīn est celle qui s'étend des limites septentrionales du Diyār Rabī'a à la rive droite du Tigre ce qui, en gros, représente le massif calcaire

(1) ZETTERSTÉEN, art. *Marwānides*, *EI*, III, 356-7; B. NIKITINE, *Les Kurdes*, 157 sq.

(2) CL. CAHEN, art. *Artukides*, *EI*<sup>2</sup>, I, 683.

du Ṭūr 'Abdīn et l'ancien volcan, le Karağa Dagħ. Entre les deux une large brèche, un ensellement, joint la zone du Haut Ḥābūr au bassin supérieur du Tigre. Le massif du Ṭūr 'Abdīn (1) qui empêche le fleuve de couler vers le sud en aval d'Āmid est situé au nord de Mārdīn et présente sur sa face méridionale un véritable mur de falaises abruptes dont le calcaire est percé de nombreuses grottes et cavernes. Ce secteur méridional du plateau est un véritable château d'eau où prennent naissance les nombreux ruisseaux dont la conjonction constitue le vaste bassin du Ḥābūr et du Ğāğ-ğāğ. Du sommet de ces falaises vers le nord le Ṭūr 'Abdīn a l'aspect d'une plaine ondulée située à une altitude d'environ mille mètres. C'est en fait un plateau fertile incliné vers le Tigre.

De Mārdīn une route rejoint à travers le massif montagneux l'importante place de Ḥiṣn Kayfā qui commande un pont sur le Tigre. Cette voie monte sur le plateau et atteint au bout d'une cinquantaine de kilomètres aṣ-Ṣawr, l'actuel Sawur, qui au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle était encore une place forte importante d'où une piste permettait de rejoindre Āmid. De ce point la route oblique franchement vers l'est puis traverse une région qui, à l'époque de Nūr ad-Dīn, servait encore de refuge à une nombreuse population jacobite (2); celle-ci dès le règne du grand sultan seldjouqide Malik Ṣāh eut à se protéger contre les Kurdes et les Turcomans nouveaux venus sur le plateau. Poursuivant son chemin vers l'est à travers les excellents pâturages qui avaient attiré les nomades, on atteint Midyat, entourée de forêts. Dans cette ville, souvent considérée comme la capitale du Ṭūr 'Abdīn, on rejoint une route venant de Niṣībīn et se prolongeant vers le nord à travers les vallonnements, traverse l'actuel Gercüṣ (Kerdjoz) et gagne Ḥiṣn Kayfā qui, au temps de Nūr ad-Dīn, plus précisément depuis 494/1101, est au pouvoir d'une branche de la famille artuqide.

(1) M. STRECK, art. *Ṭūr 'Abdīn*, *EI*, IV, 915-922.

(2) Voir G. BELL, *Churches and Monasteries of the Ṭūr Abdīn and Neighbouring Districts*.

A mi-chemin entre Āmid et Ġazīrat Ibn ‘Umar, Ḥiṣn Kayfā, « la Forteresse du Rocher », commandait depuis la rive droite un passage sur le Tigre (1). Au sommet d’une falaise abrupte, dominant d’une centaine de mètres la vallée du fleuve et coupée de la ville par un profond ravin, se dressait la citadelle qui soulignait l’importance stratégique et militaire de ce site dès une époque fort ancienne. La construction d’une partie des bâtiments visibles encore de nos jours remonte à l’époque où Ḥiṣn Kayfā était une des places fortes de l’Empire byzantin face à la puissance perse. D’après le géographe Ibn Šaddād, sur le point le plus élevé de la citadelle se dressait une grande mosquée avec une terrasse d’où l’on voyait la vallée; un palais de cinquante mètres de côté abritait le souverain, sa cour et les services officiels, un *mīdān* permettait l’entraînement équestre des officiers à l’intérieur de l’enceinte; il y avait enfin des terrains libres que l’on ensemençait de froment et d’orge pour aider au ravitaillement de la garnison. A l’est de l’hippodrome une conduite amenait l’eau à la citadelle; il y existait aussi un souterrain qui permettait d’atteindre le fleuve et de remonter l’eau à dos de mulet. De la citadelle on descendait au fond du ravin par une rampe d’accès en lacets, coupée d’ouvrages de défenses dont le plus important se trouvait au fond. En remontant de l’autre côté du ravin on gagnait la ville. Celle-ci ne posséda jamais d’enceinte; bâtie sur un terrain qui descend en pente douce vers le fleuve, elle est limitée par des falaises à l’est et par un ravin au nord-ouest. Le quartier situé au nord-est de la citadelle était fort peuplé au Moyen Age; on y trouvait des souks animés, des foundouqs approvisionnés, des bains fréquentés et plus à l’est s’étendaient les cimetières.

Au nord-est de la ville, en aval de la Citadelle un grand pont

---

(1) YĀQŪT, II, 277; LE STR., *Lands*, 113; *GB*, 510 sq.; CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 115; GABRIEL, *Voyages*, 55 sq.; BESIM DARKOT, art. *Hisn Keyfa*, dans *Islam Ansiklopedisi*, V, 452.

de pierres permettait de franchir le Tigre. On ignore la date de construction de cet ouvrage dont ne subsistent de nos jours que trois massifs de maçonnerie; une inscription sur pierre nous apprend qu'il fut restauré en 510/1116 par le prince artuquide Qarā Arslān. Le pont avait quatre arches dont la plus grande avait son faîte construit en bois ce qui permettait de couper facilement le passage en cas d'attaque. Jadis important entrepôt de commerce fluvial et point de passage de la route du Ṭūr 'Abdīn vers Arzan, Ḥiṣn Kayfā n'est plus de nos jours qu'un champ de ruines dont l'étendue témoigne de l'importance de la ville médiévale.

Il ne semble pas qu'il y ait eu une route sur la rive droite du Tigre en amont du Ḥiṣn Kayfā pour gagner Āmid. La seule voie de liaison était le fleuve.

Du Diyār Rabī'a on rejoignait généralement le Tigre en empruntant la voie qui, partant de Niṣībīn, se dirige vers le nord-ouest par Dārā et Dunaysir, laissant au nord Mārdīn. Cette voie longe les falaises abruptes du Ṭūr 'Abdīn puis s'engage à travers le vaste ensellement qui sépare ce massif de celui du Karağa Dagħ. En obliquant franchement vers le nord on parvient au Tigre à Āmid, capitale du Diyār Bakr.

Située à l'extrémité orientale d'une coulée basaltique descendant du Karağa Dagħ, Āmid (1) est bâtie à 650 m. d'altitude sur la rive droite du Tigre à un coude du fleuve et domine d'une centaine de mètres le cours du fleuve qui coule du nord au sud. A l'est et au sud des falaises en pente abrupte et des escarpements constituent les défenses naturelles de l'enceinte implantée en corniche. Au nord et à l'ouest s'étend un plateau avec des prairies, aussi a-t-on dû creuser un fossé pour se protéger et édifier un avant-mur pour renforcer la défense. La ville contrôlait le passage du trafic

---

(1) A. GABRIEL, *Voyages*, 85 sq.; VAN BERCHEM et STRZYGOWSKI, *Amida*, 34 sq.; CANARD, *Ḥamd.*, 79-80; *GB, Turquie*, 50; art. *Diyār Bakr*, dans *EP*<sup>2</sup>, II, 353-357 par CANARD, CAHEN, MUKRIMIN H. YINANÇ et J. SOURDEL-THOMINE.



allant du Diyār Muḍar et de Syrie vers la vallée du Haut Tigre, l'Arménie et les régions cuprifères.

Dès 18/639 ou 19/740 Āmid sera au pouvoir de princes musulmans. Après les Omeyyades, les Abbassides porteront une attention particulière à Āmid qui subit au cours du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle quelques attaques byzantines. Aux Ḥamdānides devaient succéder en 369/978 les Buwayhides qui cédèrent la place en 373/983 aux Marwānides. Cette première dynastie kurde indépendante régna un siècle sur Āmid avant d'en être dépossédée par le seldjouqide Malik Šāh en 478/1086 au profit d'Artuq. Ce dernier ne conserve pas la ville qui passa aux mains des Inalides. En 534/1140 les Nisānides gouvernent la cité qui en 569/1174, l'année de la mort de Nūr ad-Dīn, sera prise par les Artuqides de Ḥiṣn Kayfā.

L'enceinte, l'exemple le plus important, d'après Gabriel, et le plus complet de la fortification byzantine du IV<sup>e</sup> siècle, protège derrière une rude ceinture noire une ville bâtie, elle aussi, en basalte et en argile noirs; en dehors de deux grands axes presque rectilignes les rues sont tortueuses et il ne subsiste que peu de vestiges du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Au nord-est de la ville s'élève la citadelle, construite sur une butte artificielle; sa mosquée et son minaret furent l'objet de travaux en 555/1160 mais la construction actuelle paraît beaucoup plus moderne. Au nord-ouest des souks s'élève la Grande Mosquée. Cet édifice fut remanié aux V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles, ainsi qu'en témoignent les inscriptions que l'on trouve sur ses murs. Il ne semble pas y avoir eu de madrasa à Āmid à l'époque de Nūr ad-Dīn.

A deux kilomètres en aval d'Āmid, un solide pont d'origine antique franchit le Tigre. Les dix arches en arc brisé, de portées inégales indiquent des restaurations musulmanes, certaines pourraient remonter aux travaux mentionnés par l'inscription de 457/1065 (1). Ce pont n'était pas étranger à l'activité économique de

(1) Voir VAN BERCHEM, *Amida*, 34 sq.

Āmid au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Bâtie au débouché d'un seuil Āmid était un point de passage sur le Tigre pour les routes importantes qui permettaient les unes de joindre la côte méditerranéenne aux rives de la mer Noire, l'autre de se rendre du plateau iranien sur celui d'Anatolie. La ville fut de tout temps une halte de caravanes et un centre de vastes entrepôts de transit. Le ravitaillement était assuré par le véritable grenier à céréales que constituait la riche plaine voisine. L'importance d'Āmid comme place commerciale était encore accrue par le fait que le Tigre y devenait navigable. C'est de là que de véritables trains de radeaux, construits avec le bois des forêts avoisinantes, descendaient jusqu'à Mossoul, puis de cette ville, suivant une pratique remontant à l'Antiquité, les radailleurs, après avoir vendu leur bois, revenaient au Diyār Bakr avec les caravanes.

Depuis Āmid on pouvait, en se dirigeant vers le sud, gagner le Diyār Muḍar par deux voies: ou bien en franchissant l'ensellement entre le massif du Ṭūr 'Abdīn et l'ancien volcan qu'est le Karaġa Daġh, ou bien en contournant ce dernier par le nord et en passant par Suwayda, l'actuelle Severek (1), pour rejoindre les passages sur l'Euphrate ou Édesse et le bassin du Balīḥ.

### C. DIYĀR MUḌAR.

Le Diyār Muḍar est une province de la Djéziré située à l'ouest du Diyār Rabī'a et bordée au nord par les replis montagneux de la porte occidentale du Diyār Bakr d'où jaillissent les sources qui constituent le bassin du Balīḥ (2).

Elle se situe entre le cours du Ḥābūr et la rive gauche du Moyen Euphrate en amont d'al-Bīra jusqu'à 'Āna.

(1) M. CANARD, *Hamd.*, 80; DILLEMANN, *Haute Mésopotamie*, 131, 188.

(2) CANARD-CAHEN, *EI*<sup>2</sup>, II, 357; CAHEN, *Syrie du Nord*, 110-111; CANARD, *Hamd.*, 86-97; ISK. DĀWŪD, *al-Ġazīrat as-Surīya*, Damas, 1959.

C'est un vaste plateau où se profile au sud-ouest le Ġabal 'Abd al-'Azīz. Dans cette province l'Euphrate ne reçoit pas d'affluent important sur sa rive gauche en dehors du Baliḥ qui se jette dans le fleuve après la grande courbe de l'Euphrate. L'importance de cette région dont la configuration « ne se prête pas à la multiplication des forteresses » (1) tient aux lieux de passage qui y sont utilisés depuis l'Antiquité (2) et au fait qu'elle est une zone de contact entre nomades et sédentaires.

Nous distinguerons trois régions: le bassin du Baliḥ, le Moyen Euphrate et une circonscription spéciale en aval du Baliḥ, la « route de l'Euphrate » qui, à l'époque de Nūr ad-Dīn, fit partie du gouvernement de la Djézīrē.

#### a) RÉGION DU BALIḤ.

La région du Baliḥ avait deux centres importants au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, chacun étant la capitale d'un district à caractère particulier; au nord un district essentiellement peuplé de chrétiens à majorité arménienne groupés autour d'Édesse, capitale de l'antique Osrhoène, le sud avait une population en grande majorité musulmane, surtout groupée dans le centre religieux qu'était alors devenu Ḥarrān. Nous voyons donc qu'en prenant Édesse Zengī réussit à donner à cette région une unité au moins politique, placée sous l'égide de l'Islam.

En se dirigeant de Mārdīn vers l'ouest on suit la région du Šabaḥtān qui couvre les piedmonts du Karaḡa Dagh. On passe par Tell Mawzān, l'actuel Viranşehir (3). Cette ville, dont l'enceinte carrée renforcée de tours, remonte à l'époque byzantine, marque la limite entre le Diyār Rabī'a et le Diyār Muḍar. Situé sur le nahr

(1) CAHEN, *Syrie du Nord*, 110.

(2) Notamment à Qal'at Naḡm et à Raqqa.

(3) CAHEN, *Syrie du Nord*, 113; CHAPOT, *Euphrate*, 310 sq.; CANARD, *Hamd.*, 93; YĀQŪT, I, 872; II, 637; voir *GB, Turquie*, 508-509.

Sābā, un des affluents du Ḥābūr, Tell Mawzān se trouvait à la bifurcation des routes menant l'une vers Sumaysāt et l'autre vers ar-Ruhā'; de là partait aussi une voie secondaire (1) vers Rās al-'Ayn qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres au S.-S.-E. Un peu plus à l'ouest de Tell Mawzān se trouvaient deux forteresses : Ġamalīn et al-Muwazzar (2). Deux autres places fortes, Tell Ġaw-rān et al-Quradī, complétaient le dispositif qui défendait la zone méridionale du Šabaḥtān. Les Zenguides y livrèrent des combats au cours des opérations qu'ils eurent l'occasion de mener contre les princes artuqides. Une fois cette zone franchie on arrivait vers l'ouest au bassin du Balīḥ et l'on faisait halte à ar-Ruhā'.

Ar-Ruhā', l'Édesse des auteurs européens qui prit le nom d'Urfa sous les Ottomans, est bâtie dans le creux d'une vallée ouverte vers le sud-est au pied de grosses collines, en un lieu dont le peuplement a des origines fort lointaines et où l'eau potable est amenée par des aqueducs (3). Ar-Ruhā' occupe une position unique pour les relations entre l'Occident et l'Orient par son rôle de nœud routier; en effet une route venait d'Āmid, la capitale du Diyār Bakr, par les hautes terres, une autre voie commerciale reliait Nišibīn et Mārdīn à Édesse par Tell Mawzān. Cette voie continuait vers l'ouest et traversait l'Euphrate, un embranchement passait le fleuve à al-Bīra et permettait de gagner soit la région de Mar'aš, soit la vallée du nahr 'Afrīn que l'on descendait pour arriver à Antioche; l'autre embranchement obliquait vers le sud après avoir traversé Sarūḡ et atteignait l'Euphrate en face de Ġisr Manbiḡ, actuel Qal'at Naḡm, d'où en passant par Manbiḡ et al-Bāb on rejoignait aisément Alep.

(1) CHAPOT, *Euphrate*, 304.

(2) CAHEN, *Djazira, REI*, 1934, 111; CAHEN, *Syrie du Nord*, 113.

(3) CAHEN, *Djazira, REI*, 1934, 112; LE STR., 103-104; CANARD, *Hamd.*, 91; ISK. DĀWŪD, 70-73; THS, 493-495; CAHEN, *Syrie du Nord*, 110-113; HONIGMANN, art. *Orfa, EI*, III, 1062-1067.

Une route importante remontait la vallée du Baliḥ et par Édessa assurait la liaison entre Raqqa et Sumaysāt, située sur la rive droite de l'Euphrate.

La ville portait encore son nom syriaque d'Urahai lorsque l'armée d'Alexandre la traversa à la poursuite de Darius III après la bataille d'Issus. En 320 av. J.-C. Séleucus bâtit la cité à neuf et lui donna le nom grec d'Edessa qu'elle gardera dans la tradition occidentale. Pendant plusieurs siècles la majorité de la population fut constituée de Sabéens, adorateurs d'un culte planétaire auquel étaient intégrées certaines traditions abrahamiques. Le christianisme se répandit surtout sous la forme du monophysisme et au VI<sup>e</sup> siècle Édessa était une grande métropole jacobite. Si la ville fut occupée par les armées omeyyades dès le premier siècle (milieu VII<sup>e</sup>), si elle se trouva mêlée aux diverses révoltes qui ensanglantèrent la Djéziré au II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, elle ne fut jamais une cité musulmane.

Enjeu des luttes arabo-byzantines, triste privilège de sa position géographique à la frontière des deux mondes, elle finit par tomber au pouvoir des Croisés qui, en 491/1098, en firent la capitale du comté d'Édessa. Ce fut, durant un demi-siècle, la position la plus orientale qu'aient occupée les Francs. Sa perte eut un retentissement immense en Occident où elle provoqua l'appel à la Deuxième Croisade. Reprise à Joscelin II par Zengī en ġumādā II 539/décembre 1144, ar-Ruhā' devait rester au pouvoir de l'Islam et allait devenir la place la plus occidentale du domaine zenguide. Une tentative des Croisés pour reprendre la ville fut déjouée par Nūr ad-Dīn en 541/1146. A la mort de ce prince, ar-Ruhā' passera à son neveu Sayf ad-Dīn Ġāzī (569/1174). Huit ans plus tard Saladin prendra la place à son tour.

A travers toutes ces vicissitudes Édessa continua d'être un important centre de la culture syriaque et resta une ville à majorité chrétienne ainsi qu'en témoigne les nombreux couvents et églises qui au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle existaient autour et dans la ville. Il y avait une

cathédrale avec de riches mosaïques qu' al-Muqaddasī, au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, mentionne comme une des merveilles du monde; elle fut malheureusement endommagée par les tremblements de terre (1). Si la plupart des églises furent épargnées lors de la prise de la ville par Zengī, certaines d'entre elles, réservées au culte latin, furent détruites par l'atabeg. Nous ne possédons pas de description systématique de la ville chez les auteurs arabes et n'avons que des renseignements fragmentaires sur les monuments qui existaient à ar-Ruhā' à l'époque de Nūr ad-Dīn. La ville comportait une double enceinte avec des tours et des portes. Cette enceinte, que les Francs avaient renforcée, était constituée d'une épaisse muraille dans laquelle s'ouvraient quatre portes principales: au nord la porte des Heures ou porte de Sumaysāṭ, à l'est la porte de Kasās ou Grande Porte, au sud celle de Ḥarrān, à l'ouest la Porte de la Source ou Porte de l'Eau.

A l'angle sud-ouest de la ville, à l'intérieur de l'enceinte, une citadelle avait été bâtie par le prince arménien Thoros au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle sur une croupe se détachant du Nimrod Dagħ qui domine la ville. Cette montagne, couverte de couvents dont certains sont antérieurs au IV<sup>e</sup> siècle J.-C., percée de grottes d'anachorètes et de tombeaux, porte aussi le nom de « Montagne Sainte ». Sous Nūr ad-Dīn, la citadelle fut isolée par un ravin artificiel et n'eut qu'une porte unique vers la ville qui se trouvait une centaine de mètres plus bas. Au pied de la citadelle des textes signalent la présence d'un étang fameux, alimenté par la source de Callirhoé. Dans cette *birkat* vivaient des carpes, objets d'un culte ancien semblable à celui qui se pratiquait notamment à l'étang sacré de Hiérapolis-Manbiğ.

Bien que la ville ait été en majorité chrétienne, l'autorité qui s'y exerça à partir du VII<sup>e</sup> siècle J.-C. fut le plus souvent musulmane; aussi al-Muqaddasī pouvait-il au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle signaler

---

(1) AL-MUQADDASĪ, traduction A. MIQUEL, 174, 319.

une grande mosquée. Comme dans toute cité de l'Orient musulman on y trouvait de nombreux hammams, un hôpital soulignait l'importance de la ville. Enfin un centre de passage aussi actif ne pouvait pas ne pas avoir de bazars bien achalandés, certains souks se trouvaient groupés sous une galerie couverte en pierres selon un usage courant en Orient au Moyen Age et comme le montre encore de nos jours en Asie Centrale les marchés de Buḥārā.

Lorsque l'on quitte ar-Ruhā' en direction de l'Euphrate, vers le sud-ouest, on arrive à la fin de la journée à Sarūġ (1). La ville est située près des sources du principal affluent du Balīḥ. La région est riche en eau et les cultures y étaient florissantes. Les vergers, notait Ibn Ğubayr (2), produisaient notamment des poires, des coings et des prunes. La vigne était aussi fort répandue et l'abondance du raisin sec permettait d'en extraire le jus appelé *naṭīf* (3) fort recherché pour les pâtisseries. On trouvait même du bois, sans doute du peuplier, cette essence poussant rapidement en terrain abondamment irrigué. Si les environs de la ville, que Nūr ad-Dīn échangea contre Qal'at Ğa'bar en 558/1163, étaient riches, il est fort probable que la région entre Sarūġ et l'Euphrate devait être, comme de nos jours, peu cultivée et guère habitée. De Sarūġ on pouvait rejoindre l'Euphrate soit à al-Bīra (4), soit plus au sud en face de Qal'at Naġm (5). La place enfin était située juste à mi-chemin sur la route qui joignait Raqqa à Sumaysāṭ sans passer par ar-Ruhā'. Sarūġ fut surtout un marché agricole, une étape de route mais jamais une place forte importante.

En partant d'ar-Ruhā' vers le sud, par la vallée du Dayṣān

---

(1) ABŪ'L FIDĀ, *Buldān*, 274; *THS*, 480, 519; PLESSNER, *EI*, IV, 183; CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 111-112; CAHEN, *Syrie du Nord*, 113; CANARD, *Hamd.*, 92; ISK. DĀWŪD, 82-83.

(2) IBN ĞUBAYR, (BROADHURST), 258.

(3) BARTHÉLEMY, *Dictionnaire*, 833.

(4) Voir plus loin.

(5) Voir plus loin.

on rejoint en une journée de marche le confluent du nahr Ğullāb, lieu où est située la seconde grande ville du Diyār Muḍar: Ḥarrān (1). Elle passait pour avoir été le premier séjour d'Abraham lorsqu'il quitta la Chaldée (2). A l'époque romaine on la connut sous le nom de Carrha, nom qui fit le tour de l'Empire lorsque l'on annonça le meurtre de Caracalla dans cette ville.

Déjà à l'époque assyrienne Ḥarrān était une métropole des Sabéens qui pratiquaient comme nous l'avons dit plus haut un culte planétaire associé à une religion abrahamique. Ce particularisme religieux ne fut pas étranger à quelques vicissitudes dans la vie de la cité. Finalement en 215/830, sous le califat d'al-Ma'mūn, la population réussit à obtenir la qualité d'*Ahl al-Kitāb* et à se faire admettre comme les Chrétiens et les Juifs au nombre des « gens du Livre », elle conserva ainsi le libre exercice de sa religion.

Tout au long de son histoire Ḥarrān se trouva prise entre les princes d'Alep et les souverains de Mossoul, au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle les Banū Numayr, seigneurs de Raqqa, de Sarūġ et de Ḥarrān donnèrent une éphémère indépendance à cette région. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la ville se trouva dans l'orbite d'Alep. Zengī la prit en 533/1139, à sa mort la ville se rendit indépendante mais Nūr ad-Dīn la reprit en 544/1149 pour la confier en 565/1169 à l'émir 'Alī Küçük d'Irbil. Lors de l'occupation d'Édesse par les troupes de Baudouin, Ḥarrān servit de refuge aux musulmans d'ar-Ruhā'. Face aux Croisés d'Édesse qui ne parvinrent à occuper la ville que quelque temps, Ḥarrān joua le rôle d'un poste avancé de l'Islam et gêna la progression franque vers Raqqa.

---

(1) IBN ĞUBAYR (BROADHURST), 254 sq.; LE STR., 103; CAHEN, *Djazira, REI*, 1934, 110-111; CAHEN, *Syrie du Nord*, 114; CANARD, *Hamd.*, 93; T.H. WEIR, *EI*, II, 287; ISK. DĀWŪD, 76-79; S. LLOYD et W. BRICE, notes by C. J. GADD, *Anatolian Studies*, I, 77-111; D.S. RICE, *Medieval Harran, Anatolian Studies*, II, 1952, 36-83; *GB, Turquie*, 508.

(2) D'où un *mašhad Ibrāhīm* vénéré à quelques kilomètres au sud de Ḥarrān.



La ville, dont le périmètre est d'environ quatre kilomètres, est bâtie sur un plan concentrique autour d'un tell. Lorsque Ibn Ğubayr y passa, les rues y étaient larges, bordées de maisons en pierre de taille et enduites à la chaux, les marchés florissants étaient couverts de poutres et au croisement des voies était dressée une coupole. L'eau était insuffisante pour les besoins de la population, on construisit des citernes qu'alimentaient des conduites venant du nahr Ğullāb. Ainsi put-on assurer le service d'une dizaine de hammams intra muros et de quatre dans le faubourg dont le rempart particulier était d'ailleurs raccordé à celui de la ville. Ĥarrān en effet était entouré d'un puissant rempart percé, à l'époque de Nūr ad-Dīn, de sept portes, chiffre magique pour les enceintes urbaines depuis l'Antiquité. Une des tours de la Porte de l'Eau (*Bāb al-Mā'*) renfermait, comme talisman contre les serpents, deux *ġinn*-s en bronze.

Dans la partie orientale de la ville était située la citadelle, *al-Mudawwar* (la ronde). C'était un ancien temple (*haykal*) sabéen qui dominait la ville du haut de son tell. Réutilisant les matériaux du temple cet ouvrage, bâti en pierre de taille, fut souvent remanié et représenta un chef-d'œuvre de la fortification musulmane. L'occupation franque y laissa des traces dans le décor dont certains motifs rappellent le baptistère de Byblos (Djoubeil).

Dès qu'ils eurent pris la ville les musulmans transformèrent un des temples sabéens en mosquée mais quelques années plus tard, sous le règne du dernier des Omeyyades, ils bâtirent sur le même emplacement une Grande Mosquée-cathédrale avec une vaste cour sur laquelle s'ouvrent les dix-neuf portes de la salle de prière, divisée en cinq nefs à double rampant reposant sur des colonnes de marbre (1). Nūr ad-Dīn y fit exécuter des travaux mais il ne subsiste plus de ce monument admiré par Ibn Ğubayr que des vestiges et le grand minaret carré en ruine.

---

(1) K.A.C. CRESWELL, *EMA*, I, 406; et IDEM, *EMA*, Penguin, 151 sq.

En dehors de la restauration de la Grande Mosquée et de l'agrandissement du *masǧid Ibrāhīm*, Nūr ad-Dīn fit faire d'importants travaux à Ḥarrān. Désirant souligner le caractère sunnite de la cité ce prince y fonda une madrasa ḥanbalite, plus tard il y eut trois autres madrasas ḥanbalites elles aussi; il ne semble pas y avoir eu de madrasas appartenant à une des autres écoles juridiques. On doit aussi à Nūr ad-Dīn la construction d'une *ḥānaqāh* pour les pauvres; un second établissement de ce genre fut bâti par Ğamāl ad-Dīn Šadbaḥt, un des lieutenants du souverain zenguide. Il existait déjà au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle un hôpital dans la ville; quelques années après la disparition de Nūr ad-Dīn, l'émir Muḏaffar ad-Dīn, l'illustre beau-frère de Saladin, créa un second établissement hospitalier qui est celui dont parlent généralement les voyageurs.

Dans les relations de la Djéziré avec la Syrie du Nord et la Cilicie, Ḥarrān était une étape importante de mi-parcours sur la route allant du Moyen Tigre à la Méditerranée suivant l'itinéraire Nišibīn, Rās al-'Ayn, Ḥarrān, Sarūĝ et al-Bīra. Cette route doublait en somme celle qui de Mārdīn rejoignait ar-Ruhā' avant d'atteindre l'Euphrate. Ḥarrān était aussi une halte sur la route qui assurait la liaison entre Sumaysāḥ et Raqqa par ar-Ruhā'. A l'époque de Nūr ad-Dīn la route vers Alep qui traversait l'Euphrate à Qal'at Naĝm était très fréquentée.

#### b) LE MOYEN EUPHRATE.

L'Euphrate, comme nous l'avons dit, constituait la frontière occidentale du Diyār Muḏar en aval d'al-Bīra qui a été la place la plus septentrionale atteinte par les armées zenguides sur l'Euphrate. A cet endroit le fleuve sort des défilés et va se diriger vers le sud; dès lors il y aura « au niveau du fleuve des plaines d'étendue variable » protégées du vent par des falaises et florissantes chaque fois qu'elles seront irriguées. Depuis la plus haute antiquité, ainsi qu'en témoignent les sites hittites ou assyriens, la vallée fut habitée,

mais bien des villes avaient déjà disparu lorsque l'islam pénétra dans cette région.

Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle le secteur occidental de l'Euphrate est jalonné par trois passages importants: al-Bīra, Qal'at Nāġm et Bālis.

Al-Bīra (1), dont le nom signifie en araméen « la forteresse » et que l'on retrouve à l'époque romaine sous la forme « Birtha », s'appelle de nos jours en turc Biredjik. La ville est située sur la rive gauche du fleuve, pratiquement sur la falaise, son enceinte renforcée de tours carrées touche au fleuve. Un des cônes calcaires, détaché de la falaise par la nature, a été fortifié pour protéger le passage de l'Euphrate qui déjà au temps des Séleucides se faisait là sur un pont de bateaux qui subsistait encore au XV<sup>e</sup> siècle (2).

La citadelle, Qal'at Bayḍa, bordée d'abrupts de tous les côtés, sauf au nord, passait pour imprenable et résista à bien des assauts. Il ne reste de nos jours que quelques vestiges du glacis et des pans du rempart. L'importance de la place tenait au fait qu'elle se trouvait sur une des principales routes joignant la Méditerranée à la Syrie du Nord; pendant près d'un demi-siècle, au début des Croisades, la liaison entre les seigneurs latins d'Édesse et d'Antioche se fit par al-Bīra. La place appartient au Comte d'Édesse de 492/1098 à 545/1150. Elle fut alors cédée par les Francs aux Byzantins qui la perdirent au profit du seigneur artuquide de Mārdīn dont les troupes n'eurent pas à franchir le fleuve pour attaquer la ville. Sur le plan économique, al-Bīra n'était pas seulement une halte de caravanes et un marché mais encore un port fluvial, c'est en ce point en effet que l'Euphrate devenait pour la première fois navigable.

---

(1) CHAPOT, *Frontière*, 272; LE STR., *Pal.*, 423; *THS*, 448 sq., 486; STRECK-PARRY, *EI*<sup>2</sup>, I, 1270 sous *Biredjik*; CL. CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 112; CAHEN, *Syrie du Nord*, 122; *GB*, *Turquie*, 505; *GB*, *Syrie Palestine*, 213.

(2) *Kashf al-Mamālik*, 75.

Zengī ne put prendre la place car au cours du siège il dut regagner Mossoul à la suite d'un complot qui y avait été fomenté contre lui. La population livra la ville au prince artuqide de Mār-dīn pour être mieux défendue. Nūr ad-Dīn négligea al-Bīra qui, sur le plan général, avait perdu de son importance après la prise d'Édesse et après le repli général des Croisés vers l'ouest. Nūr ad-Dīn s'attacha surtout à assurer les liaisons entre la Djéziré et la Syrie du Nord, c'est-à-dire à maintenir la route Ḥarrān-Alep. Les anciens lieux de passage Karkamiš (1) ou Tell Aḥmar (2) avaient alors pratiquement disparu et ce fut Qal'at Nağm, ou Ğisr Manbiğ, qui eut toute l'attention du prince zenguide.

Ğisr Manbiğ est bâtie sur la rive droite de l'Euphrate en un endroit où le fleuve sort d'un étranglement dans une vallée qui s'élargit et où deux îles jalonnent son lit (3). La ville ancienne semble avoir été bâtie sur le plateau qui s'étend à l'ouest du fleuve; il y a là encore de nos jours un vaste cimetière et les ruines de deux édifices, vraisemblablement une mosquée et une madrasa funéraire. Le village actuel est modeste et s'est développé au pied de la citadelle, légèrement au-dessus du niveau du fleuve pour éviter les méfaits des crues. Légèrement en aval de la citadelle la rive s'abaisse en pente douce permettant un accès facile au fleuve.

Bien que le nom de Ğisr Manbiğ évoque un pont nous n'avons trouvé aucune trace de construction de ce genre. La largeur du fleuve n'aurait pas permis de bâtir un pont d'une seule arche et il n'y a aucun vestige visible ni de piles ni de culées. Le terme *ğisr*, qui de nos jours signifie souvent « poutre » en Orient, évoque une idée de jonction entre deux bords. Cette jonction peut se faire de plusieurs façons. La traversée de l'Euphrate était possible à gué

(1) *GB, Syrie Palestine*, 162 sq.

(2) *GB, Syrie Palestine*, 166.

(3) CHAPOT, *Frontière*, 281; LE STR., 107; LE STR., *Pal.*, 501-502; *THS*, 450, 465; CAHEN, *Syrie du Nord*, 156; CANARD, *Ĥamd.*, 87; STRECK, *EI*, II, 721-724. Voir plus bas p. 169.

en période de basses eaux, mais à la saison des hautes eaux, de la fin mars à la fin juin, il fallait soit disposer un pont de bateaux, soit, comme de nos jours, recourir à un passeur qui avec son char-touch, ou bac, assure la traversée du fleuve dont le courant est relativement rapide. Nous n'avons trouvé sur place aucune trace du pont qu'aurait construit, selon Balāḍurī, 'Utmān et dont le voyageur anglais Chesney signalait les vestiges au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (1). En revanche la citadelle, qui commandait le passage, se dresse toujours en abrupt sur la rive droite du fleuve (2). Couronnant un rocher isolé cet ouvrage d'accès difficile fut bâti au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle par Nağm, un *gūlām* d'al-Ġinn as-Safwānī (3).

Il se produisit pour la toponymie le même phénomène que pour Qal'at Ġa'bar. En effet Ġisr Manbiğ, prenant le nom de son constructeur, devint Qal'at Nağm, appellation qui d'ailleurs n'apparaît pas chez les auteurs arabes avant le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Nūr ad-Dīn renforça les défenses du château (4) dont l'accès reste très difficile sauf par l'ouest et confia la garde de la place à la fidèle dynastie des Begteginides d'Irbil (5) qui déjà avait la responsabilité de Ḥarrān. Plus tard le prince ayyoubide d'Alep al-Malik az-Zāhir y fit aussi exécuter des travaux, ce qui n'empêcha pas Hulagu de la prendre en 658/1260 (6).

En descendant l'Euphrate, à l'endroit où le fleuve fait un coude et quitte la direction nord-sud pour s'engager vers l'est, on trouve sur la rive droite la ville de Bālis, la Barbalissos des Byzantins, l'actuelle Eski-Meskené (7). Bien que située sur la rive droite

(1) Voir CHAPOT, *Frontière*, 281, n. 7.

(2) Identifiée à Caeciliana de la Table de Peutinger.

(3) Ce dernier fut gouverneur du Diyār Muḍar en 305/918.

(4) ABŪ'L-FIDĀ, 233.

(5) CAHEN, *ET*<sup>2</sup>, I, 1195.

(6) La citadelle qui eut surtout à souffrir d'un bombardement d'artillerie en 1820 mériterait une étude archéologique approfondie.

(7) *Buğyat*, fo 199-203; IŞ, 128; YĀQŪT, I, 477 sq.; *Reise*, I, 114, 122-129;

de l'Euphrate Bālis, qui se trouve dans une région où les gués sont nombreux, faisait partie de la Djézîrê. Au début de l'Islam elle fut rattachée au *ğund* de Qinnasrîn. Le site qui fut habité depuis les temps les plus reculés est fort important non seulement à cause des gués voisins mais encore parce qu'il est le point de l'Euphrate le plus proche d'Alep. Il fut aussi un port fluvial très actif car la navigation commerciale s'y faisait par bateaux (1), vers Bagdad.

La ville bâtie sur la falaise était entourée d'une enceinte d'origine byzantine dont il ne reste que des vestiges; les édifices, construits en brique, ne sont plus que ruines; la citadelle a disparu et le minaret que l'on voit encore de loin est postérieur de quelques années au règne de Nūr ad-Dīn. A cette époque la ville semble avoir compté un important élément chiite, ainsi qu'en témoignent les *mašhad*-s 'alides et la formule chiite gravée sur le minaret (2). De nos jours le fleuve est à plusieurs kilomètres de la falaise et l'espace constitue une plaine qui n'a cessé de s'élargir depuis le Moyen Age et où l'on cultivait le blé et l'orge auxquels s'ajoute aujourd'hui le coton.

Point d'aboutissement de la route d'Alep, Bālis est le point de départ de deux routes descendant l'Euphrate; l'une sur la rive gauche gagnait Raqqa par Dawsar, l'autre, par la rive droite, passait à Şiffīn, à Sūrīya et continuait vers Ḥalabīya rejoignant le district de la route de l'Euphrate.

A environ vingt cinq km. en aval de Bālis la forteresse de Qal'at

---

LE STR., 107; LE STR. *Pal.*, 417; MUSIL, *ME*, 314 sq.; CHAPOT, *Frontière*, 82 sq.; *THS*, 452-453; CANARD, *Hamd.*, 88; J. SOURDEL-THOMINE, *ET*<sup>2</sup>, I, 1026; J. et D. SOURDEL, *AAS*, III, 103.

(1) Alexandre le Grand avait mis à l'eau des bateaux qu'il avait fait transporter depuis la côte méditerranéenne. Les marchandises de l'Inde remontaient le fleuve jusqu'à ce point.

(2) Datée de 607/1210, *RCEA*, 3828.

Ĝa'bar (1) bâtie sur un éperon de la rive gauche de l'Euphrate marquait, en face de Şiffīn, l'étape sur la route allant à Raqqa. A l'époque préislamique, et durant les premiers siècles de l'Islam, la place s'appela Dawsar. Elle changea de nom au Ve/XI<sup>e</sup> siècle lorsque l'émir qurayšite Ĝa'bar b. Sābiq la remania avant d'être contraint de la céder à Malik Šāh. Le sultan seldjouqide devait la donner en 479/1086-87 à l'uqaylide évincé d'Alep, l'émir Sālīm b. Mālik. Les descendants de Sālīm constituèrent la dernière petite dynastie chiite maîtresse d'une place importante sur le Moyen Euphrate. En vain les Francs firent un raid contre Qal'at Ĝa'bar au début de 497/fin de 1103. C'est au cours du siège qu'il faisait devant cette forteresse que Zengī fut assassiné en rabī' II 541/ septembre 1146 au terme d'une nuit d'orgie. Dix-sept ans plus tard, en 558/1163, Nūr ad-Dīn réussit à occuper par ruse la dernière place tenue dans la vallée de l'Euphrate par un émir chiite. Il surprit l'émir Šihāb ad-Dīn, lui enleva la place, mais lui donna en compensation des fiefs lucratifs (2).

En suivant la rive droite de l'Euphrate, à une trentaine de kilomètres en aval de Bālis, on parvient à un plateau qui domine la vallée, c'est le plateau de Şiffīn où se déroula en 37/657 la bataille fameuse entre Mu'āwiya qui venait de Syrie et 'Alī qui, par la rive gauche, était venu de Kūfa et avait franchi le fleuve sur un pont de bateaux fait, sur son ordre, par les habitants de Raqqa. C'est en ce site historique que Zengī fut, dit-on, inhumé non loin des édifices carrés des Banāt Abī Ḥurayra (3) à l'ombre du minaret cylindrique qu'entoure un petit cimetière.

En continuant vers l'est on parvient après une heure de marche

(1) MUSIL, *ME*, 95; *THS*, 451, 465; CANARD, *Hamd.*, 88; *GB, M. Or.*, 389; SOURDEL, *EI*<sup>2</sup>, II, 364.

(2) Notamment les salines de Ĝabbūl.

(3) *Reise*, I, 132 sq.; MUSIL, *ME*, 257; LE STR., 102; *THS*, 454; *EI*, IV, 422; CANARD, *Hamd.*, 88; *GB, M. Or.*, 389.

à un village nouvellement reconstruit, Ḥammām, qui sur le bord du plateau occupe la place de Sūra ou Sūrīya, le terminus de la Strata Diocletiana. Dans le champ de ruines voisin on distingue une enceinte et les vestiges d'un ancien camp romain (1). Sūrīya était l'aboutissement de la route venant de Damas à travers le désert par Palmyre et Ruṣāfa jusqu'à l'Euphrate. C'est là que les caravanes franchissaient le fleuve. A l'époque de Nūr ad-Dīn la route ne semble pas avoir eu d'importance commerciale; le trafic par le désert se faisait alors plus au sud et aboutissait à l'Euphrate vers ar-Raḥba. La première ville importante en aval de Bālis est Raqqa.

Capitale du Diyār Muḍar, Raqqa (2) est bâtie sur la rive gauche de l'Euphrate dans le voisinage immédiat du confluent du Baliḥ. Son nom même définit la nature du site car il signifie un pays soumis à des inondations périodiques ou encore « terrain bas et marécageux situé le long d'un fleuve et sujet aux inondations ». Là se trouvait Nicephorion qui, comme tant d'autres villes d'Orient, fut fondée par Alexandre; à l'époque romaine et byzantine la cité reçut le nom de Callinicos. Base militaire de l'Empire contre les Perses, Callinicos joua un rôle important sur la frontière de l'Euphrate. En 18/639 après un siège de six jours la ville ouvrit ses portes aux armées musulmanes de Iyāḍ b. Ġanam, mais il fallut attendre l'essor de la puissance abbasside pour voir la place se développer. C'est au calife al-Manṣūr que l'on doit la fondation, à côté de Callinicos, d'une ville nouvelle, Rafīqa, en forme de fer à cheval au bord de l'Euphrate. L'âge d'or de Rafīqa se place sous

(1) CHAPOT, *Frontière*, 88, 133; *THS*, 255, 453-455; HONIGMANN, n° 438; *GB, Syrie, Palestine*, 221; *GB, M. Or.*, 389. D'importants thermes, auxquels l'agglomération doit son nom, ont été mis à jour.

(2) *Reise*, I, 156; II, 349 sq.; CHAPOT, *Euphrate*, 288 sq.; LE STR., 101-102; LE STR., *Pal.*, 518; HONIGMANN, *EI*, III, 1185-87; MUSIL, *ME*, 325 sq.; *THS*, 262, 480, 491, 495; CAHEN, *Djazira*, *REI*, 1934, 112; CAHEN, *Syrie du Nord*, 156; CANARD, *Ḥamd.*, 90; ISK. DĀWŪD, index.



le règne de Hārūn ar-Rašīd lorsque le calife, délaissant Bagdad, vint séjourner dans le voisinage des 'Awāšim, les places frontières menacées par les Byzantins. Rafīqa reçut une forte garnison de Khorasaniens et servit de base opérationnelle pour les expéditions estivales contre les Byzantins. C'est dans cette capitale temporaire du Califat que Hārūn ar-Rašīd incarcéra en 187/803 la famille du vizir barmécide.

La ville se développa considérablement et l'on arriva à avoir deux villes jumelles, l'ancienne Raqqa et la nouvelle Rafīqa, possédant chacune sa Grande Mosquée et des marchés actifs, puis au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle Raqqa tombe en ruine et son nom passe à Rafīqa. Après deux siècles d'existence modeste la ville reprit de l'importance sous Nūr ad-Dīn qui l'occupa en 554/1159 et qui devait la céder à son frère Mawdūd, seigneur de Mossoul en 562/1166. Ainsi au cours du temps Raqqa fut soumise tantôt à Alep et tantôt à Mossoul. Sur ce site émouvant, dominé par le souvenir de Hārūn ar-Rašīd et marqué du sceau de Nūr ad-Dīn, on ne voit plus grand-chose actuellement sur le sol. De la vaste enceinte dont les assises étaient alternativement de briques crues et de briques cuites, il ne reste qu'une grosse levée de terre, car depuis longtemps les habitants du site ont réussi à s'emparer des briques cuites pour bâtir leurs demeures. La porte d'Édesse, Bāb ar-Ruhā', située jadis au nord-ouest a disparu mais une autre porte subsiste au sud-est de la ville: la Porte de Bagdad toute construite en briques fort habilement agencées. Hors les murs se trouve le *ma'adanat al-Munaytir*, minaret carré en briques, bâti par Uways al-Qāranī et qui permet de repérer le site de la Raqqa primitive. A l'intérieur de l'enceinte subsistent les restes d'un palais qui fut peut-être la résidence de Nūr ad-Dīn ou la demeure de son représentant. On voit les vestiges de la Grande Mosquée à trois nefs qui fut bâtie en 154/770 par al-Manšūr et restaurée par Nūr ad-Dīn en 561/1166. De ce vaste édifice il ne reste debout qu'un portique, c'était la façade de la salle de prière donnant sur la cour, et le haut minaret rond en briques, œuvre de

Nūr ad-Dīn. Nous savons que ce souverain fit aussi construire un hôpital et que la ville comptait deux madrasas: une ḥanéfite et une chaféite. Au milieu des maisons à toit en terrasse de nombreux hammams dressaient leurs fines cheminées et se faisaient remarquer par leurs coupoles percées de trous obturés par de petites cloches de verre. Il existait aussi au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle une *ḥānaqāh* fondée par ‘Imād ad-Dīn al-Iṣfahānī, vizir de Quṭb ad-Dīn de Mossoul.

Pour avoir une idée de la ville telle qu'elle se présentait sous Hārūn ar-Rašīd et sous Nūr ad-Dīn, il faut examiner la photographie aérienne ou voir directement d'avion le site. Alors, sur une vaste étendue, apparaissent des rues, des marchés, des entrepôts, des maisons et des palais; tout prend du relief et il n'est plus difficile d'imaginer la vie active de cette cité célèbre pour ses poteries bleu turquoise à décor noir.

Raqqā est au centre d'une riche région agricole; au printemps au-delà du Balīḥ, vers l'est s'étend un tapis de verdure tandis que vers l'ouest la plaine est couverte de réglisse dont les racines pilées sont exportées jusqu'à Alep. Quelques arbres, des jujubiers, des oliviers et des mûriers poussent près de la ville. La région était jusqu'à une époque toute récente une remarquable terre de chasse: on y trouvait non seulement des lions rendus célèbres par les bas-reliefs assyriens, mais aussi des léopards et des panthères.

L'importante activité commerciale de Raqqā tenait au fait que la ville se trouvait au terme d'un certain nombre de routes. Là aboutissait la route qui descendait d'Édesse par Ḥarrān, Tell Mahré et Baḡarwan, suivant la vallée du Balīḥ où la rejoignait la route venant de Nišībīn par la région du Haut Ḥābūr et Rās al-‘Ayn; une autre route venait de Nišībīn par la vallée du Ḥābūr, puis remontait l'Euphrate jusqu'à Raqqā. De là partait aussi une route qui se rattachait au système syrien et qui permettait de gagner Damas par deux itinéraires. Enfin Raqqā était le point de départ de la célèbre route de l'Euphrate, *Tariq al-Furāt*.

## c) LA ROUTE DE L'EUPHRATE (1).

En descendant l'Euphrate après le confluent du Balīḥ on pénétrait dans le district de la route de l'Euphrate, le *nāḥiya tariq al-Furāt*. Ce district couvre la vallée de l'Euphrate de Raqqa à 'Āna; c'est un étroit couloir de plus de 350 km., bordé par le désert et cultivable dans la mesure où des machines élévatoires permettaient l'irrigation. De nombreux canaux ont existé dans l'Antiquité et au Moyen Age, mais dans la plaine alluviale au cours des siècles les changements furent nombreux: canaux comblés, déplacements du lit du fleuve, éboulement des berges. Les deux rives sont couvertes de ruines, de sanctuaires musulmans, toutes les places ont eu leur rôle dans l'histoire assyrienne. Dès la conquête arabe la vallée perdit de son importance stratégique, la fameuse ligne de Dioclétien était devenue inutile. La frontière repoussée vers le nord et n'ayant plus à craindre d'attaque d'envergure dans cette région, le commerce devint plus actif. La voie fluviale donne toute son importance économique à la région. Si la batellerie permettait de descendre le fleuve, une grande quantité de gués permettait de le franchir; ces gués étaient si nombreux que la route fut souvent appelée par les auteurs arabes *tariq al-Furād*: la route des gués. A l'époque de Nūr ad-Dīn les envoyés de Damas qui se rendaient à Mossoul utilisèrent maintes fois ces passages où très tôt s'étaient établies des agglomérations plus ou moins importantes qui contrôlaient la circulation.

En aval de Raqqa, il n'y a guère de terre cultivable, on ne trouve que de la rocaille. A environ soixante quinze km. l'Euphrate se trouve resserré entre le Ġabal Bišrī au S.-W. et le Ġabal Hama au nord-est. Là sur une masse basaltique de la rive gauche fut construite la place de Ḥanūqa(2), l'Annoucas signalée par Procope;

(1) JAUBERT, *La géographie d'Edrīsī*, II, 144-145; MUSIL, *ME*, 247; CANNARD, *Hamd.*, 94, sq.

(2) *Reise*, I, 164-166; II, 373; MUSIL, *ME*, 185, 189; LE STR., 106.

ce toponyme signifie « l'étranglement ». De là partait vers le nord-est une route qui rejoignait 'Arabān sur le Ḥābūr d'où l'on pouvait gagner Mossoul. A quelques kilomètres en aval de Ḥanūqa, dans une région assez désertique où se fait sentir le vent chaud du sud-ouest qui amène le sable fin du désert et irrite vivement les nerfs, se dresse au bord du fleuve, à flanc de coteau sur la rive droite, Ḥalabīya (1). L'ancienne résidence de Zénobie n'est plus qu'un champs de ruines au tracé triangulaire, dominé par une puissante forteresse.

Légèrement en aval, à la sortie de l'étranglement se dresse sur la rive gauche du fleuve Zalūbiya (2). Ce site fut habité dès l'époque assyrienne. La citadelle d'époque byzantine, bâtie sur une crête isolée à pic sur l'Euphrate, domine les terres environnantes et contrôle les routes de la région.

A l'époque de Nūr ad-Dīn ces deux places ne semblent pas avoir joué de rôles importants non plus que Dayr ar-Rummān (3) qui probablement se trouvait non loin de l'actuel Deir ez-Zor (4).

La vallée s'élargit et atteint de deux à quatre kilomètres.

A deux jours de marche de Ḥanūqa, sur la rive gauche de l'Euphrate, au confluent du Ḥābūr, est situé Qarqīsiya, l'antique Circesium, l'actuelle al-Busayra (5). Ce lieu fut habité dès la plus haute antiquité car il marquait un point de bifurcation des routes commerciales. En effet, des caravanes venues de l'Inde certaines continuaient à remonter l'Euphrate, mais d'autres s'en détachaient vers l'ouest pour rejoindre Palmyre.

Forteresse de la frontière romano-perse, Circesium joua un grand rôle sous Dioclétien et sous Justinien, car c'était le dernier

---

(1) CHAPOT, *Frontière*, 291; *Reise*, II, 373; I, 166; CANARD, *Ḥamd.*, 94; DUNAND, *Amanus*, 99 sq.; LAUFFRAY, *El-Kanouqa*, AAS, I, 1951, 41-58.

(2) CHAPOT, *Frontière*, 293; MUSIL, *ME*, 331.

(3) CANARD, 95.

(4) SOURDEL, *EP*<sup>2</sup>, II, 205.

(5) HARAWĪ, 148; *Reise*, I, 172; CHAPOT, *Frontière*, 295; LE STR., 105; MUSIL, *ME*, 178, 334; STRECK, *EI*, II, 810-812; *THS*, 487; CANARD, *Ḥamd.*, 95.

poste romain vers l'Orient. Un mur dont subsistent des vestiges joignait l'Euphrate au Ḥābūr et donnait à la place une configuration triangulaire.

A l'époque de Nūr ad-Dīn c'est un centre commercial important au débouché de la vallée du Ḥābūr, la ville est entourée de jardins produisant de nombreux fruits et légumes, dans les îles du fleuve poussent des bouquets de peupliers. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle Qarqīsīya était une ville à fort pourcentage de Juifs; Benjamin de Tudèle y dénombra 500 familles. Elle était aussi un lieu de pèlerinage musulman; on y venait en effet vénérer dans un *mašhad* une empreinte de la main de 'Alī.

Après le confluent du Ḥābūr pendant quatre vingt dix km. la vallée atteint de six à dix kilomètres de largeur.

A une étape en aval de Qarqīsīya un haut minaret signale de loin sur la rive droite la ville d'ar-Raḥba, l'actuelle Mayyādīn (1).

Située pratiquement à la limite de l'Iraq et de la Syrie la ville était une importante station de caravanes, un point de passage fréquenté qui, au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, contrôlait le trafic de Damas vers la Djéziré. Elle fut reconstruite au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle après le tremblement de terre d'août 1157/rağab 552. C'est de nos jours un bourg important au bord du fleuve. La ville du IX<sup>e</sup> siècle avait été bâtie à l'époque d'al-Ma'mūn par al-Malik b. Ṭawq, elle était entourée d'un épais mur de briques de périmètre rectangulaire d'où son nom d'*ar-Raḥba*. Sur un éperon détaché de la falaise par un fossé artificiel et revêtu d'un glacis en pierre, une forteresse à double enceinte quadrangulaire renforcée par des tours rectangulaires commandait ce passage sur le fleuve. Un faubourg aux eaux abondantes avec des jardins bien arrosés, de riches vergers, fournissait une partie de l'alimentation de la ville tandis que des céréales poussaient dans

---

(1) *Reise*, II, 382; LE STR., *Pal.*, 517 sq.; CHAPOT, *Frontière*, 296 sq.; *THS*, 456; MUSIL, *ME*, 3, 250, 340; HONIGMANN, *EI*, III, 1177; *GB*, *M. Or.*, 394; DUNAND, *Amanus*, 101.

les champs du proche plateau; la rive gauche était aussi cultivée et donnait des coings très célèbres.

En 497/1104 ar-Raḥba dépendait du prince de Damas, qui contrôlait toute la route de Damas à l'Euphrate par Palmyre et Suḥna, le *Darb as-Sultāni*. En 500/1107, Ğawālī, général de Zengī, vint par Siḡar et prit la ville, celle-ci se trouva en 544/1149 placée sous l'autorité de Quṭb ad-Dīn b. Zengī. Quelques années plus tard, en 559/1164, Nūr ad-Dīn entra en possession d'ar-Raḥba et le donna en fief à l'émir Asad ad-Dīn Širkūh, en même temps que Ḥimṣ. A cinq kilomètres de l'Euphrate, Širkūh construisit une ville nouvelle: ar-Raḥbat al-Ġadīd et renforça la citadelle dont il confia la garde à un de ses officiers Yūsuf b. al-Mallāḥ (1). La place devait rester un siècle au pouvoir de la famille asadite.

En aval d'ar-Raḥba une petite ville semi-circulaire, ad-Dāliya (2), s'était développée à l'endroit où le nahr Sa'īd rejoint l'Euphrate. Ce canal, œuvre de l'omeyyade Sa'īd b. 'Abd al-Malik, coulait depuis Qarqisiya parallèlement au fleuve sur la rive droite.

Franz Cumont et Musil identifient ad-Dāliya à l'actuelle Šālihīya, l'antique Doura Europos qui surplombe l'Euphrate du haut de la falaise. Honigmann conteste cette localisation et situe ad-Dāliya plus en amont (3).

En descendant le fleuve on passait à un relai caravanier dit al-Furḍa (4), « le Gué », où l'on rejoignait une route qui, par le désert, venait de Ruṣāfa et avait suivi sur une certaine distance le *Darb as-Sultāni* qui aboutissait à ar-Raḥba.

---

(1) *Reise*, III, pl. XXIX; MUSIL, *ME*, 7, fig. 2. La citadelle qui mériterait une étude archéologique, semble remonter aux Omeyyades ou peut-être même aux Byzantins.

(2) Le mot *dāliya* désigne une machine élévatoire d'eau pour l'irrigation (cf. MUSIL, 17, 169, fig. 9 et 40). *Reise*, II, 383; LE STR., 105; MUSIL, *ME*, 10, 250 sq.; CANARD, *Ḥamd.*, 95; *THS*, 456; voir 3<sup>e</sup> partie « L'irrigation ».

(3) HONIGMANN, art. *Raḥba*, dans *EI*, III, 1178.

(4) CANARD, *Ḥamd.*, 98; *GB, M. Or.*, 577.

En suivant la route traditionnelle qui reliait la Syrie du Nord au centre de l'Iraq, on parvenait enfin, à quatre vingt dix km. en amont de ce gué, à la dernière localité du Diyār Muḍar sur l'Euphrate, celle qui marque la limite extrême du district un peu au-delà du 42° de longitude, la ville de 'Āna (1).

Une forteresse puissante dont on peut voir les vestiges dominait le fleuve sur la rive droite. Il semblerait qu'à l'origine la ville ait été bâtie dans une île de l'Euphrate puis se soit trouvée rattachée à la rive droite; entre la falaise et le fleuve s'étendent des jardins où l'on cultive l'ail et l'oignon ainsi que le grenadier et le figuier. Sur le plateau, en terrain volcanique la vigne donnait un vin fameux cité par les auteurs arabes. A 'Āna aboutissait une route venant de Mossoul par Hatra à travers le désert; cette route croisait à une trentaine de kilomètres de l'Euphrate le *Darb al-Malaḥ*, la route du sel, qui parallèlement à la rive gauche du fleuve traversait la dépression d'al-Adağd où l'on se procurait un sel blanc très fin, dont la couche de dépôt atteignait en été, grâce à l'évaporation, une épaisseur de cinquante cm. Ce sel était exporté à travers la Djéziré à partir de Sukayr al-'Abbās sur le Ḥābūr où aboutissait la route (2).

---

(1) *Reise*, II, 319; LE STR., 106; MUSIL, *ME*, 19, 345; STRECK, *EI*, I, 349; LONGRIGG, *EP*<sup>2</sup>, I, 474; *GB, M. Or.*, 577.

(2) YĀQŪT, III, 109.





## II. LA SYRIE

De Djéziré, la domination des Zenguides, comme quelques siècles auparavant celle des Ḥamdānides, s'est étendue sur la Syrie du Nord « dont les plateaux continuent au delà de l'Euphrate la plate-forme de Jazira », traversée par la grande voie qui relie le golfe Persique et la Mésopotamie à la Méditerranée et à l'Égypte. Il n'existe pas alors de frontière dans notre sens du terme, c'est plutôt une « marche » dont il s'agit à l'ouest de la courbe du Moyen Euphrate, en aval de Sumaysāt.

### A. LA PROVINCE D'ALEP.

#### a) RÉGION DES 'AWĀṢIM.

La région septentrionale délimitée par l'Euphrate à l'est, le Gök Sü au nord, le Kurd Dagh à l'ouest et le nahr Sağūr au sud fut au cours des siècles, et plus particulièrement à l'époque qui nous intéresse, l'enjeu des luttes qui opposèrent tout au long des Croisades les Francs aux Musulmans.

Le Gök Sü représente la limite septentrionale atteinte par les armées zenguides tandis que le nahr Sağūr marque la limite nord de la province d'Alep qui fit partie de façon permanente du domaine des princes zenguides. A la veille des Croisades la région, qui se présente comme un plateau raviné par les cours d'eau, appartenait aux Arméniens; lors de l'occupation franque elle échet en fief à Joscelin de Courtenay puis à son fils Joscelin II l'Arménien. Elle sera, après la prise d'Édesse, le refuge du comte. A la suite de la capture de ce dernier, la région est cédée par les Francs à Manuel

Commène. Elle fut, ensuite, prise aux Byzantins par 'Izz ad-Dïn Mas'ud b. Qiliğ Arslān en 546/1151. A la mort de ce prince, en 550/1155, la région passa au pouvoir de Nūr ad-Dïn. Cette année-là le souverain zenguide fit son apparition dans le nord, il venait de régler les affaires de Damas et souhaitait, à la mort de Mas'ud, consolider ses frontières septentrionales. Au cours de son expédition Nūr ad-Dïn s'empara de Dulūk, Mar'aş, Ra'bān, Kaysum et Bahasnā, places dont Qiliğ Arslān avait héritées, puis les rendit au souverain de Konya. Quelques années plus tard, en 568/1173, étant entré en conflit avec le prince seldjouqide et n'ayant pas confiance en lui pour assurer une défense efficace contre les actions menées aussi bien par les Arméniens que par les Artuqides ou les Damīsmendides, Nūr ad-Dïn réoccupa toutes ces villes et les garda sous son propre contrôle jusqu'à sa mort.

Lorsque l'on se rend de Djéziré en Syrie du Nord on traverse l'Euphrate par des gués où à la période des hautes eaux on établissait, semble-t-il, des ponts de bateaux, ou bien par des bacs, qui comme de nos jours, permettaient d'aller d'une rive à l'autre (1). Dans la boucle que l'Euphrate décrit vers l'ouest les points de passage étaient d'amont en aval, Sumaysāt, al-Bira, Qal'at Nağm et Bālis (2). Chacune de ces agglomérations constituent des têtes de pont où aboutissent les routes de Djéziré vers l'ouest et d'où partent les voies d'accès à la Méditerranée.

Une grande voie, partant de Sumaysāt, épousait en gros la courbe de l'Euphrate. Elle en était la réplique à l'intérieur des terres et passait aux points où les affluents de droite étaient le plus aisément franchissables.

---

(1) Le bac — généralement un « chartouch » — part d'une rive et traverse le fleuve en biais, puis est halé en amont et traverse à nouveau en biais. Il en est ainsi de nos jours à Qal'at Nağm par exemple.

(2) Ğarabluş, près de l'antique Karkemish, ne semble pas avoir existé au Moyen Age comme point de passage.

Cette route entraît dans la région que l'on appelait encore à l'époque des Croisades les *'Awāsim* (1). Ce terme, depuis le règne de Hārūn ar-Rašīd, englobait le territoire qui s'étend au nord d'Alep au-delà d'un arc théorique joignant Manbiğ à Antioche. Dans cette zone se trouvaient un certain nombre de places fortes (*tugūr*) qui commandaient des nœuds routiers ou des cols de montagne. La contrée avait été très prospère à l'époque des Hittites à en juger par les ruines de cette époque qui foisonnent. Elle connut aussi une période de richesse au temps de l'apogée 'abbaside. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle le pays restait fertile et devint l'enjeu des luttes entre Croisés d'Antioche, Seldjouqides de Rūm, Arméniens de Cilicie, et Zengouides de Syrie. Il fallait s'assurer le contrôle des routes pour accaparer les récoltes.

Sumaysāt, connue aussi sous le nom de Qal'at aṭ-Ṭīn, est bâtie sur la rive droite du Haut Euphrate. Elle constitue une tête de pont importante pour les relations entre la Syrie du Nord et la Djéziré au Moyen Age (2). Son enceinte qui fut restaurée par les Ayyoubides et par les Seldjouqides de Konya est encore en bon état tandis que la ville n'est plus qu'un petit village. Lorsque l'on avait quitté Sumaysāt en direction de l'ouest on traversait le Gök Sü, près de Trūš, sur un pont antique, puis on arrivait à Bahasnā (3). C'était une petite place forte dotée d'une puissante citadelle qui gardait un col élevé entre deux vallées parallèles, celle de l'Ak Su oriental et celle du Suffraz Suyu. Important carrefour situé à près d'un kilomètre des routes actuelles de Malaṭiya à Alep et de Cilicie au Diyār Bakr « la place tenait la charnière de la série des places fortes qui au Nord de la boucle de l'Euphrate

---

(1) CANARD, *EI*<sup>2</sup>, I, 783-784.

(2) *Buğyat* 330-332; I.Š., 174, LE STR., *Lands*, 108; *GB*, *Turquie*, 488, *SN*, 127; *EI*, IV, 576.

(3) I.Š., fo 157 v. - 159 r.; *Buğyat*, fo 401-402; *SN*, 120-121; CAHEN, art. *Besni*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1225.

gardaient les hautes vallées des affluents de droite » (1). D'après Claude Cahen la ville était bâtie en longueur dans un ravin encaissé, la citadelle, dissimulée de tous côtés par des hauteurs supérieures, se dressait sur un éperon rocheux. De cet ensemble antérieur aux Croisades il ne reste que des ruines.

Une route partait vers l'ouest en direction de Mar'aš. Prenant la direction du sud notre route passait la montagne au sud de Bahasnā à un col que commandait la petite ville de Kaysūm (2) bâtie sur les bords d'une rivière qui portait son nom. Une citadelle primitivement construite en brique crue, puis rebâtie en pierre par Baudouin de Mar'aš, soulignait l'importance de la place qui commandait un col sur la route venant du nord. C'est à l'est de Kaysūm que Claude Cahen propose de chercher Kafarsud (3). Peut-être devrait-on aussi faire des recherches vers l'actuel Kisilin sur l'Euphrate. En continuant son chemin on trouvait sur le nahr 'Arabān une petite ville d'origine fort ancienne: Ra'bān, l'actuelle Altıntaşkale (4). La citadelle, bâtie au pied d'une montagne, contrôlait non seulement la traversée de la rivière mais aussi le carrefour des routes de Kaysūm à Dulūk et de Qal'at ar-Rūm et Mar'aš. Il n'en reste plus sur le sol que la trace de l'enceinte en haut d'un vaste tell.

En poursuivant son chemin en direction du sud-ouest on arrivait dans la vallée du nahr Marzubān où se trouvait une forteresse qui avait donné son nom à cet affluent de l'Euphrate et que Qiliğ Arslān avait occupée avant que Nūr ad-Dīn ne la lui enlève. Le passage principal de la rivière était commandé par cette citadelle (*qal'a*) qu'Ibn al-'Adīm appelle aussi Barsumān (5)

---

(1) *SN*, 120.

(2) *Buġiyat* fo 336; I.Š., fo 242 r.v.; *Mašriq*, 213; *THS*, 478; *SN*, 120; CANARD, *Hamd.*, 269.

(3) *SN*, 123.

(4) *Buġiyat*, fo 332; I.Š., 239 r.v. - 240 r.; *Mašriq*, 209-210; *THS*, 478; *SN*, 112; CANARD, *Hamd.*, 277.

(5) *Buġiyat*, fo 401.

tandis qu'Ibn Šaddād affirme que le vrai nom est al-Murassabān(1). Claude Cahen propose, à la suite de Dussaud, de rechercher la forteresse à Yarimdja (2). Dans la même région se trouvaient les places de Ḥurūs et d'az-Zūb (3).

Au confluent du nahr Marzubān, sur une arête rocheuse tombant de trois côtés à pic dans l'Euphrate, le long de la rive droite, se dressait une forteresse: Qal'at ar-Rūm (4). Un fossé profond de 30 mètres, creusé par la main de l'homme, isolait l'ouvrage du haut plateau et le rendait imprenable. De construction byzantine cette place forte occupait un rectangle de 400 m. de long sur 200 m. de large. En 1150 le comte d'Édesse ne pouvant maintenir de garnison sur les bords de l'Euphrate vendit la place aux Arméniens dont le catholicos s'installa dans ce nid d'aigle d'où Nūr ad-Dīn ne chercha pas à le chasser. La forteresse contrôlait les gorges de l'Euphrate mais aucune route de grande communication n'y aboutissait.

Légèrement en amont d'al-Bīra (5), l'Euphrate reçoit sur la rive droite le nahr Karzīn que la route d'al-Bīra à Alep franchissait à gué à Ḥiṣn Karzīn(6) après avoir traversé le riche district agricole appelé nahr al-Djawz.

En arrivant dans la haute vallée du nahr Karzīn, une bifurcation permettait de gagner, vers l'ouest, Dulūk en remontant la vallée, vers le sud de rejoindre 'Ayntāb après avoir franchi un col qui donnait accès au cours supérieur du nahr Sağūr. Cette vallée du dernier affluent de l'Euphrate sur la rive droite marquait la limite septentrionale de la province d'Alep.

---

(1) I.Š., 157 r.

(2) *THS*, 478; *SN*, 119.

(3) I.Š., 157 v.; *SN*, 119.

(4) *THS*, 450; *SN*, 122; HONIGMANN, art. *Rūm Qal'a*, *EI*, III, 1256.

(5) *EI*<sup>2</sup>, I, 1270-1271.

(6) *SN*, 122.

## b) LA LIGNE DU NAHR SAĞŪR.

Près des sources du nahr 'Afrīn, du nahr Sağūr et du nahr Karzīn, au centre d'un véritable château d'eau et au pied de l'extrémité septentrionale du massif du Kurd Dagh, se trouve Dulūk (دولوك) (1). L'ancienne Doliché marquait un carrefour de routes importantes, l'une allait d'ouest en est, de Mar'aš à al-Bīra sur l'Euphrate, une autre vers le nord menait vers Ra'bān et Sumaysāt, une troisième, vers le sud, gagnait la vallée du Haut 'Afrīn. Entourée de riches vergers, irriguée grâce aux nombreuses sources du voisinage, Dulūk était surtout une solide forteresse bâtie en pierre de taille par les Byzantins et ravitaillée en eau par un aqueduc ancien. Occupée par les Musulmans lors de la Conquête, elle avait été une des places incorporées par Hārūn ar-Rašīd dans le *ğund al-'Awāšim*, zone avancée en face des Byzantins; Dulūk servit de base d'opération pour les campagnes estivales contre l'empire de Byzance, mais en 351/962 elle tomba au pouvoir des Grecs. Environ un siècle plus tard, en 458/1065, les bandes turcomanes d'Afšīn b. Yaḥyā l'occupent un temps puis elle passe aux mains des Arméniens jusqu'à ce que Sulaymān b. Qutulmuš s'en rende maître en 477/1084-85. Prise par les Byzantins en 491/1098, elle fut cédée à Joscelin. Durant toute l'époque des Croisades « l'évêché de Tulupe » fut le théâtre de nombreux engagements. En 544/1149 Mas'ūd de Konya, venant de Mar'aš, s'en empare; à la mort de ce prince, Nūr ad-Dīn se rendit dans le nord et prit la ville. Dulūk était déjà sur le déclin, on ne releva pas les ruines de sa forteresse (*hišn*), la place, où seul le *maqām Dāwūd* attira les pèlerins, devint une bourgade tandis qu'au sud-ouest 'Ayntāb prenait de l'importance. Dulūk joua un rôle tant que la route du nord au sud passa en territoire byzantin, la route allait de Mar'aš ou de Sumaysāt vers

(1) *Buğiyat*, fo 332-334; I.Š., fo 240; *Mašriq*, 211-212; LE STR. 386-7, 438; *THS*, 226, 229, 445, 472, 478; *SN*, 115, 320; CANARD, *Hamd.*, 232; D. SOURDEL, *EI*<sup>2</sup>, II, 639-640.

Antioche en traversant Dulūk d'où elle s'engageait dans la vallée encaissée du nahr 'Afrīn. Mais lorsque l'ancienne Commagène fut occupée par les Musulmans, soit les Seldjouqides de Konya, soit les éléments zenguides, la route ne suivit plus la vallée du 'Afrīn et se dirigea vers Alep par le plateau qui s'étend au sud du nahr Sağūr. 'Ayntāb devint alors le véritable centre routier de la région (1).

Cette ville, l'actuelle Gaziantep, est située à quelques kilomètres au sud-ouest de Dulūk sur la rive droite du Haut Sağūr entre deux collines qui se dressent dans une vaste plaine. L'abondance de l'eau a permis le développement de riches vergers qui ont fait naître un marché fréquenté. Sur un tertre rond, en grande partie artificiel, entouré d'un profond fossé, une solide forteresse domine le cours du Sağūr. C'est, comme nous venons de le voir, là que se déplaça le croisement de la route Mar'aš-Alep et la route Édesse-al-Bīra-Mar'aš. La ville passa au pouvoir de Nūr ad-Dīn en 550/1155, le souverain la donna en fief à l'émir Nāšir ad-Dīn Muḥammad b. Asad ad-Dīn Širkūh qui eut aussi plus tard comme concessions (*iqṭā'*) Ḥimṣ et ar-Raḥba. Puis Nūr ad-Dīn la reprit et confia pour un temps 'Ayntāb à Ismā'il al-Ḥaznadār et finalement la donna à l'un de ses neveux, Ḥusām ad-Dīn.

En aval de 'Ayntāb, sur les bords du Sağūr, se trouve Tell Bašīr (2), la Turbessel des Croisés. Le site, bien arrosé par le nahr Sağūr et les eaux de diverses sources du voisinage, abondait en jardins dont les prunes particulièrement succulentes faisaient la renommée. La ville, très active sous les Hittites, subit une longue éclipse et n'est mentionnée à nouveau qu'à partir des Croisades. Sur un tell trois fois plus long que large se dressait une citadelle.

---

(1) I.Š., 156 r. v.; *GB, Turquie*, 484; *LE STR.* 386-387; *CANARD, Hamd.*, 233; *IBN AL-'ADĪM, TH*, 302-311, *THS*, 448, 4767, 472; *SN*, 116; *Buğiyat*, fo 398; *CANARD, EI*<sup>2</sup>, I, 814-815.

(2) *SN*, 116; I.Š., 58 v.; *LE STR.*, 542; I.Š., fo 153; *Buğiyat*, fo 397-398, *HONIGMANN, EI*, IV, 759.

Elle venait au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle d'être renforcée et développée par les deux derniers comtes d'Édesse.

« Au lendemain de sa conquête par Nūr ad-Dīn la forteresse consistait en un château proprement dit de 300 brasses de périmètre avec quinze tours et à côté sans doute une cour munie d'une seconde enceinte de 425 brasses avec deux autres tours. A la forteresse était adossée une bourgade qu'entourait un rempart de 625 brasses. Il s'y trouvait un hôtel et des églises dont une dédiée à Saint Romain » (1).

Prise par Abū 'Ubayda à la Conquête, Tell Bašīr fut reprise par les Grecs à Sayf ad-Dawla en 351/962. Elle passa à nouveau sous contrôle musulman à l'époque de Malik Šāh. Dès la première croisade elle devint en 1102 le fief de Joscelin de Courtenay. Elle fut plusieurs fois assiégée par les Musulmans, mais sans succès. Les éléments turcomans installés dans la ville proposèrent à Nūr ad-Dīn de lui livrer la ville pour dix mille dinārs (2); le 25 rabī' I 546 le prince accepta et confia la garde de la cité à l'émir Ḥassān al-Manbiġī avant de venir quelques temps plus tard prendre lui-même officiellement possession de la ville. En 564/1169, après le tremblement de terre qui ravagea toute la Syrie, Nūr ad-Dīn donna Tell Bašīr en fief à Sabiq ad-Dīn 'Uīmān b. ad-Dāya. A la mort de son père, Ismā'il b. Maḥmūd b. Zengī confiera la ville à l'émir turcoman Badr ad-Dīn Dilderim b. Yarūq.

En aval de Tell Bašīr, au point où le Saġūr coupe la route directe d'Alep à al-Bīra, sur un petit tell assez élevé, se trouvait, en poste avancé sur la frontière, une petite forteresse: Tell Ḥālid (latin: Trihalet) (3). Cette place existait dès le X<sup>e</sup> siècle; très endommagée par le séisme de 1114 elle fut en partie restaurée par les Francs.

(1) *SN*, 116, citant Ms. B.N., 2281, fo 57 v.

(2) *Buġiyat*, fo 398.

(3) *SN*, 117, 122; *LE STR.*, 543.



## c) LA ROUTE DE L'EUPHRATE A ALEP PAR MANBIĞ.

En aval du confluent du Sağūr l'Euphrate sort d'un rapide sur des roches plates entre des falaises à pic. Celles-ci vont s'écarter désormais du courant et constitueront deux barrières blanches à distance variable du fleuve.

Sur la falaise de la rive droite se dresse à l'abrupt, au sommet d'un piton rocheux, le château de Qal'at Nağm (1). Sur la rive gauche la falaise est actuellement un peu à l'écart du fleuve, cédant la place à une petite plaine fluviale cultivée.

L'histoire de cette citadelle est liée à celle de Manbiğ. Si al-Qāḍī al-Fāḍil donna à son nom une origine astronomique, Ibn Šaddād (2) dit, avec moins d'imagination, qu'elle fut bâtie par un certain Nağm qui était *ğulām* al-Ğinn as-Safwānī. Après 300/912 elle fut occupée successivement par les Ḥamdānides, les Mir-dassides puis les Turcomans à qui la prirent les Banū Ḥasan qui furent alliés de Nūr ad-Dīn. Ce ne fut que sous Saladin que cette famille perdit la place. La citadelle est importante (3), elle comporte deux étages de vastes pièces, une mosquée, des citernes. D'après Abū l-Fidā, Nūr ad-Dīn fit consolider les défenses qu'al-Malik az-Zāhir Ğāzī devait remanier plus tard (4).

Lorsque après avoir traversé l'Euphrate l'on a gagné le plateau on traverse un vaste cimetière musulman au milieu duquel se dressent les ruines de deux édifices qui peuvent être des mosquées ou des madrasas funéraires.

A une trentaine de kilomètres à l'ouest de l'Euphrate soit une journée de marche se trouve Manbiğ (5), l'ancienne Hiéropolis.

(1) I.Š., 263 r.-v. (*Mašriq*, 222); LE STR., 42, 501; THS, 448, 451; voir plus haut, pp. 148-149.

(2) Fo 263 v. Voir plus haut pp. 88-89, parag. «Moyen Euphrate».

(3) Inédite, elle mériterait d'être publiée.

(4) ABŪ L-FIDĀ, 233.

(5) *Buğiyat*, 186-192; I.Š., 242 v. - 263 r. (*Mašriq*, 213-22); LE STR., 36, 500; THS, 474, SN, 117; CANARD, *Ḥamd.*, 226, 233; HONIGMANN, *EI*, III, 247-251.

La grande cité hellénistique n'est plus de nos jours qu'un bourg. Là passait, à une quinzaine de kilomètres au sud du nahr Sağūr, une des principales routes qui de Djéziré permettaient de gagner la Syrie du Nord. Marché actif et centre religieux important aux époques hellénistique, romaine et byzantine, l'ancienne Hiéropolis était située dans une plaine ondulée, riche en sources, au milieu d'un écrin de jardins et d'arbres. Hārūn ar-Rašīd en fit la capitale de la zone frontrière, le chef lieu du *Ġund al-'Awāsim*. C'était un point d'appui solide pour les campagnes d'été contre les Grecs, il surveillait la route allant d'est en ouest et la route qui du nord au sud suivait la vallée de l'Euphrate jusqu'à Bālis (1). De la double muraille antique consolidée par Justinien et qui, encore à l'époque de Nūr ad-Dīn, protégeait la ville, il ne reste plus qu'une forte levée de terre circulaire, seul le front nord-ouest conserve de nos jours des vestiges de l'enceinte romaine près de l'étang sacré, alimenté par une source et où l'on célébrait jadis le culte d'Atargatis (2). A la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la patrie du poète al-Buḥturī était un marché agricole fort actif, fruits et céréales y abondaient tandis que des mûriers permettaient l'élevage des vers à soie.

En 521/1127 Zengī s'en empara en même temps que de Ḥiṣn Buzā'a; en 536/1142 Jean Commène attaqua les possessions zen-guides mais ne prit pas Manbiğ. Sous Nūr ad-Dīn la ville fut gouvernée par Ḥassān al-Manbiğī qui mourut en 562. Le souverain nomma alors Ġāzī b. Ḥassān al-Manbiğī qui se révolta. Nūr ad-Dīn envoya d'Alep une puissante armée sous le commandement de Mağd ad-Dīn Abū Bakr b. ad-Dāya et Asad ad-Dīn Šīrkūh; la ville fut prise en 563/1168. Elle fut concédée à Quṭb ad-Dīn Inal b. Ḥassān, le frère du révolté, qui y fit construire une madrasa ḥanafite.

(1) Cette route existe de nos jours.

(2) Aujourd'hui l'étang asséché sert de stade tandis que la source alimente un bassin de natation d'où l'eau part irriguer les jardins.

En une journée de marche vers l'ouest on arrivait dans une zone toute remplie de la fraîcheur des jardins arrosés par les sources qui jaillissaient dans la vallée appelée wādī Baṭnān (1). Les nombreux ruisseaux coulant à travers cette oasis se réunissaient pour constituer le nahr aḍ-Ḍahab. Cette rivière arrose une série de villages avant d'aller se perdre dans la lagune salée de Ġabbūl. Au milieu de la vallée sur chacune des rives d'un des principaux ruisseaux, s'élevaient deux agglomérations, trop petites pour être considérées comme des villes et trop grandes pour compter au nombre des villages: Buzā'ā et al-Bāb (2). Chacune avait une mosquée avec un *minbar* et un *ḥaṭīb* ce qui soulignait leur indépendance l'une vis-à-vis de l'autre. Bien que distantes de quelques kilomètres dans la plaine elles ne sont jamais citées séparément dans les textes. Buzā'ā constituait le terme d'une étape d'un jour et devait à ce fait une certaine activité commerciale qui dépassait la production locale de poteries. Cette activité se déroulait à l'ombre d'une citadelle d'origine byzantine rendue pratiquement inaccessible par un profond fossé. La place appartient aux Mirdassides au XI<sup>e</sup> siècle, puis le seldjouqide Tāğ ad-dawla Tutūš la prit en 470/1078. A sa mort les Mirdassides récupérèrent leur bien. En muḥarram 533/septembre 1138 Zengī occupe Buzā'ā qui passa ensuite à Nūr ad-Dīn. Elle fit partie des biens que reçut l'émir de Qal'at Ġa'bar en échange de sa forteresse cédée à Nūr ad-Dīn, avant d'être prise, en 571/1175, par Saladin (3).

L'agglomération d'al-Bāb (4) était plus étendue que Buzā'ā mais elle n'avait pas de citadelle pour la défendre. Ses jardins la firent comparer au Paradis par le poète al-Qayṣarānī. A l'époque

(1) LE STR., 426; *THS*, 475.

(2) *Buḡiyat*, 339-343; I.Š., 159 r. - 162 r.; *Kaṣf M.* 74; CANARD, *Ḥamd.*, 223-224; *EI*<sup>2</sup>, I, 1398 (s.v. Buzā'a).

(3) Au début de 567/4 septembre 1171 Ismā'il, fils de Nūr ad-Dīn, constitua un waqf pour la mosquée de Buzā'a. *RCEA*, t. IX, n° 3295.

(4) LE STR., 406.

de Nūr ad-Dīn un grand nombre d'Ismā'īliens s'étaient regroupés dans la région; pourchassés, ils se réfugièrent dans les grottes voisines, les troupes zenguides les y enfermèrent et ceux qui ne moururent pas asphyxiés furent massacrés.

Enfin près d'al-Bāb, sur une hauteur, le Tell Baṭnān, l'ancienne Batnae, se dressait un couvent appelé Dayr Ḥabīb, évoquant le nom de Ḥabīb b. Maslamah al-Fihri (1).

En poursuivant son chemin à travers la plaine vers l'ouest on aperçoit à l'horizon la chaîne du Ġabal Sam'ān, on traverse Naqrīn et l'on découvre le tell de la citadelle d'Alep avec la silhouette du minaret à droite.

#### d) LA VILLE D'ALEP.

Venant de l'est, de Manbiġ ou de Bālis, on traverse pendant des kilomètres un plateau steppique de terre rouge qui, en pente insensible, monte depuis l'Euphrate vers Alep et au-delà vers le massif de l'Amanus. La monotonie de cette plaine, sans arbres, sans mares d'eau, n'est interrompue, en hiver, que par les nuances brunes des sols fraîchement labourés tandis qu'au printemps les cultures variées offrent au regard toute la gamme possible des verts (2).

(1) LAMMENS, art. *Ḥabīb*, *EI*, II, 197.

(2) IBN ŠADDĀD, *A'lāq al-Ḥaṭīra*, édit. SOURDEL, PIFD, 1953. — SIBṬ IBN AL-'AGAMĪ, *Trésors d'or*, trad. J. SAUVAGET, PIFD, 1950. — IBN ŠĪḤNA, *Pierres Choisies*, trad. J. SAUVAGET, PIFD, 1932. — 'ISSA BEY (AḤMAD), *Histoire des Bimaristans à l'époque islamique*, in-4°, Le Caire 1928. — J. SAUVAGET, *Inventaire des monuments musulmans de la ville d'Alep*, *REI*, 1931, 59-114. — CH. GODARD, *Alep, Essai de géographie urbaine et d'économie politique et sociale*, Alep 1938 (hors commerce). — J. SAUVAGET, *Alep, Essai sur le développement d'une grande ville syrienne des origines au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle*, in-4°, *BAH*, Paris, 1941. — M. CANARD, *Histoire de la dynastie des Hamdamides*, 220-224. — CL. CAHEN, *Syrie du Nord*, 154 sqq. — N. ELISSÉEFF, *Les monuments de Nūr ad-Dīn*, *BEO*, XIII, 7-18. — SUBHI SAOUAF, *Plan-Guide du visiteur*, Alep 1951. — D. SOURDEL, *Esquisse topographique d'Alep intra muros à l'époque ayyoubide*, *AAS*, II, 1952, 109-133. — ABDUL RAḤMĀN

De loin, la silhouette massive de la citadelle se détachant à l'horizon sur une ligne plus claire de collines signale au voyageur, depuis des siècles, l'emplacement d'Alep. L'homme a choisi ce site à mi-chemin entre l'Euphrate et l'Oronte, à une centaine de kilomètres de chacun des fleuves, dans une légère dépression où coule le modeste Quwayq. Jean Sauvaget a défini ce site d'Alep comme « une cuvette aux flancs en pente douce semée de pointements rocheux, et traversée par le Quwayq » (1). Placé au point de contact de civilisations différentes, carrefour de grandes routes reliant l'Europe à l'Asie et à l'Afrique, Alep joua un rôle politique et stratégique considérable, ce qui lui valut d'être convoitée par les grands empires. Tenir cette place permettait de commander les passes du Taurus, les gués de l'Euphrate et la route de la mer Noire à la mer Rouge. Cette position si elle présentait des inconvénients politiques, offrait, en revanche, des avantages économiques certains. Les récoltes de la riche région agricole qui s'étend à l'ouest d'Alep étaient vendues dans cette ville: olives et figues, pistaches et amandes, sumac et coton alimentaient le marché où arrivaient aussi les produits de la région orientale, une grande plaine où la culture du blé et celle de l'orge voisinent depuis toujours avec l'élevage du bétail.

Les efforts pour maintenir la prospérité ont, de tous temps, dominé l'évolution d'Alep que Jean Sauvaget a magistralement décrite dans sa thèse sur cette ville.

L'origine historique d'Alep se perd dans la nuit des temps. Elle est, dit Jean Sauvaget, « l'une des plus anciennes villes du monde qui soient encore habitées et florissantes » (2). D'abord citadelle à un nœud de routes, Alep devint un centre urbain qui se développa

---

ḤAMIDÉ, *La ville d'Alep, Etude de géographie urbaine*, Paris 1959 (imprimé à Damas). — E. HERZFELD, *M.C.I.A., Syrie du Nord, Alep*, 3 vol. in folio, Le Caire 1955.

(1) J. SAUVAGET, *Alep*, 2.

(2) J. SAUVAGET, *Alep*, 22.

sous les Séleucides puis aux époques romaine et byzantine. En 17/637 les Arabes occupèrent pacifiquement la cité; pour la population ce ne fut qu'une substitution de maîtres. Les nouveaux arrivants trouvèrent une ville alimentée en eau par une canalisation venant de Ḥaylān et pourvue d'une enceinte carrée avec sur son côté oriental une citadelle. Les rues alors avaient le tracé rectiligne classique dans l'Orient hellénistique, deux pôles d'activité urbaine, l'agora et le temple qui deviendra la cathédrale, attiraient la foule.

Ce n'est qu'en 96/715 que la ville reçut ses premiers monuments islamiques: sur le parvis exproprié de la cathédrale on bâtit la Grande Mosquée. Au pied de la citadelle on installa un *muṣalla*; marchés, basiliques civiles et halle aux fruits, s'ils deviennent souks, *qayṣariya* et *Dār Kūra*, n'en continuent pas moins les traditions de la vie économique antique.

Systematiquement négligée sous les Abbassides Alep, comme le reste de la Syrie, connut une période d'anarchie. Au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, sous les Ḥamdānides, il y eut un regain d'activité qu'al-Muqaddasī a noté (1). Puis de nouveau l'anarchie regagne du terrain et c'est une ville à l'abandon et pratiquement en ruines, vivant dans la terreur des Croisés d'Antioche, que Zengī prend en 1128.

Une fortune nouvelle commence pour la grande cité de la Syrie du Nord. En raison de sa situation elle devint une importante place de guerre qui va servir de base pour les opérations contre les Francs. Alep sera, dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, la véritable capitale de la contre-Croisade et ses monuments religieux, militaires et civils en apportent l'éclatant témoignage.

Lorsque Zengī s'installe à Alep en 522/1128, la ville est encore enfermée dans le quadrilatère que délimite l'enceinte bâtie par les Romains et remaniée par les Byzantins. La citadelle (2), qui fut le premier noyau du centre urbain, surmonte un tell, en partie

(1) AL-MUQADDASĪ, traduction A. MIQUEL, 131, 161.

(2) Plan N° 1.

naturel et en partie artificiel, qui se trouve alors au milieu de la face orientale du rempart. La grande mosquée omeyyade (1) s'élève à l'emplacement de l'agora hellénistique, le temple antique avait cédé la place à la cathédrale qui venait d'être transformée en mosquée, et à l'avenue à colonnades avaient succédé les souks et des entrepôts. La canalisation ancienne qui jadis amenait depuis Ḥaylān l'eau nécessaire à la vie de la cité était hors d'usage par manque d'entretien. On utilisait l'eau des citernes et celle du Quwayq (2).

Dans le plan de la cité subsistent encore à cette époque des vestiges de l'implantation orthogonale des rues anciennes. N'ayant jamais eu ni de decumanus ni de cardo, Alep ne conserve que le tracé de la grande artère ouest-est qui de la monumentale porte d'Antioche permettait de gagner le temple et l'agora et de là se prolongeait jusqu'à la citadelle.

Celle-ci dressait sa silhouette au sommet d'une colline circulaire; si la muraille en pierre ocre n'avait que de modestes défenses, les pentes du tell étaient, en revanche, recouvertes d'un glacis en dalles de pierre qui gênait l'escalade et le travail de sape (3). A l'arrivée des Zenguides la citadelle servait de résidence au souverain d'Alep. Véritable cité royale elle comprend un palais, deux mosquées, des bâtiments administratifs, des entrepôts, des silos, des citernes et deux puits.

Au sud-ouest de la citadelle, jouxtant le fossé, était aménagée une esplanade à ciel ouvert enclose et délimitée, dotée d'un mihrāb, c'était le *muṣalla* (N° 4).

L'enceinte d'Alep est en bien mauvais état à cette époque (4), les sièges successifs de la ville l'avaient sérieusement endommagée.

---

(1) Plan N° 2.

(2) S. MAZLOUM, *Canalisation ancienne des eaux à Alep*, PIFD, 1936, Plan N° 3.

(3) PLOIX DE ROTROU, *La citadelle d'Alep et ses alentours*, Alep 1931.

(4) J. SAUVAGET, *L'enceinte primitive de la ville d'Alep*, *Mélanges*, IFD, 1929. pp. 133-159, 4 pl.

En avant de la face est et du secteur oriental de la face sud, les Byzantins de Nicéphore Phocas avaient creusé un large fossé, le *ḥandaq ar-Rūm*, lors du siège qu'ils avaient mis contre Sayf ad-Dawla (1).

Ce fossé n'était plus qu'une décharge publique; périodiquement comblé il devait être curé chaque fois que la situation exigeait une remise en état des défenses de la ville, défenses bien illusoires. La muraille quadrangulaire, renforcée de quelques tours rondes dont de gros blocs de pierre enrobés dans la maçonnerie rappelaient l'origine antique de l'œuvre, était percé de sept portes (2). Bāb Antākīya, la porte d'Antioche (3) s'ouvrait au milieu de la face occidentale; c'est par cette porte que les premiers guerriers musulmans pénétrèrent dans la ville en 16/637. Plus au nord Bāb al-Ġinān (4) menait aux jardins, vergers et potagers, cultivés hors les murs. Sur la face nord une seule porte, Bāb al-Yahūd (5) qui sous le règne d'al-Malik aẓ-Zāhir Ġāzī recevra le nom de Bāb an-Naṣr. Dans la partie orientale trois portes s'ouvraient sur l'extérieur; Bāb al-Arba'in (6), la porte évoquant le souvenir des quarante martyrs de Sébaste, se trouvait au nord de la Citadelle. Immédiatement au sud de celle-ci se trouvait al-Bāb aṣ-Ṣaġīr (7) et vers le sud la porte de l'Iraq (8) marquait le point de départ de la grande route menant à Bagdad, celle qui plus à l'est s'appelait le *ṭarīq al-Furāt*. Enfin sur la face méridionale une seule porte, d'origine antique, Bāb Qinnasrīn (9) où s'amorçait la route de Damas.

(1) CIA, Alep, 22.

(2) RABBATH, *Les portes d'Alep*, *Revue Archéol. Syrienne d'Alep*, juin 1939.

(3) CIA, Alep, 47, plan N° 5.

(4) CIA, Alep, 13, plan N° 6.

(5) CIA, Alep, 29, plan N° 7.

(6) Plan N° 8.

(7) Plan N° 9.

(8) Plan N° 10.

(9) CIA, Alep, 19, plan N° 11.



Hors les murs, à l'est de Bāb Qinnasrīn et à la limite du « fossé des Romains », sur une petite éminence, il subsistait à l'époque de Nūr ad-Dīn des vestiges d'un modeste ouvrage fortifié connu sous le nom de Qal'at aš-Šarīf (1). Cette citadelle du Chérif avait été bâtie au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle sur l'initiative d'un chef de milice urbaine (*aḥdāt*). Elle permettait de résider à l'abri des soubresauts populaires et des rébellions armées. Elle fut rasée en 510/1116 sur ordre d'Ilgāzī b. Artuq.

Dans la ville au milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, trois mosquées attiraient l'attention du nouvel arrivant: le *masǧid al-ǧadā'irī* (2), situé près de la porte d'Antioche, à l'extrémité occidentale de l'avenue à colonnade, occupait depuis la Conquête musulmane l'arc monumental antique dont les baies avaient été murées. La Grande Mosquée omeyyade faisait impression par l'ampleur de ses dimensions (3). Bâtie vers 205/715 par les Omeyyades, sur le parvis de la Cathédrale qui lui-même avait occupé l'agora, elle se signalait par son haut minaret carré; ce chef-d'œuvre d'architecture syro-musulmane, construit en 483/1090, dominait la ville de cinquante mètres. En face se trouvait la cathédrale dont une légende attribuait la fondation à Sainte-Hélène: elle soulevait un intérêt particulier car elle venait, en 518/1124, d'être confisquée aux Chrétiens et transformée en mosquée en représailles des profanations de tombes et de sanctuaires commises par les Croisés lors de leur attaque contre Alep cette année-là.

Le commerce était concentré dans l'ancienne avenue à colonnade qui ne jouait plus le rôle d'une grande artère de circulation. Les portiques avaient été envahis par les échoppes, les corps de métiers étaient groupés par quartier, tout un réseau de rues était couvert d'un plafond de bois (4) qui protégeait de la chaleur et du froid.

(1) I.Š., 23; *Enceinte*, 136-137; *CIA, Alep*, 23, J. SAUVAGET, *Alep*, 103, plan N° 12.

(2) Plan N° 13.

(3) *Inventaire*, 73 N° 10; J. SAUVAGET., *Alep*, 127; *CIA, Alep*, 205.

(4) IBN JOB AIR (éd. G.D.) 290.

Le marché aux victuailles et le marché forain hebdomadaire se tenaient près de Bāb al-Ġinān, dans la partie nord-ouest de la ville. Le commerce de l'alimentation en gros était concentré au *Dār al-Bittīh* qui s'appela aussi *Dār Kūra*, désignation cachant à peine le terme d'agora. Ce *Dār* était un édifice immense avec une vaste « cour centrale à la périphérie de laquelle se développait une rangée de boutiques... ouvrant sur des portiques couverts » (1).

Hors les murs, un sanctuaire chiite connu sous le nom de *Mašhad ad-Dikka* (2) attirait de nombreux pèlerins sur le mausolée d'un arrière-petit-fils de Mahomet. L'édifice avait été construit sous le règne de Sayf ad-Dawla. Ailleurs, un lieu de culte, que la tradition met en rapport avec Abraham (3), était entouré de tombes anciennes: c'était le *maqām Ibrāhīm* d'aṣ-Ṣāliḥīn (4).

Au sud-ouest de la ville se trouvait le faubourg d'al-Ḥādir où avaient été groupés des Arabes de la tribu des Banū Tannūḥ, auxquels étaient venus se joindre des Turcs mercenaires des Mir-dassides. Ce quartier était animé par le trafic caravanier qui ne franchissait pas l'enceinte urbaine. On y parquait les chameaux, les convoyeurs s'y reposaient, les courtiers s'y livraient à leurs affaires tandis que les artisans et notamment corroyeurs, bourreliers et fabricants de bâts, s'affairaient sans répit.

Le règne de Nūr ad-Dīn allait donner à la vie d'Alep une impulsion nouvelle et la prospérité devait s'accroître jusqu'à la mort du prince.

#### e) LE BASSIN DU QUWAYQ.

A une trentaine de kilomètres au sud d'Alep le Quwayq se jette dans une cuvette sans écoulement où il forme des marécages

(1) J. SAUVAGET, *Alep*, 77. Plan N° 15.

(2) J. SAUVAGET, *Deux Sanctuaires chiites d'Alep, Syria*, 1928, 320.

(3) HARAWĪ, *Guide*, 6-8.

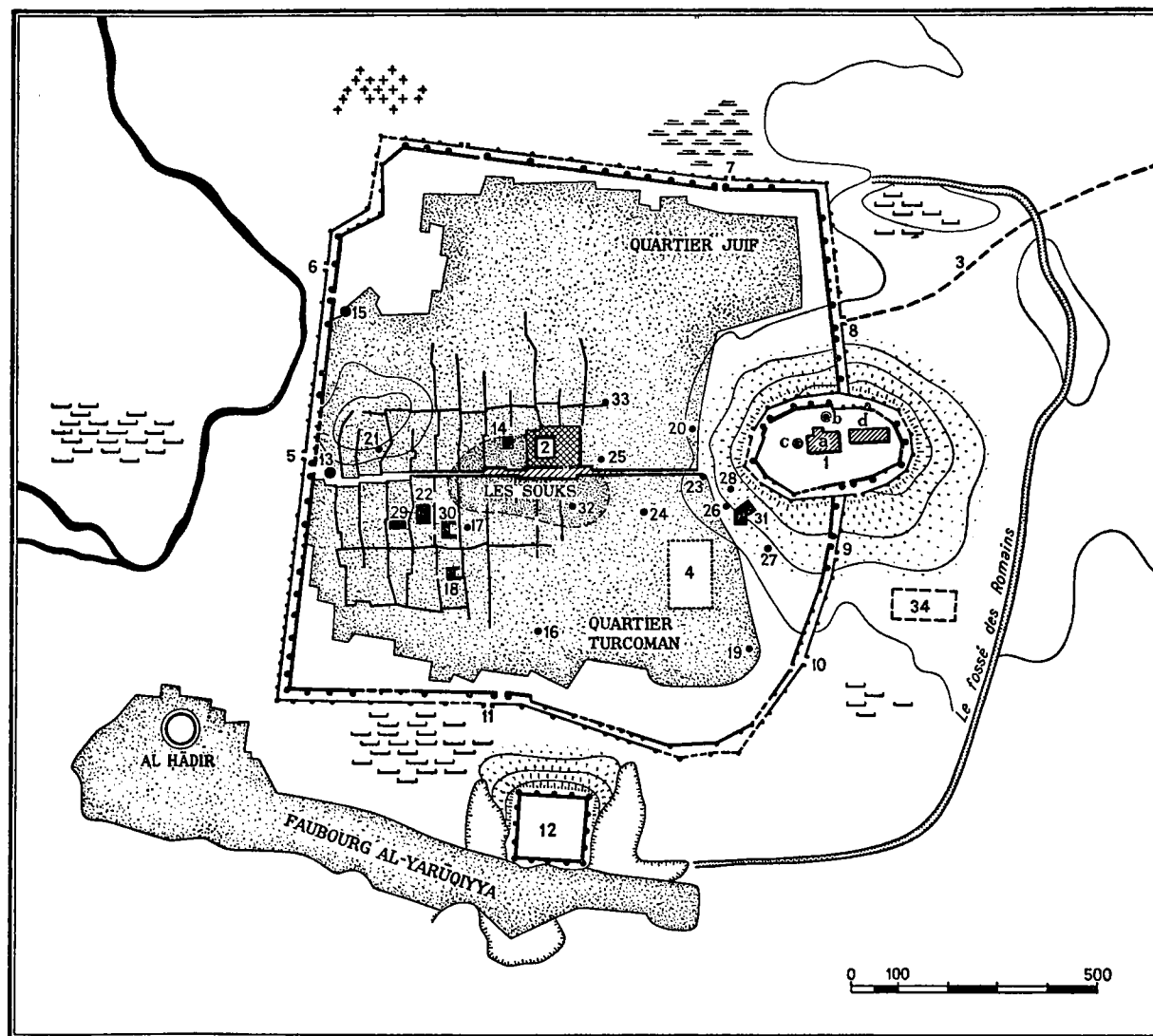
(4) Voir plus bas.





## LÉGENDE DU PLAN

1. Citadelle
  - a) Dār aḍ-Ḍahab
  - b) Grande Mosquée
  - c) Maqām Ibrāhīm
  - d) Hippodrome Vert
2. Grande Mosquée omeyyade
3. Canalisation d'eau
4. Muşalla
5. Bāb Antākiya
6. Bāb al-Ġinān
7. Bāb al-Yahūd
8. Bāb al-Arba'in
9. Al-Bāb aṣ-Ṣaġīr
10. Bāb al-'Irāq
11. Bāb Qinnasrīn
12. Qal'at aṣ-Ṣarīf
13. Mad. Šu'aibiya
14. Mad. Ḥallawiya
15. Dār al-Bittiḥ
16. M. Aḥmad al-Iskafī
17. M. Banū Zurayq
18. Mad. Zaġġaġiya
19. Mad. Nūriya-Niffariya
20. Mad. 'Asrūniya
21. Mad. Asadiya
22. Mad. Muqaddamiya
23. Mad. Šaḍbāḥtiya
24. Mad. Ḥaddādiya
25. Ḥānaqāh al-Balaṭ
26. Ḥānaqāh al-Qadīm
27. Ḥānaqāh al-Qaṣr
28. Couvent de femmes
29. Ḥānaqāh d'Ibn al-Muqaddam
30. Hôpital de Nūr ad-Dīn
31. Dār al-'Adl
32. Dār az-Zakāt
33. Maṭbaḥ al-'Aġamī
34. Hippodrome Noir



ALEP A L'ÉPOQUE DE NŪR AD-DĪN



que l'on appelle la dépression d'al-Maṭḥ (1). Il a auparavant traversé le site d'as-Sa'dī, l'actuel lieu de plaisance de Šayḥ Sa'id, où les Francs vinrent camper en ša'bān 532/avril 1138 lors d'une expédition contre Alep que défendait Zengī (2). A l'embouchure de la rivière, près d'une petite colline, se trouvait jadis Chalcis. Cette ville fut longtemps capitale de district mais dès le IV<sup>e</sup> siècle A.D. Alep la surpassa. Poste contre les pillards bédouins à l'époque byzantine la place prit le nom de Qinnasrīn à l'arrivée des Arabes. Elle fit partie des 'Awāšim de la frontière de Hārūn ar-Rašīd mais son rôle alla décroissant au profit d'Alep. Dès le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle il n'en subsista plus qu'un petit hameau qui survit de nos jours.

A l'est de Qinnasrīn on trouve sur le plateau qui descend en pente douce d'Alep à l'Euphrate une dépression: la saline (*sabḥa*) de Ğabbūl où vient se perdre le nahr aḍ-Ḍahab qui prend sa source près d'al-Bāb comme nous l'avons vu et qui coule du nord au sud (3). Cette dépression, qui entra dans l'échange que Nūr ad-Dīn fit en 1168 contre Qal'at Ğa'bar, avait au Moyen Age une certaine importance économique pour la province d'Alep grâce à son industrie salinière (4).

Au sud de cette saline deux massifs barrent l'horizon: le Ğabal al-Ḥaṣṣ et à l'est de celui-ci le basaltique Ğabal Šuhayṭ (5). Dans un wādī encaissé entre les deux montagnes on trouve à 60 kilomètres au sud-est d'Alep, sur la route qui reliait cette ville à Bagdad par le désert de Palmyre, la fameuse résidence de 'Umar b. 'Abd al-'Azīz: Ḥunāšira qui était déjà abandonnée au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Cette région au sud d'Alep, peuplée et riche à l'époque omeyyade, ne jouait plus de rôle important durant la période zenguide.

(1) LE STR., *Pal.* 486-487; *THS*, 476-477; HONIGMANN, art. *Qinnasrīn*, *EI*, II, 1080; CANARD, *Hamd.*, 218.

(2) IBN QALĀNISĪ, (*GIBB*), 250, copié par GROUSSET, II, 102.

(3) *THS*, 467, 475; CANARD, *Hamd.*, 219; à 35 km. à l'est d'Alep.

(4) HARTMANN, *EI*<sup>2</sup>, II, 367.

(5) LE STR., *Pal.* 385; *THS*, 261.

En revanche la partie septentrionale du Quwayq fut à plusieurs reprises le théâtre d'opérations militaires.

En venant d'al-Bīra ou de 'Aynṭāb par Tell Bašīr, on pouvait facilement gagner Alep en descendant la large vallée du Quwayq dont les sources, comme celles de ses tributaires, jaillissent au flanc du Kafiz Dagħ dans la partie septentrionale du Ġabal Laylūn (1). Cette vallée qui se présente comme un vaste plateau creusé par un cours d'eau ne comporte aucune ville importante; l'habitat en effet s'est développé sur le bord occidental du bassin. Sur la rive droite s'étendent, à perte de vue, des terres à céréales où domine le blé qui mûrit en mai. Sur le plateau de la rive gauche poussent la vigne, l'olivier et le pistachier auquel se mêle le térébinthe.

C'est au confluent du nahr Sīnāb qu'est située la seule agglomération importante: Dābiq (2). La plaine environnante, Marġ Dābiq, riche en pâturages a été longtemps un endroit idéal pour les rassemblements d'armées dotées de cavalerie. Marġ Dābiq, où mourut et fut enterré le calife omeyyade Sulaymān en 99/718, vit se grouper maintes fois au cours des siècles les troupes qui devaient franchir les montagnes pour aller attaquer l'adversaire en Cilicie. C'est là que sera livrée, en 922/1516, la bataille décisive qui ouvrira la Syrie aux Ottomans.

Sur le versant oriental du Ġabal Laylūn dont le plateau incliné borde le bassin du Quwayq on doit noter deux places importantes: Killiz et 'Azāz (3). La première est située au milieu des jardins à proximité de la jonction de la route qui menait de Mar'aš et 'Aynṭāb vers Antioche avec celle qui gagnait cette ville en venant d'al-Bīra et Tell Bašīr. On passait par un village qui de nos

(1) LE STR., 61; J. SAUVAGET, *Alep*, 7-9.

(2) LE STR., 426; *THS*, 474; *SN*, 117; SOURDEL, *EI*<sup>2</sup>, II, 73.

(3) CANARD, *Hamd.*, 225; *SN*, 139.



jours s'appelle Tibil (1) avant d'arriver à 'Azāz, chef-lieu du district (2).

Située au sud-est du massif du Ġabal Barsāya, à 560 m. d'altitude, à une journée et demie de marche au nord-ouest d'Alep, 'Azāz doit son importance au fait qu'elle se trouve dans une zone d'affaissement du Ġabal Laylūn. Au pied des hauteurs qui dominent le plateau de 'Azāz, au seuil de passage entre la Syrie intérieure et le moyen 'Afrīn, se trouve la source de Qaṭma; c'était un point d'eau utile sur la route qui joignait 'Azāz à Qūruṣ. C'est à 'Azāz que se croisaient les routes de Tell Bašīr à Antioche par le pont de Qībār et d'Alep à Mar'aš. La production agricole de ce fertile district, notamment les olives et le raisin, trouvait un débouché sur les marchés d'Alep ou d'Antioche. Sur une importante butte connue sous le nom de Tell 'Azāz se dressait une citadelle bâtie en brique crue et en argile. Sa possession par les Byzantins ou les Francs représentait une menace pour la sécurité d'Alep. Par ailleurs lorsque les Musulmans en étaient les maîtres ils coupaient les communications entre la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse. Après l'anéantissement de ce dernier la place perdit pour les Francs une partie de son intérêt.

Au cours des siècles, 'Azāz change maintes fois de mains. En 351/962 les Musulmans perdirent la ville au profit des Byzantins; ceux-ci furent chassés par Sa'd ad-Dawla, le fils de Sayf ad-Dawla. En 373/983 un violent tremblement de terre causa de graves dommages que le prince ḥamdānide répara. Les Byzantins devaient reprendre puis reperdre 'Azāz avant que les Francs ne s'en emparent. En 518/1124 Baudouin II l'inclut dans sa rançon et la céda ainsi à l'artoque Timurtaš. Nūr ad-Dīn s'en empara après 544/1150 et la conserva durant tout son règne; elle servit surtout

(1) *THS*, 504.

(2) *I.Š.*, 145 v. - 150 r.; *BN*, 2281, fo 57 r.; *LE STR., Pal.*, 405; *THS*, 193, 229, 503; *SN*, 139; *CANARD, Hamd.*, 225.

à empêcher les troupes du sultan seldjouqide de Konya de venir dans la riche plaine de Dābiq. Ismā'il en fut le maître après la mort de son père jusqu'à ce que Saladin s'en soit emparé en dū l-qa'da 571/mai-juin 1176. La ville ne comptait aucun monument important et ce n'est que plus tard, sous le règne de l'ayyoubide al-Malik az-Zāhir Ġāzī, que la citadelle fut rebâtie en pierre.

f) LA VALLÉE DU NAHR 'AFRĪN.

Si les communications entre le bassin du Saġūr et celui du Quwayq ne présentaient aucune difficulté, en revanche l'accès de la haute vallée du 'Afrīn pour quiconque venant de l'est offrait des obstacles. Deux passages étaient possibles au nord et au sud du massif du Ġabal Ġabrī (1). Le passage septentrional était gardé par Burġ ar-Raṣās; le passage méridional, le défilé de Sīnāb, contrôlé par un fortin (*ḥiṣn*) (2) d'origine byzantine permet de rejoindre depuis les sources du Quwayq la vallée du 'Afrīn à la hauteur de Rāwandān.

Le nahr 'Afrīn prend sa source dans le massif calcaire du Sof Dagh, partie septentrionale du Ġabal al-Akrād (3). Resserrée entre le Ġabal Laylūn sur sa rive gauche, notamment les massifs du Ġabal Kafiz et du Ġabal Ġabrī, et le Ġabal al-Akrād sur la rive droite, la vallée du 'Afrīn a un bassin versant de 19 km. de large et 150 km. de long.

C'est avec le bassin du Quwayq et la vallée du Kara Su un des trois axes de pénétration nord-sud entre l'Euphrate et la côte méditerranéenne. Artère militaire importante dans la zone des 'Awāṣim cette vallée joua un grand rôle dans les guerres arabo-byzantines. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle elle fut une grande voie de passage

(1) *SN*, 117.

(2) Ḥiṣn Sīnab est inclus dans le district d'al-Ġūma.

(3) S. MAZLOUM *L'Afrine, Etudes hydrologiques*, Paris 1939; CANARD, *Hamd.*, 230; *SN*, 138; CAHEN, *EI*<sup>2</sup>, I, 246.

assurant les liaisons entre la principauté d'Antioche et le comté d'Édesse. Tout près de l'une des sources on trouvait sur la rive gauche du Haut 'Afrīn, dans le nord du district d'al-Ġūma: Burğ ar-Raṣāṣ. En ce site s'élevait le *Turris Plumbea* des chroniques latines, le Burğ actuel; c'était une citadelle dotée d'un donjon d'origine byzantine (1). La place avait appartenu tour à tour aux Musulmans et aux Byzantins pour devenir en 551/1156 la propriété de Joscelyn II. Il renforça les défenses et, d'après Ibn Šaddād, aurait même reconstruit la forteresse « avec du plomb », c'est-à-dire avec des pierres bien ajustées et scellées avec du plomb fondu. Burğ ar-Raṣāṣ fut occupé par Nūr ad-Dīn lorsqu'il s'empara de Dulūk qui est situé à vingt cinq km. au nord-est.

Au sud de Burğ se trouvait la ville de Rāwandān, le chef-lieu du district d'al-Ġūma (2), situé dans le massif du Ġabal Ġabrī à 400 m. au-dessus du 'Afrīn, au sommet d'une colline que sa position met à l'abri des mangonneaux; au nord et à l'ouest l'étroite vallée du 'Afrīn constitue un fossé qui rend l'accès difficile. Cette place militaire est protégée essentiellement par une enceinte circulaire presque partout occupée par deux étages de salles et flanquée de tours barlongues et octogonales. Le mur est partout constitué par un épais blocage habillé de pierres de taille de moyen appareil.

Résidence seigneuriale, Rāwandān, fut au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle gouvernée par le prince seldjouqide d'Alep Ridwān b. Tutuš; plus tard les Croisés s'en emparèrent et lui donnèrent le nom de Ravendal. La ville fut prise par Nūr ad-Dīn, à la mort de ce prince Saladin s'en empara. Elle appartiendra ensuite à al-Malik az-Zāhir Ġiyāṭ ad-Dīn, seigneur ayyoubide d'Alep.

A quelque quinze kilomètres en aval de Rāwandān on trouve, au confluent du Sabun Suyu et du nahr 'Afrīn, les ruines de

(1) I.Š., 152 r.; IBN AL-'ADĪM, BLOCHET, *ROL*, III, 525; LE STR., *Pal.*, 425; CANARD, *Hamd.*, 231; *SN*, 117.

(2) *Buġiyat*, 298; I.Š., 151 r. - 152 r.; *THS*, 223; *SN*, 117; LE STR., *Pal.*, 520.

Qūruṣ (1). En face sur la rive droite du nahr 'Afrīn, les pentes du Havar Dagh, couvertes de forêts de chênes, de hêtres, de mélèzes et de pins viennent plonger dans la rivière et fournissent le bois pour toute la région.

La ville est bâtie au flanc d'une colline, au bord du ravin où coule l'affluent du 'Afrīn. Elle était protégée par une enceinte de plan triangulaire dont un côté suivait la crête du ravin. A l'angle sud-ouest sur l'emplacement de l'ancien acropole avait été construite une citadelle aux tours carrées et dotée d'un puissant donjon. L'ouvrage dominait la gorge étroite du Sabun Suyu. L'histoire de Qūruṣ est peu connue, nous savons seulement que c'était à l'origine une colonie séleucide, que Rome en fit une place de guerre puis qu'elle tomba en décadence. L'empereur Justinien lui redonna de l'importance, il l'entoura d'une solide muraille et construisit la citadelle. Lors de la conquête musulmane cette place fut incluse dans le *ḡund* de Qinnasrīn; plus tard lors de la réorganisation de la frontière arabo-byzantine, sous Hārūn ar-Raṣīd elle fut comptée parmi les 'Awāṣim. Défense avancée d'Alep et d'Antioche vers le nord, Qūruṣ surveillait la route d'Antioche à Mar'aṣ par Dulūk et la route qui par 'Azāz et la vallée du Quwayq permettait de gagner Alep.

Tandis que Rāwandān voyait sa prospérité s'accroître au cours des siècles, Qūruṣ périclitait; certes elle est encore évêché au XII<sup>e</sup> siècle lorsqu'elle représente, sous le nom de Caricie, un des fiefs du Comte d'Édesse, mais en fait ce n'est qu'une bourgade que Nūr ad-Dīn occupe en 1150 et qu'il cède au prince arménien Mleh. On pouvait, comme de nos jours, déceler dans le plan urbain le *cardo* et le *decumanus*, artères caractéristiques de la cité romaine,

---

(1) *Buḡiyat*, 334-335; CUMONT, *Cyrrhus et la route du Nord*, dans *Etudes Syriennes*, 221-245; CANARD, *Hamd.*, 231; *SN*, 139; J. SOURDEL-THOMINE, *Guide des Lieux de Pèlerinage*, 10; ED. FRÉZOULS, *Recherches sur la ville de Cyrrhus*, AAS, IV-V, 89-128.

de nombreux remplois antiques avaient servi à la construction des édifices plus récents, enfin le théâtre antique bien conservé rappelait la splendeur passée. Seuls trois ponts antiques, dont deux subsistent de nos jours, permettaient à Qūruṣ de jouer encore au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et plus tard, un rôle dans la vie économique et sur le plan militaire. L'un des ponts a cinq arches et franchit le Sabun Suyu, l'autre, à un km. au sud-est de la ville, joint par trois arches les deux rives du 'Afrīn. Il y avait aussi extra-muros comme de nos jours un pèlerinage célèbre au tombeau d'Iriyā b. Ḥannān connu sous le nom de Nabī Urī (1). C'est un mausolée octogonal à toiture en haute pyramide.

En descendant le 'Afrīn, on arrive au confluent, sur la rive droite, de l'actuel Yenidje Su qui draine les eaux du Havar Dagħ(2). A environ six kilomètres en aval on trouve sur la rive gauche un affluent provenant des sources de Qaṭma. Cette rivière descend le versant occidental de la trouée de 'Azāz qui permet de joindre le bassin du Quwayq à la vallée du Moyen 'Afrīn. A une heure de marche vers l'est se trouve une place au toponyme complexe de 'Arṣa wa Qībār. Ce dernier nom est aussi mentionné pour le pont (Ġisr Qībār) qui franchit le 'Afrīn entre Kersen, prospère bourgade à l'époque de Nūr ad-Dīn, et l'actuel village de 'Afrīn. Certains auteurs placent à ce pont la limite méridionale du district d'al-Ġūma, dont le chef-lieu est, comme nous l'avons vu, Rāwandān; d'autres la repoussent jusqu'à Bāsūtā (3). Le Ġisr Qībār, dont on n'a plus de traces, devait être proche du pont actuel du village de 'Afrīn, il était très important car quatre routes y convergèrent du nord et deux partaient vers le sud. Du nord une route venait de la vallée du Kara Su par le défilé d'Ak Dere, une autre

---

(1) J. SOURDEL-THOMINE, *Note sur le cénotaphe de Qūruṣ (Cyrrhus)*, AAS, II, 1952, 134-136; HARAWĪ, *Guide*, 10.

(2) THS, 228-231; SN, 138-139.

(3) C'est la Bassuet des Croisés; THS, 231.

descendait de la haute vallée du 'Afrīn par Qūruş, une troisième voie joignait 'Aynṭāb à cette vallée par Killiz, enfin une dernière route permettait de venir de 'Azāz à Ğisr Qībār. Sur chacune des rives du nahr 'Afrīn une route partait vers le sud; sur la rive gauche elle suivait la vallée, passait, à huit km. en aval, au pied de l'important tell de 'Ayn Dārā (1), puis remontait à partir de Bāsūtā vers le Ğabal Sam'ān qu'elle traversait.

Une petite forteresse (*gal'a*) contrôlait là aussi bien la vallée que la route vers le sanctuaire de Saint Siméon le Stylite. Après avoir heurté les contreforts septentrionaux du Ğabal Sam'ān et reçu l'eau de la source de Bāsūtā, le nahr 'Afrīn prend la direction du sud-ouest, contourne le Kurd Dagħ, débouche dans la plaine de Riḥānīya (Reyhanli) et va se diluer dans les plaines marécageuses du district du 'Amq. Les eaux affluent au lac d'Antioche d'où, par le Kara Su, elles sont évacuées vers l'Oronte. Depuis Ğisr Qībār le voyageur, qui venait de Dulūq ou de Tell Başir par la route de la rive droite, longeait les pentes orientales du Kurd Dagħ, passait par Ğindaris (2), l'actuel Djenderas, que Strabon qualifie de repère de brigands, et obliquait ensuite vers le nord-ouest pour contourner les marais du 'Amq et gagner Antioche ou la côte méditerranéenne.

#### g) LA ROUTE D'ALEP VERS L'OUEST.

On sort d'Alep par Bāb Anṭākīya vers l'ouest, la route, d'origine romaine, monte sur le plateau et permet de découvrir alors de vastes horizons de plaine (3). Au village de 'Urum aş-Şuġra on quitte la plaine pour pénétrer dans une région vallonnée où se trouve al-Aṭārīb. Cette ville qui s'appela Litarba sous les Romains

(1) Fouilles effectuées par la Direction Générale des Antiquités de Syrie depuis 1960.

(2) *THS*, 241, 434, 479; *SN*, 138.

(3) *THS*, 220.

et Cerep chez les Croisés porte de nos jours le nom de Terīb (1). Bâtie autour d'un tell artificiel, elle se trouve à la jonction des routes menant d'Alep et de Qinnasrīn vers Antioche et la route allant vers le sud-ouest en direction du Rūğ. Les Francs y construisirent une citadelle que Zengī fit raser en 530/1135; il n'en subsiste plus aucune trace mais il est vraisemblable qu'elle ait été bâtie sur le tell qui lui-même d'ailleurs est en voie de disparition, il n'en subsiste plus qu'un immense rocher qui dut servir de noyau à l'installation ancienne.

En poursuivant son chemin vers l'ouest, on passe par une zone de collines et l'on arrive, par une chaussée romaine dont on voit encore les vestiges, à Tell Aqibrīn où la route atteint un col avant de traverser la plaine de Dānā. Tell Aqibrīn (2) est située dans la partie méridionale de cette plaine dont elle garde l'issue orientale; il y a là un tell important, vestige d'une occupation très ancienne, mais il ne subsiste nulle trace de la forteresse médiévale; sans doute devrait-on la localiser près de la route qu'elle défendait sur le rebord de la plaine.

La plaine de Dānā est une cuvette alluviale entourée de collines crayeuses et située dans la région vallonnée qui s'étend entre le Ĝabal Laylūn et plus particulièrement le massif du Ĝabal Sam'ān au nord, et le Ĝabal Bariša au sud (3). Elle se trouve située entre le plateau intérieur et la plaine du 'Amq. Placée au carrefour des deux grands axes que sont la route d'Antioche à Alep et celle qui relie la haute vallée du 'Afrīn à la vallée de l'Oronte, depuis la plus haute antiquité, ainsi qu'en témoignent les textes assyriens et égyptiens, cette plaine a été un lieu de passage pour les armées. Voie normale des invasions elle fut le théâtre d'innombrables

---

(1) *THS*, 220; *SN*, 154; TCHALENKO, I, 138; III, 126.

(2) *THS*, 192, 220; CANARD, *Hamd.*, 217; *SN*, 154, 285; TCHALENKO, I, 126; III, 126.

(3) TCHALENKO, I, 139-144.

batailles. Enjeu des luttes entre les Musulmans et les Chrétiens, la plaine ne connut le calme que lorsqu'au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle Zengī l'eut définitivement reconquise pour l'Islam en 530/1135. Il fallut attendre que Nūr ad-Dīn expulse les Francs de la région en 559/1164 et qu'il repousse ses frontières jusqu'à l'Oronte pour voir la fin des combats (1). Soumise, par le jeu de la politique, tantôt à l'expansion, tantôt au repliement, la vie agricole se poursuivit longtemps sous la vigilante protection des places fortifiées qui gardaient les principales issues de la plaine.

Cette plaine céréalière au sol rougeâtre n'était habitée, à l'exclusion du village de Dānā, que sur le pourtour où sur les pentes des collines prospéraient vignobles et olivettes. Dānā est encore de nos jours une bourgade bâtie sur une éminence isolée au centre de la plaine; quelques traces de fortifications médiévales et la présence de stèles datées de 568/1172 laissent à penser qu'il existait là un centre actif à l'époque de Nūr ad-Dīn (2).

Légèrement plus au nord, au pied du Ġabal Šayḥ Barakāt, principal sommet du massif du Ġabal Sam'ān, on trouve sur un promontoire rocheux le village et les ruines de Tell A'dī (3); on peut encore voir les vestiges de l'enceinte médiévale avec les restes d'une porte flanquée de deux tours. Des stèles musulmanes de 561/1165-66 et 562/1166-67 indiquent l'existence d'une population islamisée dans ce village qui avait été occupé en 1100 par les Croisés et repris par Zengī quelque trente-cinq ans plus tard. Cette petite place contrôlait l'issue septentrionale de la plaine vers Turmanīn (4), la petite plaine de Qaṭūra (5) et le Ġabal Sam'ān.

---

(1) GROUSSET, II, 63; *SN*, 355.

(2) *THS*, 221, 239, 243; *SN*, 135, 153, 154; FROMENT, *Carte*, 282; TCHALENKO, III, 118; J. SOURDEL-THOMINE, *Arabica*, I, 196.

(3) *THS*, 221; *SN*, 154; TCHALENKO, I, 132; III, 126.

(4) *THS*, 225; TCHALENKO, I, 128, 205.

(5) TCHALENKO, I, 183, 189.



En poursuivant son chemin vers l'ouest on arrive à la hauteur de Sarmadā qui se trouve à peu de distance au sud de la voie romaine (1). La Sarmit des Croisés se reconnaît de loin à son monument funéraire qui depuis 132 de notre ère dresse vers le ciel ses deux colonnes corinthiennes. Le village de Sarmadā est bâti dans la partie méridionale de la plaine sur une colline basse, détachée du Ġabal Bariša. L'agglomération semble avoir été fortifiée, mais les traces de l'enceinte médiévale sont à présent effacées; la citadelle elle-même, Qal'at Sarmadā, appelée aussi Dayr al-Ḥiṣn, se trouvait à un millier de mètres environ au S.-E. du village et commandait tout un système d'ouvrages et de défenses qui contrôlaient les issues occidentale et méridionale de la plaine. Parmi ces défenses, il convient de signaler sur le versant septentrional du Ġabal Bariša, au sommet d'une colline plantée d'oliviers et de figuiers, Sarfud (2). Dans ce village on trouve, au milieu des ruines antiques, des vestiges de fortifications remontant au Moyen Age et qui rappellent son rôle stratégique d'antan. L'importance de Sarmadā, mentionnée dans les listes de villes de Thoutmès III, est soulignée par le fait que bien des auteurs donnent son nom à la plaine que des chroniques médiévales latines appellent aussi Ager Sanguinis (3).

Sur le bord occidental de la plaine la route d'Alep à Antioche franchit un petit col sous un arc de triomphe romain à Bāb al-Ḥawā', petite agglomération où est installé l'actuel poste frontière avec la Turquie. Non loin de là se trouve un site portant aujourd'hui le nom turc de Burdaqlı, que les sources anciennes mentionnent sous un nom que nous n'avons pu retrouver (4). Ce site fut habité à

---

(1) *THS*, 226; FROMENT, 282; *SN*, 153; TCHALENKO, I, 121-123; III, 125.

(2) FROMENT, 283; TCHALENKO, I, 124; III, 125.

(3) *THS*, 220 sq,

(4) *THS*, 233; TCHALENKO, I, 120; III, 117; J. SOURDEL-THOMINE, *Arabica*, I, 195.

l'époque de Nūr ad-Dīn comme l'indique de nombreux vestiges médiévaux parmi lesquels trois mosquées du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et des stèles postérieures à 560/1164.

La route longe le versant septentrional du Ġabal Barīša et passe à Qaṣr al-Banāt où l'on voit encore les ruines d'un couvent fortifié au Moyen Age (1). La place domine la voie romaine à sa sortie du défilé qui traverse le piémont du Ġabal Barīša; l'intérêt stratégique du site avait été déjà mentionné dans les textes cunéiformes; il n'échappa pas aux Croisés de Tancrede qui l'occupèrent en 1098; près d'un demi-siècle plus tard Nūr ad-Dīn réussissait à prendre la place à son tour.

Au pied du Ġabal Barīša, au nord-est de Ḥārim, on trouve une puissante source, 'Ayn Birka, qui alimente un grand étang d'eau vive très poissonneux, sur les bords duquel se trouve sur un grand tell adossé à la montagne Imm, l'actuelle Yeni Şehir (2). Cette petite ville fortifiée, homologue occidentale de Qaṣr al-Banāt à l'extrémité du défilé qui suivait la voie d'Alep à Antioche, avait une position stratégique importante. De par sa situation la place fut, au cours du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, l'enjeu de nombreuses batailles entre Croisés et Musulmans. Incendié par ces derniers en 1119, le château fut rebâti avant d'être mis à bas par le tremblement de terre en 567/1171. Il ne reste de nos jours que des éléments du rempart et un vieux ḥān.

#### h) LA ROUTE VERS ANTIOCHE PAR LE NORD.

A moins de dix kilomètres de Imm, sur la route qui faisait le tour du lac d'Antioche par le nord se trouvait Artāḥ (3). Cette petite ville entourée de jardins irrigués par l'eau de sources abondantes

(1) *SN*, 153; TCHALENKO, I, III, 124.

(2) *THS*, 231; CANARD, *Ĥamd.*, 217; *SN*, 134; TCHALENKO, I, 93.

(3) I.Š., fo 237-238 v. (*Mašriq*, 207); *THS*, 225 à 223; LE STR., *Pal.*, 339; CANARD, *Ĥamd.*, 227; *SN*, 134.

était pratiquement située en rase campagne sur un plateau calcaire. Une citadelle puissante et une solide enceinte donnaient à Artāḥ, l'Artésie des Croisés, la réputation d'une forteresse imprenable, pourtant Nūr ad-Dīn réussit à la prendre aux Francs en 545/1150. Dévastée plus tard à plusieurs reprises elle finit par disparaître au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Sa localisation n'a pu être encore définie avec précision; pour Claude Cahen et Marius Canard (1) Artāḥ se trouvait non loin de l'actuelle Reylianli, bâtie sur une colline verdoyante. Si d'autre part, nous croyons la carte de Canard la ville aurait été située sur la rive gauche du 'Afrīn donc dans le voisinage immédiat, ou sur l'emplacement même, de l'actuelle Moucherfiyé, bourgade commandant le pont sur lequel actuellement la route d'Alep vers la Cilicie franchit le 'Afrīn. Il est probable que ce soit dans ce secteur qu'il faille situer le gué de Balanée (2). Lors de son attaque contre Ḥārim en ramaḍān 560/août 1164 Nūr ad-Dīn exécuta dans cette région une manœuvre de repli qui l'amena à Imm et à Artāḥ. Les troupes zenguides se retirèrent d'abord vers le nord à Artāḥ, poursuivies par les Francs qui eux s'arrêtèrent à Imm. Puis, se sentant coupés de leurs bases, les Croisés battirent en retraite, ils furent alors pris en chasse par la cavalerie de Nūr ad-Dīn qui les battit et put, une fois rejointe par le reste de l'armée, s'emparer de Ḥārim.

(1) *SN*, 134; CANARD, *Hamd.*, 230.

(2) La localisation de ce gué a posé des problèmes (voir *THS*, 229-230; *SN*, 135-136). Il existait au début de ce siècle un gué sur le 'Afrīn situé à 4 km. à vol d'oiseau, ou 3/4 d'heure de marche, à l'est d'al-Ḥammām et franchissable à cheval à la période des basses eaux (BAEDEKER, édit. 1912, 361). Si l'on admet que le toponyme Balanée est une forme francisée du mot grec βαλάνεα, pluriel de βαλανείον (ἰδ) qui signifie « les Bains », il est permis de l'identifier avec sa traduction arabe « al-Ḥammām ». C'est le nom actuel d'une localité située à 11 km. au nord de Rihāniya et à 8 km. de Moucherfiyé, à l'ouest de 'Afrīn où l'on a des bains chauds sulfureux; selon toute vraisemblance le gué a porté le nom de la ville la plus proche qui pour les Grecs fut Βαλάνεα, pour les Croisés Balanée et pour les Arabes al-Ḥammām.

A l'est d'Artāh et au nord est de Imm, sur les pentes du Ĝabal Sam'ān une autre petite place fortifiée, Tizīn, protégeait, légèrement en retrait, la route d'Alep à Antioche (1).

Après avoir franchi le nahr 'Afrīn au gué de Balanée (ou gué d'al-Ḥammām) la route se dirigeait vers le nord-ouest, en suivant les contreforts méridionaux du Kurd Dagh pour contourner la dépression du 'Amq qu'occupe une vaste plaine marécageuse traversée par les eaux du nahr 'Afrīn, du nahr Yağra et du nahr al-Aswad, la nappe centrale constitue le lac d'Antioche qui se déverse dans l'Oronte par le nahr al-Aswad (2). Le terme de 'amq qui désigne en arabe « toute prairie entourée de montagnes », a été donné à cette vaste plaine alluviale car elle est bordée à l'est et au nord-est par les contreforts du Ĝabal al-Akrād (le Kurd Dagh des Turcs), à l'ouest par l'abrupte barrière de l'Amanus, au sud par l'Oronte et au sud-est par les pentes septentrionales du Ĝabal Duwaylī. Les abords marécageux de la dépression obligent les routes à s'en écarter pour la contourner, elles traversent des régions riches en pâturages. On retrouve encore de nos jours dans les marais des buffles descendants d'ancêtres amenés à l'époque omeyyade par des Zoṭṭ déportés par al-Ḥağğāğ du Bas Iraq dans cette région où le paludisme faisait au Moyen Age de grands ravages.

Une route s'engageait dans un petit bassin situé à l'ouest du Kurd Dagh et passait par Šiḥ al-Ḥadīd, un village important situé à vingt-cinq kilomètres à l'ouest du nahr 'Afrīn. Au fond de ce bassin se trouve le village de Kūmīṭ, la route traverse ensuite une région montagneuse et redescend dans la vallée du Kara Su (3). Un seul pont permettait de traverser cette rivière dans

(1) *THS*, 227; *CANARD, Hamd.*, 230.

(2) *D. SOURDEL, al-'Amq, EI<sup>2</sup>*, I, 459-460; *LE STR., Pal.*, 71, 391; *THS*, 435-439; *CANARD, Hamd.*, 229; *SN*, 133 sq.

(3) *SN*, 136-137. Aucun des deux villages n'est cité dans *THS*.

le secteur, il existe encore de nos jours près d'un tell à Dānā Aḥmadli (1).

Une autre route, au parcours plus méridional et qui suit en gros la route moderne, partant du gué de Balanée gagnait à travers la plaine la petite ville fortifiée de Yağra sur le rivièrè du même nom (2). Si le bourg médiéval de pêcheurs de silure a disparu, la rivièrè à présent porte le nom du Murad Paşa et est franchie par un pont de dix-sept arches d'origine ottomane: le Ğisr Murad Pāšā qui remplace le pont mamelouk *Ğisr as-Sultāni* que franchit Qaytbāy lors de son voyage. La région était moins marécageuse à l'époque ancienne comme le note Dussaud (3). En effet si la plaine de Yağra, qui de nos jours s'appelle Gueul Bachi, n'avait pas eu un sol ferme encore au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Nūr ad-Dīn n'aurait pas pu y faire manœuvrer ses escadrons en 544/1149 pour vaincre les Francs et occuper quelque temps un certain nombre de places du pays que l'on appelait le bas nahr al-Aswad avant d'en être chassé par Raymond d'Antioche (4). La route remontait le cours du nahr al-Aswad pour franchir la rivièrè au pont de pierre ancien de Dānā Aḥmadli (5) à cinq kilomètres en amont du pont moderne. Sur la rive droite on pouvait gagner vers le nord Mar'āš par un couloir inhospitalier, un champ de roçailles bordant le nahr al-Aswad, sans autres localités que les places fortes bâties sur les piedmonts de l'Amanus et dont elles contrôlaient les passages. En général les voyageurs préféraient emprunter la route qui passait par 'Aynṭāb. A une journée de marche à l'ouest de Yağra, après avoir franchi le nahr al-Aswad on arrivait sur le site antique de Sakhoi où Darius III campa avant la défaite d'Issus et qu'occupe

(1) *GB*, 32, 174; *BAEDEKER* (édit. 1912), 360.

(2) *SN*, 136.

(3) *THS*, 436-437; *LE STR.*, *Pal.*, 550; *SN*, 136-137.

(4) *SN*, 382.

(5) *GB*, 174; *SN*, 136, 142, dit Taha Aḥmad.

de nos jours le village de Gündüzlü; de là une piste part vers le nord-ouest à travers la montagne par une vallée oblique, après avoir franchi un col on arrive dans un bassin médian qui porte maintenant le nom turc de Deghirmen Dara. Au milieu de cette petite plaine, sur un rocher isolé, à 1250 mètres d'altitude, subsistent les ruines d'un château entouré d'escarpements abrupts. Les restes de l'enceinte et des saillants, les vestiges de la chapelle et de la citerne portent actuellement le nom de Hağar Şuğlān, ou Tchivlan Kale, ou encore Sulan Kale (1). Claude Cahen a retrouvé dans ce château, resté longtemps sans identification, « la Roche de Roissel » qui fut tenue par les Templiers. Vers l'ouest on gagnait la côte en descendant le versant maritime de l'Amanus.

Un autre chemin part vers le nord-est, il franchit le col de Guermenni Guedigui à 1100 m. d'altitude et descend par Demirek vers la vallée du nahr al-Aswad, le Kara Su des Turcs, pour y rejoindre la route de Mar'aš. A une soixantaine de kilomètres au nord de Gündüzlü, après avoir traversé Saylak on atteignait le bassin d'Islahiya et le site de la ville hittite de Zengirli (2), puis après deux jours de marche on parvenait à Mar'aš où Nūr ad-Dīn fit deux brèves apparitions, en venant d'ailleurs par la voie orientale, lorsqu'il prit la ville en 546/1151-2 et en 568/1173 quand il la reprit au sultan seldjouqide. L'antique Germanicia était bâtie sur les premières pentes du Taurus en un site occupé dès l'époque hittite mais ses remparts, maintes fois relevés au cours des siècles, et aujourd'hui disparus, n'ont jamais offert de longue résistance ce qui semble un paradoxe pour un point stratégique de cette importance (3). Placée au principal carrefour des routes reliant la Syrie à l'Anatolie, considérée comme un des *tuğūr aš-šāmiya*, elle fut successivement du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, comme le note Claude Cahen,

(1) *THS*, 443; *GB, Syrie*, 186; *GB, Turquie*, 481; *SN*, 142-144.

(2) *BAEDEKER*, 360.

(3) *SN*, 137, 138; *HONIGMANN, EI*, III, 284-287; *GB, Turquie*, 486.

« la capitale d'une principauté arménienne, d'un comté franc, d'une province seldjouqide et d'un émirat turcoman autonome ».

Si, à l'actuel village de Gündüzlü, au lieu de tourner à droite, vers le nord, on prend la direction du sud on arrive au bout de trois kilomètres à la place forte de Darbsak (1). Ce château, le Trapesac des Croisés, avait été bâti sur un piton au pied de la montagne et dominait la rive droite du nahr al-Aswad. Deux agglomérations rurales exploitaient les richesses agricoles de la région sous la protection de sa garnison; l'une porte de nos jours le nom de Ala Beyli, l'autre, située à moins de deux mille mètres vers le nord, est le village de Terbezec dont le nom trahit clairement l'appellation médiéval du château. Situé dans une contrée fertile, dotée de sources abondantes et cultivée en jardins, Darbsak appartenait à l'époque de Nūr ad-Dīn aux Templiers et jouait un rôle important dans la défense de la principauté d'Antioche. Placé au carrefour de la route d'Alep et de la vallée du 'Afrīn et de la voie de pénétration du nord que constituait le couloir de la vallée du nahr al-Aswad, le château contrôlait un point de passage d'autant plus important qu'à ce carrefour se détachait de la route d'Antioche un chemin qui gravissait des pentes de l'Amanus et permettait d'accéder par le nord au col de Baylān et de gagner la côte méditerranéenne dans la région d'Iskenderun. De nos jours il ne reste plus sur le piton qu'un couronnement de ruines au milieu desquelles on distingue les fondations du château en gros appareil et des sections de la canalisation qui amenait l'eau à la garnison.

La route vers Antioche passe à flanc de montagne, dominant légèrement la dépression du lac, et traverse actuellement Kirik Khān. Au bout d'une douzaine de kilomètres cette voie rencontre celle qui monte vers le col de Baylān. Cette route depuis l'Antiquité

---

(1) LE STR., *Pal.*, 128; G. DEM., *Syrie*, 88; *THS*, 435, 436, 445; *GB*, *Syrie*, 174; *SN*, 137, 144.

permettait de franchir la barrière montagneuse de l'Amanus à 687 m. d'altitude (1). C'est là qu'Alexandre passa après la victoire d'Issus. Il subsiste encore des vestiges d'une voie romaine très fréquentée, tantôt taillée dans le roc, tantôt aménagée par l'homme, qui permettait de franchir à une altitude relativement faible ce col où certains auteurs situent les « Pylae Syriae » (2). A l'époque de Hārūn ar-Rašīd la voie fut dotée d'un *dār ad-diyāfa*, la construction de cette hôtellerie souligne bien son importance au Moyen Age. Au fur et à mesure que l'on monte en lacets, à travers les mûriers et les figuiers, la vue sur le lac d'Antioche s'élargit et l'on aperçoit vers l'est les hauteurs du Kurd Dagh.

Le col se trouve à l'endroit où la chaîne de l'Amanus change de direction: orientée du sud-ouest au nord-est depuis le cap du Rā's al-Ḥanzīr la chaîne se dirige nettement du sud au nord à partir de Baylān où se trouve le passage principal pour atteindre le versant occidental de l'Amanus. Ce n'est qu'au village de Baylān, à trois kilomètres plus loin et à 250 mètres plus bas en altitude que l'on découvre le vaste golfe d'Alexandrette, cerné de montagnes. Ce chemin que Cyrus avait déjà emprunté avant Alexandre était contrôlé sur le flanc oriental de l'Amanus par le château de Baghras (3). Cette forteresse avait été bâtie sur un piton aux pentes escarpées, l'assiette de forme ovale limitait les dimensions des défenses. La construction médiévale succéda à un ouvrage byzantin édifié par Nicéphore Phocas. Du côté de l'est, par lequel on accède au château par une pente plus faible, l'enceinte était double et renforcée par un puissant réduit qui comprenait le donjon. Ce système de défense était courant et nous le retrouvons notamment

---

(1) LE STR., *Pal.*, 37, 407; CANARD, *Hamd.*, 228; DUNAND, *Amanus*, 12 sq.; *EI*<sup>2</sup>, I, 1168.

(2) Les Portes Syriennes, d'après Maurice Dunand, doivent être placées sur la côte au nord d'Alexandrette.

(3) LE STR., *Pal.*, 407-408; *THS*, 162, 169; CANARD, *Hamd.*, 228; *SN*, 142; *GB*, *Syrie*, 189; CAHEN, *EI*<sup>2</sup>, I, 937.



au Crac des Chevaliers. Il y avait à Baghras une chapelle, des salles souterraines et des magasins creusés dans le rocher; le ravi-taillement en eau se faisait à une source qui jaillit au pied du châ-teau et par un aqueduc qui amène l'eau de la montagne. Cet ouvrage domine la plaine d'Antioche et commande la voie la plus commode pour franchir l'Amanus. Baghras, cité par Strabon sous le nom de Pagras et mentionné dans les tables de Peutinger, appar-tint à Sulaymān b. Qutlumuš, puis plus tard fut pris par les Croisés qui l'appellèrent Gaston (1). A l'époque de Nūr ad-Dīn une solide garnison de Templiers tenait cet important ouvrage de la défense de la principauté d'Antioche.

A deux heures de marche au sud de Baghras la route passe près des ruines du grand khan Qaramourt puis entre dans la plaine verdoyante d'Antioche dominée par le mont Silpius (2). Cette plaine fut occupée dès l'Antiquité par des Kurdes (3); à l'époque des Croisades des tribus turcomanes vinrent s'y installer, ce fait pourrait expliquer l'alliance des Kurdes de la région avec les Francs contre Nūr ad-Dīn et les nouveaux venus.

Nous ne décrivons pas en détail Antioche que Nūr ad-Dīn vint assiéger mais qu'il ne prit jamais (4); objectif des luttes entre Chrétiens et Musulmans, Antioche, fut après 1098 la capitale de la principauté franque qui porta son nom, elle resta toujours aux yeux des chrétiens le siège de leur première communauté; l'importance religieuse de la ville survit dans la titulature des six patriarches au titre d'Antioche (5). La ville se trouve située sur la rive gauche

---

(1) Homonyme du château qui se trouve dans le Ghāb.

(2) LE STR., 389; CANARD, *Hamd.*, 227; *THS*, 421; *SN*, 127-130.

(3) *THS*, 425.

(4) CL. CAHEN, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades*, porte sur Antioche essentiellement; voir Bibliographie, STRECK-GIBB; *EI*<sup>2</sup>, I, 532-533, BAEDERER (édit. 1912), 379-383; *GB, Syrie*, 191-199.

(5) Patriarches des diverses églises chrétiennes d'Orient et dont aucun n'habite plus la ville, cf. *THS*, 428.

de l'Oronte qui sortant d'une région marécageuse et ayant reçu l'appoint des eaux du 'Amq passe au pied d'un massif du Ġabal al-Aqra': le mont Silpius.

Cette montagne, qui à l'est domine la ville, est scindée en deux par le profond ravin de l'Onoptiktès (1).

De la ville ancienne, bâtie en calcaire du Silpius, rien n'a subsisté après les dévastations de la nature et des hommes, sauf le pont sur l'Oronte, dont l'emplacement fut imposé par la configuration du terrain. Il a résisté aux nombreux tremblements de terre et reste toujours à l'endroit où il fut construit à l'époque romaine. Églises et bâtiments civils de la ville médiévale ont disparu, il ne subsiste guère qu'une partie des murailles, vestiges d'une vaste enceinte de plus de douze km. de périmètre, renforcée de très nombreuses tours (2) et percée au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle d'une grande quantité de poternes et de cinq portes: au nord s'ouvrait la Porte de Saint-Paul (Bāb Būlus) qui a disparu lors du séisme de 1872 et d'où partait la route d'Alep; au sud, la porte de Saint-Georges, ou Bāb az-Zaytūn, laisse sortir la route vers Daphné d'où l'eau arrivait par un aqueduc dont les ruines subsistent près de la porte. Du côté de l'Oronte, vers l'ouest, s'ouvraient trois portes: la porte du Chien, la porte du Jardin et ou Bāb al-Ġunayna et la porte de la Mer près du pont d'où l'on se rendait à Port Saint-Siméon (Suwaydīya).

L'enceinte englobait non seulement la ville et ses jardins mais encore des terrains de culture qui permettaient le ravitaillement de la population durant les longs sièges. Cette muraille escalade les flancs du Silpius dont le sommet est couronné par une citadelle d'origine byzantine.

Située au carrefour des routes de l'Euphrate à la mer et celles de la Biqā' et d'Apamée vers la Cilicie et l'Anatolie, Antioche était un grand entrepôt international pour le débouché du commerce

(1) Onopniklas, *GB, Syrie*, 197.

(2) Le chiffre de 360 est légendaire.

oriental et extrême-oriental. Les Génois avaient obtenu des Croisés en contrepartie de leur aide la concession d'un quartier dont l'activité devint rapidement importante. A l'époque de Nūr ad-Dīn, durant les longues périodes de trêve, des commerçants musulmans syriens fréquentaient les riches marchés de la cité. Au cours du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Antioche allait perdre sa primauté au profit d'Alep qui, après les Croisades, la supplanta définitivement.

D'après Ibn al-Aṭīr (1) : « Si Nūr ad-Dīn et Saladin n'ont pas poussé leurs avantages jusqu'à s'emparer de la célèbre cité c'est que la fiction s'imposait à eux de reconnaître l'Empereur des Grecs comme le maître d'Antioche et que sa chute devait entraîner l'intervention de l'Empereur » (1).

#### i) LA ROUTE VERS ANTIOCHE PAR LE SUD.

A deux journées de marche à l'ouest d'Alep et à sept kilomètres de Imm on arrivait au pied d'un imposant tertre de forme tronconique dont on voyait de loin la silhouette. Situé un peu à l'écart de la route d'Alep à Antioche, Ḥārim était un point stratégique important, chef-lieu d'un vaste district qui englobait au nord toute la plaine marécageuse située à l'est du lac d'Antioche et bornée au nord par le nahr 'Afrīn (2). A l'ouest le district avait pour limite Ġisr al-Ḥadīd et comprenait une riche et fertile plaine qui s'étend jusqu'à la vallée de l'Oronte; au sud l'horizon était fermé par les massifs du Ġabal Duwaylī, du Ġabal al-A'lā et du Ġabal Barīša dont les pentes septentrionales étaient couvertes d'olivettes. Enfin vers l'est la plaine était bordée par les vallonnements et les collines qui joignent le Ġabal Barīša au Ġabal Sam'ān.

(1) *HOC*, II, 224, cité dans *THS*, 427.

(2) *I.Š.*, 139 vo-145 ro; VAN BERCHEM, *Voyage*, I, 228-238; LE STR., *Pal.*, 449; *EL*, II, 284; FROMENT, 285; *THS*, 170-172, 228; CANARD, *Hamd.*, 217; *SN*, 135; DUNAND, *Amanus*, 29; TCHALENKO, I, 93, 95; III, 120.

Le tell au sommet duquel se trouvait la citadelle avait été amélioré par l'homme qui en avait renforcé les défenses: les flancs de l'éminence avaient été dressés en talus et recouverts d'un glacis de pierre, tout autour un fossé avait été taillé dans le roc ou creusé dans la terre. Le plan de la forteresse est un demi-cercle dont la corde est tournée vers le nord qui est le mieux défendu par la nature, sur la courtine du demi-cercle il y avait des saillants carrés. Le donjon se trouvait à l'angle nord-est. Au pied du tell jaillit une source d'où monte une rampe souterraine qui permet d'accéder à la citadelle qui, presque appuyée contre la montagne, domine de 45 mètres la plaine avoisinante.

Située au débouché septentrional du wādī al-Kabīr qui sépare les massifs du Ġabal al-A'lā et du Ġabal Bariša, la citadelle contrôlait la route qui du nord se dirigeait vers le Ġabal Zāwiya à travers la montagne et surveillait la route d'Alep à Antioche.

A l'époque de Nūr ad-Dīn cette citadelle avait déjà près de deux siècles d'existence, elle avait en effet été bâtie par les Byzantins après la prise d'Antioche en 959 pour protéger la métropole du côté de l'est. En 470/1077 Sulaymān b. Qutlumuš prit Ḥārim et Antioche, mais neuf ans plus tard, en 479/1086, le sultan seldjouide Malik Šāh, à son tour, se rendit maître de Ḥārim et d'Antioche. En 491/1098 les Francs s'emparèrent de la citadelle que les chroniques appellent *Castrum Harench* et la gardèrent jusqu'à ce que Nūr ad-Dīn, après plusieurs tentatives, ait réussi à l'occuper en ramadān 559/août 1164. Le prince zenguide y fit installer deux signaux à feu qui étaient allumés toutes les nuits et guidaient les prisonniers musulmans qui parvenaient à s'évader du territoire franc, cette place est à une journée de marche d'Antioche et à deux jours d'Alep. Ḥārim n'était pas seulement un point stratégique mais aussi un centre économique important car il contrôlait non seulement les jardins et les vergers des environs mais encore la riche plaine céréalière et les pâturages qui s'étendaient à ses pieds. Ainsi celui qui détenait Ḥārim bénéficiait des récoltes, et

protégeait ses troupeaux, il apparaît qu'à l'époque de Nūr ad-Dīn il était d'usage que le maître de Ḥārim perçoive les deux tiers des revenus laissant à son adversaire un tiers. Il semble que la place ait échappé à l'autorité de Nūr ad-Dīn quelque temps car d'après Ibn Šaddād (1), il revint y mettre le siège en 565/1170. Peu après la citadelle fut ruinée par le grand tremblement de terre de 565, elle fut l'objet d'un remaniement complet en 593/1197 sous le règne de l'ayyoubide al-Malik az-Zāhir Ġāzī.

En continuant vers l'ouest, après Ḥārim, la route, qui n'était autre que l'ancienne voie romaine d'Alep à Antioche, rejoignait l'Oronte qu'elle descendait jusqu'à Ġisr al-Ḥadīd, « le Pont de Fer », situé à une quinzaine de kilomètres de Ḥārim à mi-chemin entre cette place forte et Antioche (2).

L'ancien pont a été remplacé par un pont à tablier plat à quatre arches qui ne présente pas la flèche caractéristique des ponts arabes médiévaux. Deux tours avec des vantaux de porte garnis de plaques de fer gardaient chacune des extrémités, elles furent renforcées par Baudouin III, en 556/1161, à l'époque de Nūr ad-Dīn mais il n'en existe plus rien depuis le séisme de 1837. La tour carrée qui de nos jours contrôle le passage est récente.

L'importance stratégique de l'agglomération de Šayḥ al-Ḥadīd, la Gephyra de Ptolémée, qu'il ne faut pas confondre avec Šīḥ al-Ḥadīd près du gué de Balanée (3), venait surtout du pont, unique passage sur l'Oronte pour les routes descendant de la vallée du 'Afrīn, venant de l'est d'Alep ou du sud, d'Armanāz et Salqīn.

En longeant vers l'ouest les contreforts du Ġabal al-'Aqrā pendant une quinzaine de kilomètres on arrive à Antioche.

(1) I.Š., 140 v.

(2) VAN BERCHEM, *Voyage*, I, 238 sq.; *THS*, 171-172, 216, 220; *GB, Syrie*, 208; *SN*, 134-137; J. SOURDEL-THOMINE, *EI*<sup>2</sup>, II, 569.

(3) *SN*, 134, 136.

## B. LES MASSIFS AU SUD-OUEST D'ALEP.

A l'ouest d'Alep, au sud de la route menant à Antioche par la plaine de la Ḥalaqa un groupe de chaînons montagneux, orientés du nord au sud, barre l'horizon (1).

Ce massif est composé de trois éléments parallèles d'est en ouest: le Ġabal Bārīšā, le Ġabal al-A'lā et le Ġabal Duwaylī, prolongé au sud par le Ġabal al-Wastānī. Ces masses montagneuses bien qu'elles ne dépassent pas l'altitude de 800 mètres « étaient de pénétration difficile, et constituaient une protection utile pour la principauté d'Antioche, il suffisait de tenir les points de passage »(2). C'est pourquoi Ḥārīm était important et la possession d'al-Aṭārib capitale pour le souverain d'Alep qui trouvait dans cette région calcaire des ressources agricoles non négligeables. La prospérité dépend au Moyen Age soit d'Antioche soit d'Alep, la population vit à la fois des plantations arbustives et des céréales mais les récoltes sont non seulement soumises aux variations atmosphériques mais encore à l'alternance des périodes de sécurité et d'anarchie.

L'ensemble des massifs, bien que difficiles d'accès et malaisément franchissables, abonde en champs de ruines romano-byzantines, témoins de la prospérité économique d'antan. A l'époque de Nūr ad-Dīn les centres habités semblent avoir été de modestes bourgades que reliaient par monts et par vaux de pauvres chemins muletiers (3), aucun ne jouait plus de rôle important.

## a) ĠABAL BĀRĪŠĀ.

Le Ġabal Bārīšā (4), précédé d'un plateau rocheux domine dans sa partie septentrionale la place de Ḥārīm et la route d'Alep

(1) *SN*, 152.

(2) *THS*, 219.

(3) *SN*, 153; CANARD, *Hamd.*, 217.

(4) *THS*, 216; TCHALENKO, I, 277 sq.; IDEM, III, voir carte 4.

à Antioche. Un profond effondrement qui porte le nom de wādī al-Kabīr sépare, à l'ouest, ce massif du Ġabal al-A'lā par un système de gorges et de vallées; une piste partant de Ḥārīm permet de gagner à l'extrémité méridionale du Ġabal Bārīšā la plaine de Šalf (1). C'est un petit plateau au sol plat et très fertile. De là on arrive dans une plaine de l'intérieur voisine du Ġazr. Au milieu des champs de blé et des olivettes s'est développée l'agglomération de Funduq qui doit son nom au fait qu'elle est gîte d'étape et entrepôt en un point de passage obligé de la route antique qui se trouvait à l'est du Ġabal Bārīšā et allait par cette plaine gagner le Rūġ pour rejoindre Apamée; des ruines toutes proches représentent les vestiges d'un château fort médiéval.

Au sud-est du Ġabal Bārīšā s'étend un plateau intérieur que l'on appelle le district du Ġazr (2) qui, en fait, comprend la plaine de Funduq car il s'étend vers l'ouest jusqu'au Rūġ et s'arrête au sud aux premiers vallonnements du Ġabal Banī 'Ulaym. Zone de passage d'Alep vers Lattaquié le district a vu sa prospérité agricole dépendre de la fortune des armes des princes d'Antioche ou des émirs d'Alep, c'est dans cette région que passait au lendemain de la première Croisade la frontière entre la principauté chrétienne et l'empire musulman.

Une route quittait al-Aṭārib, dont Zengī avait rasé les défenses, pour pénétrer dans le Ġazr et passait à Ma'arrat al-Iḥwān(3) et de là continuait vers le Rūġ. Une autre route traversait le district plus à l'ouest, elle passait par Zardanā et Ma'arrat Misrīn. Zardanā, la Sardone des Croisés(4), fut au début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle l'enjeu des luttes d'Ilgāzī et de Baudouin, finalement Zengī s'en rendit maître en 1135; elle servit de résidence à l'émir zenguide Nuṣrat ad-Dīn

(1) *THS*, 218, dit: esh-Shilf; TCHALENKO, I, 292-299 sq.

(2) *LE STR., Pal.*, 532; *THS*, 213; *GB, Syrie*, 283; *SN*, 156-157.

(3) *THS*, 213 et n. 6.

(4) *SN*, 351, 397.

au début de la maladie de Nūr ad-Dīn. Cette place fut ruinée un siècle plus tard et de nos jours seul un vaste tell, au pied duquel se trouve le village de Zerdan, rappelle l'importance ancienne du site (1).

De là la route mène à Ma'arrat Misrīn qui lui aussi fut pris par Zengī. C'était un important centre d'échange entre le Ğazr, le Rūġ et le Ğabal Banī 'Ulaym (Ğabal as-Summāq). Petit à petit ce marché dépérit, son enceinte tomba en ruine et toute l'activité économique passa à Idlib à une dizaine de kilomètres plus au sud. Au nombre des principales places du district du Ğazr figurait aussi Sarmīn (2); après avoir été un centre de propagande ismā'īlienne, puis garnison franque après la création de la principauté d'Antioche, elle devint une ville prospère au pouvoir de Nūr ad-Dīn. Ses souks étaient actifs au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, on y vendait surtout des olives de la région et du savon fabriqué sur place et l'on remarquait sa grande mosquée dont la salle de prière était couverte de neuf coupoles.

b) ĞABAL AL-A'ĪLĀ.

A l'ouest du wādī al-Kabīr se trouve la chaîne médiane du massif dont le Ğabal Bārīšā constitue la chaîne orientale: c'est le Ğabal al-A'īlā dont la crête orientée du nord au sud, de Ḥārim au Rūġ, culmine à plus de 800 mètres (3). Au nord, Ḥārim, sur son tertre isolé, garde les approches du Ğabal al-A'īlā où l'on trouve un grand nombre de villages chrétiens abandonnés mais aux ruines bien conservées (4).

La plus remarquable de ces agglomérations est Qalb Lozé

(1) A 6 km. au N.-W. du village de Teftenaz.

(2) LE STR., *Pal.*, 532; *GB*, *Syrie*, 283; *THS*, 213-214.

(3) *THS*, 218.

(4) Voir TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, 3 volumes, in-4°, *BAH*, t. L, 1953-1958.



où « les architectes syriens ont mêlé la tradition hellénistique aux traditions orientales » lorsqu'ils ont construit la basilique, l'une des plus belles de Syrie (1). Plus au sud, dans la montagne, à l'est d'une vallée verdoyante se trouve la place de Kafr Tarīn qui contrôle la route venant de la vallée de l'Oronte et menant à Armanāz (2). Cette dernière place qui souvent donne son nom au massif dont elle est le chef-lieu se trouve entre le Ġabal al-A'lā et la chaîne plus occidentale du Ġabal Duwaylī (3). L'abondance de l'eau aux environs a favorisé le développement d'une agriculture prospère, le sous-sol a permis l'éclosion d'une florissante industrie de la poterie et du verre dont le renommée reste vivante encore de nos jours (4). Située sur la route qui d'Antioche permet de gagner la Syrie Centrale par un défilé orienté d'ouest en est la place fut soumise à l'époque de Zengī à des raids francs et semble avoir été tenue par des Turcomans (5). Sous Nūr ad-Dīn, Armanāz ne joue pas de rôle politique important mais durant le règne de Saladin la région apparaît comme un fief chrétien (6).

c) ĠABAL DUWAYLĪ.

La chaîne la plus occidentale du massif montagneux et dont la crête est parallèle à la rive droite de l'Oronte est constituée par le Ġabal Duwaylī et son prolongement méridional, le Ġabal al-Waṣṭānī (7). Cette partie culmine à 600 mètres d'altitude et s'étend jusqu'au bord septentrional des marais du Ghāb, il est séparé du Ġabal as-Summāq, ou Ġabal Zāwiya, par la dépression du Rūġ.

(1) *THS*, 218; *SN*, 153; *GB*, *Syrie*, 150; TCHALENKO, 343-344.

(2) *THS*, 219, Kefr Tekherin; *GB*, 283; TCHALENKO, I, 94.

(3) *THS*, 215 sq.; *SN*, 153-156; *GB*, 283; TCHALENKO, I, 94.

(4) J. GAULMIER, *Note sur la fabrication du verre à Armanāz*, *BEO*, VI, 1936.

(5) *SN*, 364.

(6) *SN*, 540 et n. 42.

(7) *THS*, 216; CANARD, *Hamd.*, 215.

La traversée de cette chaîne se fait par une route partant de Ġisr al-Ĥadīd vers le sud-est, cette voie quitte la vallée de l'Oronte pour s'engager dans la montagne et arrive à Salqīn dont une légende fait la résidence d'été des rois d'Antioche, légende née sans doute de la fraîcheur du site où la multitude des sources en terrain calcaire a permis aux diverses cultures, olivettes et vergers, de dispenser leur ombre verdoyante (1). Nūr ad-Dīn occupa la région après la victoire d'Inab en juin 1149. Tandis qu'un embranchement vers l'est permet de gagner Kafr Tarīn et Armanāz par la montagne, la route vers le sud longe la plaine fertile étagée sur le flanc occidental du Ġabal Duwaylī; le passage par la basse vallée est malaisé car l'Oronte, en traversant une plaine d'effondrement, fait sur près de 150 kilomètres de nombreux méandres, le courant est faible et il n'y a pas besoin de pont, les chevaux peuvent franchir le fleuve à la nage et les hommes en barque.

Modeste élément de la grande faille tectonique qui coupe la Syrie et la Palestine de l'Amanus au golfe d'al-'Aqaba, le Rūġ est un couloir mal drainé qui commence au sud du Ġabal al-A'lā et permet de rejoindre l'Oronte au nord des marais du Ghāb. C'était, comme nous le verrons, un passage fort important pour qui voulait d'Alep gagner l'Oronte et de là le port de Lattaquié sur la côte méditerranéenne.

Remontant pratiquement l'Oronte la route passe à Tell 'Ammār (2), dont la protection était assurée par une petite forteresse voisine, en ruines de nos jours, et qui fut occupé par Nūr ad-Dīn en šafar 544 / juin 1149. La vallée se resserre rapidement entre le Ġabal al-Waṣṭānī et le massif du Bassit et l'on atteint Darkūš (3). L'importance de cette place au Moyen Age provenait de ce qu'elle avait une forteresse aménagée par les Francs au

(1) *THS*, 216; *SN*, 153, 384; TCHALENKO, I, 94.

(2) *SN*, 153, 384.

(3) I.Š., 145 r.; *THS*, 163; *GB*, 279; *SN*, 160, 162-164; WEULERSSE, *Oronte*, pl. XIV; DUNAND, *Amanus*, 30.

VI<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Cet ouvrage, à la sortie de la gorge de l'Oronte, permettait de contrôler la voie de pénétration que représentait l'Oronte jusqu'à Ġisr aš-Šuġr et resta aux mains des Croisés jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle. De nos jours il ne subsiste plus rien des fortifications dans le village encaissé entre des falaises abruptes. Un pont en béton, remplaçant en aval l'ancien pont, à maintes reprises restauré, franchit le fleuve; plus en aval des norias amenaient, à hauteur voulue l'eau nécessaire à l'irrigation des jardins qui s'étagaient sur les rives.

La vallée étant difficilement praticable, les routes vers le sud empruntaient le plateau et avaient amené l'installation de défenses militaires. Sur la rive droite de l'Oronte le chemin montait de Darkūš vers les hauteurs du Ġabal al-Waṣṭānī pour atteindre un seuil avant de se diriger à l'est vers le district du Ġazr, non loin de l'actuelle Tenariya se trouvait le château de Tūrīn (1).

A une quinzaine de kilomètres en amont de Darkūš se trouve Qal'at Balmīs sur la route rejoignant Arzġān (2). Sur la rive gauche, un chemin rejoignait la route d'Antioche par Quṣayr, non loin de l'actuel Qunayē; dans ce secteur, l'ouvrage fortifié de Šaqīf Kafr Dubbīn, connu aussi sous le nom de Qal'at Ḥusayna, protégeait les abords du fleuve (3). En deux heures de marche vers le sud, à travers une région où dominaient les cultures, on arrivait à la vallée du nahr al-Abyaḍ.

La route venant du nord franchit le nahr al-Abyaḍ un affluent de gauche de l'Oronte sur un pont et passe à Šuġr al-Qadīm, village entouré de jardins à l'ombre de la double forteresse de Šuġr-Bakās (4). Cet ouvrage, constitué de deux ouvrages jumelés,

---

(1) VAN BERCHEM, *Voyage*, 81; *THS*, 163; *SN*, 160; TCHALENKO, I, 248; III, 127.

(2) I.Š., 145, r.; *THS*, 158, 174; *SN*, 160.

(3) I.Š., 145 r.; VAN BERCHEM, *Voyage*, I, 80; *THS*, 161; *SN*, 159.

(4) VAN BERCHEM, *Voyage*, I, 81, 251 sq., monographie; *THS*, 156 sq.; *SN*, 159; *GB, Syrie*, 278.

fut construit et développé par les Francs à l'époque de Zengī et de Nūr ad-Dīn pour protéger la route menant à Antioche sur la rive gauche de l'Oronte. La forteresse, actuellement en ruine, couronnait l'arête rocheuse d'un imposant éperon dominant la vallée et taillé à pic sur cent mètres de hauteur des trois côtés. En sa partie médiane, la crête est très étroite et légèrement affaissée ce qui explique la nécessité où se trouvèrent les architectes de construire deux ouvrages fortifiés distincts: Šuġr, au nord, à la pointe du rocher et Bakās, au sud, du côté de la montagne dont il est coupé, suivant la technique habituelle, par un large fossé artificiel. Les deux ouvrages, distants d'un jet de flèche, sont reliés par un étroit terre-plein lui-même coupé d'un fossé que franchissait un pont-levis.

A six kilomètres au sud-est de cette place forte se trouve une localité qui de nos jours porte le nom de Ğisr aš-Šuġr (1). Cette agglomération se trouve sur la rive gauche de l'Oronte à l'emplacement d'un pont qui ne semble guère pouvoir remonter au-delà de la fin de l'époque mamelouke (XV<sup>e</sup> siècle). Malheureusement les textes anciens et médiévaux ne nous donnent pas d'indications précises sur la localisation exacte du pont, c'est pourquoi l'identification de cet ouvrage a soulevé de nombreuses discussions. La traversée de l'Oronte ne pouvait se faire ailleurs qu'en un point voisin de l'actuel Ğisr aš-Šuġr car si en amont, au XII<sup>e</sup> siècle, les marais du Ghāb n'avaient pas encore gagné le seuil basaltique de Qarqar (2), le versant oriental du Ğabal Anṣariya très abrupt ne laissait aucun passage praticable vers l'ouest. En aval le fleuve pénétrait dans une gorge resserrée qu'il ne quittait, comme nous l'avons vu, qu'à Darkūš. Le seul passage facile vers la mer se trouvait à l'ouest de Ğisr aš-Šuġr, il y a là un seuil que franchissent les routes qui d'est en ouest relient Alep et Ma'arrat an-Nu'mān par la trouée du nahr

(1) LE STR., *Pal.*, 537; VAN BERĀHEM, *Voyage*, I, 260-264; *THS*, 159-160; *SN*, 158-159; J. SOURDEL-THOMINE, *EI*<sup>3</sup>, II, 570.

(2) WEULERSSE, *Pays des Alaouites*, Pl. CI, fig. 226.

al-Kabîr à Lattaquié. C'est près de ce pont qu'elles croisent la voie antique reliant Antioche à Apamée par le grand axe nord sud que marque l'Oronte. Dès le règne de Zengî, les forces musulmanes avaient atteint le fleuve qui sous Nûr ad-Dîn devient, pratiquement sur plus de la moitié de son parcours, la frontière des pays d'Islam avec les états des Croisés. Pour la principauté d'Antioche, ce passage de l'Oronte joua un rôle très important car il était, avec Hârim, une des clés qui ouvraient la voie vers son territoire.

Suivant, comme Janine Sourdel-Thomine (1), la réfutation de René Dussaud d'une opinion de Max van Berchem, il est vraisemblable d'attribuer à Ġisr aš-Šuġr le toponyme de Kašfahân qui, au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, désigne à la fois une citadelle (*hišn*), un tell et un pont. L'agglomération était située sur la rive gauche de l'Oronte à un galop de cheval au sud-est de Šuġr-Bakās, en face d'Arzġân (2). Ces indications, bien que sommaires, permettent d'identifier Kašfahân, dont le nom est inconnu de nos jours dans la région, avec l'actuel Ġisr aš-Šuġr; le nom se rapportait-il au grand tell situé au nord de cette ville? Il n'est pas impossible qu'à la fin de l'époque mamelouke (fin XV<sup>e</sup> siècle), lorsque la citadelle de Šuġr-Bakās eut perdu de son importance, une partie de la population du village de Šuġr soit venue s'installer à Kašfahân qui alors reçut le nom de Šuġr, mentionné dans le voyage de Qaytbay, tandis que son homonyme recevait la qualification d'*al-qadîm* (l'ancien).

D'autre part, au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Kašfahân a, sans doute, été le nom arabe de Chastel Ruge pour lequel les textes ne donnent pas de localisation très précise (3). On sait que cette place franque, qui à plusieurs reprises servit de lieu de concentration des troupes des Croisés, se trouvait en face d'Arzġân et constituait une tête de

(1) Cf. *EI*<sup>2</sup>, II, 570 sq.

(2) Précisions d'Abûl Fidâ (261), cité par LE STR., *Pal.*, 537.

(3) *THS*, 175-176; *SN*, 158-159.

pont sur la rive gauche de l'Oronte. Le site qui correspond le mieux à ces données de localisation est Kašfahān, donc l'actuel Ġisr aš-Šuġr. Ce château appartient au comte de Tripoli en 1131 et fut pris par Zengī; Renaud de Châtillon tenta en vain de le reprendre à Nūr ad-Dīn en 552/1157.

Presque en face de Tell Kašfahān, sur la rive orientale de l'Oronte, au pied des collines du Ġabal al-Wašfānī se dressait le château d'Arzġān (1). Cette place forte, d'origine franque, fut prise et démantelée par Nūr ad-Dīn en 557/1162 après un siège énergique. Les fortifications furent restaurées sous Saladin. De nos jours il ne subsiste plus aucune trace du château, seuls un caravansérail ruiné et un village conservent encore le nom.

c) ĠABAL ZĀWIYA.

De Tell Kašfahān une route traversait les derniers contreforts du Ġabal al-Wašfānī et remontait vers le nord entre cette chaîne et le flanc occidental du Ġabal Banī 'Ulaym; cette route pratiquement remontait par le Rūġ vers la plaine de Ġazr et Alep. A l'endroit où les deux massifs sont les plus rapprochés, à une dizaine de kilomètres de l'Oronte sur le versant du Ġabal Zāwiya et à trois kilomètres à l'ouest du Ġabal Nabī Ayyūb, se trouve encore de nos jours le village d'Inab, la Nepa des Croisés; on retrouve à l'ouest de l'agglomération des vestiges de fortifications médiévales sur un tell appelé *al-ḥiṣn*. Le site est célèbre surtout par la victoire que Nūr ad-Dīn y remporta le 29 juin 1149/9 šafar 543 lors de la campagne qui devait lui permettre d'occuper tout le Ġabal Zāwiya jusqu'à Fāmiya. C'est dans la plaine qui s'étend entre Inab et les marais du Ghāb qu'il faut chercher le 'Ard al-Ḥātim, le Fons Muratus où Raymond d'Antioche fut tué avec tant d'autres Croisés (2).

(1) *THS*, 158-160; *SN*, 159-160; *GB*, *Syrie*, 281 (Arzeghan).

(2) *THS*, 166, 168; *SN*, 158, 383; *GB*, 280; TCHALENKO, III, 121; LE STR., *Pal.*, 457, signale la citadelle dans la région de 'Azāz.

A l'est d'Inab se dressait le massif du Ġabal Zāwiya. Suivant les auteurs et les époques cet ensemble montagneux reçoit des noms différents, comme Ġabal Banī 'Ulaym, qui paraît plutôt réservé à la partie occidentale, ou Ġabal as-Summāq, nom d'un arbrisseau très employé pour la teinture et le tannage (1) qui pousse abondamment dans la région, qui semble plus souvent donné à la partie septentrionale que l'on appelle aussi parfois le Ġabal Riḥā. Le massif montagneux présente une certaine unité de sol et de paysage, c'est une région calcaire et vallonnée. Cet ensemble de hauts plateaux est délimité au nord par la plaine de Ġazr, à l'est par la grand-route d'Alep à Hama, au sud par la voie qui relie Ḥān Ṣayḥūn à Fāmiya (Apamée), à l'ouest par le Rūġ et le Ghāb.

Au milieu de ces montagnes dans la région que l'on appelle souvent le Ġabal al-Bāra, du nom de la principale ville, il subsiste de très nombreux vestiges de villes anciennes remontant surtout aux V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, peu d'entre elles jouèrent un rôle remarquable au XII<sup>e</sup> siècle. Lorsque les relations normales furent coupées avec l'Antiochène les maisons devinrent plus modestes car il n'y eut plus de bois de charpente ni de tuiles importées. Pour pallier à l'absence de bois on mit des plafonds faits de dalles de pierre de plus de quatre mètres.

Région fertile couverte de cultures arbustives, parsemée de ruines antiques et de « villes mortes », le Ġabal Zāwiya constituait un véritable réduit qui fut longtemps disputé entre Byzantins et Ḥamdānides, puis entre les princes francs d'Antioche et les maîtres musulmans d'Alep. C'est à Nūr ad-Dīn que revint le mérite de faire sortir définitivement ce massif montagneux du contrôle des Francs.

L'importance du Ġabal Zāwiya tenait au fait que la route d'Alep à Hama longeait son flanc oriental sur plusieurs kilomètres

---

(1) *THS*, 214 sq; REICH, *Etude sur les villages araméens de l'Anti-Liban*, *PIFD*, 1937, 68 sq.

à la hauteur de Ma'arrat an-Nu'mān. Celui qui en était maître contrôlait la liaison entre le nord et le sud de la Syrie d'où le désir des premiers Croisés de s'emparer de Ma'arrat an-Nu'mān et l'acharnement des seigneurs d'Alep à repousser les Francs jusqu'à l'Oronte au-delà du Ġabal Zāwiya. Cet acharnement provenait aussi du fait que les terres de cette région appartenaient à de riches alépins.

Dans la partie septentrionale du Ġabal Zāwiya, au sud du Ġazr, s'étendaient des terres fertiles que l'on appelle souvent le Ġabal Banī 'Ulaym. A près de quinze kilomètres au nord d'Inab sur le versant occidental du massif montagneux se trouve le village de Hāb (1), dont Nūr ad-Dīn s'empara en ġumāda I 542/octobre 1147. A l'extrémité sud de l'agglomération on retrouve des vestiges de murs désignés par les habitants par le terme d'al-Qaṣr: sans doute est-ce là l'emplacement de la forteresse médiévale.

De ce village une piste s'engage dans la montagne et passe à Kurīn (2) où un certain nombre de stèles funéraires à caractères coufiques, datées de 536/1141 à 578/1182, indiquent la présence d'une population musulmane à l'époque de Nūr ad-Dīn.

Poursuivant le chemin vers le sud-est on arrive au village de Kafarlāṭā, au sommet du Ġabal al-Arba'in, à 850 m. d'altitude, entouré de jardins, au milieu des bois d'oliviers (3). Le village moderne de Rīḥā se trouve à trois kilomètres au nord-ouest. Nūr ad-Dīn le conquiert en novembre 1147/ġumādā II 542; peut-être les vestiges de l'enceinte médiévale remontent-ils à cette époque où la population était ismā'īlienne (4), peut-être est-ce la raison pour laquelle les trois mosquées existantes ne sont que de construction ayyoubide.

(1) Burġ Hāb, *THS*, 175 (X, A, 2); *SN*, 157, 380; TCHALENKO, III, 117. Non loin de Mohambel.

(2) *THS*, X, A 2; TCHALENKO, III, 122.

(3) BAEDEKER, 369; *THS*, 207; *SN*, 157, 380; TCHALENKO, III, 121.

(4) LE STR., *Pal.*, 470.



Dans la partie nord-est du Ġabal Zāwiya il convient enfin de signaler entre Hāb et Sarmīn, non loin de l'actuelle Idlib, la forteresse médiévale de Dānīṭ qui se dressait à l'est du village actuel (1). La plaine voisine fut à plusieurs reprises le théâtre de batailles acharnées entre Francs et Musulmans au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

La zone centrale du Ġabal as-Summāq est souvent appelée le Ġabal al-Bāra du nom de l'importante métropole byzantine qui en occupa le cœur. Nous avons dans cette région de hauts plateaux calcaires une succession de petites plaines fertiles qui jalonnent la voie qui relie l'Oronte à la route d'Alep. Pour qui venait de l'Oronte l'accès du Rūġ était défendu, au sud d'Inab, par deux petites places fortes: Arnība et 'Allārūz. La première s'appelle aujourd'hui Ernebe, il y subsiste sur une éminence au sud-ouest du village les restes d'une forteresse médiévale (2). La seconde se trouve légèrement plus au sud et a été identifiée par René Dussaud à la Rusa ou Roussa des Croisés (3). On peut voir d'importants vestiges encore inexplorés de la forteresse médiévale que l'on désigne de nos jours sous le nom d'al-Qaṣr (4).

A sept kilomètres à l'est de 'Allārūz se trouvait al-Bāra qui est le nom antique et médiéval du champs de ruines le plus étendu de la Haute Syrie (5); de nos jours ce site qui renferme de nombreux vestiges médiévaux encore inexplorés porte le nom d'al-Kafr.

Dans la première moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle cette place se trouvait à la limite de l'Empire byzantin, jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> siècle la population chrétienne est importante bien que l'islamisation soit

(1) LE STR., *Pal.*, 436; *THS*, 186 sq.; *SN*, 157; TCHALENKO, III, 118.

(2) *SN*, 162.

(3) *THS*, 167, 176.

(4) *GB, Syrie*, 280; *SN*, 162 sq.; TCHALENKO, 113.

(5) VAN BERCHEM, *Voyage*, 196-201; LE STR., *Pal.*, 420 (brève mention); *THS*, 176, 181; *SN*, 177, 192; *GB, Syrie*, 153, TCHALENKO, III, 115; J. SOURDEL-THOMINE, *EI*<sup>2</sup>, I, 1056; J. SOURDEL-THOMINE, *Inscriptions arabes d'al-Bāra*, dans TCHALENKO, III, 101-112.

antérieure à la chute de la province byzantine d'Antioche, la population musulmane, surtout chiite, s'accrut rapidement dans les premières années du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. La dédicace de la mosquée bâtie en pierres antiques remployées date de 497/1103-04. La garnison franque ne se sentant plus en sécurité évacua la place. Al-Bāra est alors une bourgade populeuse où vivent, ainsi qu'en témoignent les épitaphes funéraires de ses cimetières, trois communautés: une musulmane, une juive, une chrétienne.

La richesse du sol, la présence des sources et la situation de la ville dans une cuvette entourée de collines où se trouvait un nœud de communications expliquent la fortune d'al-Bāra. Là se croisaient la route qui du nord au sud joignait Kafarlātā à Fāmiya et la voie qui à travers la montagne reliait la vallée de l'Oronte aux plaines de l'est.

Le fait de se trouver au centre même du massif et à la limite des terres musulmanes et chrétiennes au début des Croisades donna de l'importance à al-Bāra. Cette importance est soulignée par le nombre et l'ampleur de ses fortifications. Objet de convoitise, la place fut prise et reprise par les Francs et les Musulmans jusqu'à ce que Nūr ad-Dīn l'ait définitivement occupée en rabī' II 543/ septembre 1148. Al-Bāra apparaissait alors comme un véritable camp retranché. Au nord de la ville l'accès du défilé était bien défendu: de part et d'autre du ravin, le wādī al-Ġawz, que longe la route, s'élevaient deux ouvrages, à l'ouest al-Ḥiṣn dont il subsiste un quadrilatère avec deux tours en ruine, à l'est la forteresse Qal'at Abī Safyān dont le nom rappelle un roi légendaire du pays à la conquête musulmane (1). Ce château dont les blocs antiques délimitent une enceinte trapézoïdale avait un puissant donjon de forme barlongue, flanqué de deux tours. Ce serait, d'après van Berchem, une œuvre arabe prélatine (2). La défense d'al-Bāra était assurée

(1) LITTMANN, art. ABŪ SAFYĀN, *EI*<sup>2</sup>, I, 150.

(2) Un relevé permettrait de voir s'il ne s'agit pas d'un ouvrage byzantin

à quelques kilomètres au nord-est par la forteresse de Bāsarfūt. Cette place, déjà en ruines au XIV<sup>e</sup> siècle, a été localisée dans la région du village actuel de Šinān (1), où des vestiges de fortifications pourraient être identifiés avec Bāsarfūt que les chroniques médiévales signalent dans la partie orientale du Ġabal Banī ‘Ulaym. Nūr ad-Dīn l’occupa en même temps que Hāb en ġumādā I 542/octobre 1147 (2). L’agglomération urbaine antique d’al-Bāra elle-même n’était pas resserrée dans des remparts.

L’accès méridional de l’agglomération, la voie vers Apamée, était gardée par les villages de Muġlaya et Btirsa (3) tous deux englobés aujourd’hui dans le vaste ensemble désigné sous le nom d’al-Kafr.

A l’abri de ces fortifications une activité agricole et commerciale a pu se maintenir sous Nūr ad-Dīn, puis la région a déperit et la fortune d’al-Bāra échut à Ma’arrat an-Nu‘mān à quinze km. plus à l’est.

A huit kilomètres au sud-est d’al-Bāra dans une région montagneuse sur la route qui mène à Ma’arrat an-Nu‘mān on trouve des ruines connues sous le nom de Ĥirbat al-Ĥās. Un peu plus loin le village de Ĥās reste vivant. La population musulmane y était déjà nombreuse au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, en effet l’une des mosquées porte une dédicace de 332/944, et une autre fut bâtie en 456/1064 (4).

Plus à l’est on arrivait aux défenses avancées de Ma’arrat à Ĥiṣn Hunāq et Kafr Rūmā (5). Ces deux forteresses avaient été ruinées en 209/824 par ‘Abd Allāh b. Ṭāhir deux ans après la

(1) *THS*, X, A 3.

(2) *LE STR.*, 421; *THS*, 199, n. 5; *SN*, 157, 176; *TCHALENKO*, III, 117.

(3) *VAN BERCHEM, Voyage*, I, 195; *THS*, 181; *GB, Syrie*, 156.

(4) *VAN BERCHEM, Voyage*, I, 200; *BAEDEKER*, 368; *THS*, 210, 238; *GB*, 155; *J. SOURDEL-THOMINE, Notes d'épigraphie et de topographie de la Syrie du Nord*, *AAS*, III, 1953, 81 sq.; *Arabica*, I, 2, 1954; 193-194; *TCHALENKO*, III, 120.

(5) *LE STR., Pal.*, 471; *THS*, 211; *CANARD, Hamd.*, 216; *GB, Syrie*, 155; *SN*, 162; *TCHALENKO*, III, 122.

révolte de Naṣr b. Šabāṭ contre le calife al-Ma'mūn. Elles durent être remises en état car Lu'lu' as-Sayfī vint d'Alep en 393/1003 pour les démanteler. Deux monuments existaient à Kafr Rūmā à l'époque de Nūr ad-Dīn, une mosquée au plan archaïque avecemplois antiques et un curieux pont sans emploi d'arches avec des dalles de pierre de 4 m. 25 de long posées sur dix piles.

Enfin lorsque l'on parvient à la lisière orientale du Ġabal Zāwiya, on aperçoit dans une plaine monotone mais bien cultivée un tell important au sud duquel se détache la silhouette d'un minaret carré, c'est Ma'arrat an-Nu'mān (1). La haute éminence qui la domine au nord-ouest servait d'assiette à une citadelle de plan circulaire, la *Qal'a* aujourd'hui disparue. La ville est comme au Moyen Age entourée de jardins, la terre est fertile aux environs et figuiers, pistachiers, oliviers et vignes sont les principales cultures, elles se pratiquaient sans irrigation, l'eau de pluie était suffisante pour l'agriculture mais des puits fournissaient l'appoint en cas de nécessité. La ville natale du poète Abū l-'Alā, d'après certains auteurs, devait son surnom à un compagnon du Prophète: Nu'mān b. Bašīr, qui gouverna la région sous le calife Mu'āwiya. En 439/1047 le voyageur Nāšir-i-Ḥusraw admire l'enceinte en pierre et souligne l'activité des souks de Ma'arrat. Les Francs occupèrent la ville en muḥarram 492/décembre 1098, les maisons furent pillées, les mosquées détruites et les jardins dévastés, une garnison franque y fut installée mais l'éloignement de ses bases et le réveil de l'Islam l'obligèrent à évacuer la place dans les premières années du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. En 531/1137, Zengī occupe Ma'arrat an-Nu'mān et rend, en se référant à l'ancien registre du *ḥarāğ*, à leurs anciens propriétaires musulmans les terres arables dont ils avaient été spoliés par les Francs.

---

(1) LE STR., *Pal.*, 495-497; VAN BERCHEM, *Voyage*, 201-203; *THS*, 188 sq. (X, B 3); CANARD, *Hamd.*, 215-216; *SN*, 162, 239; HONIGMANN, *EI*, III, 61-64; SALĪM AL-ĠUNDĪ, *Ta'riḥ Ma'arrat an-Nu'mān*, 2 vol., Damas, 1963.

A l'époque de Nūr ad-Dīn, il existait au milieu de la ville un important édifice: la Grande Mosquée bâtie sur le plan classique; au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle on y accédait de toutes parts par treize marches qui aboutissaient au terre plein sur lequel s'élevait au VI<sup>e</sup> siècle une grande église qui elle-même, suivant la loi de la permanence des lieux de culte, avait dû succéder au grand temple de l'antique Arra (1). Le minaret, que Herzfeld attribue à Nūr ad-Dīn, rappelle par sa silhouette et son décor celui de la grande mosquée d'Alep (2). Certaines traditions attribuent à Nūr ad-Dīn la construction d'une madrasa dans cette ville mais nous n'en avons trouvé aucune confirmation chez les auteurs médiévaux.

De tous temps enjeu de nombreuses luttes, Ma'arrat an-Nu'mān constitue à l'époque de Nūr ad-Dīn le poste avancé de Hama vers le nord. « C'était, dit Dussaud, la clé de Hama » (3).

Au sud d'une ligne qui irait de Ma'arrat à l'Oronte la nature du Ġabal Zāwiya change. Nous avons un plateau aux vastes ondulations qui peu à peu descendent vers le sud et l'est. Sur la route qui mène à Hama nous rencontrons au village de Dayr Naqīra la tombe du calife 'Umar b. 'Abd al-'Azīz qui fut au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle un lieu de pèlerinage fréquenté (4); de son éminence on distinguait très bien dans la plaine aride et déserte l'actuel Ḥān Šayḥūn et les ruines de Kafartāb. Ces ruines sont situées à quatre kilomètres au nord-ouest de Ḥān Šayḥūn, ce dernier occupe un tertre où l'on trouve des vestiges d'installation urbaine remontant au II<sup>e</sup> millénaire (5). Il ne semble pas douteux que la ville ait joué un certain rôle aux époques antique et médiévale car de là partait

(1) TCHALENKO, I, 97-99.

(2) N. ELISSÉEFF, *Les monuments de Nūr ad-Dīn*, BEO, XIII, n° 17, p. 33.

(3) THS, 189.

(4) THS, 184-185; SOURDEL, AAS, VI, 1953, 83; HARAWĪ, *Guide*, 15-16; SAUVAGET, *Poste*, 90 (voir).

(5) LE STR., *Pal.*, 35, 473; THS, 178, 187; CANARD, *Hamd.*, 210; MOUTERDE, *Syria*, X, 1929, 126-129; SN, 162 sq.; GB, *Syrie*, 133.

une voie romaine vers Apamée-Fāmiya et c'est pourquoi Sauvaget refuse de voir dans les ruines de l'actuel Kafarṭāb la forteresse disputée depuis les Ḥamdānides et propose d'identifier le Kafarṭāb des Croisades à Ḥān Šayḥūn actuel (1).

En 509/1106, Kafarṭāb qui était entouré d'une enceinte et d'un fossé, fut occupé par les Francs. Ceux-ci pour accroître les défenses transformèrent la mosquée de la ville en fortin. Elle fut reprise par Zengī en 529/1135; du temps de Nūr ad-Dīn cette petite ville, qui exportait ses poteries, fut sévèrement éprouvée par le tremblement de terre de l'été 552/1157. L'intérêt stratégique de Kafar Ṭāb tenait à ce que cette place contrôlait la route qui joignait Ma'arrat à Šayzar et constituait une ville-étape à égale distance de chacune des deux autres.

La limite méridionale du Ġabal Zāwiya dans la vallée de l'Oronte se trouvait à Fāmiya, qui de nos jours s'appelle Qal'at al-Mudīq (2). Deux routes y aboutissent en venant de l'est, l'une vient d'al-Bāra (3) et l'autre de Kafar Ṭāb. Fāmiya, l'antique Apamée, était située sur la rive droite de l'Oronte au contact du Ghāb et du plateau qui, à l'est, était couvert de pierres et de maigres cultures. Ce n'était plus au Moyen Age qu'une bourgade occupant l'ancienne acropole, qui, si elle conservait de nombreux vestiges romains, n'en fut pas moins réduite à se réfugier dans l'enceinte de la citadelle. Celle-ci construite sur le rocher surveille le plateau et domine la vallée, à ses pieds s'étendait un vaste lac fort poissonneux et giboyeux. Le château, qui ne reçut que tardivement son nom de Qal'at al-Mudīq, était de construction arabe

(1) SAUVAGET, *Poste*, 90, n. 343.

(2) VAN BERCHEM, *Voyage*, 188-194; LE STR., *Pal.*, 380-384; *THS*, 197-199; *SN*, 163; CANARD, *Ḥamd.*, 210; ELISSÉEFF, *Monuments de Nūr ad-Dīn*, *BEO*, XII, n° 26; GIBB, *EI*<sup>2</sup>, I, 221; TCHALENKO, III, 124. Si l'on change *Mudīq* en *Madiq* le nom signifie « citadelle des hauts fonds ».

(3) VAN BERCHEM, *Voyage*, 54-57; BAEDEKER, 367, route 45. Les deux itinéraires donnés sont différents.

ancienne; il fut profondément remanié sous les Ayyoubides mais il est certain que Nūr ad-Dīn qui s'en empara le 18 rabī' I 544/26 juillet 1149, après sa victoire d'Inab, y a fait exécuter des travaux après le tremblement de terre de 552/1157.

A l'ouest et au nord d'Apamée, la vallée de l'Oronte bordée par le Ġabal Zāwiya et le Ġabal Anṣariya constitue le Ghāb. Ce fut dans l'Antiquité une riche prairie où les Séleucides avaient installés leurs haras; au début du vingtième siècle il y avait là encore de grasses prairies (1) mais à une date récente ce n'était plus qu'une zone marécageuse et insalubre à laquelle des travaux d'aménagement rendent progressivement sa fertilité et sa salubrité. Au Moyen Age la région était prospère et l'ancien système de drainage subsistait, une voie d'origine romaine joignait Fāmiya à Lattaquié en passant par Kašfahān (Ġisr aš-Šuġr).

Une voie romaine depuis l'Antiquité reliait Antioche à Apamée, elle remontait la vallée de l'Oronte en suivant le flanc occidental du Ġabal Banī 'Ulaym, passait par Qaṣṭūn d'où un embranchement permettait de gagner par la montagne Ma'arrat an-Nu'mān, puis traversait le Ghāb dans sa longueur et arrivait à Fāmiya qui ne s'appelait pas encore Qal'at al-Mudīq.

Sur la rive gauche abrupte et raide, le long du Ġabal Anṣariya, deux forteresses franques montaient la garde dans le nord du Ghāb face au domaine de Nūr ad-Dīn: Sarmanīya qui sera rasée par Saladin (2) et Barzūya ou Bourzey. Cette dernière était une forteresse importante dès l'époque romaine; après avoir appartenu aux Byzantins elle tomba aux mains des Ĥamdānides puis, à l'époque des Croisades, elle constitua une solide défense franque. Construite à trois cents mètres au-dessus de la plaine, à l'écart des routes, sur un piton très raide Barzūya occupe une plate-forme rectangulaire au sommet d'un rocher; sa force lui venait de ce qu'elle était prati-

---

(1) BAEDEKER, 367.

(2) THS, 162.

quement inaccessible aux machines de guerre; Šaladin toutefois devait réussir à s'en emparer en 584/1188 (1).

En face de Bourzey, sur la rive droite, la route de Fāmiya vers Antioche sort du Ghāb, à la hauteur de la forteresse de Qaṣṭūn, qui occupait un grand tell à l'ouest de la route actuelle (2). L'importance de cette ancienne place byzantine que les Croisés appelaient Gaston tenait au fait qu'elle commandait la voie nord-sud et un embranchement vers Ma'arrat an-Nu'mān à travers le Ġabal Zāwiya.

### C. LA RÉGION DE HAMA.

Nous limiterons cette région au nord à Ḥān Šayḥūn, à l'est à Salamiya, au sud à Rastan et vers l'ouest à Šayzar et aux contreforts du Ġabal Nusayrī.

Hama est située à trois cents mètres d'altitude dans la vallée que l'Oronte a creusée dans le plateau, elle forme, comme Damas, une véritable oasis au milieu des plaines dénudées qui l'entourent. La ville est célèbre depuis le Moyen Age pour ses nombreuses norias qui, nuit et jour, mues par le courant, font entendre leurs grincements et leurs soupirs tandis qu'elles déversent dans des aqueducs l'eau qui ira irriguer les fameux jardins des bords de l'Oronte (3). L'installation humaine, en ce point où la route du nord au sud traverse l'Oronte, est fort ancienne: au deuxième millénaire avant notre ère Hama était la ville la plus méridionale de l'empire hittite. A l'époque hellénistique elle s'appela Épipha-

(1) *THS*, 152; *GB, Syrie*, 274; *CANARD, Hamd.*, 215; *SN*, 164; J. SOURDEL-THOMINE, *EI*<sup>2</sup>, I, 1105; G. SAADÉ, *AAS*, 1956, 139, 162.

(2) *THS*, 169-170; *GB, Syrie*, 280; *CANARD, Hamd.*, 215; *SN*, 161.

(3) *Buġiyat*, fo 227; *Žubda*, 71; VAN BERCHEM, *Voyage*, 173-177; *LE STR.*, *Pal.*, 357-360; G. DEM., *Syrie*, 106 sq.; SOBERNHEIM, *EI*, II, 255-256; *THS*, 233, 244; *GB*, 121; *CANARD, Hamd.*, 208; ELISSÉEFF, *Monuments*, n<sup>os</sup> 16, 21, 25, 42, *BEO*, XIII; DUNAND, *Amanus*, 113.



nie, puis devint un centre important du culte chrétien et le resta longtemps après la conquête arabe de l'an 17/639. Sa renommée prit un nouvel essor sous les Zenguides à qui elle servit de base de regroupement des troupes face aux Ismā'iliens et aux Francs dont les châteaux étaient fort nombreux entre l'Oronte et la côte méditerranéenne. La ville, qui reçut une forte garnison musulmane, avait été prise par Zengī en 529/1135 aux Būrīdes de Damas. Hama passa ensuite au pouvoir de Nūr ad-Dīn, puis à celui de son fils Ismā'il à qui Saladin l'enlèvera en 572/1176-1177, elle sera dès lors le siège d'une principauté ayyoubide qu'illustrera le géographe Abū'l-Fidā.

La ville, qui donna son nom au terrible tremblement de terre de 552/1157 dont elle fut l'épicentre, vit bon nombre de ses monuments restaurés par Nūr ad-Dīn. Le quartier principal aux maisons bâties en pierre jaune ou ocre foncé avec emploi de basalte se trouvait sur la rive gauche de l'Oronte. Là s'élevait au nord-ouest, à un coude du fleuve, la citadelle sur une butte de forme tronconique que protégeait un glacis d'appareil. Cet ouvrage remontait à l'époque hittite, Nūr ad-Dīn en releva les défenses après le grand séisme mais il fut rasé par Timur Lenk et il ne subsiste de nos jours que l'éminence d'où l'on aperçoit au loin vers le nord la colline à deux sommets connu sous le nom de Ğabal dū'l-Qarnayn.

Au pied de la citadelle, au sud, se dresse encore aujourd'hui une petite mosquée avec une coupole à côtes, le *qubbat al-Ḥasanayn*, elle fut reconstruite par Nūr ad-Dīn après le tremblement de terre de 552.

A l'est de la citadelle au milieu du quartier des souks se trouve la Grande Mosquée qu'avaient précédés un temple païen et une église chrétienne comme à Alep, Ba'albakk, Ḥims, Damas et Jérusalem. Le minaret quadrangulaire qui se trouve à l'est du sanctuaire existait sans doute du temps de Nūr ad-Dīn tandis que le minaret du nord ne sera construit que plus tard au XV<sup>e</sup> siècle. La cour est bordée de portiques; dans un angle se dresse la *Qubbat*

*al-Ḥazna*, le *Bayt al-māl*, c'est un édicule octogonal sur huit colonnes corinthiennes de remploi qui, comme à Damas et Ḥimṣ, conservait aux premiers temps de l'Islam le trésor de la communauté. Ces édicules sont une tradition purement syrienne: nous n'en trouvons pas ailleurs qu'à Damas, Hama et Ḥimṣ, peut-être est-ce là une survivance de quelques traditions locales. Comme pour les autres édifices Nūr ad-Dīn effectua des travaux de restauration en 552.

Après 550, Nūr ad-Dīn fit construire une madrasa chaféite pour le célèbre cheikh Ibn Abī 'Aṣrūn. Quelques années plus tard le souverain zenguide fit construire une mosquée, le Ġāmi' Nūrī sur le bord de l'Oronte, de nos jours il ne reste de l'édifice primitif, bâti en basalte noir et en calcaire blanc, que les côtés est et nord, le mur extérieur nord, trois coupoles du portique oriental et la base du minaret. On voit encore à l'intérieur des vestiges du *minbar* en bois et de la *sedde* datée de 559/1164.

Au nord-ouest de Hama, en aval sur la rive gauche de l'Oronte se trouve, à une journée de marche, le château de Šayzar. C'était un point de passage important: en effet une route en partait vers Kafarṭāb en direction du nord-est, à travers les vallonnements du Ġabal Zāwiya, une autre venant de Hama franchissait là, sur un pont de dix arches, l'Oronte qu'elle descendait par la rive droite jusqu'à Tell Kašfahān en passant par Apamée. De nos jours, laissée à l'écart des grandes voies de communications, cette place n'attire guère les voyageurs (1).

Šayzar, l'antique Sizara, qui fut Larissa à l'époque séleucide, est citée dans des vers d'Imrul Qays, mais nous en connaissons la vie au Moyen Age surtout grâce aux mentions que Usāma b. Munqid̄ fait de sa ville natale dans son autobiographie. Cette place

---

(1) *Buḡiyat*, fo 223; USĀMA B. MUNQID̄, éd. et trad. DERENBOURG; LE STR., *Pal.*, 533; VAN BERCHEM, *Voyage*, 177-188; G. DEM., *Syrie*, 89; *THS*, 200; *GB*, 126; HONIGMANN, *EI*, IV, 297-299; CANARD, *Ḥamd.*, 209-210; ELISSÉEFF, *Monuments*, n° 31, *BEO*, XIII; DUNAND, *Amanus*, 117-118.

fut, au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, l'enjeu des luttes entre Byzantins, Ḥamdānides et Fatimides, puis en 1025 la région passa aux mains des Banū Munqid̄, mais ceux-ci ne parvinrent pas à s'emparer du château avant 1081.

Il faut distinguer deux parties à Šayzar: d'une part la forteresse et la ville haute (*balad*) et d'autre part la ville basse (*madīna*) dont le hameau actuel est le témoin. Le château, bâti sur un éperon rocheux, à un coude de l'Oronte, rappelle la disposition de Šuġr Bakās (1).

L'assiette est une étroite arête de 450 m. de long et 50 m. de large, dirigée du nord au sud, que l'on appelle la crête de coq: *'urf ad-dik*. Un glacis d'appareil, encore très visible au nord, protégeait cette assiette. A l'est la courtine domine la gorge encaissée de l'Oronte par un à pic de 40 à 50 mètres environ. Au sud la crête a été isolée du plateau par un profond et large fossé taillé par l'homme, c'est à cet endroit qu'a été construit le donjon de plan rectangulaire avec des blocs à refends et bossage. A l'ouest la muraille domine la dépression par laquelle passe la route de Hama à Apamée. A l'intérieur de l'enceinte une voie unique bordée de maisons relie le saillant de l'entrée au donjon, un aqueduc amenait l'eau à la population de la ville haute (2).

Après le violent séisme de 552/1157, qui coûta la vie à la presque totalité de la famille des Banū Munqid̄ (3) Nūr ad-Dīn s'empara de Šayzar dont les Ismā'īliens et les Francs se disputaient les ruines, il remit la place en état et la confia à Maġd ad-Dīn Abū Bakr Ibn ad-Dāya. Il devait encore faire exécuter de nouveaux travaux après le tremblement de terre du 12 šawwāl 565/29 juin 1170. Maġd ad-Dīn mourut cette année-là et le château passa

---

(1) Voir plus haut, 208.

(2) Aujourd'hui les maisons de la ville haute sont pratiquement toutes abandonnées.

(3) Voir plus bas, deuxième partie.

à son frère Šams ad-Dīn 'Alī; il devait rester aux mains de cette famille sous les Ayyoubides. A aucun moment Šayzar n'appartint aux Croisés et l'enceinte du château trahit, d'après Max van Berchem, la main-d'œuvre arabe qui se reconnaît à la mince courtine, aux tours carrées à faibles saillies, à l'appareil piqué de fûts de colonnes en parpaing. Le saillant massif et le donjon sont caractérisés par des blocs à refends et à bossage qui sont sans doute de la période de Nūr ad-Dīn, ailleurs on voit les parties remaniées au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> par Baybars et Qalāwūn.

La ville basse que Usāma appelle *madīna* se trouve sur la rive gauche de l'Oronte qu'un pont de pierre à plusieurs arches, le Ğisr Banū Munqid̄, permet de franchir en biais. Jadis l'agglomération était entourée d'une enceinte en briques crues, défense plus efficace contre des pillards ou des fauves que contre une armée ennemie. Tout autour le sol, tantôt rouge ou tantôt ocre foncé, est fertile, les récoltes de céréales étaient bonnes aussi bien dans les vallonnements qui s'étendaient à l'ouest de Šayzar, que sur le plateau oriental. De nombreuses norias, dont quelques-unes subsistent de nos jours, permettaient l'irrigation des champs et des vergers particulièrement riches en grenadiers; la prospérité agricole des environs de Šayzar lui assurait une vie indépendante sur le plan économique.

En aval de Šayzar, à une quinzaine de kilomètres vers l'ouest, il existait un pont romain, le Ğisr 'Ašārīn où passait la route de Mašyāf vers le nord, il permettait de franchir l'Oronte sans passer par Šayzar (1). Ce pont aujourd'hui disparu et remplacé par le barrage d'Acharné était le dernier sur le fleuve avant Tell Kašfahān.

En face de Šayzar sur la rive gauche, sur un des contreforts du Ğabal Nusayrī se trouve Abū Qubays (2). Abū Qubays était la

---

(1) *GB, Syrie*, 258.

(2) *THS*, 145 et n. 5, 147; *GB*, 257; *DUNAND, Amanus*, 66, photo aérienne.

principale forteresse en amont du Ghāb, elle permettait aux Ismā'īliens de surveiller les mouvements qui s'effectuaient de Šayzar vers le nord. Nous savons aussi qu'une autre citadelle se trouvait non loin d'Abū Qubays: Ḥiṣn al-Ḥarība d'où l'on surveillait aussi Šayzar du haut d'un piton difficilement accessible. Des textes mentionnent d'autre part dans la région: Ḥiṣn aš-Šarqī « le château oriental ». Claude Cahen propose de situer Ḥarība à côté d'Abū Qubays, suivant en cela Dussaud, et Ḥiṣn aš-Šarqī à côté de Mašyāf plus au sud (1). A l'époque de Nūr ad-Dīn cette région à l'ouest de l'Oronte était aux mains des Ismā'īliens.

Au sud-est de Hama et au sud de Šayzar dans une région vallonnée et fertile les Francs avaient bâti dès leur arrivée deux châteaux: Bārīn et Rafanīya qui contrôlaient tous les mouvements qui pouvaient se faire depuis Hama et protégeaient contre les Musulmans, sur le flanc septentrional, la trouée de Tripoli. Les deux places constituaient des avants-postes francs (2). Après avoir attaqué plusieurs fois Bārīn en vain, Zengī finit par prendre cette place en 531/1137 et la donna l'année suivante en apanage à Mu'in ad-Dīn Anar en échange de Ḥimṣ. A la mort de l'atabeg de Damas, Bārīn revint au domaine zenguide. Bārīn, que Nūr ad-Dīn répara après les deux tremblements de terre de 552 et de 565, était devenu comme Rafanīya un avant-poste musulman surveillant la trouée de Ḥimṣ et empêchant des tentatives franques contre la région de Hama.

A une journée de marche au sud-est de Hama en bordure du désert et à une distance légèrement supérieure de Ḥimṣ, les vestiges de maisons en basalte rappellent la splendeur passée du

---

(1) *THS* (145, 147) identifie Ḥiṣn aš-Šarqī avec Kharība; *GB*, 257; *SN*, 175. Le problème de la localisation précise de ces différentes forteresses ne sera résolu que lorsque l'on aura retrouvé leurs vestiges sur le terrain comme c'est le cas pour Abū Qubays.

(2) *LE STR., Pal.*, 420; *G. DEM., Syrie*, 108; *THS*, 98, 147, 193; *GB*, 258; *SN*, 134, 358; *ELISSÉEFF, Monuments*, n° 28.

gros bourg qu'est aujourd'hui Salamīya (1). Peut-être est-ce un ancien castrum du Limes dont on retrouverait la trace dans le plan carré de la remarquable citadelle. Cet ouvrage défensif est bâti en pierre de moyen appareil avec des fûts de colonnes en parpaing et renforcé par huit tours carrées, la sortie s'effectue par une chicane qui ouvre sur la gauche d'une tour.

L'actuelle mosquée principale, le Ġāmi' Ismā'il, est un très ancien sanctuaire-mausolée déjà restauré en 481/1088 ainsi qu'en fait foi un linteau à inscription coufique; près de la citadelle est situé un hammam qui remonte à une époque fort reculée et qui mériterait d'être relevé. Centre important du chiisme (2), berceau de la propagande ismā'îlienne dès la fin du II<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, lieu de naissance du mahdī fāṭimide 'Ubaydallāh, Salamīya ne semble pas avoir joué de rôle politique à l'époque de Nūr ad-Dīn, elle partageait alors le destin politique de Ĥimṣ. Dans les prairies de Salamīya, sur le plateau volcanique, avaient lieu périodiquement des rassemblements de bédouins parmi lesquels les Zenguides trouvèrent plus d'une fois des auxiliaires précieux pour leurs campagnes.

Au sud de Hama à mi-chemin de Ĥimṣ, la route descendait vers un pont ancien en pierre pour franchir l'Oronte au pied d'une haute falaise sur laquelle est bâtie Rastan (3). Ce site remarquable sur la rive droite du fleuve fut, avant de devenir l'Aréthuse de l'époque hellénistique, un centre hittite dont on trouve de nombreux vestiges dans la région (4). Un barrage antique situé en aval permettait l'irrigation sur le plateau de la rive gauche de l'Oronte, il a été récemment remplacé par un ouvrage moderne fort

(1) VAN BERCHEM, *Voyage*, 167-173; LE STR., *Pal.*, 528; *GB*, 129; KRAMER, *EI*, IV, 96-98; CANARD, *Hamd.*, 213.

(2) *Ḥubda*, 62, rapporte que l'on y vénérât la tombe du calife 'Alī b. Abī Ṭālib.

(3) LE STR., *Pal.*, 358; *THS*, 182; G. DEM., *Syrie*, 108; *GB*, 121; CANARD, *Hamd.*, 207; DUNAND, *Amanus*, 119-120.

(4) *THS*, 512.

important. Après avoir franchi l'Oronte la route remonte sur la rive gauche et retrouve le plateau.

#### D. LA PROVINCE DE ĤIMS̄.

Le *ğund* de Ĥims̄ comprenait à l'origine le territoire de la Syrie du Nord, puis sous le règne de Yazīd on en détacha la région septentrionale pour en faire le *ğund* de Qinnasrīn. Au cours des siècles les limites du *ğund*, limites administratives, ont varié, aussi circonscrivons-nous la région de Ĥims̄ au nord à Rastan sur l'Oronte, à l'est à la Palmyrène, au sud au village de Ġūsīya al-Ġadīd enfin à l'ouest à la zone où se trouvent les châteaux occupés par les Croisés.

Située au milieu d'une vaste plaine cultivée, limitée par les steppes désertiques à l'est et des massifs volcaniques à l'ouest, Ĥims̄ se localise de loin grâce à la silhouette d'un grand tell couronné par la citadelle (1). Placée à l'entrée d'une dépression entre les Monts Liban et le Ġabal Anṣariya, Ĥims̄ bénéficie d'un climat soumis à l'influence marine, ses ressources en eau créent des conditions favorables à une économie rurale variée. Grâce aux ressources hydrauliques que procurent l'Oronte dont une digue, remontant au II<sup>e</sup> millénaire, régularise le débit et à un canal parallèle à la rive droite, qui date des temps les plus reculés, une activité agricole et pastorale a pu se développer sur des sols fertiles composés d'alluvions et de coulées basaltiques désagrégées. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle les terrains situés à l'est de la ville étaient irrigués par une conduite d'eau venant de Salamīya, enfin l'eau potable arrivait des sources de Ġūsīya au sud-est de Ĥims̄. La ville, avec ses vergers et ses cultures maraîchères, cernée à l'est par une zone productrice

---

(1) IDRISĪ, apud LE STR., *Pal.*, 353-357; IBN ĠUBAYR (trad. franç.), III, 248 sq.; *Zubda*, 62; VAN BERCHEM, *Voyage*, 164-166; *THS*, 103-115; G. DEM., *Syrie*, 75, 182; CANARD, *Hamd.*, 203-213; ELISSÉEFF, *Monuments*, n<sup>o</sup> 22, n<sup>o</sup> 66; ELISSÉEFF, art. Ĥims̄, *EI*<sup>3</sup>, III.

de céréales où dominaient l'orge et le blé, et bordée à l'ouest par les vignes du basaltique Wa'r, constituait, bien avant l'époque qui nous intéresse, la plus grande tache de verdure de la vallée de l'Oronte. Depuis l'Antiquité et jusqu'à nos jours, Ḥimş joue un rôle très remarquable dans l'économie rurale syrienne car elle n'a jamais cessé, malgré les vicissitudes politiques, d'être la capitale d'une région agricole particulièrement riche en céréales et un carrefour de routes important.

Parmi les principales ressources de Ḥimş au Moyen Age figuraient le blé et l'orge, ainsi qu'en témoignent les nombreux vestiges d'anciens moulins à eau, et le sésame qui alimentait les pressoirs à huile encore actifs de nos jours. Aussitôt le grain emporté vers les greniers, les troupeaux venaient paître le chaume. Sans doute, l'olivier subsistait dans la campagne, encore que nous ne sachions pas à quelle époque a disparu cet arbre et ont été abandonnés les innombrables meules anciennes.

Ḥimş fut aussi un grand producteur de raisin, il y avait des vignes dans les basaltes du Wa'r et sur le plateau oriental au-delà de la zone maraîchère. La viticulture ne posait pas de problème, sulfatage et soufrage étaient inconnus, les ceps n'étaient pas échalassés et les branches, comme de nos jours encore en Syrie, rampaient sur le sol. On produisait du raisin sec et du *dibs* (raisiné) et l'on fabriquait même du vin qui fut chanté par le poète al-Aḥṭal. Enfin l'industrie textile jouait un grand rôle dans l'économie, tissage et filature de la soie remontaient à l'occupation byzantine des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles et les mûriers en quantité nourrissaient le précieux ver à soie encore à l'époque de Nūr ad-Dīn.

Marché avec le désert dont elle recueillait les produits agricoles et à qui elle fournissait les articles manufacturés, carrefour d'empire, Ḥimş fut l'enjeu des rivalités arabo-byzantines du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle puis soumise aux pressions d'Alep et de Damas, car au seuil d'une trouée vers la mer, elle contrôlait le passage le plus aisé du golfe Persique à la Méditerranée par le désert palmyrénien. Après la



prise de Tripoli et l'occupation de la côte par les Croisés, Ḥimṣ ne perdit qu'une partie de son importance. En effet, sous le règne de Zāhir ad-Dīn Tuġtakīn atabeg de Damas, Ḥimṣ devient un vaste camp de rassemblement contre les Francs; dès 524/1129, Zengī, le souverain d'Alep, chercha à s'en emparer non seulement pour avoir un solide point d'appui contre les Croisés mais aussi pour priver Damas d'un précieux centre de ravitaillement en céréales. Finalement le souverain d'Alep obtint Ḥimṣ en dot en 532/1138, lorsqu'il épousa Safwat al-Mulk. Sous le règne de Nūr ad-Dīn, et surtout à partir de la deuxième Croisade, la ville devient un grand arsenal, et un dépôt de matériel lourd de siège à l'abri des surprises sur la rive droite de l'Oronte derrière le canal antique. Malgré plusieurs tentatives les Francs ne parvinrent jamais à occuper Ḥimṣ. Ce fut aussi un centre de ravitaillement de l'armée et un point de ralliement pour les divers éléments qui composaient les troupes de Nūr ad-Dīn. En 559/1164 ce prince donna Ḥimṣ en *iqṭā'* à son *amīr isfahsalar* Asad ad-Dīn Šīrkūh avec autorité sur Tadmur et ar-Raḥba sur l'Euphrate. Cette donation fut à l'origine de la fortune de la dynastie asadite qui devait régner un siècle environ sur Ḥimṣ et dont le rôle fut de tenir en respect les Francs qui ne manquaient pas de venir razzier le territoire musulman.

Ḥimṣ était protégée par une enceinte rectangulaire dotée d'un fossé large et profond, cette muraille était bâtie en blocs de basalte et renforcée de tours rondes ou de saillants carrés, plusieurs portes permettaient de gagner la campagne. Ce sont, en partant de l'angle nord-est, Bāb Tadmur, Bāb ad-Durayd au sud, Bāb as-Sibā' et Bāb at-Turkmān, sur la face occidentale Bāb al-Masdūd se présentait comme un ouvrage fortifié en gros appareil avec des emplois de fûts de colonne en parpaing, deux tours carrées trapues encadraient le passage, Bāb Hūd d'où partait la route vers l'Oronte, enfin sur la face nord Bāb as-Sūq proche de la Grande Mosquée. A l'angle sud-ouest de l'enceinte, dont le tracé rectangulaire trahit des travaux d'urbanisme romains, se dressait sur une éminence

tronconique la citadelle au glacis appareillé en dalles. L'origine de cet ouvrage remonterait à l'époque hittite ou araméenne. Un monument pré-islamique s'élevait hors les murs, c'était le mausolée pyramidal de Samprigeranus, illustre prince de Ḥimṣ au I<sup>er</sup> siècle de notre ère (1).

A l'intérieur de l'enceinte, des mosquées, comme celles d'Alp Takīn Bakğur, d'Abū Lubāda, d'al-Faḍā'il et al-'Umarī, possédaient toutes un minaret carré de même style en gros appareil à la base avec des remplois antiques puis, au fur et à mesure que l'on approchait du sommet, l'appareil diminuait. La grande mosquée, le Ġāmi' an-Nūrī, se dresse dans la partie septentrionale de la ville, au centre des souks. La continuité topique des sanctuaires permet de penser que cette Mosquée s'élève sur l'emplacement du grand temple du Soleil auquel succéda la cathédrale Saint-Jean dont la mosquée primitive occupa, dit-on, un temps le parvis, avant de prendre la place même de l'église. Le sanctuaire musulman est un vaste édifice de plan rectangulaire, avec un grand axe est-ouest. La salle de prière a deux travées couvertes de voûtes en arête, dans le *miḥrāb* central subsistent encore de nos jours des fragments de mosaïque dorée qui pourrait remonter aux travaux de Nūr ad-Dīn. Dans la cour se dressait une *qubbat al-ḥazna*, comme à Hama et à Damas, sur des colonnes antiques (2).

Dans les souks dallés au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle on notait au marché des Orfèvres, le *Hammām as-Ṣağīr*, qui nous semble être le plus ancien bain de la ville, le *qayṣariya* où l'on vendait la soie devait se trouver à l'emplacement de l'actuel Ḥān al-Ḥarīr qui conserve des éléments d'un bâtiment ancien. Parmi les caravansérails de la ville, nous pensons que le *Ḥān as-Sabīl* où séjourna Ibn Ġubayr devait exister à l'époque de Nūr ad-Dīn. Enfin jusqu'en 580/1184-85

(1) Ce monument a été détruit en 1911.

(2) Cette coupole a disparu à une époque récente ainsi que toute la partie occidentale de la Mosquée.

il n'y avait pas d'autre madrasa que celle que Nūr ad-Dīn y avait fait construire à l'intention du chaféite Ibn Abī 'Aṣrūn.

Hors les murs existaient à l'époque de Nūr ad-Dīn un certain nombre de lieux de pèlerinage (1) notamment le *maqām* de Ka'b al-Aḥbār, le célèbre traditionniste d'origine israélite, la tombe de l'ascète Abū Darr, particulièrement vénéré par les Chiïtes, et le mausolée de Ḥālīd b. al-Walīd. Ce mausolée s'élevait au nord de la ville non loin du palais que s'était fait construire l'omeyyade Ḥālīd b. Yazīd b. Mu'āwiya. Sanctuaire modeste sous le règne de Nūr ad-Dīn, il devait voir sa renommée gagner en lustre sous les Ayyoubides (2). Auprès de cette tombe vénérée il y avait un vaste cimetière musulman qui s'était superposé à un cimetière romain, ainsi qu'en témoignent les nombreux sarcophages qui y ont été mis au jour (3).

#### a) LA PALMYRÈNE.

La région située à l'est de Ḥimṣ comprend essentiellement la Palmyrène. C'est une région steppique et désertique que plisse une longue échine de calcaire orientée du sud-ouest au nord-est. Terre d'élection des nomades, des pasteurs, des caravaniers et des pillards, dotée de nombreux points d'eau la Palmyrène était traversée entre l'Oronte et l'Euphrate par de nombreuses pistes que suivaient aussi bien les caravanes que les troupeaux de nomades.

Située au centre de cette région à la sortie d'un col d'où l'on embrasse vers l'Orient un grandiose paysage, Tadmur fut, tant dans l'Antiquité qu'au Moyen Age et même de nos jours, un important nœud de routes (4). Trois voies gagnaient Palmyre de l'ouest,

(1) HARAWĪ, *Guide*, 18-21.

(2) L'édifice actuel est de la fin de l'époque ottomane.

(3) Ce cimetière a été transformé en jardin public il y a quelques années seulement.

(4) MUSIL, *Palmyrena*, passim; STARCKY, *Palmyre*, 1952; LE STR., *Pal.*, 540-542; THS, 247-270; CANARD, *Hamd.*, 212; BUHL, *EI*, III, 1090-91.

l'une de Fāmiya et de Haute Syrie, l'autre, la plus courte, de Hims et une troisième de Damas. Vers le nord une route partait de Palmyre vers Ruṣāfa et Raqqa en traversant une dizaine de kilomètres de bandes brillantes de salines, un embranchement vers l'est permettait de gagner ainsi l'Euphrate à ar-Raḥba ou Ṣāliḥīya.

Palmyre, ou Tadmur, était connu déjà douze siècles avant notre ère à l'époque assyrienne et une légende reprise par les géographes arabes, et répandue par eux, faisait bâtir la cité aux nombreux édifices en pierre par des djinns aux ordres du roi Salomon fils de David. Centre d'une civilisation brillante, qui atteignit son plus vif éclat sous le règne de Zénobie, Palmyre se survécut à travers les siècles pour des raisons économiques. Quelles qu'aient été les vicissitudes politiques, Tadmur resta toujours une oasis alimentée par deux sources: l'une très abondante, sulfureuse, tiède mais potable sort d'un souterrain et a permis depuis l'origine de l'installation humaine l'éclosion d'une activité agricole à l'est de la ville, il y a là une belle palmeraie, des oliveraies et des jardins où abonde le grenadier. L'autre source, située au nord de la Grande Colonnade, moins sulfureuse, alimente encore les habitants en eau potable.

La topographie médiévale de la ville et de ses environs immédiats, faute de documents sur cette époque, est bien incertaine. Nous savons par les voyageurs arabes qu'au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle Tadmur était une ville florissante et un centre caravanier actif, mais les renseignements sur les monuments sont fort rares. Al-Muqaddasī signale que la ville est fortifiée (1), ne serait-ce pas une allusion à l'enceinte à bastions dont Zénobie entoura la ville au III<sup>e</sup> siècle, que Marwān II a démantelée en représailles de la révolte des Kalbites et qui fut plus tard relevée? Nous ignorons s'il existait à l'époque de Nūr ad-Dīn un ouvrage important sur le piton situé au nord de la ville et que couronne actuellement un château dont on attribue la construction à l'émir druze Faḥr ad-Dīn Ma'an.

(1) MUQADDASĪ, § 135, p. 165; YĀQŪT, I, 828.

Il n'est pas impossible qu'avant la construction du XVI<sup>e</sup> siècle il y ait déjà eu un château fort à l'époque byzantine.

Nous ne trouvons guère d'allusions aux tours funéraires à étages que nous voyons encore aujourd'hui à l'ouest de la ville dans la vallée des tombeaux et peu d'évocations de la Grande Colonnade qui au Moyen Age traversait comme aujourd'hui la ville antique d'est en ouest. Yāqūt, au début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, signale que les habitants vivent dans une citadelle entourée d'un mur de pierre avec une double porte et trois sanctuaires à l'intérieur, c'est le Temple de Bel dont la cour était fermée de quatre portiques et que Yūsuf b. Firūz avait, comme nous allons le voir, transformé en forteresse et qui devait rester habité jusqu'en 1929, date à laquelle le village fut évacué et transplanté au nord de la ville sur l'emplacement d'un camp romain.

Point de jonction des routes de caravanes qui unissaient l'Orient à l'Occident et Damas à l'Euphrate, Tadmur, qui au début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle dépendit de Ḥimṣ, fut convoité par les atabegs de Damas car le contrôle de ce point de passage était capital pour la vie économique de leur ville.

Tuġtakīn, l'atabeg de Damas, s'empara de Palmyre aux dépens de Ḥimṣ le 12 rabi' II 520/6 mai 1126 et la plaça sous l'autorité de Šihāb ad-Dīn Maḥmūd, son petit-fils (1). En 529/1134, le chambellan Yūsuf b. Firūz qui avait des démêlés avec l'atabeg damascain chercha refuge à Palmyre. Maḥmūd b. Būrī, qui trouvait que les plaisirs de la chasse dans le désert ne compensaient pas les rigueurs du climat qu'accentuent la neige en hiver et la chaleur torride en été, réussit à être relevé de sa charge de gouverneur. Yūsuf b. Firūz fut habilité à prendre le pouvoir à Palmyre où il entreprit de restaurer et de fortifier les défenses et d'amasser vivres et matériel. Il transforma le péribole du temple en une citadelle, transforma les propylées en bastion et fit une

(1) IBN AL-QALĀNASĪ, 214; L.T., *Damas*, 168.

mosquée de la cella (1). Un an plus tard, en rabī' I 530/décembre 1135, Yūsuf s'installait à Ḥimṣ et livrait Palmyre à Humārtaš et aux descendants de Qirkhān b. Qaraḡa. Palmyre finit par être incluse dans le domaine zenguide. Lorsque Nūr ad-Dīn eut assis son pouvoir et qu'il fut maître de Ḥimṣ et de Damas, il contrôla Palmyre. En 559/1164, Nūr ad-Dīn l'inclut avec ar-Raḡba et Ḥimṣ dans l'*iqṭā'* qu'il concéda à son émir Šīrkūh. Pendant près d'un siècle Palmyre devait rester au pouvoir de la dynastie asadite de Ḥimṣ. Après le passage de Mangubirdī et des Mongols à la fin du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle la ville sombrera dans la désolation.

De Palmyre une piste mène encore de nos jours vers Raqqa sur l'Euphrate. On sort vers le nord, on longe un temps la falaise du Ġabal Bišrī qu'on laisse à quelques kilomètres à gauche, la région est désertique semée de silex. Au bout d'une journée on arrive au point d'eau d'Arak où l'on trouve une petite palmeraie, puis à la fin d'une seconde journée on gagne Suḡna où jaillit au pied d'un col une source d'eau sulfureuse qui permet d'irriguer une oasis de jardins et de palmiers (2). Par la trouée d'aṭ-Ṭayyibé, où certains placent l'ancien 'Urd, on gagne Ruṣāfa où l'on retrouve une piste venant de Hama, Salamīya et Qaṣṭal.

Ruṣāfa, l'ancienne Sergiopolis des Ghassanides, fut à l'origine un camp fortifié assyrien dans le désert à une étape au sud de l'Euphrate (3). Toute construite en gypse, son éclat est visible de loin dans une zone plate où rien n'arrête l'œil avant l'horizon. La ville de Saint-Serge fut à l'époque byzantine un sanctuaire chrétien

(1) SAUVAGET, *Inscriptions du Temple de Bāl, Syria*, XII, 143. La date du n° 3056 du RCEA doit être corrigée en تسم (neuf) pour être conforme au texte d'Ibn al-Qalānisī (244 sq. = L.T., *Damas*, p. 215 sq.).

(2) A. DE BOUCHEMAN, *Une petite cité caravanère : Suḡné, PIFD*, 1936; *THS*, 539.

(3) LE STR., *Pal.*, 521-523; *THS*, 251-255; HONIGMANN, *EI*, III, 1265; MUSIL, *Palmyrena*, 260, 299-325; *GB, Syrie*, 339; SAUVAGET, *Les Ghassanides et Sergiopolis, Byzantion*, XIV, 115-130.

fréquenté, un centre de commerce actif et un lieu de rassemblement des bédouins. Si l'omeyade Hišām b. 'Abd al-Malik y fit exécuter des travaux nous ne pensons pas, partageant l'opinion de Jean Sauvaget, qu'il en ait fait une résidence princière. En effet une cité entourée de murailles solides, avec de nombreux sanctuaires de pèlerinage et des édifices administratifs ne saurait convenir pour une *bādi'a* : on pourrait chercher cette résidence estivale plus à l'est à Qaṣr al-Ḥayr aš-Šarqī. Ruṣāfa ne vécut pas seulement des revenus du pèlerinage à Saint-Serge, elle fut tout au long du Moyen Age un centre commercial actif car les responsables de la cité payaient un tribut aux bédouins pour que ceux-ci ne gênent pas le trafic caravanier, qui venait de Djéziré par Raqqa ou de Mésopotamie par ar-Raḥba et poursuivait son chemin à travers le désert soit vers Ḥimṣ par Salamīya, soit par Suḥna et Palmyre vers Damas. A la veille des Croisades la majorité de la population de Ruṣāfa est chrétienne. Ibn Butlān (443-1051) décrit la beauté de la cathédrale toute ornée de mosaïques et bâtie, suivant la tradition, par Constantin. En 1154, au dire d'Idrīsī, les marchés y étaient animés et la cité florissante. Ce ne sera que lors de l'invasion mongole, au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, que Ruṣāfa se videra de ses habitants et deviendra une ville morte.

Si à Suḥna l'on prend la piste qui de là se dirige plein ouest on gagne Qaṣr al-Ḥayr aš-Šarqī qui fut bâti en 110/727 sur l'ordre de Hišām par des ouvriers de la province de Ḥimṣ(1). C'est un château construit à côté d'une agglomération entourée d'une muraille de plan carré au débouché méridional de la trouée d'aṭ-Ṭayyibé, au pied de la montée vers le nord. Le château qui fut aussi appelé Ruṣāfa de Hišām était un poste dans le désert où le souverain recevait l'hommage des nomades lors de leur passage saisonnier au cours de la transhumance, où il pouvait manifester, comme à Ḡabal Says, son autorité sur les Bédouins. C'était aussi une halte

(1) GABRIEL, *Syria*, VIII, 1927; DUNAND, *Amanus*, 144, photo aérienne.

sur la route caravanière de l'Euphrate avec un point d'eau (1). Au-delà, vers l'est, on arrive à Mayyādīn, ar-Raḥba ou Šālīḥīya sur l'Euphrate.

Deux routes menaient de Palmyre à Damas, elles prenaient la direction nord-est sud-ouest. L'une passait au sud d'une série de collines dont la première est le Ġabal Ḥayāna et la dernière, le Ġabal Ḍumayr. Cette voie est le *Strata Diocletiana* qui fut abandonnée très tôt car elle était trop exposée aux attaques de pillards et nécessitait l'entretien d'un trop grand nombre de postes de protection. La seconde que l'on suivait il y a quelques années encore, avant que ne soit construite la route asphaltée de Ḥimṣ à Palmyre, traversait la vaste cuvette au centre de laquelle se trouve Qaṣr al-Ḥayr al-Ġarbī dont on aperçoit de fort loin la tour byzantine (2). La route sort de cette plaine alluviale cernée de collines à Qariyatayn (3). Ce village qui s'appela aussi Nazala est bâti auprès d'une source au pied d'un col tout comme Suḥna et Palmyre. Ce site, à la végétation luxuriante était fréquenté, au XII<sup>e</sup> siècle aussi bien par les caravanes que par les armées. C'est là notamment que le prince artoqide Suqmān tomba malade et mourut le 1<sup>er</sup> ṣafar 498/22 octobre 1104. Il avait quitté Diyār Bakr avec une armée de secours pour répondre à une invitation de l'atabeg de Damas et à un appel à l'aide des Banū 'Ammār de Tripoli menacés par les Croisés (4).

Au-delà de Qariyatayn la route médiévale passe au pied d'une série de collines dénudées, contourne par le nord le lac salé de Ġarūd dont les jardins sont visibles de loin et gagne Quṭayfa où

---

(1) Les fouilles récentes d'Oleg Grabar permettent de penser qu'au XII<sup>e</sup> siècle il y avait une certaine activité à Qaṣr al-Ḥayr et qu'une partie des ruines actuelles pourrait être postérieure à l'époque omeyyade.

(2) Fouilles de Daniel Schlumberger au château; DUNAND, *Amanus*, 143.

(3) MUSIL, *Palmyrena*, 237-239; *THS*, 263 sq.; *GB*, *Syrie*, 324 sq.

(4) IBN AL-QALĀNISĪ, 146; L.T., *Damas*, 58 sq.



à l'est du village jaillit une source abondante (1). Le géographe Ya'qūbī signale, à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, que Hišām b. 'Abd al-Malik se serait fait construire là un palais, mais jusqu'à présent on n'en a retrouvé aucune trace. Quṭayfa est situé sur le grand axe routier Alep-Damas, vers le sud la grande route s'engage dans une large vallée, traverse une zone montagneuse et débouche sur la plaine de Damas au *Taniyat al-'Uqāb* (la Montée de l'Aigle). Dans les périodes de grande sécurité les caravanes obliquaient vers le sud à une vingtaine de kilomètres de Ğarūd et passaient pour arriver à Damas par Dmeir et 'Aḍrā' situées à la limite du désert et du *Mağğ*.

b) LA TROUÉE DE ĦİMŞ.

Pour qui veut de Ħimş aller vers le sud s'ouvrent deux voies: la trouée vers Tripoli et le passage par la Biqā' dont on saisit l'importance stratégique. La trouée de Ħimş est une dépression d'une vingtaine de kilomètres de large, à l'ouest de la ville, entre le Ğabal Anṣariya au nord et le Ğabal 'Akkār au sud, elle met en liaison la vallée de l'Oronte, Ħimş et Hama avec la côte, entre Ṭartūs et Tripoli, et la plaine côtière de 'Akkār (2).

Au nord de cette dépression nous avons une petite plaine d'effondrement, de forme ovale, entourée de collines basaltiques. Le grand axe nord-sud a dix kilomètres et son axe est-ouest est de cinq kilomètres: c'est la *Buqay'a*, la Bocquée des chroniqueurs latins (3). Grâce à un sol plat et fertile et à des sources abondantes et nombreuses, les cultures et les pâturages y furent toujours prospères. Dès la première Croisade les Francs s'établirent solidement dans cette région dont la richesse agricole et l'importance straté-

(1) LE STR., *Pal.*, 490; *THS*, 282 sq.

(2) CANARD, 206; *SN*, 176; DUNAND, *Amanus*, 122.

(3) VAN BERCHEM, *Voyages*, 42-46; *THS*, 92 sq.; J. SOURDEL-THOMINE, *EI*<sup>2</sup>, I, 1332.

gique ne leur avaient pas échappé, c'est ainsi qu'ils furent amenés à construire, ou renforcer, une série d'ouvrages de défense qui devaient surveiller tous les mouvements de l'ennemi vers l'est.

Dans le secteur septentrional l'ouvrage le plus important et le plus puissant était Ḥiṣn al-Akrād, le Crac des Chevaliers (1). Ce château, l'ancien Ḥiṣn as-Safḥ, occupe un site fortifié depuis des siècles au sommet d'un piton de 750 m. d'altitude et sa silhouette se détache sur un ciel souvent nuageux. L'importance du Crac tient à ce qu'il domine la plaine de la Bocquée qui s'étend au sud-est et qu'il contrôle non seulement l'entrée orientale de la trouée de Ḥimṣ mais toute la plaine jusqu'à la mer. Le château fut pris par les Francs de Tripoli en 535/1140 puis cédé deux ans plus tard aux Hospitaliers. Sa garnison disposait des récoltes de cette riche région agricole et menaçait les communications sur la rive droite de l'Oronte. A maintes reprises les Francs se rassemblèrent dans la Bocquée à l'ombre du Crac pour tenter des raids contre le territoire musulman. La route d'Alep à Damas risquait d'être coupée, aussi pour éliminer cette menace Nūr ad-Dīn commença-t-il par renforcer Ḥimṣ dont il fit une importante place militaire, puis il chercha à s'emparer de Ḥiṣn al-Akrād. En 558/1163, le prince zenguide organisa une expédition mais ses troupes furent surprises à l'heure de la sieste par une nombreuse armée franque et ce fut la fuite éperdue des musulmans vers le lac de Ḥimṣ. Une fresque de l'église de Cressac en Charente nous conserve une image saisissante de ce que, depuis un demi-siècle, on suppose être cette « défaite de la Bocquée » (2).

Le château restera aux Hospitaliers jusqu'à 669/1271, date à laquelle Baybars réussira à s'en emparer.

---

(1) VAN BERCHEM, *Voyages*, 135; SOBERHEIM, *CIA*, II, 14-35; P. DESCHAMPS, *Le Crac des Chevaliers*, *BAH*; voir ma notice, *EI*<sup>2</sup>, III, à paraître.

(2) P. DESCHAMPS, *Combats de cavalerie et épisodes des Croisades dans les peintures murales du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle*, *CRAIBL*, 1948; pp. 35-38 et *OCP*, XIII, 1947, 454, 474 (voir p. 470).

Ḥiṣn al-Akrād était le principal ouvrage de tout un système de défense dont faisait partie à l'ouest Ṣāfītā, le Chastel Blanc des Templiers, dont on voit encore le donjon carré au milieu d'une cité ronde. Avant sa tentative contre le Crac, Nūr ad-Dīn avait réussi en 562/1167 à s'emparer de cette place mais les Croisés ne tardèrent pas à la lui reprendre.

Deux fortins complétaient le système de défense, l'un à l'ouest de Ṣāfītā, Ḥiṣn Yahmūr (1) et l'autre, au sud-ouest, Qal'at 'Arīma ('Urayma) (2). Du premier, le Chastel Rouge des Croisés, subsiste encore dans la plaine, au milieu d'une enceinte, une grosse tour carrée qui fut fortement remaniée par les Mamelouks. Le second château allongé sur une crête constitué de deux enceintes et d'un réduit, défendait la vallée du nahr Abraš et pouvait communiquer par signaux optiques avec Ṣāfītā. Nūr ad-Dīn vint y mettre le siège avec l'atabeg Anar de Damas en 543/1148, ils répondaient alors tous les deux à l'appel que leur avait adressé Raymond II de Tripoli pour l'aider contre le fils d'Alphonse Jourdain. Nūr ad-Dīn remporta la place et la remit à Raymond II non sans emmener en captivité Bertrand qu'il ne rendit qu'en 554/1159. En 1167/563, pendant l'absence en Egypte du roi Amaury, Nūr ad-Dīn reprit 'Urayma qu'il perdit en 565, lorsque les Croisés occupèrent la place elle fut confiée aux Templiers.

Sur le bord méridional de la trouée de Ḥimṣ à Tripoli se trouvait le château de 'Akkār, une position clé qui faisait pendant au Crac des Chevaliers. Ce château est construit sur la crête du Ḡabal 'Akkār, contrefort septentrional du Liban, dans une région de belles forêts et de riche végétation, à 870 m. d'altitude (3). Grâce à une trouée dans la montagne on aperçoit au nord Ḥiṣn

(1) *THS*, 120; *GB, Syrie*, 243.

(2) *THS*, 119; *GB, Syrie*, 234; DUNAND, *Amanus*, 68, photo aérienne.

(3) LE STR., *Pal.*, 390; SOBERNHEIM, *CIA*, II, *Syrie Nord*, 214; *THS*, 88; *GB, Syrie*, 68-70; DUNAND, *Amanus*, 152 sq.

al-Akrād et Šāfītā, la large vallée du nahr al-Kabīr et la plaine de 'Akkar (1).

Le château est bâti sur un éperon rocheux entre deux gorges profondes et boisées qui se rejoignent au nord. Au sud le rocher est séparé du massif par un large fossé artificiel et, comme à Šayzar et Šuġr Bakās, nous avons là un donjon rectangulaire encore bien conservé; sur les faces latérales il y avait des tours carrées reliées par une courtine dont il subsiste de nos jours un fragment à l'extrémité nord-est. Un aqueduc y amenait l'eau de la montagne voisine. Le château de 'Akkār difficile d'accès occupait une position imprenable. Il servait de base d'opérations pour intercepter caravanes ou troupes qui suivaient la vallée du nahr al-Kābīr, ou pour faire des incursions sur la route de Ḥims à Ba'albakk. La citadelle appartint aux Banū 'Akkār jusqu'en 414/1023, époque où les Mirdassides s'en emparèrent. Puis elle tomba au pouvoir des souverains fatimides d'Égypte durant plus de soixante ans (2). En 487/1094 le seldjouqide Tutuš l'occupa, elle passa ensuite à Tuġ-takīn, l'atabeg de Damas, qui, après la prise de Tripoli par les Croisés en 502/1109, leur céda la place au terme d'un accord. Nūr ad-Dīn, soucieux d'assurer ses communications entre Alep et Damas par la Biqā', prit Ḥiṣn 'Akkār en 562/1167. Ce fut la position la plus proche du comté de Tripoli que ce prince ait occupée. Cette occupation fut de brève durée car en ġumādā I 575/ février 1170 les Francs la reprirent à Ḥutluḡ al-'Alamdār, un mamelouk de Nūr ad-Dīn et la confièrent aux Hospitaliers qui déjà détenaient avec le Crac la position clé du nord. Les Musulmans ne récupérèrent d'ailleurs ces deux clés, grâce à Baybars, qu'en ramadān 670/avril 1271.

---

(1) WEULERSSE, *Pays des Alaouites*, 199 sq.

(2) De 424/1033 à 487/1094.

## c) LA RÉGION DU LAC DE ĤİMŞ.

Le second passage vers le sud est celui qui par la Biqā' permettait de gagner Ba'albakk en remontant la vallée de l'Oronte et de là atteindre Damas. De ĤİMŞ on se dirige vers le lac qui se trouve à une dizaine de kilomètres au sud-ouest, c'est le lac de Qadesh dont la plus grande dimension a douze kilomètres. A l'époque de Nūr ad-Dīn on y pratiquait la pêche et les droits semblent avoir été partagés avec les Francs comme on le fait aujourd'hui entre riverains du lac de Tibériade. Le lac de Qadesh est d'origine artificielle et remonterait au II<sup>e</sup> millénaire, la digue de retenue construite en travers de la vallée de l'Oronte, qui est un ouvrage de deux kilomètres de long et dont la hauteur actuelle est de six mètres, est l'œuvre des Séleucides (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> siècle B.C.). Il permet de régulariser l'Oronte et assurer l'alimentation en eau du canal qui coule parallèlement au fleuve et permet l'irrigation de la région de ĤİMŞ. Laissant le lac à l'ouest, on arrive, au terme d'une étape d'une journée, à Quşayr dont le site est identifié avec Qadesh où se déroula la célèbre bataille de Ramsès II contre les Hittites (1). Une nouvelle étape amène le voyageur à Ribla qui fut un village célèbre du temps de Nabuchodonosor. Dans le voisinage se trouve Ĝūsiya qui serait, d'après Dussaud (2), l'antique Paradisos. Là jaillit une source abondante qui au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle servait à l'alimentation de ĤİMŞ en eau potable (3). La source de Zarrā'a mêlait ses eaux à celles de la précédente.

A partir de cette zone on s'engage entre la chaîne de l'Anti-Liban et celle du Liban qui culmine au sud-ouest à plus de trois mille mètres au Qurnat as-Sawda. On pénètre dans la plaine de la Biqā' et l'on atteignait ainsi la province de Damas (4).

(1) *THS*, 104-108, 112; DUNAND, *Amanus*, 121-122.

(2) *THS*, 112; G. DEM., *Syrie*, 70.

(3) *THS*, 112.

(4) LE STR., *Pal.*, 407; G. DEM., *Syrie*, 75; CANARD, *Ĥamd.*, 206.

## E. LA PROVINCE DE DAMAS.

## a) LA BIQĀ'.

La Biqā' représente une large vallée qui occupe une dépression tectonique entre le Liban et l'Anti-Liban et s'étend du nord au sud à une altitude moyenne d'environ mille mètres (1). C'est l'antique Coele Syrie marquée en son milieu par le seuil de Ba'albakk de part et d'autre duquel coulent deux fleuves: l'Oronte et le Litani. L'Oronte se dirige vers le nord et traverse une région agricole fort riche qui au Moyen Age ravitaillait Damas en céréales, et le Litani s'écoule vers le sud à travers une zone montagneuse. Près de sa source ce fleuve constituait au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle un véritable lac coupant la vallée en deux, la partie méridionale s'appelait Biqā' al-'Azizī. Un certain nombre de routes, dont Ba'albakk était le carrefour, traversait cette véritable plaine au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle.

A vingt-cinq kilomètres au sud de Ğūsiya se trouve Rās Ba'albakk (2). Cette place, généralement identifiée à l'antique Conna, s'est développée à l'une des sources dont les eaux vont grossir l'Oronte; il y avait en ce site des vestiges antiques qui permirent aux Arabes de s'y fortifier et d'y établir un avant-poste protégeant Ba'albakk contre une attaque venant du nord. A dix kilomètres plus au sud on arrivait à une autre citadelle: al-Labwa.

Situé à 850 m. d'altitude le village d'al-Labwa marqua pendant un certain temps au Moyen Age la limite entre les ġund-s de Ĥimṣ et de Damas (3). Sa célébrité lui vient des sources qui jaillissent dans un sol de gravier et qui alimentent l'Oronte. Au milieu des ruines de la cité gréco-romaine le temple antique fut transformé

---

(1) LE STR., *Pal.*, 69; *THS*, 396-412, carte III; J. SOURDEL-THOMINE, *EI*<sup>2</sup>, I, 1250; P. SANLAVILLE, *Les régions agricoles du Liban*, *Rev. Géog. de Lyon*, XXXVIII, n° 1, 1963, 47-90 (voir 77-83).

(2) IBN AL-QALĀNISĪ, 235; L. T., *Damas*, 200-201; G. DEM., *Syrie*, 17; *THS*, 411; *GB*, *Syrie*, 99.

(3) *HOC*, II, 263; *THS*, 409; *GB*, *Syrie*, 99; CANARD, *Ĥamd.*, 203.

en fortin par les Arabes et servit, comme Rās, de poste de défense avancé de Ba'albakk. A l'époque de Nūr ad-Dīn, le 17 šawwāl 565/4 juillet 1170, eut lieu aux environs de cette place un combat mémorable entre une troupe musulmane et un escadron franc où périt le seigneur du Crac, un Grand Maître de l'Hôpital.

Le site de Ba'albakk, à flanc de montagne avec de l'eau en abondance, fut occupé depuis la plus haute antiquité (1). L'homme a su en faire une vaste et magnifique région de vergers aux fruits abondants; dans cette oasis, entretenue par l'eau de Rās al-'Ayn, moulins et norias tournaient sans répit. Ba'albakk connut un remarquable éclat à l'époque gréco-romaine, lorsque le culte de Hadad et de sa parèdre Atargatis eut un grand rayonnement en Orient. Ce succès amena la construction aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de notre ère d'un sanctuaire colossal dont on admire depuis des siècles les ruines magnifiques. Plus tard le christianisme porta un coup mortel à Ba'albakk et la basilique élevée dans la cour n'accueillit jamais une foule comparable à celle qui se pressait au Temple. Ultérieurement les Arabes transformèrent l'ensemble de l'acropole antique en une immense citadelle dont on voyait de loin les monumentales colonnes de dix-neuf mètres de hauteur (2). Contrôlant à la fois la campagne environnante et la route menant de Ḥimṣ à Damas, Ba'albakk connut une histoire mouvementée notamment au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle au milieu des intrigues sanglantes de la dynastie būride de Damas. Zengī conquit la place en 533/1139 sur Mu'īn ad-Dīn Anar et la confia à Nağm ad-Dīn Ayyūb, le père du futur Saladin. A la mort de Zengī, Anar réussit par des pourparlers à reprendre son bien.

(1) WIEGAND, *Baalbek* (surtout t. III); IBN ŠADDĀD, *A'lāq*, III (édit. Dahan), 42-54; LE STR., *Pal.*, 295-298; G. DEM., *Syrie*, 70-73; VAN BERCHEM, *Voyages*, 336-341; BAEDEKER, 319 sq.; *THS*, 403-404; WIET, *Notes d'Epigraphie, Syria*, VI, 1925, 152 sq.; J. SOURDEL-THOMINE, art. *Ba'alabakk*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1000-1001.

(2) Nous ignorons combien il y avait de colonnes debout à l'époque de Nūr ad-Dīn. En 1751 Wood en dénombra neuf, mais à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle Volney ne vit plus debout que les six que nous admirons encore de nos jours.

Nūr ad-Dīn passera une première fois devant Ba'albakk sans l'assiéger en 544/1150, il ne la prendra que cinq ans plus tard.

A cette époque Ba'albakk constituait, comme de nos jours, un ensemble impressionnant de ruines romaines. C'était une ville fortifiée dont l'enceinte, de forme sensiblement carrée, présentait les angles aux quatre points cardinaux. A l'intérieur les maisons d'habitation, la grande mosquée et les souks se trouvaient dans les parties méridionale et orientale tandis que le temple antique prenait appui sur la face nord-ouest sud-est. La *qal'a* repose sur de puissants soubassements et la terrasse se trouve à 13,50 m. au-dessus du niveau de la plaine. Un mur d'enceinte extérieur constitue sur les côtes nord, ouest et sud une sorte de contrescarpe autour des temples. Les ouvrages arabes occupent l'angle sud-ouest de l'acropole où il y eut d'importants travaux de consolidation des défenses. Peut-être doit-on placer à l'époque de Zengī l'obturation de la porte ouest et la construction d'une porte fortifiée au sud. L'avant-cour, située à l'est, a vu ses exèdres transformées en ouvrages défensifs peut-être aussi dès le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. C'est aux Ayyoubides que l'on devra au siècle suivant le plus de travaux.

La grande mosquée, construite en ville à l'est des Propylées du Temple de Jupiter, est un des plus anciens sanctuaires musulmans de Syrie avec Boṣrā et Der'ā. Édifiée sur un emplacement vierge avec des remplois de colonnes monolithes antiques, elle ne représente pas, comme dans d'autres villes, un sanctuaire païen ou chrétien transformé. Le plan de cette mosquée est des plus classiques: une enceinte rectangulaire avec une cour à ciel ouvert, bordée de portiques, le portique sud est le plus profond, c'est la salle de prière qui se présente comme une salle hypostyle divisée en plusieurs nefs. Au centre de la cour il y avait un bassin à ablution et près de l'angle nord-ouest un minaret carré typiquement syrien.

Nūr ad-Dīn exécuta un certain nombre de travaux à



Ba'albakk (1). En 563 il remit en état le secteur sud-est de l'enceinte et y fit construire une porte aujourd'hui disparue, la Porte de Damas, par où sortait la route de Rās al-'Ayn. Après le grand tremblement de terre de 565 il eut à renouveler ses travaux de consolidation de l'enceinte et à réparer la citadelle. La grande mosquée, qui avait déjà subi des dégâts en 552/1158, fut à nouveau remise en état par le prince zenguide. L'intérêt que Nūr ad-Dīn portait à Ba'albakk est souligné par le fait qu'il y fit construire en 550/1155 une madrasa chaféite à l'intention d'Ibn Abī 'Aṣrūn. La ville fut l'objet de vives convoitises car sa possession, comme le note Janine Sourdel-Thomine, était une étape préliminaire à la domination de la Syrie du Sud ce qui explique pourquoi les princes de Damas s'efforcèrent d'y maintenir leur pouvoir et y procédèrent à des travaux de fortifications. Carrefour de routes, Ba'albakk était une étape importante de la route de Ḥimṣ vers Damas par la vallée du Baradā, elle était aussi le point de départ d'une route qui à travers la montagne par Munayṭira, permettait de gagner la mer. En descendant la rive droite du Litani, on arrivait à Mašgarā où un embranchement se dirigeait vers Ṣaydā'; enfin une route à flanc de coteau, sur la rive gauche du fleuve, reliait Ba'albakk à la région de Tibériade, en passant par 'Anḡar plus au sud, elle suivait le Wādī at-Tayim. Ba'albakk perdit de son importance plus tard, à l'époque mamelouke, lorsque les relations entre le nord et le sud se firent par la route du Qalamūn.

Située au nord du Qasrawān, Munayṭira, que nous venons de mentionner, commandait un des principaux cols qui de Ba'albakk permettait de gagner la côte (2). Cette position à 1230 mètres d'altitude, entre le massif du Sannīn et celui des Cèdres, au pied d'une source abondante dont les eaux grossissaient le cours du

(1) Voir ELISSÉEFF, *Monuments*, n° 19, 27, 52, dans *BEO*, XIII, 17.

(2) IBN AL-QALĀNISĪ (L.T.), 89; LE STR., *Pal.*, 509; *THS*, 72, 397; *GB, Syrie*, 49; DUNAND, *Amanus*, 163.

nahr Ibrāhīm donnait au Moyen Age une grande importance à la place. Bâtie sur le versant occidental du Liban elle offrait aux Francs une base d'opération contre la Biqā' ou aux Musulmans un observatoire pour être à l'abri des surprises venues de la côte. Au début du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, Munayṭira et Ḥiṣn 'Akkār étaient aux mains des Musulmans et empêchaient les troupes envoyées par le comte de Tripoli de razzier la région de Ba'albakk. En 503/1109 il y eut un accord entre le comte de Tripoli et l'atabeg de Damas aux termes duquel les Francs obtinrent la cession de Ḥiṣn 'Akkār et de Munayṭira et l'octroi du tiers de la récolte de la Biqā' contre la promesse d'arrêter toute incursion contre cette plaine (1). Cet accord fut vite caduc, les Francs conservèrent les places fortes et les raids reprirent comme par le passé. En 561/1165-1166, Nūr ad-Dīn réussit à occuper Munayṭira qui semble avoir été reprise à sa mort par les Francs car ils en sont de nouveau les maîtres en 572/1177.

Au sud de Ba'albakk deux places contrôlent les routes qui contournent la Biqā', Karak à l'ouest et 'Ayn al-Ġarr à l'est. C'est à 'Ayn al-Ġarr, l'actuel 'Anḡar, que jaillit, au pied de l'Anti-Liban, une source abondante dont les eaux ont constitué un lac dont la rive occidentale était marquée par le cours actuel du Litani. Ce lac de hauts fonds, couvert de roseaux et d'oseraies, fut asséché en grande partie au XIV<sup>e</sup> siècle par Tenkiz, l'illustre souverain de Damas, pour être cultivé. Des ruines importantes ont été déjà signalées à 'Ayn al-Ġarr par Abū l-Fidā. Jean Sauvaget, en 1940, y reconnut les vestiges d'un domaine foncier omeyyade placé sur la route qui, à flanc de côteau à cause du marécage, joignait Ḥimṣ à Tibériade et à la vallée encaissée du wādī al-Ḥarīr. Cette fondation d'al-Walīd a une enceinte rectangulaire percée de quatre portes aux quatre points cardinaux, le mur a deux mètres d'épaisseur et est

---

(1) Y aurait-il un rapport entre cette fixation de la part au tiers et l'origine du « tiers franc » des domaines agricoles?

renforcé par des tours (1). Il semble qu'elle ait été abandonnée dès l'époque omeyyade peut-être après le combat qu'y livra Marwān II, appuyé par les Qaysites, contre les Kalbites de Sulaymān b. Hišām, puis elle fut réoccupée un certain temps.

Sur une colline voisine se dresse un ancien sanctuaire fortifié par les Arabes: Mağdal 'Ayn al-Ġarr que l'on a identifié avec l'ancienne Chalcis du Liban. Ce fortin permettait de contrôler le passage à l'est du marécage vers le wādī at-Tayim.

Sur le bord occidental de la Biqā', non loin de l'actuel bourg de Mu'allaqa, près de Zahlé, un petit village faisait pendant au nord du lac à 'Ayn al-Ġarr, c'était Karak (2). A l'époque mamlouke il deviendra Karak Nūḥ car l'on y vénérât la tombe de Noé. Ce village, situé à l'endroit où l'eau était la plus proche de la montagne, contrôlait le passage vers le sud et vers la mer par la vallée du Litani. Au pied de Mağdal 'Ayn al-Ġarr une route se dirige vers le sud, après avoir franchi le col de Falūğ elle s'engage dans la vallée du wādī at-Tayim laissant à l'ouest le plateau qui sépare le wādī de la vallée du Litani (3).

Les pluies abondantes provoquées par les hauts reliefs de l'Hermon et les sources nombreuses jaillissant sur les pentes occidentales du massif permettent de se passer de tout contrôle de la distribution d'eau. Cette région vallonnée, boisée et pourvue de pâturages semble avoir eu, à l'époque romaine, une population rurale importante si l'on en juge par la quantité de temples dont les vestiges abondent dans le district. Plus tard ce passage vers le sud fut évité, on préféra descendre vers le sud de la Biqā' par la

(1) LE STR., *Pal.*, 386; *THS*, 400-402; CANARD, *Hamd.*, 203; J. SOURDEL-THOMINE, art. 'Ayn al-Djarr, *EI*<sup>2</sup>, I 811, voir travaux de l'émir Maurice Chéhab dans *BMB* depuis 1957.

(2) HARAWĪ, *Ziyarā*, 10; G. DEM., *Syrie*, 73-74; LE STR., *Pal.*, 480; *THS*, 402, 408; J. SOURDEL-THOMINE, *Les inscriptions de Karak Nūḥ*, *BEO*, XIII, 71-84.

(3) LE STR., *Pal.*, 80, 498; *THS*, 392, 395, 397, 406; THOUMIN, *La Syrie Centrale*, 10-11.

vallée du Litani, le wādī at-Tayim n'étant pas sûr. La nature géographique du wādī en faisait une zone défensive de choix aussi les Druzes occupèrent-ils, dès le V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, cette vallée qui était le berceau de leur religion. Un des fondateurs, ad-Darazī, y avait vécu (1).

Deux places constituent les verrous du wādī at-Tayim, toutes deux difficilement accessibles. Au nord, Rāšayā perchée, sur une colline à 1350 m. d'altitude, domine la vallée et en surveille l'entrée. Près de Rāšayā se trouve Bayt Lahyā qui du temps de Nūr ad-Dīn était la résidence du chef du wādī at-Tayim (2). Celui-ci imposait sa volonté à la Biqā' sud et jouissait au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle d'une large autonomie. Tantôt allié, tantôt adversaire des Francs, il fut le plus souvent en opposition avec le prince sunnite de Damas dont les troupes, pour gagner la région de Tibériade, devaient passer à l'est de l'Hermon.

Au sud du wādī, à une journée de marche de Rāšayā, on trouve Ḥāšbayā bâti en amphithéâtre au fond d'un vallon secondaire, dont les terrasses fertiles sont couvertes d'oliviers et de vignes, là jaillit une source abondante qui donne naissance au nahr Ḥāšbanī. Désormais le wādī at-Tayim constituera la vallée du Jourdain supérieur. Tout près de Ḥāšbayā se trouve le principal sanctuaire druze de *Ḥalwat al-Biyād*.

#### b) LES ROUTES DE ḤIMṢ A DAMAS.

Pour gagner Damas depuis Ba'albakk on passait par Rās al-'Ayn, on gravissait les pentes de l'Anti-Liban jusqu'au col de 'Ayn Buraya puis en se dirigeait vers le sud en suivant la vallée du nahr Maarabūn. La route franchissait le Ġisr ar-Rummāna, traversait Sarġāya et arrivait dans la fertile plaine de Zabadanī (3).

(1) HODGSON, art. *Darazī*, *EI*<sup>2</sup>, II, 140.

(2) IBN AL-QALĀNISĪ, 303; L.T., *Damas*, 303.

(3) *THS*, 286, 289.

Ensuite elle s'engageait dans la vallée du Baradā en empruntant le tracé de l'ancienne voie romaine dont on rencontre encore des vestiges notamment à Sūq wādī Baradā, l'antique Abila. C'était un point important car il était situé à la jonction de la route qui de 'Ayn al-Ġarr menait à Damas par le wādī al-Qarn, cette voie traversait la plaine de Marġ Yābūs située à près de 1300 m. d'altitude, là se trouve l'actuel poste-frontière syrien, souvent les troupes y étaient regroupées avant de poursuivre leur chemin vers Damas (1).

La route passait à 'Ayn Fiġa, une source abondante d'où partait un aqueduc vers Damas pour y amener l'eau potable. Au bout d'une vingtaine de kilomètres la route abordait la 'aqabat Dummar (la montée de Dummar) sur la rive gauche et débouchait sur le Qāsiyūn au-dessus de Rabwa. De cette plate-forme on embrasse un étonnant panorama sur la Ġūṭa de Damas et la ville qui apparaît enchassée dans son écrin de verdure. Au-delà on distingue vers le sud les ondulations du Ġabal al-'Arab et vers l'est l'horizon fauve du désert. Une route ancienne, permettant la liaison entre la Biqā' et la plaine de Damas, passait au pied de l'extrémité septentrionale du massif de l'Hermon. Cette voie quittait la Biqā' à 'Ayn al-Ġarr, s'engageait dans le wādī at-Tayim, puis obliquait à l'est, passait par Rāšayā, traversait le village de Rahla, laissait au sud la place de Burkuš qui, située à près de 1600 m. d'altitude, contrôlait ce passage ainsi que la plaine de Qaṭanā, qui s'étendait à ses pieds vers l'est (2). De Qaṭanā la route remontait vers le nord pour gagner Dārāyyā, Mizza et Damas.

En dehors des deux routes « occidentales », qui longeaient, comme nous venons de le voir l'Anti-Liban, il existait une autre route qui reliait Ĥimṣ à Damas, entre le désert et le versant oriental

(1) *THS*, 395. Appelé aussi Sahl al-Ġudayda.

(2) *BAEDEKER*, 291; *GB*, *Syrie*, 377; *KREMER*, *Mittelsyrien*, 174; *PEFQ*, 1868-1870, 210 sq.

de l'Anti-Liban (1). De Ḥimṣ on passait à Šamsīn, puis on arrivait à Qārā où, à la fin du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les caravanes de voyageurs faisaient halte (2); d'après Ibn Ğubayr c'était à l'époque un village chrétien. La route montait jusqu'à Nabak qui se trouve auprès d'une source dans une contrée fertile au milieu d'opulents vergers à plus de quatorze cents mètres d'altitude, ce qui lui vaut d'avoir de la neige en hiver (3).

A une dizaine de kilomètres plus au sud se trouve Qaṣṭal, l'ancienne Adamana; la route continue à descendre insensiblement et arrive à Quṭayfa où, au pied d'une source abondante, l'on rejoint la route venant de Palmyre (4). L'on chemine désormais dans une région vallonnée sans végétation en traversant des wādīs qui n'ont d'eau que les jours de gros orages; l'on arrive à la passe appelée Tanīyat al-'Uqāb, de là la vue s'étend vers le sud sur la Ğūṭa et sur Damas dont on voit pointer les minarets. On descend par une longue côte pour arriver au Marġ où il n'y a ni cultures, ni jardins. On laisse à gauche la piste qui par Ḍumayr gagne Palmyre et l'on atteint le Ğūṭa à 'Aḍra. C'est la voie qu'emprunte la route actuelle pour joindre Ḥimṣ à Damas, mais au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle elle était peu fréquentée, peut-être parce qu'elle traversait une région accidentée, habitée par des Chrétiens. Les armées semblent au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle avoir emprunté de préférence à cet itinéraire la voie de Ba'albakk et la Biqā'.

c) LA ĞŪṬA (5).

Cuvette basaltique comblée d'alluvions calcaires et dominée par un écran de montagne, la Ğūṭa est traversée en son milieu par

(1) *THS*, 276 sq.; G. DEM., *Syrie*, 244-245.

(2) *LE STR.*, *Pal.*, 438; G. DEM., *Syrie*, 77.

(3) *LE STR.*, *Pal.*, 511.

(4) *LE STR.*, *Pal.*, 490.

(5) *THS*, 291-313; KURD 'ALĪ, *Ğūṭat Dimašq*, *MMIA*, 1952; N. ELIS-SÉEFF, art. *Ğūṭa*, *EI*<sup>2</sup>, II, 1131-1132.

le Baradā dont les six dériviatives, sortant en éventail à Rabwa, ont permis de constituer un étonnant système d'irrigation qui corrige l'insuffisance des précipitations (1). Dussaud définit ainsi la Ġūṭa: « C'est le pays irrigué autour de Damas entre la montagne et les lacs où s'écoule le trop plein des canaux » (2). Ingénieuse création collective d'une communauté établie depuis le IV<sup>e</sup> millénaire près d'une source pérenne, le système d'irrigation fonctionne de façon intermittente et la répartition s'effectue depuis des siècles selon un tour de rôle conventionnel (3).

En aval de la gorge de Rabwa s'est développée ainsi une zone de jardins et de vergers que fertilise un dense réseau de canaux. La Ġūṭa s'étend des pentes du Qāsiyūn jusqu'à la région de pâturage du Marġ qui, à une quinzaine de kilomètres plus à l'est marque la lisière du désert. Le trop plein d'eau, lorsqu'il y en a, se déverse dans les marais de 'Utayba; c'est une vaste cuvette sans écoulement dont l'étendue varie suivant les saisons et au bord de laquelle il n'y avait guère d'habitations à cause du paludisme (4). On pratique une économie agricole fermée qui permet d'assurer la subsistance des hommes et des animaux en toute saison. On a des cultures maraîchères d'été et d'hiver, des arbres fruitiers et des oliviers, dans les fonds humides poussent les bouleaux et les peupliers tandis que dans les terrains plus secs la vigne donne un raisin réputé. La fraîcheur et la beauté de la Ġūṭa, sa fertilité et sa richesse, en ont fait, dans la tradition musulmane, un des quatre paradis du monde (5).

(1) ELISSÉEFF, art. *Baradā*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1060-1061.

(2) *THS*, 293.

(3) R. TRESSE, *L'irrigation dans la Ghouta de Damas*, *REI*, 1929, 459-570; R. THOUMIN, *Notes sur l'aménagement et la distribution des eaux à Damas et dans sa Ghouta*, *BEO*, IV, 1934, 1-26.

(4) Ces marais ont été récemment asséchés, l'eau étant toute utilisée à l'irrigation.

(5) IBN 'ASĀKIR, 291.

Au nord-est le Ġabal Qāsiyūn domine de cinq cents mètres Damas et sa Ġūṭa et descend en pente rapide vers la vallée du Baradā. Sur son flanc trois grottes reçoivent depuis des siècles des pèlerins; c'est le Kahf Ġibril qui au début du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle était connu sous le nom d'Adam ou de Kahf tout court, l'on y vénère encore aujourd'hui les Sept Dormants (1). Plus au nord de la montagne, un groupe de trois grottes porte de nos jours le nom de Qubbat al-Arba'in, il recouvre la Grotte de la Faim (*Mağārat al-Ġū'*) dédié aux quarante prophètes qui y moururent et la Grotte du Sang (*Mağārat ad-Damm*) commémorant le meurtre d'Abel et où l'on venait au Moyen Age faire des prières pour demander la pluie.

Au nord-ouest de Damas, en aval de Rabwa dont la colline passe, suivant une légende, pour avoir été une des stations de Jésus et de sa mère (2), prospérait le district de Nayrab qui, en fait, était divisé en deux: Nayrab le Haut, au pied de l'actuelle esplanade de Muhāġirīn, où l'on priait au *Muṣallā* al-Ḥiḍr et à la tombe de Umm Maryam, et Nayrab le Bas. Les jardins du premier étaient cultivés en terrasses entre le nahr Yazīd et le nahr Ṭawra et irrigués par des norias dont la dernière a disparu en 1947 tandis que les vergers du second s'étendaient entre le nahr Ṭawra et le Baradā (3).

La population de la Ġūṭa fut toujours dense. Comme le montrent les nombreux vestiges grecs, romains et byzantins elle était installée dans des agglomérations bâties en bordure des zones irriguées et dont le nombre a beaucoup varié au cours des siècles.

En descendant les cours du Yazīd et du Ṭawra on passe au pied du quartier d'aṣ-Ṣāliḥīya qui à l'époque de Nūr ad-Dīn était

(1) HARAWĪ, *Guide*, 26-27; L. MASSIGNON, *Les Sept Dormants d'Ephèse (Ahl al-Kahf)*, *REI*, 1954, 59-112; 1955, 93 sq.; 1957, 1 sq.

(2) HARAWĪ, *Ziyarāt*, 11; *THS*, 309.

(3) IBN 'ASĀKIR, 166, 180; HARAWĪ, *Ziyarāt*, 11; *THS*, 308; J. SOURDEL-THOMINE, *BEO*, XIV, 71, 76, n. 2.



tout neuf car il avait été fondé par des réfugiés qui avaient fui Jérusalem à l'arrivée des Croisés (1). On traverse l'agglomération de Ġisr al-Abyaḍ au pont que franchit le chemin qui de la Grande Mosquée de Damas menait aux cimetières du Mont Qāsiyūn, puis l'on pénètre sur le territoire des villages d'as-Saḥm, de Muqrā et de Bayt Abyāt au nord de Qaṣr al-Labbād. Là on rejoint la route qui de Damas, par le village d'al-Maytūr, gagne Birza.

Birza est situé au nord-est de Damas à l'entrée d'un vallon où passe une route qui, par Ḥalbūn, permet de rejoindre Zabadaṇī et Ba'albakk. On y plaçait une poste militaire quand on craignait l'arrivée d'une armée ennemie. Une légende, implantée par les Juifs Samaritains, y fait naître Abraham que l'on vénère au *maqām* Ibrāhīm (2). Birza se trouve à la limite de la zone où l'on cultive l'olivier au nord de la Ġūṭa. Cette zone comprend des villages riches en vergers comme Qābūn (3), Harastā (4) et Dūmā (5) situés sur la route de Damas à Ḥims. Entre cette zone et Damas, en direction du sud-ouest, il convient de signaler le village de Ġawbar (6) dont la population à l'époque de Nūr ad-Dīn, et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, était en majorité juive ce qui explique l'existence jadis d'une grande synagogue aujourd'hui disparue.

A l'est de la zone de culture de l'olivier s'étend une région de culture extensive, c'est la partie de la Ġūṭa que l'on appelle le *Marḡ*, la Prairie. Deux sites y jouèrent un rôle stratégique: le Marḡ 'Aḍra' où plus d'une fois des troupes campèrent et se regroupèrent dans leur marche contre Damas, et la prairie de Marḡ Rāhit où

---

(1) LE STR., *Pal.*, 482, 529; *THS*, 311. Pour l'origine voir plus loin p. 220 et 3<sup>e</sup> partie.

(2) IBN 'ASĀKIR, 181-184; *THS*, 296, 319.

(3) *THS*, 308; LE STR., *Pal.*, 467.

(4) IBN 'ASĀKIR, 151, 258; *THS*, 302; LE STR., *Pal.*, 237, 448.

(5) *THS*, 299.

(6) *THS*, 299; LE STR., *Pal.*, 463.

en 64/683 Marwān avec ses Kalbites remporta un écrasant succès sur les Qaysites (1).

A l'est de Damas il y a une vaste zone irriguée par le nahr Malak, le nahr Dā'īya, le Baradā et le nahr Maliha. Cette zone aux nombreux bas-fonds humides s'appelle le *Ẓawr*. Les principaux villages répartis autour du bocage, où abondent le chanvre et les peupliers, étaient reliés à l'époque de Nūr ad-Dīn par le *tariq al-ġiyād* (la route des bocages) (2). Le centre le plus important semble toujours avoir été Ġisrīn où l'on a trouvé des vestiges antiques. Non loin de ce village s'élevait la mosquée d'Abū Ṣāliḥ, sanctuaire particulièrement fréquenté au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par les Ḥanbalites, c'est sur ce site que vint s'installer l'illustre famille des Banū Qudāma en arrivant de Jérusalem (3).

Il existe aussi une zone de culture de l'olivier au sud de Damas qui comprend les agglomérations que nous allons énumérer d'ouest en est. Mizza, au sud de Rabwa, était un des villages les plus florissants de la Ġūṭa et possédait une mosquée cathédrale. On y vénérât la tombe de Daḥyā b. Kalbī, un Compagnon du Prophète (4). Dārayyā, où vécut Bilāl le Muezzin et où l'on vénère la tombe du mystique Ṣayḥ Sulaymān ad-Dārānī, était réputé pour ses vignes (5). Kafr Sūs devait sa renommée à ses olives (6). Rāwaya, qui se confond avec l'actuel village de Qabr as-Sitt, était un lieu de pèlerinage, encore vivant de nos jours, au tombeau de Zaynab Umm Qulṭūm qui n'a rien de commun ni avec la fille du Prophète ni avec la fille de 'Alī et de Fāṭima (7). C'est dans la région de Rāwaya, à Ḥuṣ ar-Riḥānīya, à Ḥaḡīra, où est enterré Mudrik b.

(1) HARAWĪ, *Ẓiyarāt*, 12; HARAWĪ, *Guide*, 28.

(2) IBN 'ASĀKIR, 146.

(3) IBN 'ASĀKIR, 147, 163; LAOUST, *Précis d'Ibn Qudāma*, introduction.

(4) THS, 317; LE STR., *Pal.*, 508.

(5) IBN 'ASĀKIR, 188; HARAWĪ, *Ẓiyarāt*, 13; THS, 297; LE STR., *Pal.*, 436.

(6) LE STR., *Pal.*, 472; THS, 304.

( ) HARAWĪ, *Ẓiyarāt*, 12; HARAWĪ, *Guide*, 29; THS, 310, 316.

Ziyād, à Faḍāyā et à Ḥāmis que Nūr ad-Dīn installa ses troupes lors du siège de Damas de 546/1151 (1).

Le Baradā et la Ġūṭa ont été de précieux auxiliaires pour la défense de Damas, les multiples ramifications des canaux, les cultures arbustives sur une grande profondeur, les innombrables murettes en terre délimitant les potagers et les vergers, autant d'obstacles qui s'élevaient devant l'assiégeant. Aucune manœuvre d'envergure n'était possible, la cavalerie était prise comme dans des rets et le fantassin se déplaçait d'embuscade en embuscade au milieu des jardins.

#### d) DAMAS.

Damas est située à près de sept cents mètres d'altitude au pied du Ġabal Qāsiyūn, en bordure du désert(2). La nature avait fixé le site de Damas, c'est le point où le Baradā, franchissant la montagne, ouvre l'éventail de ses dérivations. La ville, privée de vents marins par la double chaîne du Liban et de l'Anti-Liban, ne recevant que 250 à 300 mm. de pluie est soumise à un climat subdésertique. L'hiver est court et rude, le printemps et l'automne sont très brefs, l'été est implacable et long.

La difficulté des communications entre la ville et la mer font que Damas s'est tournée vers l'intérieur du pays. Protégée à l'ouest par la montagne, située au centre de la riche oasis de la Ġūṭa, placée le long de la grande voie qui traverse la Syrie du nord au sud, Damas servit très tôt de marché pour les nomades et de halte pour les caravanes qui reliaient le Nil à l'Euphrate par Palmyre. L'incessant mouvement des hommes et des marchandises n'est pas sans rappeler l'activité d'un grand port.

(1) Résumé des opérations dans *THS*, 315-317.

(2) ELISSÉEFF, *Dimāshk*, *EI*<sup>2</sup>, II, 286-299 où l'on trouve la bibliographie; IBN 'ASĀKIR, *La description de Damas*, trad. annotée par N. ELISSÉEFF, Damas, 1959.

Tournée vers le désert, souvent attaquée mais jamais détruite, Damas offre un remarquable exemple de pérennité. Quand Nūr ad-Dīn vint à la fin de l'année 545/avril 1150 essayer pour la première fois de s'emparer de Damas il se trouva devant une des plus anciennes villes du monde. La première installation urbaine remonterait, d'après des fouilles récentes, au IV<sup>e</sup> millénaire (1) mais ce ne sera qu'au XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère que Damas entrera dans l'histoire avec la mention qui en est faite dans les tablettes de Tell al-Amarna. Plus tard, Damas devint la florissante capitale du pays d'Aram qu'évoque la Genèse (2). C'est de cette époque araméenne que date le plan réticulé de la ville, dont il subsiste des traces, et l'aménagement du réseau d'irrigation. Des vestiges hellénistiques rappelaient que Damas avait été une capitale séleucide, des colonnes çà et là incrustées avec leur chapiteau dans des maisons le long de la voie qui menait du Temple à l'agora étaient ce qui subsistait d'une large rue à portique. Les vestiges les plus remarquables étaient des îlots d'habitation d'un gabarit de 100 m. sur 45, orientés nord-sud pour le grand axe dans la partie orientale de la ville.

L'enceinte à laquelle se heurtèrent les Zenguides et les Croisés datait pour sa ligne générale de l'époque romaine, soit après que Pompée ait, en 64 avant notre ère, proclamé la Syrie, province romaine. C'est un rectangle de 1500 mètres sur 750 sur la rive droite du Baradā, avec à l'angle nord-ouest un *castrum*; sept portes, s'ouvrent au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle dans cette muraille: Bāb Šarqī à l'est, Bāb Kaysān et al-Bāb aš-Šaġīr au sud, Bāb al-Ġābiya à l'ouest, enfin sur la face nord Bāb al-Faradīs, Bāb al-Ġīnīq et Bāb Tūmā(3). Le mur extérieur de la Grande Mosquée avec ses pierres d'appareil énorme, les propylées orientaux de Ġayrūn, la colonnade et le

---

(1) HALDAR et VAN DER HOSTEN, *AAS*, II, 1952, 264.

(2) X, 22; XIV, 15.

(3) IBN 'ASĀKIR, 297-301.

fronton de Bāb al-Barīd à l'ouest, l'entrée sud avec sa triple arcade et son fronton ainsi que les tours d'angle carrées étaient autant de vestiges conservant le souvenir du temple de Jupiter Damascénien qui avait succédé au dieu tonnante Hadad dans la ferveur populaire. L'ossature de la cité musulmane du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle reste le plan romain. La grande rue droite qui relie Bāb Šarqī à Bāb al-Ġābiya jouait le rôle du Decumanus, mais déjà au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle les portiques de cette large artère axiale sont envahis par les boutiques.

De l'époque byzantine il subsistait au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle les quinze églises et synagogues autorisées par le pacte signé lors de l'occupation de Damas par les Musulmans (1).

En 36/656 Mu'āwiya fixa sa résidence à Damas: la nouvelle capitale sera pour près d'un siècle et demi le cœur de l'un des plus grands empires que le monde ait connus. Le seul monument de cette époque qui ait échappé à la fureur abbasside est la Grande Mosquée des Omeyyades. Ce sanctuaire, un des plus impressionnants qui soient, fut construit par le calife al-Walīd près de soixante-dix ans après la Conquête musulmane. La mosquée est bâtie sur l'emplacement du temple de Hadad qui devint Temple de Jupiter, celui-ci à son tour fut transformé en cathédrale dédiée à Saint Jean-Baptiste dont le chef est conservé dans une crypte voisine (2). Une fois la cathédrale démolie la Grande Mosquée fut inscrite dans un vaste périmètre de 120 mètres sur 80, correspondant au péribole du Temple. Un cour dallée entourée d'un vaste portique à double arcade et dont les parois disparaissaient sous les mosaïques de pâte de verre, occupa la partie nord tandis qu'au sud fut bâtie une salle de prière à trois travées avec une nef centrale surmontée d'une coupole reposant sur quatre forts piliers recouverts de mosaïques.

Durant les quatre siècles de domination abbasside, la population de Damas vécut dans la crainte au milieu de l'anarchie et

(1) IBN 'ASĀKIR, 215-225.

(2) Actuellement intégrée dans la salle de prière de la Mosquée.

se renferma dans ses quartiers. A partir du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle le plan romain se disloqua en des compartiments étanches fermés par de lourdes portes. Chaque quartier désormais eut son propre souk avec des gargotiers, sa mosquée, son bain et son répartiteur d'eau. Il eut aussi son chef et son groupe de milice (*aḥdāt*) (1). A l'arrivée des Seldjouqides au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle le calme et la prospérité semblent revenir, de nouvelles constructions vont s'élever à Damas. A l'ouest de la Grande Mosquée, Duqāq fait construire un bel hôpital et au nord de cet établissement apparaît un nouveau type d'édifice, on construit en 491/1098 la première madrasa de Damas la Sādirīya réservée aux Ḥanafites (2). Elle est suivie en 514/1120 par la madrasa Amīniya fondée par l'émir Kumuštakīn pour les Chaféites (3). Deux autres madrasas sont fondées pour les Ḥanafites, l'une, la Mu'īniya (4), bâtie en 524/1130 par Mu'in ad-Dīn Anar et l'autre, la Tarḥāniya (5), installée dans la maison de l'émir Tarḥān après 530/1135. C'est dans ces mêmes années que fut bâtie la première madrasa ḥanbalite, la Šarafīya (6). Puis furent successivement fondées la madrasa Ukuzīya pour les Chaféites avant 536/1141 (7) et la madrasa Mismāriya pour les Ḥanbalites avant 546/1151 (8). Sur les sept madrasas qui existaient à Damas à la veille de l'arrivée de Nūr ad-Dīn il n'y en avait aucune pour le *madḥab* de l'imām Mālik.

Il existe au milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle un système urbain de distribution des eaux remontant à l'époque romaine et, pour

(1) CL. CAHEN, art. *aḥdāth*, *EI*<sup>2</sup>, I, 264.

(2) *DD*, IV, 266; IBN 'ASĀKIR, 132.

(3) *DD*, III, 395; IBN 'ASĀKIR, 131.

(4) *DD*, IV, 281; IBN 'ASĀKIR, 135, 136.

(5) *DD*, IV, 266; IBN 'ASĀKIR, 126.

(6) *DD*, VI, 467; IBN 'ASĀKIR, 128.

(7) *DD*, III, 391; IBN 'ASĀKIR, 134.

(8) *DD*, VI, 478; IBN 'ASĀKIR, 118. Voir dans la 3<sup>e</sup> partie les madrasas construites sous Nūr ad-Dīn.

certaines améliorations, au règne des Omeyyades. D'innombrables canalisations alimentaient les nombreux bains. Il existe de multiples fontaines publiques et des répartiteurs d'eau (*tālī'*) qui permettaient de régler, de la rue, la quantité attribuée aux différentes maisons voisines.

L'activité commerciale se poursuit à l'époque de Nūr ad-Dīn sur les mêmes emplacements qu'à l'époque romaine, il y a deux secteurs commerciaux importants: la grande artère à colonnades latérales, l'ancienne Via Recta, et la voie qui reliait jadis le Temple à l'agora. Autour de chacun des secteurs s'est développé un faisceau de souks (1). Le commerce de l'alimentation a son principal centre au *Dār al-Bittīh*, véritable halle aux fruits et légumes, dans la Rue Droite. Dans le quartier de l'ancienne agora on trouve les principales *qaysariya*, marchés couverts et clos où se fait le commerce d'articles précieux comme les tapis, les fourrures, les soieries et les bijoux (2).

C'est donc une ville qui venait de retrouver sa prospérité, qui était un centre religieux important et actif si l'on en juge par les madrasas, dont Nūr ad-Dīn allait faire sa capitale.

Les faubourgs immédiats de Damas ne sauraient être isolés de la vie de la grande cité (3). A l'ouest extra muros, sur la rive gauche du Baradā se trouvait Šaraf le Haut où les princes seldjougides avaient fait bâtir la première *ḥānaqāh* de la région, la Ṭāwūsīya, où fut inhumé Duqāq (4). Sur la rive droite, entre le Baradā et le Qanawāt, le Mīdān Vert occupait une grande partie de Šaraf le Bas. Au nord de l'enceinte le faubourg, d'al-'Uqayba qui devait connaître un grand essor au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle sous les Ayyoubides, était encore modeste. Vers l'est se succédaient au milieu des jardins

(1) ELISSÉEFF, *Les corporations de Damas sous Nūr ad-Dīn, Arabica*, III (1956), 61-79.

(2) Voir plus loin 3<sup>e</sup> partie.

(3) IBN 'ASĀKIR, 244-246.

(4) IBN 'ASĀKIR, 165; SAUVAGET, *MAD*, 1-13.

les faubourgs d'aṣ-Ṣadīf, d'al-Awzā', de Faradīs et de Saṭrā qui sont presque toujours mentionnés ensemble dans les textes. Sur les bras du Baradā, deux papeteries fonctionnaient depuis le III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècles, des tanneries étendaient leurs séchoirs et de nombreux moulins broyaient le grain. A l'est de Bāb Tūmā il y avait trois faubourgs: Bayt Lahyā, al-Maṣṣīṣa et aṣ-Ṣafwānīya. Le premier, aujourd'hui disparu, situé sur la route qui mène à Birza, était en relation avec la légende d'Abraham qu'évoque son nom de « Maison des idoles ». Il y avait là une grande mosquée qui occupait la place d'une ancienne église (1). A l'est de Bayt Lahyā, al-Maṣṣīṣa n'était plus au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle qu'un village en ruines (2). Le faubourg d'aṣ-Ṣafwānīya voit se bâtir en 541/1146-47, le mausolée du Ṣayḥ Arslān, pieux personnage qui se fit enterrer dans le voisinage immédiat de l'endroit où Ḥālid b. al-Walīd avait établi son quartier général et son lieu de prière (*maṣḡid*) en raḡab 14/sep-tembre 635.

A l'est de Bāb Ṣarqī s'étendaient des cimetières et des jardins sans habitations. Au sud de la ville, tout contre la muraille se tenait le marché aux moutons (*sūq al-ḡanam*), à la sortie de Bāb aṣ-Ṣaḡīr se trouvait le faubourg de Ṣāḡūr dont les habitants n'eurent pas toujours une bonne réputation. Un peu plus au sud sur la rive orientale du nahr Qulayṭ on avait Mazzaz, puis entre les branches de ce nahr le faubourg de Bayn an-Nahrayn, enfin plus à l'ouest Qaynīya était florissant au milieu des jardins. A l'angle sud-ouest de l'enceinte le faubourg de Qaṣr al-Ḥaḡḡāḡ perpétuait le souvenir d'un palais disparu de l'époque omeyyade.

Pour se rendre vers le sud on sortait de Damas par Bāb aṣ-Ṣaḡīr, on traversait le grand cimetière où sont enterrés un certain nombre de Compagnons du Prophète, puis l'on passait

(1) IBN 'ASĀKIR, 151; IBN ĠUBAYR, 279; IBN BAṬṬŪṬA, I, 237; LE STR., *Pal.*, 413; *THS*, 295.

(2) IBN 'ASĀKIR, 150; LE STR., *Pal.*, 507.



à côté du *Muṣallā* des Deux Fêtes (1), ensuite le long du *Midān al-Ḥaṣā*, l'Hippodrome aux Cailloux, et l'on traversait le faubourg d'*as-Siffiyūn* où Nur ad-Dīn campa près de la Mosquée Neuve en 549/1154 avant de prendre possession de Damas (2). Enfin l'on parvenait au faubourg de *Qadam* où se dresse la « Mosquée de l'Empreinte du Pied » (3). On atteignait à cet endroit la limite méridionale du territoire de Damas.

#### F. LE HAURAN.

A la grande plaine syrienne du nord correspond au sud de Damas la plaine du Hauran que le *Yarmūk* sépare de la Jordanie. Terre fertile, propre à la culture des céréales, les villages y sont nombreux. Deux châteaux d'eau: l'Hermon au sud-ouest et le *Ġabal al-‘Arab* au sud-est contribuent à la prospérité de certains secteurs (4).

Quand on sort de Damas vers le sud par la route actuelle de *Der‘ā* on voit, au bout d'une douzaine de kilomètres le paysage changer: au sol blond du *Marğ* succèdent les teintes noires des basaltes et des roches volcaniques, on aborde le *Ġabal al-Aswad*(5) qui limite au sud la plaine de Damas. Après avoir franchi le col de *Šaḥūra* (6), appelé parfois la côte (*‘aqaba*) de *Ġilliḳ*, et tandis que le chemin descend vers *Kiswa*, on pénètre dans le Hauran pour n'en sortir que quelque cent kilomètres plus loin à l'actuelle frontière de Jordanie où reparaît le calcaire lumineux (7). « Le

(1) Il s'agit des fêtes du *Fiṭr* et de l'*Aḏḥā*; IBN 'ASĀKIR, 172; PEDERSEN, *EI*, III, 373.

(2) IBN 'ASĀKIR, 173; KURD 'ALĪ, *Ġūta*, 235.

(3) IBN 'ASĀKIR, 173, 174; J. SOURDEL-THOMINE, *Pèlerinages damascains*, *BEO*, XIV, 73.

(4) DUNAND, *Amanus*, 130.

(5) Appelé aussi *Ġabal al-Buḏay‘*.

(6) IBN 'ASĀKIR, 243; *THS*, 321, 327; KURD 'ALĪ, *Ġūta*, 262.

(7) HARAWĪ, *Ẓiyarāt*, 16-17; BAEDER, 153; *THS*, 323 sq.; CANTINEAU, *Les parlers arabes du Horan*, Paris, 1946.

Hauran au sens large s'étend de la région au sud de Damas et de l'Hermon à l'est du Jourdain et au nord du Yarmūk, l'ancien Hieromax. La limite orientale, mal définie, est constituée par le désert de Syrie » (1). Cette région mesure, d'ouest en est, environ soixante-quinze kilomètres.

Elle est comprise entre le Ğabal al-Aswad au nord, le Ğawlān et le lac de Tibériade à l'est, le cours du Yarmūk au sud, le Ğabal al-'Arab au sud-est et la mer de lave du Laġā' au nord-est. Plusieurs districts constituent le Hauran au nord, le wādī al-'Aġam et le Ğaydur au sol fertile qui recouvrent l'ancienne Iturée, à l'ouest et au sud-ouest le Ğawlān, l'ancienne Gaulanatide, s'étend autour de Qunaytra; à l'est le Laġā' ou Trachonitide, se présente sous la forme d'une nappe de lave de près de mille kilomètres carrés; au sud l'actuel Ğabal al-'Arab et le Hauran correspondent à l'Auranitide; enfin au centre la plaine du Hauran, ou an-Nuqra, occupe l'antique Batanée.

Au sens restreint du terme on entend par Hauran la région basaltique dont la limite septentrionale est le nahr al-A'waġ, et qui se trouve entre les laves du Laġā' au nord-est et le massif volcanique du Ğabal al-'Arab à l'est, le Ğawlān et le lac de Tibériade à l'ouest; le Yarmūk et la steppe transjordanienne marquant la limite méridionale.

Le sol est constitué par une épaisse couche de terre arable de couleur brunâtre, formée de laves désagrégées et parsemée de grosses pierres, la population varie en importance selon que la zone est plus ou moins recouverte de pierres. Le Hauran est un plateau légèrement ondulé à une altitude moyenne de six cents mètres. Seule la médiocrité de ses ressources en eau limite sa richesse céréalière mais laisse aux troupeaux de vastes espaces verts très recherchés pour le pâturage.

---

(1) *THS*, 323.

Un réseau de cours d'eau qui coulent vers le sud-ouest constitue le bassin du Yarmūk et de ses affluents, mais l'irrigation est difficile car le plateau basaltique est peu perméable et les cours d'eau y forment des marécages comme ceux de Dilli par exemple.

L'agriculture reste donc tributaire des pluies, celles-ci dans le climat de type sub-désertique qui règne dans la région ne dépassant guère 300 mm. par an. Les sols résultant de la décomposition des basaltes sont très fertiles, là où les précipitations sont suffisantes pour amener la décomposition des roches et permettre le développement normal de céréales, le froment et l'orge sont d'un grand rendement mais les récoltes peuvent être compromises par des périodes de sécheresse ou des invasions de sauterelles. Contrée de paysans sédentaires, adonnés à la culture des céréales et agglomérés en villages juchés sur des éminences, le Hauran est depuis la plus haute Antiquité le « grenier de la Syrie ». Ses avantages agricoles expliquent les convoitises dont il fut l'objet au cours des siècles.

A l'époque biblique, les Seigneurs de Damas et les Rois d'Israël se disputent la riche région. Durant la période hellénistique le Hauran fut le théâtre de luttes sanglantes entre Séleucides et Ptolémées. La paix romaine devait pour de longues années amener une ère de prospérité dont témoignent de nos jours de nombreux monuments. La période musulmane fut caractérisée par une lutte sporadique des responsables du Hauran contre la domination de Damas, le calme n'y régnait que lorsque le pouvoir de Damas était assez fort pour tenir en respect les voisins. Avant l'avènement de Nūr ad-Dīn la faiblesse des gouverneurs du Hauran amena les Croisés de Jérusalem à venir faire des razzias sur le bétail et les récoltes. Baudouin III fit deux incursions, en 1147 et en 1151, mais ne parvint pas à s'emparer de Boṣrā.

a) LE ĞAYDUR (*ancienne Iturée*).

Après avoir franchi le col de Šaḥūra on descend, comme nous l'avons dit, vers le wādī al-'Aḡam pour arriver à Kiswa sur le nahr al-A'waḡ, l'ancien Parpar. Kiswa est le Ğilliḡ de l'époque omeiyade (1) et se trouve au nord-ouest du Ğabal Manī' sur un cours d'eau pérenne qui descend de l'Hermon pour se perdre dans les marais de Hiḡāna et qui constitue une remarquable ligne d'arrêt naturelle. Bien des armées se regroupèrent au creux du vallon dans ce site où ne manquaient ni l'eau ni le fourrage ni l'ombre des arbres ; c'était le campement obligé de toute armée venant du sud contre Damas. A une douzaine de kilomètres au sud de Kiswa, non loin de l'actuel Tell Šaqḡab (2), il y avait une excellente position pour couvrir Damas: Marḡ aš-Šuffar (3). Ce terrain, pourvu en eau et en pâturages, situé à mi-chemin entre Damas et al-Ĝābiya, fut utilisé par les armées musulmanes dès le premier siècle de l'Hégire. A l'époque de Nūr ad-Dīn les troupes s'y regroupaient quand elles allaient repousser les Francs au sud.

Les principales villes de cette région sont Ğabāḡib (4) et aš-Šanamayn (5) où l'on trouve encore des vestiges du II<sup>e</sup> siècle.

b) LE LAĜĀ' (*ancienne Trachonitide*).

A l'est du Ğaydur et au sud du Ğabal Manī' s'étend le Laḡā', contrée volcanique, véritable chaos de lave où les couches se sont chevauchées et enroulées avant de se figer; la formation est due à des coulées de lave déversées par le volcan de Tell Šihān et Ğarārat al-Qibliya; pays sans culture et sans eau d'accès difficile le Laḡa servit, comme son nom l'indique, de refuge aux pillards comme

(1) IBN 'ASĀKIR, 242; *THS*, 315-321; ELISSÉEFF, art. *Djillik*, *EI*<sup>2</sup>, II, 554.

(2) Voir *THS*, carte II, A 1.

(3) LAMMENS, art. *Mardj al-Šuffar*, *EI*, III, 294; Le STR., *Pal.*, 504.

(4) *THS*, 334, 340; Le STR., *Pal.*, 441.

(5) *THS*, 327, 344; Le STR., *Pal.*, 530.

aux fugitifs. Des villages sont installés sur le bord oriental du massif et notamment le long d'un modeste ruisseau, le wādī Luwa, qui descend du Ġabal al-'Arab vers le nord et permet la culture et l'habitat. Le Lağā' est un pays sauvage et crevassé dont la surface est comparable à une mer agitée soudain pétrifiée; la contrée est presque inaccessible, la lisière s'élève à une dizaine de mètres au-dessus de la plaine du Hauran.

De Damas deux voies menaient au-delà du Lağā': une voie romaine (1) et une route qui suit le bord oriental du massif (2).

Pour contourner le Lağā' on sort de Damas par la route qui mène à Qabr as-Sitt, l'ancienne Rāwayā, au sud-est (3), puis on passe à Nağħa, on traverse ensuite le nahr al-A'wağ on franchit la Ġabal al-Manī' par Tell Abū Šağğara, et l'on aborde le Lağā'. Vers l'est on aperçoit un autre massif volcanique aux multiples cratères éteints qu'illustre le Ġabal Says, un volcan au pied duquel subsistent les restes d'une installation omeyyade au bord du désert (4). A partir de Burak on contourne le Lağā' par l'est, on remonte un petit ruisseau, le wādī Luwa, qui est jalonné par Suwarat al-Kabīra et Ĥulħula (5), un peu plus loin la route monte légèrement et le caractère volcanique de la région apparaît de plus en plus nettement. A vingt-six kilomètres plus au sud on arrive à Šahbā(6) qui au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> comme de nos jours gardait au nord d'un volcan éteint l'aspect d'une importante ville romaine du III<sup>e</sup> siècle avec son enceinte rectangulaire, ses deux grandes voies orthogonales

(1) M. DUNAND, *La voie romaine du Ladja*, dans *Mémoires publiés A.I.B.L.*, XIII, II; BAEDEKER (édit. 1912), 141.

(2) LE STR., *Pal.*, 492; *THS*, 371-381.

(3) HARAWĪ, *Guide*, 29.

(4) J. SAUVAGET, *Les ruines omeyyades du Djebel Sais, Syria*, XX (1939), 239-256; K. BRISCH, *Le Château omeyyade de Djebel Seis, rapport préliminaire*, AAS, XIII, 135-158.

(5) *THS*, 376, carte II, p. 40 (cité Ĥalħala).

(6) LE STR., *Pal.*, 533; BAEDEKER (édit. 1912), 165; *THS*, 368.

pavées de larges dalles de pierre, son tétrapyle, ses temples et ses bains, son théâtre et son aqueduc. Šahbā' marquait la limite méridionale de l'ancienne Trachonitide.

La voie romaine allait de Damas à Kiswa puis gagnait Phaena, l'actuel Mismiya, traversait le Lağā' par le milieu par Aerita. Cette agglomération, l'actuelle 'Āhira, située au pied du versant occidental du Tell 'Ammār est un point d'eau; du temps de Marc Aurèle on y avait bâti un temple. En quittant le Lağā' la voie continuait vers le sud-est et gagnait Qanawāt dans le Ġabal al-'Arab, de là elle passait à Suwayda et aboutissait à Boṣrā.

### c) AL-BAṬANIYA.

Au sud du Ġaydur se trouve la plaine de la Baṭaniya qui correspond dans ses grandes lignes à la Batanée antique (1), elle porte aussi le nom d'an-Nuqra, « le Creux » (2). C'est une grande plaine ondulée où les villages font des taches noires sur un sol brun rouge quand les moissons sont faites, la terre est très fertile et lorsque les pluies sont suffisantes les récoltes sont fort belles.

Les limites de la Baṭaniya sont peu précises, au nord elle touche au Ġaydur à aṣ-Šanamayn, à l'est elle s'arrête au pied du Lağā' et du Ġabal al-'Arab, à l'ouest le nahr al-'Allān la sépare du Ġawlān, au sud le wādī az-Zaydī marque la frontière. La principale ville de cette région était Adri'āt (3), l'actuelle Der'ā. C'était un marché de céréales et un important nœud de routes que les Croisés appelaient « Cité Bernard d'Étampes ».

La Baṭaniya était traversée par une voie importante qui reliait Damas au Jourdain et à la mer Rouge. C'est le « *darb al-Ḥāğğ* » qu'emprunta Nūr ad-Dīn lorsqu'il se rendit en pèlerinage à La Mecque. La route sort de Damas en direction de Qadam,

(1) *THS*, 323; D. SOURDEL, art. *al-Nuqra*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1126.

(2) HONIGMANN, art. *al-Baṭhaniyya*, *EI*, III, 1017.

(3) BUHL-ELISSÉEFF, art. *Adhri'āt*, *EI*<sup>2</sup>, I, 200; LE STR., *Pal.*, 383; *THS*, 325.

passé par Kiswa puis Ḥān Dannūn, Ġabāḡib et aṣ-Ṣanamayn où se dresse encore un temple et trois tours funéraires romaines. Désormais la route s'engage dans la plaine d'an-Nuqra, on longe les marais de Dillī où vient se poser le gibier d'eau de passage. La route passe à Ṣayḡ Maskīn d'où un embranchement part vers l'est par le wādī Qanawāt pour rejoindre Ezra' et plus loin Suwayda. Finalement à plus de cent kilomètres au sud de Damas on atteignait Aḡri'āt. Les troupes de Nūr ad-Dīn qui en 563/1168 partirent de Damas pour la campagne d'Égypte suivirent cette route et campèrent dans la Nuqra.

A l'ouest de cette route, au sud-ouest d'aṣ-Ṣanamayn et au nord-ouest de l'actuelle Nawa (1) se trouve Tell al-Ġābiya qui, au milieu d'une plaine où abondent l'eau et les pâturages, conserve le souvenir de la capitale des nomades qui fut la résidence des Ghassanides et le berceau des Marwānides (2). Plus au sud, à proximité de la localité récente de Ṣayḡ Sa'd, à la latitude de Ṣayḡ Maskīn, se trouve la plaine de Tell al-Aštara (3). Nūr ad-Dīn campa à deux reprises dans cette plaine, la première en ša'bān 565/avril 1170 après une opération menée contre Kérak, et une seconde fois en rabī' I 568/octobre-novembre 1172. L'endroit était favorable pour surveiller la vallée profondément encaissée du Yarmūk (1) et celle du nahr ar-Ruqqad par où pouvaient surgir les Francs sans que l'on puisse déceler leur approche.

#### d) LE ĠABAL AL-'ARAB ET LE HAURAN (*Auranitide*).

Au sud du Laḡā' se situe l'ancienne Auranitide qui comprend le Ġabal al-'Arab et une partie de la plaine appelée an-Nuqra (4).

(1) *THS*, 341.

(2) IBN 'ASĀKIR, 206, n. 7; *THS*, 332 sq.; LAMMENS, *Djābiya*, *EI*, I, 1016; J. SOURDEL-THOMINE, art. *al-Djābiya*, *EI*<sup>2</sup>, II, 369; CANARD, *Hamd.*, 203.

(3) *THS*, 328-330; LE STR., *Pal.*, 381, 400; M. VAN BERCHEM, *Notes sur les Croisades*, *JA*, 1902, 420-421.

(4) LE STR., *Pal.*, 53; HONIGMANN, art. *Yarmūk*, *EI*, IV, 1223.

Pays de laves et de cratères éteints le Ğabal al-‘Arab qui a soixante-quinze kilomètres du nord au sud et quarante de l’ouest à l’est culmine à près de 1700 m. au Ğabal Qulayb (1). Le Ğabal Ḥawrān reçut le nom de Ğabal ad-Drūz au XVIII<sup>e</sup> siècle lors de la première immigration de Druzes venus du Liban. Cette appellation fut encore plus justifiée après l’immigration massive de 1860. Un siècle plus tard ce massif reçut pour des raisons de politique intérieure le nom officiel de Ğabal al-‘Arab. Dans cette région le sol rouge, produit de la décomposition de roches volcaniques, est très fertile grâce aux sources qui jaillissent nombreuses au flanc du Ğabal, d’autre part les sommets sont assez élevés pour arrêter les nuages venus de la Méditerranée et reçoivent ainsi des pluies bien-faisantes et parfois même de la neige en hiver.

La route qui longe la lisière occidentale du massif volcanique suit le tracé de la voie romaine et passe par Suwayda qui doit son origine à un point d’eau (2). Cette ville connut la prospérité à l’époque romaine et jusqu’au V<sup>e</sup> siècle, mais au XII<sup>e</sup> siècle elle n’était plus qu’une modeste agglomération avec de nombreuses maisons romaines, dont certaines sont encore habitées de nos jours, les restes d’une grande basilique, un temple nabatéen et un grand mausolée romain qui existait il y a un demi-siècle.

A une trentaine de kilomètres plus au sud on arrive dans la région orientale de la Nuqra dont la ville la plus importante était Boṣrā, la Bostra romaine (3). Le nom de Boṣrā, capitale de l’Auranitide, pays riche en céréales, n’apparaît pas dans les textes avant l’époque hellénistique; toutefois les vestiges d’une muraille de très gros appareil qui ont été mis au jour au nord de la ville permettent de faire reculer au-delà de l’époque hellénistique l’installation humaine sur ce site.

(1) DUNAND, *Amanus*, 132.

(2) LE STR., *Pal.*, 540; *THS*, 369.

(3) *THS*, 347-348; MARMARDJI, 20-21; A. ABEL, art. *Boṣrā EI*<sup>2</sup>, I, 1314-16; E. OUECHEK et S. MOUGDAD, *Bosra, guide historique et archéologique*, Damas, 1954.



La ville est bâtie en pierre noire, faute de bois c'est la dolérite qui a été utilisé pour l'ensemble des constructions. Les architectes ont su, comme dans le reste du Hauran, construire à joints vifs par simple juxtaposition des blocs de lave, les pierres non seulement constituent les murs mais elles servent aussi pour les solives, les dalles des plafonds qui reposent sur des arcades, les éléments des voûtes, les portes monolithes et les fenêtres ajourées dans des dalles.

Par sa position au sud du Ġabal Ḥawrān à une quarante de kilomètres de Der'ā, sur la route de Ṣalḥad, et grâce aux liaisons commerciales entretenues avec Damas au nord et Amman au sud, Boṣrā fut dès l'époque romaine, et notamment sous Trajan, un marché agricole prospère et une cité caravanière active où venaient les convois d'Arabie, elle était le point de départ de la Via Trajana vers Ayla sur la mer Rouge; plus tard, par les souvenirs reliés au Prophète qui serait venu à Boṣrā « la première cité byzantine conquise par les Arabes » (1) devint aussi un lieu de pèlerinage musulman (2). Au Moyen Age cette ville qui par sa situation géographique domine toute la contrée (3) fut aussi une puissante forteresse.

Répondant à l'appel de Mu'in ad-Dīn Anar, atabeg de Damas, Nūr ad-Dīn vint en 541/mai 1147 faire écran entre les Francs et Boṣrā, il protégeait alors plus un important marché agricole qu'une ville qui gardait d'importants vestiges de son passé. Elle possédait une enceinte de plan sensiblement rectangulaire et dont la face ouest était percée d'une porte monumentale : Bāb al-Ḥawa, un decumanus à colonnades latérales, un arc de triomphe ainsi qu'un nymphée et une kalybé. Au bout de la rue centrale on voit les restes du palais d'un roi nabatéen. De l'époque byzantine subsistent les vestiges de plusieurs églises dont la basilique du moine Baḥīra et la cathédrale, bâtie en 512-513, qui servit de modèle

(1) A. ABEL, art. *Boṣrā*, *EF*<sup>2</sup> I, 1314.

(2) HARAWĪ, *Zīyarāt*, 17.

(3) Du haut de la citadelle l'horizon s'étend très loin alentour.

pour Ravenne et Sainte-Sophie. Enfin de l'époque musulmane primitive il reste la mosquée al-'Umarī, une des cinq mosquées conservées depuis le premier siècle de l'Hégire. Cet édifice serait l'œuvre de Yazīd II et remonterait à 102/720-721, il est bâti sur le plan classique des mosquées omeyyades: une cour carrée avec un portique à colonnes dont la partie méridionale est plus profonde car elle abrite la salle de prière. Peu d'années avant que Nūr ad-Dīn ne vienne, Boşrā avait bénéficié de travaux exécutés sur les ordres de l'émir 'Izz ad-Dīn Abū Maṣū' Kumuştakīn, gouverneur de la ville au nom de Tuġtakīn atabeg de Damas. L'émir avait restauré en 506/1112 la mosquée al-'Umarī, et en 528/1133-4 la mosquée de Ḥiḍr, il avait construit en 530/1136 contre le mur oriental de la mosquée al-Mabrak an-Nāqa une madrasa ḥanafite qui fut la première madrasa fondée en Syrie du Sud.

C'est surtout grâce à sa citadelle que Boşrā fut au Moyen Age une place importante. Les Fatimides les premiers, en 481/1088, adaptèrent le grandiose théâtre romain aux fonctions d'une citadelle, ils construisirent un mur et trois tours de flanquement. Lorsque les Seldjouqides prirent le pouvoir à la veille des Croisades, ils s'appliquèrent à renforcer les défenses de Boşrā et l'émir Kumuştakīn fit consolider certaines parties de la citadelle. Au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle le rôle de la citadelle de Boşrā, au cours des luttes contre les Francs, fut déterminant pour assurer la protection des récoltes et des pâturages du Hauran (1).

A l'est de Boşrā une autre citadelle, Şalḥad, veillait sur les récoltes et les vignes et participait à la défense de la lisière méridionale de la province de Damas (2). Cette citadelle est construite au sommet d'un volcan au milieu d'un ancien cratère dont les lèvres constituent les contrescarpes du fossé. Chef-lieu de l'Auranitide avant le développement de Boşrā, c'était la place la plus

(1) Sous les Ayyoubides la citadelle fut profondément remaniée.

(2) HARAWĪ, *Żiyarāt*, 17; LE STR., *Pal.*, 529; THS, 366; MARMARDJI, 114.

avancée vers le désert, de là une route partait vers l'Iraq et menait en dix jours de marche à Bagdad.

e) LE ĞAWLĀN (*ancienne Gaulanitide*).

Le territoire du Ğawlān est délimité au nord et au nord-ouest par l'Hermon qui joue le rôle de château d'eau et domine la plaine syrienne; à l'est la frontière fut tantôt sur le nahr ar-Ruqqad tantôt sur le nahr al-'Allān, à l'ouest la limite est constituée par la vallée du Jourdain avec le lac de Houlé et celui de Tibériade; au sud la vallée encaissée du Yarmūk marque la limite (1). Le Ğawlān est traversé par une route très importante qui joignait Damas à Tibériade, c'est la Via Maris des chroniques latines; la route sortait de Damas vers l'ouest traversait la Ğūṭa, passait par le village de village de Dārayyā puis obliquait vers le sud et longeait le piedmont oriental du massif de l'Hermon, elle traverse la partie occidentale du wādī al-'Aġam, franchit le nahr al-A'waġ au nord de Ḥān Sa'sa' (2) non loin de Kafr Ḥawwār qui fut au Moyen Age un campement fréquenté sur cette voie (3). On pénètre là dans le Ğawlān à proprement dit et l'on arrive à Qunayṭra, le centre géographique de la région, ensuite la route se dirige vers la Ğalilée et franchit le Jourdain à Ğisr Banāt Ya'qūb.

Au nord-ouest de Qunayṭra se trouve l'ancienne capitale du district: Bāniyās. Situé dans une vallée au Sud de l'Hermon, entouré d'une riche végétation cet ancien lieu du culte de Pan, qui consacrait une des principales sources du Jourdain joua un grand rôle stratégique à l'époque des Croisades (4). Cette place

(1) ADIB BAGH, *La région du Djolan, étude de géographie régionale*, Damas, 1961; *THS*, 381 sq.; D. SOURDEL, art. *al-Djawlān*. *EI*<sup>2</sup>, II, 510.

(2) *THS*, 314, 322.

(3) BAEDEKER (édit. 1912), 263; *THS*, 393; *GB*, *Syrie*, 378.

(4) M. VAN BERCHEM, *Le Château de Baniyas et ses inscriptions*, *JA*, 1889, 7-22; LE STR., *Pal.*, 418-419; BAEDEKER, 260; *THS*, 390; G. DEM., *Syrie*, 65,

contrôlait le passage de Damas vers Tyr, les routes de Galilée vers Damas et vers la Biqā' par le wādī at-Tayim. Si la ville elle-même était protégée par une solide enceinte c'est au château qui la domine, la Qal'at as-Subayba, qu'incombait sa défense. Cédée en 520/1126 par Tuġtakīn, l'atabeg de Damas, au chef ismā'ilien Bahrām, Bāniyās fut remise par ce dernier aux Croisés en 524/1130. Les fortifications furent remaniées par les Francs et la place devint alors la position franque la plus proche de Damas; reprise pour quelques années par les Musulmans elle fut de nouveau aux mains des Croisés de Jérusalem en 534/1140. Il existait la plupart du temps un état de trêve avec les Musulmans de Damas qui permettait aux uns et aux autres de profiter des riches pâturages de la région et de faire halte à l'ombre des chênes verts, des oliviers et des peupliers. En muḥarram 532/février 1157, Baudoin III viola cette trêve en s'emparant de troupeaux en transhumance appartenant à des protégés de Damas. Nūr ad-Dīn répliqua vigoureusement, assiégea Bāniyās et en démolit les remparts mais ne réussit pas à s'emparer du château car le roi de Jérusalem était venu à l'aide de la garnison composée d'Hospitaliers. En ġumāda I 552/juin 1157 Nūr ad-Dīn subit un second échec. Il revint quelques années plus tard pendant que le roi de Jérusalem Amaury faisait campagne en Égypte et le 30 du'l-qa'da 559/18 octobre 1164 s'empara de Bāniyās et de Qal'at as-Subayba.

Au sud-ouest de Bāniyās la limite du Ġawlān est constituée par le Jourdain. Ce fleuve se creuse une gorge très étroite à la sortie du lac de Houlé où l'on cultivait la canne à sucre, en aval de Ġisr Banāt Ya'qūb, puis sort en plaine à cinq kilomètres en amont du lac de Tibériade (1). Pendant les Croisades les princes

---

179; MARMARDJI, 13-14; DESCHAMPS, *Défense*, 145 sq.; J. SOURDEL-THOMINE, art. *Bāniyās*, *EI*<sup>2</sup>, I, 1048.

(1) La distance de Damas à Tibériade était de quatre étapes (cf. MARMARDJI, 110).

chrétiens et les émirs musulmans s'affrontèrent souvent dans cette région, les Croisés installés en Palestine prirent l'habitude d'y faire des expéditions, ils installèrent même à l'est une « marche » qui occupa outre Jourdain la région comprise entre le lac de Tibériade, la rive gauche du Yarmūk et le nord du 'Aġlūn, c'était le Sawād (1) ou « Terre de Suète ». L'installation franque avait été facilitée par le fait que la population était pour moitié chrétienne et pour moitié musulmane chiite. Cette zone frontière, constituée de plateaux riches en terres fertiles, donnait de fort belles récoltes dont le revenu, à l'époque de l'atabeg Tuġtakīn, était partagé avec les Francs qui recevaient un tiers des récoltes. Il y eut ensuite des modifications aux accords entre Jérusalem et Damas, et à la veille de la bataille de Ḥaṭṭīn (1187) chacune des parties recevait la moitié des revenus.

#### f) LE BASSIN DU YARMŪK.

Le nom de Yarmūk, l'antique Hieromax, a une profonde résonance dans l'histoire de l'Islam, c'est en effet sur les bords de cette rivière, ou plutôt sur le plateau qui surplombe la rive septentrionale, que les armées musulmanes mirent en déroute la cavalerie byzantine d'Héraclius et s'ouvrirent ainsi la voie vers la Syrie le 12 raġab 15/20 août 636 (2).

Le Yarmūk dont le cours ne dépasse pas une cinquantaine de kilomètres prend sa source au petit lac de Baġġa près d'al-Muzayrib sur le plateau. Ce lac, qui est en fait un étang poissonneux situé à quinze kilomètres à l'ouest de Der'ā, était un grand point de rassemblement des pèlerins de la Mecque qui s'y baignaient. A quelque cinq kilomètres de son point de départ, près de Tell Šihāb, la rivière réussit à user la nappe basaltique sur laquelle elle coule et à creuser son lit dans le calcaire, ses eaux tombent en belles

---

(1) LE STR., *Pal.*, 532; *THS*, 381; MARMARDJI, 127-133; CANTINEAU, *Les Parlers du Horan*, 28.

(2) HONIGMANN, art. *al-Yarmūk*, *EI*, IV, 1223; MARMARDJI, 207-208.

cascades à Tell Šallāla. Désormais le flot s'écoulera dans une vallée aux parois escarpées et où viendront déboucher des wādīs encaissés, taillés dans le calcaire. Une source abondante à Zayzūn apporte un appréciable complément en amont d'al-Maqārin. En ce lieu dont le nom signifie « les Confluents », trois rivières se rencontrent : le nahr Šallāla venu du sud-est, le nahr al-Aḥrayr venu de l'est et le nahr al-'Allān affluent du nord. La réunion de ces rivières descendues du Hauran va constituer la Šarī'at al-Manādira qui porte aussi le nom de Yarmūk. En aval le Yarmūk reçoit sur sa rive droite le nahr ar-Ruqqad, descendu de l'Hermon et qui est le plus gros cours d'eau du Ġawlān.

A la sortie de son véritable cañon le Yarmūk passe à al-Ḥamma, antique station thermale d'eau chaude sulfureuse où l'on peut passer la rivière à gué (1). Des fouilles dans cette région ont permis de trouver des vestiges d'installation humaine remontant au néolithique (6.500 ans avant J.-C.). Après avoir traversé une petite plaine couverte de fourrés de roseaux le Yarmūk vient apporter au Jourdain un volume d'eau égal à celui du fleuve.

Cherchant à dépasser vers le nord la « Terre de Suète », les Francs vont essayer, au cours des premières années du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle de s'installer sur le plateau de Fīq (2). Ils commencent en 1105 à construire près de l'actuel village d'al-'Al une forteresse dont les vestiges portent le nom de Qaṣr Bardawīl. De là les Croisés auraient pu dominer le lac de Tibériade, la petite plaine de sa rive orientale et le gué d'al-Ḥamma, mais l'atabeg de Damas, Tuğ-takīn, les empêcha d'achever leur travail et dispersa les pierres de la construction aux alentours (3).

Après cet échec les Croisés aménagèrent sur la rive gauche de la vallée du Yarmūk une grotte en forteresse : Ḥabīs al-Ġaldaq(4).

(1) BAEDEKER, 237; GB, 387.

(2) LE STR., *Pal.*, 385; THS, 383, dit aussi Afica.

(3) DESCHAMPS, *Défense*, 100-101.

(4) LE STR., *Pal.*, 443; THS, 383; DESCHAMPS, *Défense*, 99-116.

Cet ouvrage creusé au flanc de la falaise permettait de contrôler non seulement la grande route de Damas à Baysân, tronçon de la voie qui dans l'Antiquité reliait Mégido à l'Euphrate, qui franchit le Jourdain à Ġisr al-Maġanī, le pont de la Judaire des chroniqueurs francs, mais aussi le pays musulman environnant et de prévenir toute agression par surprise.

Au sud du bassin du Yarmūk qui constitue la limite méridionale du Hauran, le paysage change, le basalte a disparu, c'est un plateau calcaire aux teintes blanchâtres qui va s'étendre jusqu'à Irbid, c'est le Ĥammād borné à l'ouest par les collines du Ġabal 'Aġlūn et à l'est par le désert (1).

Après avoir brossé à grands traits la topographie d'un empire qui s'étendait des rives du Tigre à celles du Jourdain et des chaînes du Taurus aux collines de Galilée et après avoir défini le cadre géographique de la politique de Nūr ad-Dīn nous allons voir dans les pages suivantes le déroulement chronologique de cette politique.

---

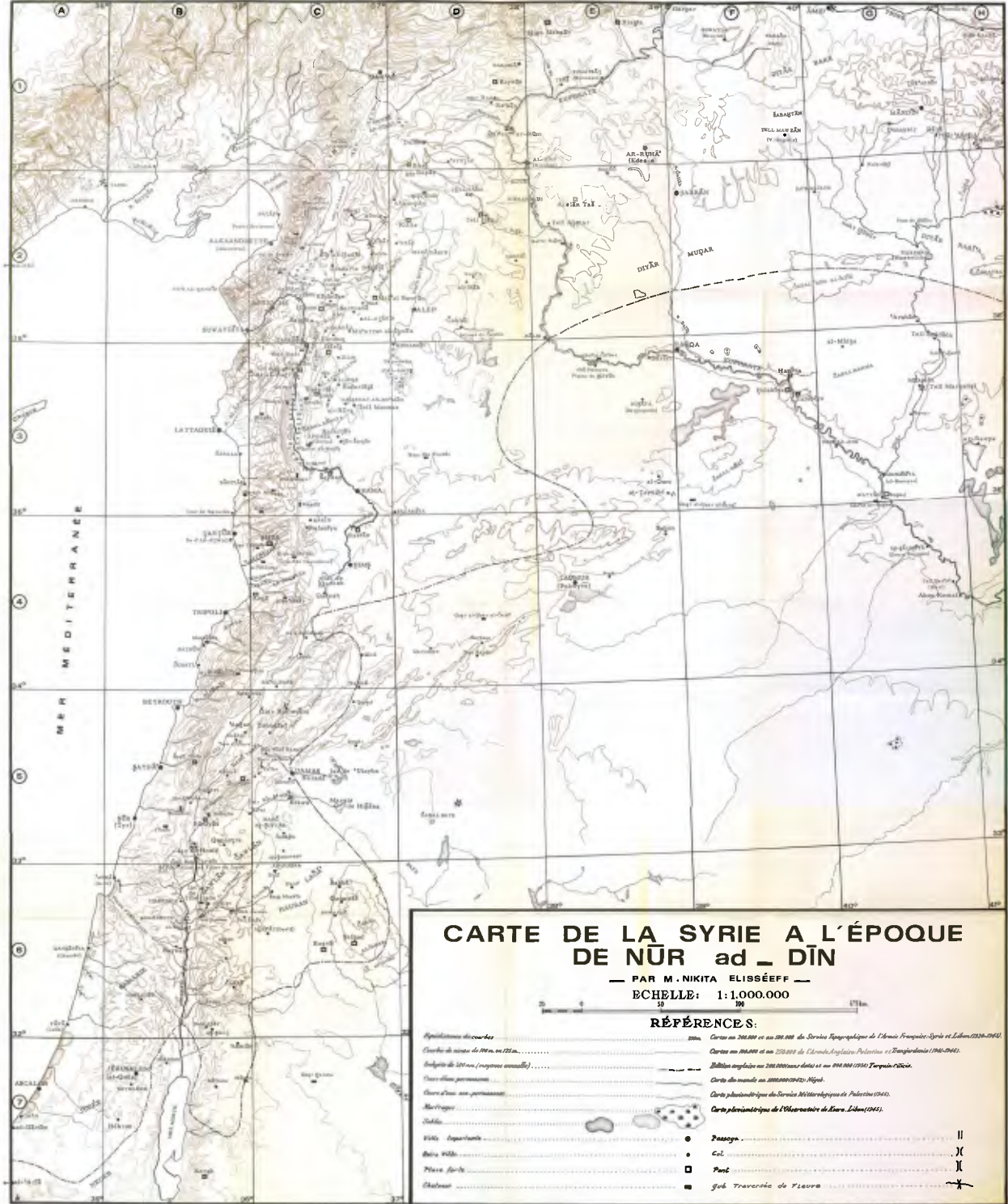
(1) A l'époque de Nūr ad-Dīn deux châteaux francs, bâtis au sud du pays de Moab, Kérak et aš-Šawbak (Montréal), véritables clés de l'Arabie Pétrée, tenaient la route du Pèlerinage à leur merci et coupaient en fait le monde musulman en deux: la Syrie au nord, l'Arabie et l'Égypte au sud (cf. DESCHAMPS, *Défense du Royaume de Jérusalem*, BAH, XXXIV, 1939).





ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE  
A BEYROUTH  
LE SEPT JUILLET  
MIL NEUF CENT SOIXANTE-SEPT

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE  
A BEYROUTH  
LE SEPT JUILLET  
MIL NEUF CENT SOIXANTE-SEPT



# CARTE DE LA SYRIE A L'ÉPOQUE DE NŪR ad - DĪN

— PAR M. NIKITA ELISSÉEFF —

ECHELLE: 1:1.000.000



## RÉFÉRENCES:

- |   |     |  |
|---|-----|--|
| <i>Représentation des courbes</i> .....               | 30m | <i>Courtes en 200.000 et en 300.000 du Service Topographique de l'Armée Française-Syrie et Liban (1920-1945)</i> |
| <i>Courbes de niveau de 100 m. en 1:500.000</i> ..... |     | <i>Courtes en 300.000 et en 500.000 du Service Géographique de l'Armée Française-Syrie et Liban (1945-1948)</i>  |
| <i>Échelle de 1:500.000 (courbes omises)</i> .....    |     | <i>Bibliothèque anglaise en 200.000 sans échelle et en 500.000 (1945) Turquie-Palestine</i>                      |
| <i>Courbes sans permission</i> .....                  |     | <i>Courtes du monde en 500.000 (1945) Népal</i>  |
| <i>Courbes sans permission</i> .....                  |     | <i>Courtes géométriques du Service Géographique de Palestine (1945)</i>  |
| <i>Mer Noire</i> .....                                |     | <i>Courtes géométriques de l'Observatoire de Haute-Liban (1945)</i>  |
| <i>Jardin</i> .....                                   |     |  |
| <i>Église</i> .....                                   |     | <i>Passage</i> .....   |
| <i>Baie</i> .....                                     |     | <i>Col</i> .....   |
| <i>Passe</i> .....                                    |     | <i>Port</i> .....  |
| <i>Chalet</i> .....                                   |     | <i>gde Traversée de Fleuve</i> .....   |





